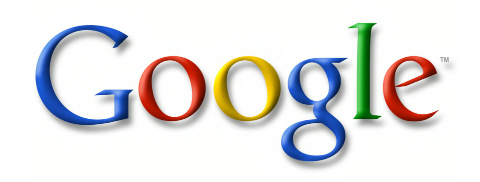
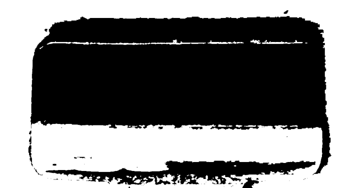

Google





ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF
DE L'ESPAGNE.

ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF
DE L'ESPAGNE,

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

PAR M. LE C^TE AL. DE LABORDE;

PRÉCÉDÉE

d'une *Notice* sur la configuration de l'Espagne et son climat, par M. *de Humboldt;* d'un *Aperçu* sur la géographie physique, par M. le colonel *Bory de Saint-Vincent*, et d'un *Abrégé historique* de la Monarchie espagnole et des invasions de la Péninsule *jusqu'à nos jours;*

ENRICHIE

1° de *Vignettes*, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, représentant les principaux Monuments et Vues de l'Espagne; 2° de *deux grandes cartes* de ce royaume, l'une *physique* et l'autre *politique*, *coloriées*; 3° d'un *Atlas* in-4° contenant les *plans* de *Madrid*, *Grenade*, *Cadix* et *Gibraltar*, et un grand nombre de *cartes routières* dressées et dessinées d'après les derniers documents parvenus au ministère de la guerre.



Tome Premier.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

1827.

ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE.

INTRODUCTION.

Avant la guerre de 1808 à 1813, qui attira dans le sein de la péninsule des officiers français de mérite, par qui elle a été parfaitement exploitée sous tous les rapports, l'Espagne était un des pays les moins connus de l'Europe, quoiqu'elle présente autant d'intérêt dans son histoire que de variété dans ses monuments et de richesses dans ses productions. Reléguée, en quelque sorte, à l'extrémité de l'Europe, hors de la route suivie par tous les voyageurs, elle ne fixe l'attention que lorsqu'elle exerce de l'influence; alors on se rappelle que, jusqu'au 17e siècle, elle domina le monde ancien par ses écrivains et ses guerriers, comme elle gouverna le nouveau par le génie des grands hommes qui lui en avaient ouvert la route. On cherche alors avec intérêt à con-

naître les causes d'une si grande élévation, et en même temps les obstacles qui empêchèrent sa prospérité intérieure de s'accroître au même degré; et on trouve la raison de cette différence dans les systèmes politiques qu'elle fut toujours obligée de suivre, et qui, jusqu'au règne de Philippe V, l'empêchèrent de perfectionner ses institutions et son industrie.

Nous avons essayé de présenter, dans un précis historique qui suivra cette introduction, les principaux événements de l'histoire d'Espagne, et à montrer l'influence qu'ils ont eue sur la civilisation et le bien-être progressif du pays, influence qu'ils exercent encore aujourd'hui.

L'Espagne, habitée tour-à-tour par les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths et les Arabes, participa, sous ces différents peuples, des lumières et des lois qui régissaient leur empire : elle fut grande et riche comme province romaine (1), dé-

(1) *Quid dignum, memoranda tuis, Hispania, terris,*

vastée et malheureuse pendant les guerres éternelles des Arabes et des Goths (1), puissante, mais stationnaire, sous les princes autrichiens qui succédèrent à Ferdinand et à Isabelle (2), heureuse enfin, ou pouvant le

---

Vox humana valet? . . . .
Dives opum, frugum facilis, pretiosa metallis.
(Claudien, de Cons. hon. . . . .)

En effet, l'Espagne était une des plus riches provinces de l'empire romain; l'agriculture y était très-avancée; de grandes colonies romaines s'y étaient établies; trois empereurs y prirent naissance; et l'immense étendue de ses terres, aujourd'hui en partie incultes, était alors en plein rapport. *In Hispania*, dit Pline, *nihil otiosum, nihil inutile.*

(1) L'Espagne, dévastée par les peuples du Nord, dut aux Arabes un retour à la culture et à l'industrie en tout genre; mais l'état de guerre, dont elle ne pouvait sortir, ne lui permettait de perfectionner et même de conserver aucun de ses instituts. Sans cesse arrachés à leurs champs ou à leurs fabriques, ses habitants perdaient tous les avantages qu'ils auraient retirés de ce commencement de civilisation; ils le perdirent surtout lorsque les Arabes furent entièrement expulsés de l'Espagne, et qu'ils portèrent ailleurs leur industrie et leurs lumières.

(2) Nous avons examiné cette question dans l'intro-

devenir, sous les princes de la dernière dynastie. Les éloges que les historiens ont faits des règnes fameux de Charles V et de Philippe II ont plutôt rapport à l'éclat qu'ils jetèrent qu'au bien-être des pays qui leur étaient soumis : l'Espagne fit tous les sacrifices pour leur gloire, sans qu'ils en fissent aucun pour son bonheur. Leurs faibles successeurs, Philippe III, Philippe IV et Charles II l'avaient laissée tomber dans un tel état de langueur, que les puissances de l'Europe avaient déja signé entre elles un traité de partage pour la démembrer, lorsque la mort de Charles II fit connaître un testament en

duction des premières éditions de cet ouvrage; nous avons cru devoir, dans celle-ci, nous borner à reporter ces documents aux différents articles qu'ils concernent, tels que ceux du commerce, des finances et de l'agriculture, afin d'éviter des répétitions que la critique avait signalées avec raison dans les premières éditions; mais on peut consulter, à ce sujet, l'écrivain qui nous a fourni les meilleures preuves à l'appui de cette opinion, M. *Capmanes*, dans l'ouvrage intitulé, *Questiones varias*, etc., tom. II.

faveur du petit-fils de Louis XIV, où se trouva stipulée la conservation intacte de son territoire.

Louis XIV accepta cette donation et la charge pénible de la défendre. Philippe V, accueilli d'abord avec enthousiasme, régna quelque temps tranquille; mais bientôt l'orage se forma de tout côté sur sa tête: obligé de quitter sa capitale et de se retirer à Burgos, il ne dut qu'à sa persévérance et aux talents de quelques-uns de ses généraux le trône, qu'il reprit, et que le traité d'Utrecht lui assura formellement.

C'est de cette époque, à jamais célèbre dans l'histoire d'Espagne, que date la prospérité de ce royaume, qu'une réunion de circonstances plaça alors dans la véritable situation qui lui convenait, autant pour son amélioration intérieure que pour sa tranquillité au dehors. Lié d'intérêt avec la France, son éternelle rivale, il n'eut plus de guerres continentales à redouter, et rien qui dût retarder les progrès de son industrie. La po-

litique était changée en Europe; et cette ambition de monarchie universelle, qui des princes de la maison d'Autriche avait passé à Louis XIV, venait enfin de faire place à des idées de balance et d'équilibre qui devaient assurer plus long-temps le repos des états et diminuer les sources de guerre. Déja le traité de Westphalie avait prouvé que la législation politique tendait à se perfectionner autant que la législation sociale. Celui d'Utrecht, encore plus modéré, était surtout favorable à l'Espagne, à laquelle il assurait l'intégrité de son territoire, et ses colonies, véritable source de richesses lorsque leur industrie est combinée avec celle de la métropole. Le gouvernement, placé au milieu de cet échange de produits, de cette circulation de revenus entre les deux mondes, profitant des avantages qu'il tire de tous les deux, les encourageant l'un par l'autre, voit augmenter le nombre de ses sujets, la masse de ses richesses, sans avoir besoin d'adresse dans sa politique, de force dans ses armées,

et de génie dans son administration. Il ne doit ses succès ni à des combinaisons profondes, ni à l'abaissement de ses voisins, mais à la nature des choses, qui tend toujours vers le bien lorsqu'on ne la contrarie point, lorsqu'une organisation vicieuse de l'État ne met pas à son amélioration des obstacles sans cesse renaissants. Quels changements rapides n'éprouva pas l'Espagne dans ce siècle heureux! sa population se doubla en moins de quatre-vingts ans; les capitaux que la guerre de la succession avait coûtés, étaient restés dans le pays; l'énergie qu'elle avait produite avait formé des soldats; et l'on vit à la fois les revenus de l'État se tripler, et 100,000 hommes composer une armée formidable; les arsenaux se remplirent d'ouvriers; 70 vaisseaux de ligne furent construits en peu de temps: le génie de Louis XIV semblait planer sur ce nouvel empire et en activer la restauration. Vers la fin du règne de Philippe V, l'Espagne présenta une attitude militaire imposante. Ce qui manquait

à ce règne fut complété dans le suivant : Ferdinand VI remit l'ordre dans les finances, encouragea les arts, fonda des sociétés patriotiques pour le perfectionnement de l'agriculture; et Charles III, dont l'administration à Naples avait déja fait juger ce qu'il pourrait faire sur un plus grand théâtre, surpassa ses prédécesseurs. L'édit du commerce libre avec l'Amérique multiplia les relations avec ce pays, étendit à tout le royaume les avantages de l'industrie et de l'activité; des routes s'ouvrirent dans les principales provinces; des canaux furent commencés; les manufactures secouèrent le joug des étrangers ; les sciences et les arts, dont les pays tranquilles sont toujours la patrie, vinrent se fixer dans celui-ci; et bientôt on vit les Espagnols suivre les Français dans toutes les entreprises utiles ou hasardeuses. La Condamine ne s'attendait pas à trouver pour compagnons de voyage des hommes comme don *Georges Juan* et don *Antonio Ulloa*. C'est un Espagnol qui revint seul de la Californie et publia es ob-

servations du malheureux Chappe. L'érudition offre-t-elle des noms plus brillants en Europe que ceux de Bayer, Mayans, Sarmiento, Flores, Feijoo, Isla; la philosophie et l'économie politique, de meilleurs ouvrages que ceux de Campomanès et de Jovellanos? Ce développement de toutes les facultés, cet encouragement de tous les talents s'est fait sentir jusqu'au-delà des mers. Les possessions espagnoles en Amérique ont surpassé la métropole dans leur accroissement de richesses et de prospérités. Le produit annuel des mines s'est élevé de 5 millions de piastres à 35 millions par l'excellente administration de Galvez et de ceux qui l'ont suivi; mais ces revenus, aussi incertains que brillants, n'ont pas encore autant gagné que la culture, base plus durable, et sur laquelle est fondé l'avenir gigantesque de ce pays: les progrès qu'elle a faits ont répandu parmi toutes les classes des habitants le bien-être que des lois douces avaient depuis long-temps préparé.

Cette prospérité dans les deux mondes a été tout d'un coup arrêtée par les révolutions qui ont ensanglanté à la fois la métropole et les colonies, et dont l'Espagne surtout ressent encore les tristes effets. Mais il faut avouer aussi que, quand même elle n'aurait pas eu à supporter tant de maux, elle renfermait encore dans son sein des vices et des abus qui devaient arrêter ses progrès dans la civilisation.

Sans doute les descendants de Louis XIV avaient replacé ce royaume dans la situation politique qui devait lui être favorable : ils avaient développé une partie de ses moyens d'industrie; ils lui avaient rendu les sciences et les arts; mais ils avaient laissé subsister encore des entraves à son amélioration totale : assez sages pour réformer les abus, ils ne furent pas assez habiles ou assez puissants pour abolir les lois ou pour changer les habitudes; et les unes et les autres s'opposent également à l'accroissement de l'industrie. La plus grande partie des terres du royaume,

substituée dans les familles des nobles ou appartenant à des corporations religieuses, reste sans culture; et le peu qui se trouve aliénable se vend au-dessus de sa valeur par les difficultés où l'on est d'en pouvoir acquérir. Le défaut de communications des provinces entre elles empêche le commerce intérieur, et fait régner la disette dans les unes et un surcroît d'abondance inutile dans les autres; le manque de grandes routes et de chemins vicinaux nuit également au commerce extérieur: on a vu les blés apportés des États-Unis à Cadix par des vaisseaux neutres, et réexportés par eux, sous un nom espagnol, aux possessions de l'Amérique, être moins chers dans ce pays que les blés de l'Espagne envoyés directement, malgré les risques du double trajet. Il en est de même des manufactures: les productions des fabriques nationales ou étrangères, exportées pour le compte des nationaux, étaient tellement accablées de droits à leur entrée dans le royaume et à leur sortie; elles s'élevaient à

un tel taux en Amérique, qu'elles sollicitaient pour ainsi dire la contrebande, et rendaient nuls les avantages du commerce exclusif. Les impôts directs ne sont pas moins à charge à l'agriculture, sans presque rien apporter au fisc. Les revenus de l'*Alcabala* et de l'*Almoxarifasgo*, aussi barbares que leurs noms et que les temps où ils furent inventés, sont de peu de valeur et d'une perception coûteuse; l'impôt des bulles de la Cruzade, fondé sur des puérilités indignes d'une religion vraie et d'un gouvernement sage, diminue tous les jours à mesure que le pays s'éclaire ou que l'administration se relâche. Les vices de l'administration sont augmentés par ceux des lois. Les mains-mortes ecclésiastiques et civiles arrêtent les progrès de l'agriculture et empêchent d'établir les bases de l'impôt foncier. L'Espagne est trop fertile et sa population trop peu nombreuse encore pour penser à autre chose qu'à étendre son agriculture, source première de toute richesse. Elle deviendra bientôt manufacturière lors-

qu'une plus grande abondance de productions aura rendu la population plus considérable et la main-d'œuvre moins chère. Les impôts pouvant se percevoir sur le sol, on n'aura plus besoin alors d'entraver autant l'industrie par des douanes; et la concurrence des marchandises étrangères deviendra moins à craindre; mais il faut commencer l'édifice par sa base.

L'Espagne est, presque en totalité, la propriété inaliénable des seigneurs, des corporations religieuses ou des communes; aucune circonstance ne peut démembrer leurs domaines, tandis que les successions, les alliances ou les donations testamentaires tendent sans cesse à les augmenter. Le peu de terre qui se trouve, pour ainsi dire, dans la circulation, ne suffit ni aux placements des capitaux formés par le commerce, ni à l'industrie des petits particuliers qui voudraient commencer par-là leur fortune ou réaliser celle qu'ils ont acquise. La société se trouve ainsi uniquement composée d'usufruitiers,

propriétaires ou fermiers, mais tous également insouciants : les premiers, parce qu'ils n'ont pas la transmission libre de leur fortune ; les autres, parce qu'ils ne peuvent jamais en acquérir la propriété. Les seigneurs habitent les villes, et ne s'occupent aucunement de leurs biens ; les couvents dépensent leurs revenus en aumônes et en dons gratuits au roi ; les communes bâtissent des cathédrales ; et les fermiers des uns et des autres, n'ayant la plupart que des baux de trois ou quatre ans, tâchent de tirer promptement parti de la terre sans chercher à l'améliorer : des champs entiers restent en friche, uniquement parce qu'ils font partie de ces accumulations gigantesques. Telles sont les raisons qui ont fait solliciter depuis long-temps l'extinction, ou du moins la restriction des majorats civils et religieux. Ils sont si considérables en Espagne, et absorbent une si immense quantité de terre, qu'on ne doit pas craindre qu'il en résulte une trop grande division de la propriété. Il y aurait d'ailleurs

plusieurs moyens de remédier à cet abus, s'il devenait à craindre, ou qu'on jugeât à propos de conserver un certain nombre de majorats : ce serait de permettre aux riches propriétaires d'affermer leurs terres par des baux de dix-huit ans, obligatoires pour leurs héritiers, ou de les céder en emphytéose, sorte de transaction qui a le double avantage de conserver la propriété dans une famille et une longue administration dans une autre. Des lois sages feraient ainsi rentrer dans la masse de la culture ces terres négligées, de manière cependant à ne pas trop disséminer les capitaux, ni tendre à appauvrir des familles distinguées qu'il importe à l'état de conserver dans une existence convenable à leur nom. Outre la prospérité que cette mesure répandrait dans le pays par l'amélioration de l'agriculture, elle fixerait à la terre les capitaux qui restent morts entre les mains des petits particuliers, et ceux des gens riches qui les placent dans l'agiotage ou dans les banques étrangères. En multipliant ainsi

les petits propriétaires, elle intéressera au travail tous ceux qui peuvent espérer d'y acquérir de l'aisance, ou du moins de profiter un jour de leurs richesses. Elle établira bientôt une base solide à l'impôt foncier, et en attendant elle fournira une augmentation considérable dans l'*alcabala* des ventes, qui rapporte le quatorzième de l'immeuble, et qui, par le défaut de transactions, se trouvait presque nul. Les autres changements importants du ressort des lois auraient rapport aux tribunaux, aux codes civil et criminel, à l'administration forestière, aux priviléges de *la Mesta,* aux réglements de police communale, au système des impôts, au tirage de la milice: toutes choses dont l'organisation est encore très-imparfaite en Espagne.

L'affaire la plus importante de l'administration serait sans doute la consolidation et l'extinction progressive de la dette publique par la vente d'une partie des biens ecclésiastiques. Cette opération serait facile en Es-

pagne; et nous l'avons examinée en détail à l'article *Finances* du cinquième volume:

Les fonds provenant de la vente des couvents seraient utiles non seulement pour l'assurance et le rachat de la dette publique, mais encore pour ces améliorations importantes d'où découlent toutes les autres, et qui n'ont été qu'ébauchées sous les règnes précédents : tels sont les chemins, les canaux, les magasins de grains (positos), les ports, etc., auxquels serait employée cette foule d'hommes oisifs et dangereux, qui ne trouveront pas sur-le-champ d'emploi dans la culture, et auront de la peine à se fixer à ce genre de travail pénible et continuel. Sans compter qu'un quart de la population en Espagne se compose de gens vivant, sans rien faire, de leurs propriétés, le pays renferme 100,000 individus qui sont tous partagés entre l'existence de contrebandiers (1), voleurs,

(1) Pendant les recherches pénibles que je fis en Estramadure pour relever les voies romaines décrites

tondeurs de mules, flibustiers, échappés des prisons ou des présides pour assassinats; environ 30 à 40 mille douaniers préposés pour arrêter ceux-ci, et s'entendant avec eux; de plus, 250,000 domestiques que porte le dénombrement de 1788, dont 100,000 au moins ne sont point occupés, quoique dans l'âge de l'être; de plus, 60,000 étudiants, dont la plupart demandent l'aumône le soir, sous prétexte d'acheter des livres. Si vous joignez à

---

dans l'Itinéraire d'Antonin, il m'arriva de tomber au milieu d'une compagnie de 30 contrebandiers qui faisaient boire leurs chevaux et venaient des frontières du Portugal, d'où ils apportaient une grande quantité de tabac. Ayant besoin de plusieurs renseignements qu'il m'était difficile de me procurer dans ce pays, où l'on fait souvent neuf et dix lieues sans trouver une maison, je me liai avec ces hommes et passai trois jours à voyager avec eux. Je n'ai jamais rencontré de meilleures gens : ils s'appelaient entre eux *cavalleros*, et avaient beaucoup d'égards pour moi. Leur chef, qui était un assez bel homme et d'excellente compagnie, m'instruisit de tous les abus qui régnaient dans les douanes, et des moyens qu'il prenait pour éviter les troupes du roi, dont il craignait cependant fort peu

cette troupe 100,000 mendiants, que 60,000 moines nourrissent à la porte de leurs couvents, vous aurez à peu près en Espagne 600,000 individus dont les bras sont inutiles à la culture des terres, aux arts mécaniques, et dont l'existence est souvent dangereuse à la société. Ce que le gouvernement ferait pour le bien général de tous ces malheureux, l'administration des provinces pourrait le faire pour leur amélioration particulière : elle trouverait dans des taxes locales et dans un meilleur emploi du bien des communes des ressources considérables. A peine ces changements auraient-ils eu lieu que la confiance renaîtrait de toute part, et avec elle le développement de toutes les facultés et l'essor des entrepri-

---

la rencontre. Il était parent de plusieurs fabricants de Séville, qui lui avançaient des fonds, qu'il rendait exactement. Il me dit qu'il avait été souvent tenté de quitter ce métier, auquel il trouvait bien quelque désagrément, mais qu'un attrait dont il ne pouvait rendre compte l'attachait à cette vie indépendante et vagabonde.

ses utiles. Le système des impôts deviendrait par cela même moins onéreux et plus profitable; enfin les *vales*, sans peut-être qu'il fût nécessaire d'en racheter la quatrième partie, remonteraient avec la même rapidité que le tiers consolidé en France, et seraient, comme lui, une dette légère, suffisante à peine aux placements des mineurs, des célibataires, des gens dont la fortune médiocre s'anéantit presque par l'achat de biens-fonds, et qui préfèrent un revenu plus considérable lorsqu'ils le croient aussi assuré. L'Espagnol est méfiant et réservé, ses inquiétudes sont longues; mais, lorsqu'elles se dissipent une fois, lorsqu'il croit reconnaître dans ses supérieurs et même dans ses égaux les qualités loyales et généreuses qui font la base de son caractère, il passe alors d'un excès à l'autre; et sa confiance comme son attachement n'a plus de bornes : c'est un hommage que la reconnaissance autant que la vérité m'engage à lui rendre (1).

(1) C'est à la confiance que mon père avait inspirée

Ce ne sont pas seulement les mauvaises lois, mais les mauvaises habitudes qui arrêtent la prospérité des empires; et si la puissance des

---

aux Espagnols qu'il a dû les moyens de rendre à l'État des services importants. Je n'en citerai qu'une seule circonstance: M. le marquis d'Aubeterre, ambassadeur de France en Espagne, avait été chargé, en 1758, de solliciter du roi Ferdinand VI un emprunt de 30 millions; il avait remis à ce prince une lettre du roi de France à cet égard, et avait eu le désagrément d'en éprouver un refus. Les besoins de l'état devenant plus urgents, le roi envoya mon père, alors fort jeune, à Madrid, pour tâcher de reprendre cette négociation. Après plusieurs difficultés, mon père reçut du comte de Valdeparaiso une réponse dans laquelle ce ministre s'exprime ainsi : «Je sais que vous êtes bon serviteur de S. M. T. C. Je connais votre cœur et son élévation; vous êtes mon ami, et j'ai fait en toute occasion ce que vous m'avez demandé. Le refus du prêt d'argent de la part de mon maître peut indisposer S. M. T. C.: vous aimez ses intérêts, mais vous aimez aussi la bonne intelligence entre les deux cours. D'après cette facon de penser, et connaissant votre sagesse, je ne dois plus vous amuser. Nous ne ferons point à S. M. T. C. le prêt de 30 millions de livres qu'on nous demande; mais je consens à vous prêter, à vous personnellement, 2 millions de piastres fortes, qui sont le tiers

souverains peut changer les premières, leur influence a seule du poids sur les autres; c'est elle qui donne une nouvelle direction aux hommes, et qui place leur émulation dans le genre de mérite qui convient à ses vues. Tant que les rois eurent à craindre les nobles, ils devaient désirer de les fixer à leur cour, de les neutraliser par les honneurs, les emplois, les plaisirs; mais, sitôt que leur trône fut affermi plus encore par les progrès de la civilisation que par leurs droits mêmes, le bien-être des provinces réclama ces hommes puissants, qui, par leurs richesses, leur prépondérance et leurs lumières, sont plus capables de les vivifier que de simples employés, d'ailleurs en trop petit nombre. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie,

de cette somme. Les conditions seront réglées à votre satisfaction, ainsi que les termes. Nous traiterons l'un et l'autre par correspondance. Vous pouvez partir quand vous voudrez; car l'ambassadeur anglais a les yeux attachés sur vous; et je sais qu'il est fort occupé à pénétrer l'objet de votre voyage.»

s'embellirent par leurs soins; la noblesse espagnole resta seule dans les villes, et parut n'avoir hérité de ses pères que leur courage et leurs noms : elle vit avec indifférence ces biens conquis sur les Maures par le sang de ses aïeux, et devenus par cela seul assez précieux à leurs descendants. Elle avait cependant un bel exemple à suivre dans les membres du haut clergé de son pays, auquel on doit la plupart des églises, hôpitaux, chemins, aquéducs, fontaines, et autres établissements publics de leurs diocèses. Je me plais à le répéter: ces hommes respectables ont offert de tout temps des modèles à la philosophie et à la bienfaisance autant que la morale chrétienne : les biens qu'ils possèdent sont les mieux administrés de l'Espagne. Il en eût été de même de toute l'étendue de ce pays, si les nobles, au lieu de dépenser leur fortune à la suite de la cour, au lieu de contracter des dettes dans la capitale, avaient habité leurs domaines, s'étaient réunis, comme en Angleterre, en assemblées de comtés pour établir

des routes de communication entre leurs châteaux, pour construire des canaux d'arrosage, des ponts, des moulins, des machines hydrauliques, pour encourager les plantations, les prairies artificielles, les variétés de culture, l'amélioration des races d'animaux, et toutes les choses qui demandent l'emploi des capitaux et une surveillance personnelle dans les travaux. N'est-il pas extraordinaire que, dans toute l'étendue de l'Espagne, on ne trouve pas un seul château isolé, une seule habitation considérable, une seule ferme ornée où l'on puisse supposer que réside un seigneur du pays? Le peu de semblables édifices que l'on rencontre dans les campagnes sont de vieux donjons, dont les ruines attestent également la gloire de leurs anciens maîtres et la négligence des nouveaux. Qui pourra changer une habitude aussi ancienne, aussi invétérée, si ce n'est l'influence du chef de l'État, dont les désirs ont souvent plus de force que les lois, et la faveur plus de prix que la richesse? Les campagnes retrouveraient alors

leurs protecteurs naturels; les lumières concentrées dans les villes s'étendraient aux hameaux; les améliorations dans la culture et dans les arts mécaniques succéderaient à des routines vicieuses; les couvents réformés pour les besoins de l'État seraient remplacés par des châteaux où les pauvres auraient encore un asile. Quelle source de bien ne produiraient pas tous ces changements, et surtout cet accord admirable entre le chef de l'État, les propriétaires, et la classe laborieuse du peuple, entre les campagnes et les villes! Alors les commerçants, les manufacturiers redoubleraient de zèle pour acquérir des terres, et jouir, sur la fin de leurs jours, d'une existence noble et douce dans leur province. La paresse ne serait plus ni honorable, ni honorée; et l'Espagne parviendrait à ce haut point de splendeur où elle semble appelée par sa situation, sa richesse naturelle et les qualités distinguées de ses habitants. Si depuis un siècle elle a fait les progrès de tous les genres que nous avons indiqués, que ne

ferait-elle pas débarrassée des entraves qui l'enchaînent? Alors sa population, qui s'est plus que doublée dans moins de cent ans, s'augmenterait dans une proportion plus forte encore; ses revenus, qui de 50 millions se sont élevés à 240, suivraient une marche semblable. Il en serait de même de l'industrie et du commerce, qui l'un et l'autre n'ont que l'agriculture et la population pour base. Ses armées seraient plus aguerries, ses flottes plus nombreuses, lorsque le pays serait plus peuplé et le souverain plus riche. Ce n'est point une exagération d'affirmer, en prenant pour base la proportion de l'accroissement actuel et celui que des changements heureux doivent produire, que l'Espagne peut, dans cinquante ans, avoir une population de 20 millions d'habitants (1) sur le continent,

---

(1) Sa population, qui n'était que de 6 millions d'habitants en 1720, s'est élevée à 13 millions en 1797. Elle serait donc de 26 millions dans 80 ans, et de 20 au moins dans 50, en n'admettant même pas que le pays fasse des progrès en améliorations.

300 (1) millions de revenus, et tous les avantages que doivent procurer à un peuple bien gouverné la beauté du climat, la fertilité du sol et une position de toute part inattaquable.

Oui, j'ose le prédire, les Espagnols retraceront un jour les époques brillantes de leur histoire; quelque nouveau Trajan naîtra encore dans leurs murs (2); un autre Annibal leur devra ses succès (3); ils reporteront dans les combats les noms de Sagonte (4), de Numance, l'étendard indompté des Cantabres, et ce fer espagnol qui servit aux Romains

(1) J'entends par là les revenus de l'État produits par les contributions de toutes les parties de la monarchie. Je ne fais que doubler ceux qui existent, tandis que leurs bases se trouveraient triplées et quadruplées, en raison de la richesse des particuliers, qui doit augmenter dans une proportion énorme.

(2) Trajan naquit à Italica, ville d'Espagne, près de Séville.

(3) *Hispaniam bellatricem, Annibalis educatricem.* (Florus, lib. II, c. 6.)

(4) Les noms de Sagonte, de Numance et de Cantabrie, sont les noms que portent trois régiments espagnols qui se sont toujours distingués.

pour conquérir le monde (1); les forêts (2) des Asturies, converties en flottes nombreuses, feront encore trembler l'Orient (3); et, non moins redoutables à l'Angleterre que l'*invincible Armada*, elles n'auront pas toujours les éléments (4) contre elles; l'ombre du Cid verra du haut de son rocher (5) des moissons couvrir les plaines incultes et inhabitées de sa patrie; elle entendra chanter sa romance chérie (6) au milieu des vergers de figuiers, de grenadiers et d'orangers, dont

---

(1) Les Romains adoptèrent les épées espagnoles, dont la trempe est encore supérieure à tout ce que l'on connaît.

(2) Les forêts des Asturies et de la Galice renferment des bois de construction suffisants pour plusieurs flottes considérables.

(3) Bataille de Lépante.

(4) Philippe II dit, en apprenant la destruction de sa flotte: Je ne l'avais pas envoyée combattre les éléments.

(5) Le rocher du Cid, la *pena del Cid*, dans l'Andalousie.

(6) L'ancienne romance du Cid.

la vigne unit les branches chargées de fruits, et au pied desquels croissent le coton, le lin, la canne à sucre et le blé; et la Bétique enfin, célébrée par Homère et Fénélon, redeviendra l'Élysée de la fable et la patrie des hommes heureux de l'histoire.

Cet ouvrage ayant eu plusieurs éditions, il nous a paru inutile d'annoncer le plan qu'on a suivi dans sa rédaction. Il suffit de dire que les trois premiers volumes contiennent la description des principales routes de chaque province et un abrégé statistique de chacune d'elles; et les deux derniers, l'impôt des différentes branches de l'administration et de l'industrie du pays. On a joint à celui-ci un examen détaillé des monuments, qui ne se trouvait pas dans les autres, et une notice historique dont nous avons parlé, et qui comprend les dernières révolutions et les dernières guerres de la péninsule, jusqu'au retour du roi Ferdinand de Cadix dans sa capitale. La forme d'itinéraire a été conservée comme la plus méthodique et la plus com-

mode pour les voyageurs, surtout dans un pays dont on connaît à peine la conformation, et dont on n'a point de bonnes cartes ; mais l'atlas qui accompagnait les premières éditions, et qui était fort imparfait, a été refait en entier d'après les matériaux acquis au dépôt de la guerre, et mis à la disposition de M. le commandant Calmet de Beauvoisin, auteur d'une grande carte non encore achevée d'Espagne et de Portugal. Cet atlas est aujourd'hui aussi soigné et aussi exact qu'il puisse l'être. Tout l'ouvrage a été revu par M. le colonel Bory de Saint-Vincent, auteur lui-même d'excellents écrits sur l'Espagne, qui a totalement renouvelé les idées qu'il faut se faire de sa constitution géographique, et à qui j'ai l'obligation du tableau intéressant de l'état physique du pays, et des deux cartes générales qui ornent cet itinéraire. Je m'empresse de rendre un hommage semblable aux autres personnes qui m'ont aidé dans mon travail, parmi lesquelles je placerai mon respectable ami le baron de

Humboldt, qui a bien voulu me communiquer ce qui a rapport aux finances de l'Amérique et à la partie géologique de l'Espagne. Je n'entreprendrai point de louer ce savant: il n'est point d'éloge qui ne soit au-dessous de son courage et de ses talents; et lui seul osera pénétrer encore chez des peuples assez sauvages pour ignorer son nom. Je dois des renseignements sur la Galice et les Asturies à M. le comte de Marcillac, qui a publié plusieurs ouvrages sur les guerres de ce pays. M. Bory de Saint-Vincent m'a également communiqué, sans reserve, un travail particulier qu'il avait préparé sur cette province et sur l'Andalousie, mais à la publication duquel il paraît avoir renoncé, puisque, jusqu'à la carte qui contient Murcie, Grenade, Jaen, Cordoue, Séville et toute la Sierra Moréna, magnifiquement dessinée à grands points par ce savant militaire, tout m'a été généreusement livré pour faire partie de la carte du commandant Calmet. N'ayant point voyagé dans les îles Baléares, j'ai emprunté les détails

qui les concernent au Voyage de M. Grasset de Saint-Sauveur (1). Mais la personne à laquelle je dois le plus est M. Carrère, médecin, de l'académie de Montpellier, mort en Espagne après y avoir fait un long séjour. Cet homme estimable a laissé sur différents sujets des renseignements qui m'ont été du plus grand secours. L'article entier *médecine*, une partie de ceux qui concernent *les sciences* et *l'histoire naturelle*, sont de lui, ainsi que beaucoup d'autres détails partiels.

Quant aux Espagnols, il serait trop long de faire l'énumération de tous les gens instruits, obligeants et désintéressés, que j'ai rencontrés dans mes voyages : il n'est point de bourg un peu considérable où je n'aie trouvé un homme, et souvent plusieurs parfaitement instruits de tout ce qui regardait le lieu qu'ils habitaient, et quelquefois la province

---

(1) Il en a été de même pour quelques routes que je n'ai point suivies, et que j'ai tirées du Voyage espagnol de l'abbé Pons, qui m'a beaucoup servi.

entière. Sans avoir besoin de lettres de recommandation, je demandais en arrivant où demeurait l'homme instruit du lieu (*el hombre erudito del lugar*); alors on me conduisait ou chez quelque chanoine pour les renseignements historiques, ou chez le *boticario* (pharmacien) pour les objets d'histoire naturelle, et chez quelque négociant ou avocat pour tout ce qui regarde le commerce et l'agriculture: les hommes de loi, en Espagne, sont en général fort instruits sur ces matières, par l'habitude qu'ils ont de juger toutes les contestations qui y ont rapport. J'ai trouvé aussi dans la noblesse et le haut clergé des hommes du premier mérite. Tous me recevaient d'abord très-froidement et avec un ton brusque, voulant pénétrer quel était mon but et qui j'étais; mais, au bout d'une demi-heure de conversation, ils me confiaient tout ce que je pouvais désirer, et m'accablaient d'attentions; ma curiosité même devenait un titre à leur bienveillance. Nulle part je n'ai plus souvent éprouvé le

sentiment pénible qui me paraît tourmenter les voyageurs et quelquefois ceux qui les accueillent, ce sentiment qui fait qu'on se dit à soi-même : il est inutile que je m'attache à cet homme, je ne le reverrai jamais.

Bons Espagnols, qui m'avez ainsi comblé de bontés sans même espérer de moi de la reconnaissance, qui m'avez rendu mon exil si facile à supporter, puissiez-vous, à votre tour, rencontrer quelque asile protecteur au milieu des troubles qui désolent votre pays! Hélas! je vous parlais ainsi au commencement de vos malheurs! Faut-il que, vingt ans après, je doive, avec les mêmes paroles, exprimer les vœux que je forme pour votre félicité. Puissiez-vous donc être bientôt délivrés des dissensions qui vous déchirent, et jouir enfin d'une existence assurée et tranquille! Vous apprendrez alors qu'il est des douceurs à la vie après de grandes infortunes, lorsqu'on a su conserver un cœur droit, l'estime des siens, et l'amour de la patrie.

FIN DE L'INTRODUCTION.

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

DE L'ESPAGNE.

La meilleure manière de faire l'éloge de l'Espagne serait de présenter le tableau de sa situation, de sa température, de la direction de ses montagnes, du bassin de ses fleuves, en un mot, de la charpente de son territoire. On verrait alors un vaste pays placé au milieu de deux mers qui étendent son commerce dans toutes les parties du monde, et protègent ses limites contre toute invasion. Le seul point qui l'unit au continent l'en sépare en même temps; et les Pyrénées lui fournissent à son choix une barrière formidable ou une communication facile. L'ensemble total de ses monta-

gnes, formant un demi-cercle rapproché des côtes de l'est, les abrite des vents du nord, et y fait régner le climat le plus tempéré; il entoure de l'autre côté une étendue de terrain assez vaste pour que les fleuves produits par ces montagnes, et qui tous, à l'exception de l'Èbre, se jettent dans l'Océan, acquièrent le développement nécessaire au commerce et à l'agriculture d'un grand pays. L'inspection de la carte physique fera mieux sentir cette heureuse distribution; mais ce qui fera non moins bien juger encore l'aspect géologique de ce pays, ce sont deux mémoires fort intéressans que nous devons, l'un, au savant baron de Humboldt, dont le nom seul est le plus bel éloge; l'autre, à M. le colonel Bory de Saint-Vincent, auteur des cartes générales qui font partie de l'atlas du présent ouvrage, et l'un des savans qui ont le mieux étudié et fait connaître l'Espagne.

NOTICE SUR LA CONFIGURATION DU SOL DE L'ESPAGNE ET SON CLIMAT, *par M. A. de Humboldt* [1].

Aucun pays de l'Europe ne présente une configuration aussi singulière que celle de l'Espagne; c'est cette forme qui explique et l'aridité du sol dans l'intérieur des Castilles,

[1] Cette notice, écrite en 1808, a été revue et augmentée par M. de Humboldt, en 1826.

où ne manquent cependant pas les rivières, et la différence de température que nous observons entre Madrid et Naples, deux villes situées à peu près sous le même degré de latitude. Nous ne pourrons donner qu'une légère esquisse de ce tableau météorologique de l'Espagne : un très-petit nombre d'observations sur la température moyenne ou sur les hauteurs barométriques y ont été faites jusqu'à ce jour. Beaucoup de matériaux précieux peuvent être restés enfouis dans les manuscrits de quelques personnes éclairées, qui, sans communication entre elles ou avec des savans étrangers, se sont adonnées à des recherches de ce genre. Quand les observations exactes nous manquent, il faut se contenter de l'analogie que présentent les pays limitrophes. Le tableau physique de la Nouvelle-Espagne, sous le rapport méthodique, est peut-être plus facile à tracer que celui de l'ancienne.

L'intérieur de l'Espagne est un plateau ; et, parmi les plateaux de l'Europe qui occupent une grande étendue de terrain, c'est le plus élevé. La Suisse, le Tyrol, l'Écosse, renferment des groupes de montagnes rapprochées les unes des autres : ce sont des masses sillonnées par des vallées profondes, entourées de plaines peu élevées. La Suisse n'est pas un vrai plateau. Les cantons de Berne, de Fribourg,

de Zurich, tous ces pays couverts d'une formation de grès tertiaire ou molasse, sont des plaines dont la hauteur, au-dessus du niveau de l'Océan, n'est que de 240 à 280 toises [1]; elles font partie de la grande vallée longitudinale qui se prolonge du sud-sud-ouest au nord-est, entre la chaîne des Hautes-Alpes et le Jura, comme le prouvent les belles cartes géologiques de M. Ébel. La France et surtout l'Allemagne présentent des plateaux peu étendus sans doute, mais bien dignes d'être cités. En France, le plateau le plus élevé est le plateau granitique de l'Auvergne, sur lequel reposent le Mont-d'Or, le Cantal et le Puy-de-Dôme. Sa hauteur moyenne au-dessus de la mer est, d'après les mesures barométriques de M. Ramond, de 400 toises. La Lorraine forme un plateau qui s'étend entre les Vosges et la chaîne des montagnes qui, par Épinal et Saint-Mihiel, se joint aux Ardennes : ce plateau n'a cependant que 130 à 140 toises d'élévation. Le centre des plaines de la France, le département de Loir-et-Cher, a une hauteur de 80 à 90 toises.

Le plateau le plus étendu et le plus élevé de l'Allemagne est la Bavière. Une vaste plaine,

[1] Berne (ville), 298 toises ; lac de Thoun, 274 toises ; lac de Lucerne, 230 toises ; lac de Zurich, 208 toises ; lac de Genève, 192 toises.

fond d'un ancien lac, s'étend depuis les montagnes granitiques du haut Palatinat (Fichtel Gebürge) jusqu'au pied des Alpes du Tyrol : ces plaines (et ce fait est très-curieux) ont une élévation de 250 à 260 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Le plateau de la Souabe a 140 toises.

L'intérieur des deux Castilles offre un plateau qui surpasse en hauteur et en étendue tous ceux que nous venons de nommer. Son élévation moyenne est de 350 toises. La hauteur barométrique de Madrid est, d'après une note qui m'a été communiquée, en 1805, par M. Bauza, astronome distingué, et directeur au dépôt des cartes de la marine à Madrid, de 26 pouces 2 lignes 1/5. Elle est par conséquent de deux pouces ou de 1/14 moindre que la hauteur moyenne du mercure au niveau de l'Océan. C'est la différence de pression atmosphérique qu'éprouvent tous les corps exposés à l'air libre à Madrid, à Cadiz, ou à Bordeaux. On voit baisser le baromètre à Madrid jusqu'à 25 pouces 6 lignes et même au-delà. Le *Diario de los nuevos descubrimientos de todas las Ciencias fisicas*, tome III, pages 56, 200, 407, contient une série d'observations météorologiques très-intéressantes, mais qui, malheureusement, n'embrassent pas une année entière.

Voici le tableau des variations de la pres-

sion de l'air dans les neuf premiers mois de l'année 1793 :

1793. MOIS.	MAXIMUM.	MINIMUM.	HAUTEUR barométrique moyenne.
	po. lig.	po. lig.	po. lig.
Janvier.	26 5 8	25 9 8	26 2 6
Février.	26 5 3	25 6 2	26 1 6
Mars.	26 4 7	25 6 0	25 11 6
Avril.	26 2 4	25 6 9	25 11 6
Mai.	26 4 6	25 10 5	26 0 8
Juin.	26 4 9	25 11 8	26 1 6
Juillet.	26 4 3	26 0 7	26 2 4
Août.	26 3 2	25 11 5	26 1 4
Septembre. . .	26 4 3	25 11 0	26 1 [illegible]

Les deux nivellemens barométriques que j'avais faits en Espagne, de Valence à Madrid, et de Madrid à la Corogne, m'avaient donné, par Madrid à la grande place, 543 toises (*Annales de Ciencias naturales*, t. 1er, p. 86). Ce premier aperçu, obtenu en 1799, a été confirmé par d'autres observateurs munis de meilleurs instrumens que ceux que je pouvais employer alors. M. Antillon, dans la nouvelle

édition de la géographie [1], donne, par la hauteur barométrique moyenne de Madrid, 30 1/3 pouces, mesure de Burgos, d'où résulte une hauteur de 804 varas, ou 344 toises. Dans les profils de la Péninsule espagnole, que j'ai publiés en 1825, dans l'atlas de mon *Voyage aux régions équinoxiales*, je me suis arrêté à 340 toises. Depuis cette publication, M. Bauza a bien voulu me communiquer une série d'observations astronomiques faites par lui, au moyen d'un excellent baromètre de Trougtin, dans la maison du *Déposito hydrografico* de Madrid; les hauteurs du mercure furent observées quatre fois par jour à 8 ou 9 heures du matin, à midi, à 2 heures après-midi et à minuit. Les observations de 1820 ont donné, réduites à zéro de température :

Moyennes des mois en pouces, et millièmes de pouces anglais.

Janvier,	27,834	Mai.,	27,726	Septembre,	27,829
Février,	27,833	Juin,	27,807	Octobre,	27,705
Mars,	27,633	Juillet,	27,736	Novembre,	27,665
Avril,	27,617	Août,	27,742	Décembre,	27,791

Il résulte de ces observations de M. Bauza, par la hauteur moyenne du baromètre à Madrid, en 1820 :

[1] *Elementos de la Geografia de Espana*, 1808, p. XXXVI.

27,742 pouces angl. = 0m, 70,465, le mercure réduit à zéro de température. En supposant l'air à Madrid à 15° cent., et au niveau de la mer, le mercure 0m,763 à 15°, on obtient, d'après la forme de M. Laplace, pour la hauteur de Madrid, 651 mètres ou 334 toises. Des observations correspondantes, faites par MM. Ferrer et Bauza à Bilbao et à Madrid, au moyen de deux baromètres bien comparés, ont donné à M. Bauza la hauteur de Madrid, de 336 toises. Les résultats extrêmes oscillèrent de 314 toises 28 à 343 toises. Madrid est par conséquent de 30 toises plus élevé que la ville d'Inspruck, située dans une des gorges du Tyrol. Madrid est cinq fois plus élevé que le mont Valérien, un tiers de plus élevé que Genève. Lalande avait conclu, d'observations que le célèbre géomètre Don George Juan lui avait communiquées, que la hauteur de Madrid (Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour l'année 1776, p. 148,) était, à la rue de los Presiados, près du *portijo* de San Martin, de 294 toises au-dessus de Paris ; ce qui donnerait 314 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Le palais de la Granja est par conséquent de 5 toises plus élevé que le bord du cratère du Vésuve.

Pour offrir une idée plus précise de la configuration du sol de l'Espagne, je donnerai

ici, d'après mon nivellement barométrique, les points principaux dans la direction du sud-est au nord-ouest de la Méditerranée à l'Océan cantabre, en passant par Madrid et la grande chaîne granitique du Guadarrama, qui sépare les deux Castilles.

	toises.
Alginète, entre Valence et le Rio Xujar. . .	65
Venta de Moxente.	164
Puerto de Almansa.	317
Almansa.	348
Bonéte.	477
Albaceite.	34[illegible]
Minaya.	374
Quintanar de la Orden.	351
Ocaña.	395
Aranjuez.	258
Valdemoro.	317
Madrid.	340
Escurial [1].	541
Puerto de Guadarrama, près du Lion. . . .	770
Villacastin.	572
Sanchidrian.	474
Medina del Campo.	330
Tordesillas.	334
Villalpando.	320

[1] Mon observation du matin, réduite sur Madrid, m'a donné le Lion 803 toises au-dessus du niveau de la mer. J'ai diminué ce résultat, parce que M. de Bétancourt a trouvé, j'ignore d'après quelle formure, par l'Escurial, 511; par le Lion, 729 toises; mais M. Bauza donne à l'Escurial 563 toises; ce qui me rassure.

	toises.
Bénavente.	330
Astorga.	410
Villafranca.	217
Venta del Pagada del Bastro.	480
Sobrado.	277
Lugo.	209
Gutriz.	212
La Corogne.	3

Voici d'autres résultats obtenus, en 1817, par M. Bauza, et fondés sur des observations correspondantes faites à Bilbao.

	toises.
Posada de Torrosa.	34
Vergara.	110
Vittoria.	277
Miranda de Ebro.	236
Quintanaxalla.	478
Burgos.	449
Lerma.	444
Horrubia.	541
Fresnillo de la Fuente.	556
Venta de Juanilla.	606
Somosierra, le plus haut du chemin.	773
Buitrago.	521
La Granja.	641
Montagne de Peñalara.	1286
—— de Siete Sitios.	1073

Quel est le souverain en Europe dont les châteaux (l'Escurial et la Granja) soient situés à 550 et 640 toises de hauteur ?

La hauteur du plateau des Castilles influe sur sa température. On est étonné de ne pas trouver d'orangers en plein air, sous les 40 degrés de latitude, sous le même parallèle de Tarente, d'une partie de la Calabre, de la Thessalie et de l'Asie-Mineure. La température moyenne [1] de Madrid paraît être de 12° de Réaumur, ou 15° cent., quand celle de Saint-Pétersbourg est de 3° 1/2; celle d'Édimbourg, 8° 4/5; celle de Paris, 10° 3/5; celle de Lisbonne, 16° 3/5; celle de Naples, 18°; celle des pays situés sur l'équateur, et au niveau de l'Océan, 27° 3/5 du thermomètre centésimal. Gênes est de 4 degrés de latitude plus septentrional que Madrid; et cependant la température de Gênes est de près de 2 degrés plus élevée que celle de la capitale de l'Espagne. Telle est l'influence des causes locales, de l'élévation du site, de la proximité de la mer, d'une chaîne de montagnes qui arrête les vents froids du nord, et d'une infinité de circonstances dont la réunion modifie la température des lieux et l'inflexion des lignes isothermes.

[1] Les physiciens trouvent la température moyenne de l'année en additionnant jour par jour les *maxima* et les *minima* des observations thermométriques, et en divisant cette somme par le nombre des observations. Sous la zone tempérée, la chaleur moyenne d'un endroit diffère sensiblement de la demi-somme du *maximum* et du *minimum* de l'année entière.

Rome, de 2° 32' plus austral que Gênes, mais de 1° 29' plus boréal que Madrid, a presque la même température moyenne que cette dernière ville. Elle est entre 15° 4/5, d'après un grand nombre d'observations très-exactes faites par M. Calandrelli, et par M. Guillaume de Humboldt, jadis ministre du roi de Prusse en Italie. Le tableau suivant indique la température moyenne de 9 mois observés à Madrid et à Rome, en 1793 et en 1807. Je n'ai pu me procurer des observations faites à la même époque; mais on sait que, dans les températures moyennes, la variation d'une année à l'autre est très-peu sensible.

TEMPÉRATURE MOYENNE.

	A MADRID [1].	A ROME.
	Latitude 40° 25' 18".	Latitude, 41° 53' 54".
	Élévation, 340 toises.	Élévation, 9 toises.
Janvier.	3°,8 R.	4°,5 R.
Février.	5, 4	7, 2
Mars.	7, 4	8, 7
Avril.	9, 2	10, 2
Mai.	12, 2	15, 5
Juin.	18, 1	18, 0
Juillet.	20, 6	21, 0
Août.	22, 2	21, 0
Septembre.	15, 0	18, 2

[1] Les observations de Madrid sont tirées du *Diario de nuevos discubrimientos*, cité plus haut, p. 8.

A Rome même, les orangers ne peuvent point endurer les rigueurs de l'hiver ; il faut les couvrir. Les températures moyennes décident certainement moins du genre de culture propre à tel ou tel climat, que la distribution de la chaleur entre les différentes parties de l'année. Elles exercent cependant une grande influence ; et le tableau suivant indique, avec assez de certitude, quelle est la température moyenne annuelle au-dessous de laquelle telle ou telle production ne peut pas être cultivée avec succès.

Vignes donnant des vins potables.	7°, 7	cent.
Oliviers.	14, 5	
Orangers.	16, 8	
Cafier.	10, 0	
Canne à sucre.	19, 5	

Si la température moyenne du haut plateau de l'Espagne est de 15° cent., celle des côtes, depuis le 41e de latitude jusqu'au 36e, est entre 18° et 19°. Aussi voit-on végéter sur ces côtes, sous des expositions abritées contre les vents froids, des bananiers, des héliconia et la canne à sucre.

Le profil géologique que l'on a ajouté à cet ouvrage est tracé d'après les mêmes principes que j'ai cru devoir suivre dans l'atlas physique du Nouveau Continent. Il présente la construc-

tion extraordinaire de ce pays, dont une partie des côtes paraît avoir été engloutie par les flots, tandis que le plateau central a résisté à l'irruption de l'Océan. En rappelant les traditions des anciens insulaires de Samothrace, et la grande catastrophe qui a frappé la Méditerranée, nous ne prétendons pas décider une question qui a récemment occupé des savans d'un mérite distingué.

L'analogie de forme et de construction géologique qu'offrent la Péninsule et le Mexique conduit à un rapprochement qui peut intéresser les physiciens. On a fait graver à la fois le profil de l'ancienne et celui de la Nouvelle-Espagne (PL. III). Ces deux profils présentent des pays dont le plateau central jouit d'un climat différent de celui des côtes. Dans l'un et dans l'autre la capitale est placée au milieu du plateau intérieur; mais le plateau de la métropole est pour ainsi dire la miniature du plateau de son ancienne colonie. La différence de hauteur qui existe entre les plus hautes cimes de l'ancien et du nouveau monde n'est que de 900 toises. Le Chimborazo n'est que d'un quart plus élevé que le Mont-Blanc, tandis que les hautes plaines des Castilles sont presque quatre fois moins hautes que le plateau central du Mexique. La température moyenne de Mexico est de 10° cent. plus basse que celle de Véra-Cruz et d'Acapulo; celle de Madrid n'est pro-

bablement que de 3° à 4° cent. au-dessous de celle des côtes de Valence. La capitale de la Nouvelle-Espagne jouit, comme Madrid, d'un climat plus doux que l'on devrait le supposer, à cause de la hauteur des deux villes. Des plateaux très-étendus échauffent l'air ambiant par l'effet du rayonnement. La température moyenne de Mexico est de 17° cent.; elle est au-dessous de celle de Cadiz, et, à 2° cent. près, égale à celle de Madrid. Le baromètre se soutient à Mexico à 21 pouces 7 lignes. La pression de l'air y est exprimée par une colonne de mercure de 5 pouces plus courte qu'à Madrid.

L'Espagne européenne, située à une latitude sous laquelle, dans les plaines, végètent des palmiers (*Phœnix dactilifera, Chamærops humilis*), présente le spectacle majestueux d'une chaîne de montagnes dont la cime entre dans la région des neiges éternelles. Don Simon de Roxas y Clémente a trouvé, par un nivellement géodésique, exécuté avec le plus grand soin, que, dans la Sierra-Névada de Grenade, le Picacho-de-Véléta est élevé de 1,781 toises; le Mulahacen, de 1,826 toises au-dessus du niveau de la mer. Aucune montagne des Pyrénées n'atteint cette grande hauteur : le Mont-Perdu, que l'on a cru long-temps la cime la plus élevée des Pyrénées espagnoles, n'a que 1,746 toi-

ses ; le pic Néthou ou pic oriental de Maladetta, qui est le point culminant des Pyrénées, a, d'après M. Reboul, 1,787 toises. Le pic de Mulahacen, dans la Sierra-Nevada de Grenada, n'a que 76 toises de moins que le pic de Ténériffe. Cependant cette même cime, placée sous la latitude de la ville de Mexico, ne serait point couverte de neiges pendant toute l'année : car ces neiges éternelles commencent sous l'équateur à 2,460 toises ; sous les 20° de latitude, à 2,350 toises ; sous les 45° de latitude, à 1,370 toises ; sous les 62° de latitude, à 850 toises. Tel est l'abaissement de la courbe depuis l'équateur jusqu'au pôle [1].

Aperçu sur la Géographie physique de l'Espagne ; *par M. le colonel Bory de Saint-Vincent, correspondant de l'Institut de France (Académie des Sciences).*

Lorsque l'ouvrage important, auquel nous attachons cette notice, fut livré au public pour la première fois, l'Espagne était l'un des pays les moins connus, même de ses propres habi-

[1] On assure que, dans la Sierra-Nevada de Grenada, la limite des neiges perpétuelles atteint la hauteur de 1,418 toises. Je l'aurais supposée plus élevée encore ; car, dans les Pyrénées, M. Parrot l'a trouvée, à la pente septentrionale, à 1,300 toises ; à la pente méridionale, à 1,450 toises.

tans ; la géographie s'y concevait à peu près comme au temps de Strabon, où l'on comparait la figure de la Péninsule à celle d'une peau de bœuf : un savant de Madrid, Don Thomas Lopez, avait, seul et sans l'appui du gouvernement, essayé de faire connaître la configuration de son pays ; et, toutes vicieuses que puissent être la plupart des cartes qu'il en publia, on ne saurait trop louer le géographe castillan qui montra, dans son immense entreprise, autant de sagacité que de persévérance. Plusieurs voyageurs, plus ou moins imbus des préjugés nationaux qui caractérisaient encore les diverses nations instruites de l'Europe, ne s'étaient occupés de l'Espagne, et selon leur manière de voir, que sous le rapport des mœurs, de la littérature, de l'histoire ou de l'économie politique ; et, chacun apercevant ces choses à travers un prisme différent, des rapports contradictoires en étaient résultés; on distinguait cependant, à travers leur confusion, que l'Espagne demeurait en arrière de la civilisation croissante ; mais on ne trouvait pas un mot sur sa constitution physique, si importante cependant à connaître d'abord : car la constitution physique d'une contrée influe tellement sur le caractère moral des peuples qui l'habitent, qu'on ne peut, sans l'avoir préalablement étudiée, se rendre raison de beaucoup

de points obscurs de leurs fastes : c'est une vérité qui n'est pas encore assez sentie, et qu'il est nécessaire d'énoncer jusqu'à ce que tout écrivain, qui se consacre à faire connaître une nation, en demeure bien pénétré ; c'est là le seul moyen de se rendre raison de l'origine, des mœurs, des coutumes, des idées religieuses, des inimitiés ou des alliances des hommes, choses qui tiennent nécessairement à la constitution physique du sol qu'habitent ceux-ci.

On avait sur la topographie physique de l'Espagne les plus fausses idées, entre lesquelles cependant quelques notions exactes avaient été comme entrevues dans l'excellent traité de notre premier géographe M. Malte-Brun. Si l'on en excepte ce savant, quiconque écrivit sur la conformation de la Péninsule bâtit son roman ; et les faiseurs de cartes adoptèrent ces amas d'erreurs pour matériaux, quand ils ne trouvaient pas plus expéditif de reproduire servilement Lopez. On plaçait des montagnes où s'étendent de monotones plaines; des plaines où s'élèvent de sourcilleuses montagnes. On promenait en quelque sorte les Pyrénées sur toute l'étendue du pays, en y rattachant jusqu'aux moindres chaînons de hauteur ; on creusait pour chaque fleuve des bassins d'une parfaite régularité.

Nous avons le premier signalé ces erreurs

dans un ouvrage sur l'Espagne qu'accompagnait la carte physique aujourd'hui jointe à cet itinéraire; et, pour la première fois, ce pays fut représenté comme il est à peu près fait.

Le tableau que nous allons tracer maintenant est en quelque sorte le résumé de cet ouvrage, et un ensemble général des vues qu'il contient.

Comme jetée entre l'Europe et l'Afrique, environnée par la Méditerranée et par l'Océan, la Péninsule, qui nous doit occuper, participe à toutes les influences de deux continens si distincts, et de deux mers si différentes. Bornée continentalement au nord par la France, elle s'étend en latitude depuis l'îlette de Tariffa, par 36° 30", jusqu'au cap Ortegal vers le nord, par 43° 46' 40". Son point le plus occidental est celui de la Roca en Portugal, sous le 7° 14', à l'ouest de Ténériffe, et le plus oriental est ce cap Creux qui termine la Catalogne par 19° 50' de longitude du même méridien.

On peut, avec Antillon, auteur sec, mais exact, évaluer sa surface totale à 18,296 lieues castillanes carrées, de 20 au degré, dont 3,437 et ½ pour le Portugal, et 14,858 et ½ pour l'Espagne. Les nuits et les journées les plus longues y sont, vers les parties méridionales, de 14 heures 30 minutes; et, dans le nord, de 15 heures et un quart.

Nulle étendue de la surface du globe ne fut aussi favorisée de la nature, sous le rapport de la beauté du climat et de la variété des productions. Une chaîne de montagnes considérables en protège la sûreté vers l'Europe, dans une étendue de 92 lieues de frontières, faciles à défendre. Un développement de plus de 600 lieues de côtes, au contraire, y présente d'excellens ports sur deux mers. Les végétaux de la zone tempérée et des tropiques même se plaisent à s'entremêler à la surface d'une terre qui, dans les sites fertiles, semble ne rien savoir refuser à l'agriculteur. Les céréales, le maïs et le riz, des légumes excellens, des vins secs et liquoreux, d'immenses quantités d'huiles, des fruits exquis, du sucre, du liége, quelques bois de construction aux lieux montueux, que l'imprévoyance ne laissa point dépouiller; de la sparterie, du lin, du chanvre, de la soie et du coton, de la cire et du miel; des substances tinctoriales variées, les plus beaux troupeaux du monde, des races de chevaux parfaits, d'abondantes pêcheries, d'inépuisables salines, des marbres de la plus éclatante richesse, d'excellentes terres à poterie, la barille, le soufre, le cinabre et le mercure; le fer, le plomb, le cuivre, l'étain, l'argent, même l'or, sont les sources où le gouvernement pourrait puiser d'immenses ri-

chesses. Cependant des institutions surannées s'y opposent presque en toute chose aux vues de la bienfaisante Nature; nulle étendue de l'ancien monde n'offre, à peu d'exceptions près, un aspect plus nu et plus misérable que cette Espagne qui devrait en être la plus belle contrée.

Sept systèmes distincts de montagnes forment la charpente du pays.

Le PYRÉNAÏQUE, qui s'étend de l'est à l'ouest, dans une direction assez régulière, depuis l'extrémité orientale de la Catalogne jusqu'à la pointe occidentale de la Galice; il est, d'une extrémité à l'autre, de constitution granitique, et généralement d'une grande hauteur. On pourrait le subdiviser en cinq masses assez distinctes : 1° la Méditerranéenne (orientale), la plus basse, formée du Canigou, et séparée de la suivante par la Cerdagne, d'où naissent, pour s'écouler, en suivant deux pentes opposées, le Tet et la Sègre ; 2° l'Aquitanique, où la Garonne et l'Adour prennent leur source, et qui présente des glaciers éternels; 3° la Cantabrique (centrale), moins élevée, quoique encore très-haute, qui se courbe un peu vers le midi, et que les sources à peu près opposées de l'Èbre et de la Pisuerga séparent de la suivante; 4° l'Asturienne, presque aussi haute que l'Aquitanique, où la neige se conserve toute l'an-

née, mais où n'existent pas de véritables glaciers, et qui, séparant les Asturies du royaume de Léon, présente, de ce côté, une coupure abrupte; 5° la Portugaise (occidentale), qui, se ramifiant dans la Galice, à travers le cours du Mino et du Sil, va se perdre vers le Duéro, en séparant, par l'une de ses projections, les deux provinces septentrionales du Portugal.

L'Ibérique, qui, des bords méridionaux de l'Èbre supérieur, affecte une direction sinueuse; et, se ramifiant du nord-ouest au sud-est jusque dans le royaume de Murcie, sépare celui de Valence de l'Aragon et des Castilles. C'est celui-ci que l'on supposait s'unir au système précédent entre l'Èbre et la Pisuerga d'un côté, et de l'autre, aux monts de l'Andalousie, pour faire de la Péninsule un seul appendice des Pyrénées. Rien de plus faux qu'une telle assertion: c'est précisément aux prétendus points de jonction que se trouvent, au nord, les plaines d'Aguillar del Campo, dont la canalisation songeait à profiter pour unir l'Èbre au Duéro; et au sud les vastes plaines méridionales de la province de Cuenca, où les eaux pluviales semblent indécises sur le choix de pentes inappréciables à la vue. Les Sierra de Oca et de Moncayo, qu'on distingue également de Burgos et de Saragosse, en sont les sommets septentrionaux : la neige s'y conserve de neuf à

dix mois, selon la chaleur des étés. Les monts d'Albaracin et de Cuenca, où se reconnaissent de nombreuses traces de volcans et plusieurs cratères parfaitement conservés, en occupent le centre. C'est au nord des premiers, le long du Rio Alhambra, qu'on trouve ces amas d'ossemens fossiles, où des auteurs, peu versés dans l'anatomie comparée, ont cru distinguer des débris humains. « Personne, avons-nous dit ailleurs, ne croit plus à la possibilité de pareilles reliques de nos premiers parens; mais les collines et les lits des torrens, où tant de restes de créatures, jadis animées, ont été entassés par une cause inconnue, ont attiré l'attention même des habitans peu instruits, qui ont appelé ces sortes de cimetières de la vieille création, *las calaveras* (les squelettes). »

Le Carpétano-Vétonique, qui, s'étendant du nord-est à l'ouest-sud-ouest, sépare les deux Castilles, en formant la plus grande étendue de cette ligne que nous dirons bientôt séparer l'Espagne en deux climats naturels, et qui finit par expirer vers la côte de Portugal; c'est une des Carpétaniques de l'antiquité; plusieurs de ses pentes étaient habitées par les Vétones, d'où nous avons formé le nom qui doit désigner ce système. On l'avait lié au précédent par les pentes orientales qui s'adoucissent sur des pla-

teaux d'une grande élévation, mais qui, tout élevés qu'ils soient, ne peuvent être considérés comme des anostomoses de montagnes. On peut le diviser en trois groupes principaux : 1° l'Oriental, que composent la Sommo-Sierra et le Guadarrama; on distingue une partie de ses cimes escarpées depuis Madrid, où elles envoient en hiver de furieuses tempêtes : les maisons royales de l'Escurial et de St.-Ildefonce s'élèvent, ou plutôt se perdent sur ses vastes flancs; c'est dans son étendue que se trouvent deux passages qui pourraient, s'ils étaient bien défendus dans une invasion, devenir les Thermopyles des provinces méridionales; en quelques points, la neige n'y fond pas dans certains étés; 2° le Central, où s'élève la Sierra de Grédos, entre les provinces d'Avila, de Salamanque et l'Estramadure; son élévation est telle, qu'on y trouve un glacier vers le lieu appelé *Palacio del Moro Almanzor* (palais du Maure Almanzor) : la Tormès y prend sa source que de beaux lacs alimentent; 3° l'Occidental, séparé du précédent par la vallée où se trouve le col de Bagnos. Il commence à la *Peña de Francia* (roche française), élevée de huit à neuf cents toises, et dont l'une des vallées est célèbre sous le nom de Batuécas. La Sierra de Gata y rattache ensuite la Sierra d'Estrella, entièrement portugaise. La charpente

de ce système est toujours granitique; la roche qui le compose est d'une couleur grise ou noirâtre, et se détériore aisément à l'air. On s'en est servi pour construire le palais-couvent de Saint-Laurenzo; elle donne à ce monument, ainsi qu'aux façades des maisons qui en sont toutes bâties dans les villes voisines, l'aspect le plus sévère.

Le système LUSITANIQUE, beaucoup moins élevé que ceux dont il vient d'être question, où nulle sommité ne conserve de neige, durant plus de six mois, et dont les pentes orientales s'effacent dans les plaines de la Nouvelle-Castille. Il ne commence à devenir sensible qu'au sud et à quelque distance de Tolède, vers Consuégra, entre l'origine du Guadiana et le Tage. C'est pourtant dans cette direction, à travers la Manche, si parfaitement horizontale, que, pour unir les monts de Tolède à ceux de Cuenca, on représentait encore dans les cartes, en 1823, des Alpes où les hachures se pressaient comme s'il eût été question de représenter le Mont-Blanc. La Sierra de Guadalupe, l'une des Carpétaniques de l'antiquité, fait partie de ce système; elle est célèbre par la richesse d'un couvent de Hyéronimites qui en occupe la plus belle vallée: couvent où Charles-Quint, ayant renoncé à l'empire, vint terminer paisiblement ses jours, tissus de vaine gloire.

Le MARIANIQUE, dont le nom vient de celui que l'antiquité donnait au même système, ne présente pas plus que le Lusitanique de sommets à glacier : les points culminans n'y conservent la neige que durant neuf mois tout au plus. Ses formes sont adoucies et n'offrent point en général de ces accidens majestueux qui donnent un si grand caractère à la plupart des hautes montagnes. La grande route de Madrid à Cadiz le coupe dans l'une de ses parties les plus élevées et en même temps des plus étroites. On y a profité de la rupture, qu'y produit un torrent venu du plateau de la Manche, et qui s'écoule vers le Guadalquivir, pour pratiquer l'une des plus belles chaussées du monde à travers le précipice appelé *Des-peña-Perros*. Quand on arrive à ce lieu par le plateau de la Manche, les montagnes se présentent comme de simples collines ; et la célèbre Sierra-Moréna, que le voyageur va traverser, ne lui inspire pas le sentiment de terreur, avec lequel les anciennes relations parlent de ses escarpemens, de sa hauteur, de ses sombres pentes et des dangers qu'on y court. Mais, lorsqu'on a franchi la chaîne, et que, descendu dans le bassin du Guadalquivir, on se retourne pour l'examiner, elle présente un aspect assez imposant. « C'est en ces lieux, disions-nous ailleurs, le long de la grande route de Madrid,

au temps où d'habiles ingénieurs établissaient cette communication telle que nous la voyons maintenant, qu'un administrateur éclairé, M. Olavide, intendant de Séville, fonda des colonies étrangères, conçues sur un plan libéral, et qui prospérèrent avec une telle rapidité, qu'on put croire que, de proche en proche, la Sierra-Moréna ne tarderait pas à se fertiliser entièrement. Singulier effet des institutions politiques par lesquelles l'Espagne était régie, que cet empire, qui colonisait alors tant de parties des deux Indes, eût besoin que l'on colonisât son territoire européen. »

Le système dont il est question se rattache, par la Sierra-de-Ségura, vers l'est, à la Sierra-Sagra, élevée au moins de 1,000 toises. Brisé vers son centre par des torrens qui, prenant leur origine dans la triste Manche, vont, à travers la chaîne, porter leurs eaux comme un tribut étranger au bassin de la riante Andalousie, il y prend plus particulièrement le nom de *Sierra-Moréna* (chaîne noire), en abritant de l'influence du nord les belles contrées du royaume de Cordoue. C'est dans cette partie qu'on retrouve le plus de traces de volcanisation, à travers une constitution schisteuse où saillent quelques gneis. La Sierra-de-Constantina unit la Sierra-Moréna proprement dite à celle d'Aracéna, non moins haute que la Sierra-

Sagra, et qui termine le système vers l'ouest. La belle route de Séville à Badajoz le traverse encore au lieu nommé *Monasterio*. En quittant la riche Andalousie, cette route descend dans la misérable Estremadoure;

Le système CUNÉIQUE, le moins considérable, semble n'être qu'un contre-fort du précédent, qu'en aurait disjoint le Guadiana; il s'étend de l'est à l'ouest l'espace d'une vingtaine de lieues en Portugal, où il sépare la province d'Alentejo de celle des Algarves. Sa hauteur ne paraît pas dépasser de 6 à 800 toises. Deux groupes principaux s'y remarquent : 1° la Sierra-Calderona (orientale), de constitution calcaire, mais toute remplie d'anciens volcans; 2° la Sierra-de-Monchique (occidentale), plus haute que la précédente, et qu'on dit être formée de grès.

Le système BÉTIQUE, qui forme comme une courbe autour de l'extrémité occidentale de la Méditerranée, depuis les environs de Tariffa, vis-à-vis la pointe septentrionale d'Afrique, jusque vers les confins du royaume de Murcie. Ce dernier système, dans l'étendue duquel se trouvent les sommets les plus élevés de la Péninsule, l'emporte encore en hauteur sur les Pyrénées aquitaniques; et de là le nom de *Sierra-Nevada* (chaîne à neiges), donné dans le pays aux montagnes de Grenade, points

culminans du système. Il se compose de quatre groupes principaux : 1° la Serranie-de-Ronda, séparée du suivant par le rio Guadaljore, qui coupe brusquement la grande chaîne vers Alora. Gibraltar semble en être un rocher détaché, et gît vers ses bases méridionales. Nulle part on ne trouve d'indices de plus terribles fracassemens : les pics de Saint-Christoval, d'Algodonales, del Gastor, de Montéjaque, d'Ubrique, entassés les uns au-dessus des autres ; les sommets de Notre-Dame-des-Neiges, où les glaces persévèrent durant neuf à dix mois de l'année; l'enfouissement des torrens qui circulent au fond d'épouvantables précipices; d'énormes ruptures de rochers à pic, font connaître que ces lieux ont été violemment bouleversés. La ville même qui donne son nom à cette partie du système bétique est située aux deux bords d'un torrent, sur lequel on a jeté le pont le plus hardi qui existe peut-être dans l'univers, et dont les culées sont appuyées à de tels escarpemens, que, de la balustrade, on aperçoit à plus de 150 toises au-dessous de soi, s'échapper en cascades écumantes d'abondantes eaux, dont on entend le bruit seulement comme un léger murmure; 2° le groupe dont le point culminant est la Sierra-Téjada, non moins élevée que la Serranie-de-Ronda, à l'ermitage de Notre-Dame-

des-Neiges. La Sierra-d'Alhama et la Sierra-Priéta s'y rattachent ; la belle route d'Antequerra à Malaga en coupe une crétée au col nommé *Boca del Asno* (la bouche de l'âne). C'est près de ce lieu que se voit le Torqual, large ceinture de rocs de mille formes et de toutes dimensions, si confusément ou si régulièrement entassés, que, du fond d'un labyrinthe inextricable, composé de véritables rues, nous l'avons autrefois comparé à quelque ville déserte des Titans, où plusieurs monumens de cette race puissante seraient demeurés debout entre d'autres monumens ruinés, comme pour donner une idée éternelle de ce qu'était l'architecture chez ces audacieux enfans de la terre ; 3° le groupe proprement appelé *Sierra-Névada*, dont les points les plus élevés sont le Mulahacen, de 1,824 toises, et le pic de Vélête d'un peu moins de 1,800 : l'un et l'autre, composés de schiste micacé brillant, dominent l'illustre ville de Grenade, assise sur les pentes boréales de ces gigantesques masses. Le Vélête et le Mulahacen sont séparés par un immense précipice en forme de cirque, fermé de toute part, si ce n'est à l'étroit passage d'où s'échappe le Génil : l'antique Singilis. Ce cirque immense est appelé *Coral-de-Vélête*. Les neiges, qui ne fondent jamais dans les anfractures des pics voisins, s'accumulent en vé-

ritable glacier au fond de cette enceinte. Des sommets du Mulahacen et du Vélête, où l'auteur de cette notice ne parvint qu'en guerroyant de roche en roche avec des montagnards dont la résistance fut opiniâtre, nous pûmes jouir, vers les limites de l'atmosphère, du plus imposant spectacle que nous avons naguère décrit dans les termes suivans : « Comme au centre d'un panorama pompeux, d'abord entouré de neiges et de débris, nous distinguions, à mesure que les pentes fuiaient vers les régions inférieures, la verdure la plus riche diaprer au loin des échappées de plaines ; ce n'étaient pas seulement des cimes sans nombre qui, frappant nos regards, se succédaient de tout côté comme les vagues bleuâtres d'une mer subitement devenue immobile; outre des amas de cimes confuses, de pics, de vallons et de champs, s'effaçant vers les limites de l'horizon, ce fut la mer immense qui, par son azur, vint jeter un effet imprévu dans la magnificence du tableau. A nos pieds même, la Méditerranée s'ouvrait et se rétrécissait ; nous y pouvions distinguer, comme sur une carte immense, les moindres sinuosités des rivages barbaresques, depuis Ceuta jusqu'au cap *Très-Forcas.* » Les Alpujaras dépendent de ce groupe, dont elles sont les pentes méridionales ; 4° les monts d'Ouria, de Filabres, et autres hauteurs plus

ou moins séparées par des torrens, et s'élevant vers les côtes occidentales, comme pour séparer les pentes méditerranéennes du bassin du Guadalquivir, forment le quatrième groupe, beaucoup moins élevé que les trois précédens.

Outre les montagnes subordonnées les unes aux autres, dont il vient d'être question, il s'en trouve en Espagne d'isolées, moins considérables, quoique importantes, et jetées comme au hasard au milieu de vastes plaines, et souvent au bord, soit des fleuves, soit de la mer. Telles sont, par exemple, le Pico-Sacro, en Galice; la Sierra-de-San-Servan, vis-à-vis Merida, en Estremadoure; celle de Hornachos, aux confins de la Séréna; et le Jabalcol, entre Baza et Guadix.

Des Paraméras, plateaux intérieurs, la plupart fort élevés au-dessus du niveau des mers, sortes de landes où quelques cistes, des légumineuses et des graminées rigides avec des lavandes et du romarin, remplacent nos bruyères; des Paraméras, disons-nous, s'étendent entre quelques points des sept systèmes de montagnes, ou vers leur faîte, et font que la hauteur apparente de ces systèmes ne se présente pas toujours sous un aspect aussi majestueux que le font ordinairement les Alpes. Les plus remarquables de ces solitudes sont celles des pro-

vinces d'Avila et de Soria, vastes steppes dépouillées d'arbres, arides, d'une teinte noirâtre ou brunâtre, monotones, silencieuses, froides, battues des vents. L'espace situé entre l'Èbre supérieur et les sources de la Pisuerga, divers sommets des Pyrénées, les monts Ibériques, Lusitaniques et ceux de Grédos, en contiennent encore beaucoup, sur lesquelles on se croirait transporté dans les déserts de la Tartarie centrale.

Quatre grands versans généraux, dont les limites sont souvent presque inappréciables à l'œil, sont déterminés par les plateaux et les systèmes de montagnes décrits ci-dessus; on pourrait leur donner le nom des quatre parties du monde, qu'ils semblent représenter à la surface de la Péninsule, par leur physionomie, leur température, et une certaine analogie dans leurs productions.

Le CANTABRIQUE (septentrional) présente un caractère uniquement européen; on s'y dirait toujours, non-seulement en France, mais encore dans les parties les moins chaudes de l'ouest, telles que l'Armorique, et même les pays de Cornouailles et de Galle, en Angleterre. La vigne n'y réussit guère, et le pommier produit, comme en Bretagne et en Normandie, le cidre, boisson de l'habitant pour lequel une pêche abondante forme la principale ressource

commerciale, avec l'exploitation de quelques mines de fer. L'oranger, le figuier lui-même y doivent en hiver être protégés contre la rigueur du froid. Ce versant est fort étroit, n'ayant guère plus de 12 à 18 lieues de largeur du nord au sud; mais il s'étend beaucoup en longueur, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, ou des sources de l'Adour, qui en dépend physiquement, jusqu'en Galice. Les Pyrénées cantabriques et asturiennes le séparent du suivant; il dépend tout entier de leurs pentes boréales, et demeure exposé à toute l'inclémence des vents du nord; des chaînes, la plupart couvertes de neiges éternelles, interceptant l'haleine des vents chauds du midi; nulle rivière méritant d'être signalée n'y circule, mais de nombreux torrens, courant du sud au septentrion, le déchirent. Les naturels de ce versant sont ces anciens Vascons ou Gascons, ces Vardules devenus des Basques; enfin ces Cantabres et ces Astures, qui ne furent jamais complètement soumis par les conquérans tour à tour dominateurs de l'Espagne.

Le Lusitanique (occidental), le plus considérable de tous, est borné au nord par le précédent, à l'est par le suivant, au sud par le quatrième, et à l'occident par l'océan atlantique. Quatre fleuves y circulent en coulant du levant au couchant : le Miño (*Minius*), le

Duéro (*Durius*), le Tage (*Tagus*), le Guadiana (*Anas*). Dans une si grande étendue, qui comprend plusieurs bassins et divers systèmes de montagnes, il existe une grande variété d'expositions, qui ne permettent pas d'abord d'en saisir la physionomie commune; cependant plusieurs caractères qui lui sont propres, singularisent le vaste espace dont il est question. Beaucoup plus chaud que le versant cantabrique, il l'est moins que les deux autres sous les mêmes latitudes. La vigne y réussit partout; mais elle n'y donne guère que des vins non liquoreux; le pommier a disparu, et l'olivier commence à s'y montrer, surtout vers le sud : nulle part l'huile n'y est renommée pour sa bonne qualité. Le châtaignier dans les montagnes, le chêne à glands doux, comestibles (*Beillota*), y forment le fond des grands bois avec quelques pins sylvestres; c'est là qu'on rencontre le plus de ces végétaux qui forment proprement la Flore espagnole, et qu'une saison des pluies, telle que celle des tropiques, commence à se bien prononcer. On remarque la facilité avec laquelle s'y naturalisent les plantes des îles atlantiques, telles que Madère et les Canaries, et même les plantes américaines, dont plusieurs sont devenues comme indigènes, non-seulement dans les parties méridionales du

Portugal; mais encore dans certaines expositions en Galice. Par ce rapport avec le Nouveau-Monde, on peut présumer qu'il est peu de richesses agricoles, de ses parties même les plus chaudes, qui ne pussent s'acclimater dans le versant qui nous occupe, et en former une Amérique nouvelle. Les habitans de ce versant sont ces Portugais et ces Castillans qui se haïssent; les premiers sont d'origine celtique pure; les seconds descendent de ces Celtibériens qui provenaient du mélange des Celtes, descendus du nord, et des véritables Ibères, hommes de race atlante, venus, comme nous le verrons bientôt, par le midi.

L'Ibérique (oriental), borné au nord par les Pyrénées, à l'ouest par le précédent, au sud par le suivant, à l'est par la Méditerranée, comprend d'abord le bassin de l'Èbre, l'un des fleuves les plus considérables de la Péninsule; et le reste de ses cours d'eau, dont les plus considérables sont le Llobregat, le Guadalaviar, le Jujár, et la Ségura, descend dans une pente générale de l'ouest à l'est. Il porte ce caractère dont on retrouve déjà quelques traits sur les côtes de la Provence et du Languedoc, dont la Sicile, les Calabres et la Grèce sont empreints, et qui, plus particulier à l'Anatolie et à la Syrie, peut être considéré comme

asiatique. Non-seulement l'olivier prospère dans toute son étendue, mais il semble s'y plaire plus qu'en tout autre partie de l'Europe; la vigne y donne des vins chargés en couleur; le caroubier et les agaves commencent à être fréquens. Dans les parties méridionales, on rencontre déjà le chamoerops, petit palmier qui couvre les parties incultes du versant bétique et de la contrée africaine qui lui est opposée; le coton y réussit parfaitement, encore qu'on ne l'y cultive pas; le riz et des plantations de mûriers sont des sources de richesses pour le pays. Les habitans sont un mélange d'Ibères, de Celtes, de Phéniciens, de Carthaginois, de Grecs, de Romains, de Goths, de Juifs, d'Arabes, en un mot, de tous les peuples de l'ancien monde; et de tant de mélanges s'est formé un caractère tout différent de celui des hommes du versant Lusitanique, dont la fierté, la fixité et la paresse composent le fond; ils sont actifs et fort jaloux de leur indépendance; mais leur esprit est excessivement mobile.

Le BÉTIQUE (méridional), borné au nord et à l'ouest par l'Ibérique, à l'est par le précédent, au sud par la Méditerranée, le détroit de Gibraltar et l'Océan, présente un aspect entièrement africain. Nulle part, si ce n'est sur les sommets élevés, l'eau n'y gèle même en hiver; le dattier, arbre de l'Atlas, s'y mul-

tiplie; et ses fruits y mûrissent; il indique de loin, par-dessus les innombrables et vastes bois d'oliviers, le point où se trouve la ferme. Dès qu'on a traversé la sierra Moréna, des haies d'agave, improprement et vulgairement appelés *aloès*, circonscrivent les moindres propriétés; les cactes couvrent les sites maritimes; l'oranger et le citronnier forment des bois souvent très-étendus. On trouve dans certains jardins le bananier en pleine terre. La culture du sucre et du coton enrichit les contrées riveraines. A peine quelques végétaux du nord de l'Europe se sont-ils propagés jusqu'ici : ce sont les arbustes et les végétaux africains qui forment le fond de verdure de tous ces lieux, où le chamœrops, le nain des palmiers, s'empare des terrains négligés par l'homme. Les cistes les plus variés, des thyms, des lentisques et le myrte surtout, décorent et parfument les solitudes où le petit chêne, à Kermès, fournit un objet de teinture. Le nérion remplit le lit des torrens desséchés que l'abondance de ses belles fleurs dessine en pourpre sur les pentes inférieures des collines. Ce n'est pas seulement le règne végétal qui donne au pays la physionomie africaine : les animaux, qu'on avait jusqu'ici supposés propres à la Barbarie, s'y rencontrent en abondance. Entre les plus remarquables est le caméléon,

que nul naturaliste n'y avait mentionné avant nous, et qu'on n'a retrouvé sur aucun autre point de l'Europe. Des singes même y furent communs; et l'on en retrouve encore quelques troupes sur le rocher de Gibraltar.

Outre ces quatre régions physiques que nous venons de caractériser sous le nom de versant, la Péninsule en présente encore deux autres, en la considérant dans le rapport de l'élévation de ses diverses parties au-dessus du niveau de la mer. La RIVERAINE, qui se compose de toutes ses pentes extérieures, quelle que soit leur exposition, est comparativement bien plus chaude que la CENTRALE, formée de plateaux dont quelques-uns, quoique habités et cultivables, s'étendent presque dans la région des nuages.

De quelque point du rivage qu'on pénètre au cœur de l'Espagne, on gravit, pendant l'espace de quelques lieues, sur le flanc de collines ou de montagnes qui, presque partout, viennent se perdre dans la mer : ce n'est ordinairement qu'à l'embouchure de certains cours d'eau qu'on trouve des plaines peu étendues, qui furent originairement d'anciens golfes; ces plaines et ces pentes, de la région maritime, sont, ordinairement, riantes, fertiles et bien cultivées, habitées par des hommes moins courbés sous le poids des préjugés, et

polis par la fréquentation des étrangers qu'appelle le commerce. Celui qui les parcourrait parallèlement à la côte, dans toute la circonférence de la Péninsule, en partant du cap Creux pour arriver à l'embouchure de la Bidassoa, reconnaîtrait dans leurs points opposés encore quelques traits de ressemblance; mais si le voyageur, s'éloignant des rivages, pénètre au cœur du pays, il s'aperçoit bientôt qu'après avoir gravi jusqu'aux plaines intérieures, les monts ne s'abaissent pas autant par ce côté. C'est ainsi qu'en venant par Burgos à Bayonne, les Pyrénées ne présentent pas un aspect aussi imposant que lorsqu'on s'y engage par le midi de la France. De même des plateaux de la Manche, le système Marianique et les montagnes qui séparent la Castille du royaume de Valence, ressemblent à de simples coteaux; et, de plaine en plaine, on s'élève jusqu'à celles de Madrid, aux racines de Sommo-Sierra et de Guadarrama d'un côté, ou de Ségovie et d'Aranda de l'autre, qui n'ont pas moins de 400 toises au-dessus du niveau de la mer. Aussi la région centrale ne produit-elle ni orangers, ni palmiers, ni cactes, et même point d'oliviers, si ce n'est quand on les abrite et qu'on les garantit des rigueurs du climat, comme on le fait dans le centre de la France. Ici l'élévation au-dessus de l'Océan produit sur

la végétation l'effet que détermine la hauteur en latitude aux environs de Paris. C'est par la même raison que l'ananas, par exemple, n'a jamais pu mûrir à Madrid, quelque soin qu'on ait pris de le tenir en serre chaude. Ce n'était pas la température très-ardente durant neuf mois de l'année, qui lui était principalement contraire, mais l'élévation du sol; car l'ananas est un végétal des marais peu éloignés de la mer; ce fruit mûrit fréquemment à Valence, ainsi qu'à Malaga.

Enfin, deux grands climats physiques, bien différens des climats d'heures par rapport auxquels ils s'inclinent de 25 degrés environ du nord-est au sud-ouest, règnent dans la Péninsule. Une ligne légèrement sinueuse qui, du cap de la Roca, en Portugal, s'étendrait jusque vers la Cerdagne, sur les confins d'Aragon, de Catalogne et de France, en suivant les cimes du système Corpétano-Vétonique, et en coupant l'Èbre vers les frontières de la Navarre méridionale, forme la limite de ces deux climats. Le Boréal ou tempéré contient les bassins du Duéro et du Miño, l'Èbre supérieur et le versant cantabrique; l'ours est l'habitant de ses sommités; le blé, la principale récolte de ses champs monotones; le vin de ses coteaux n'est jamais sucré; l'huile y est à peu près inconnue. Les montagnes y présentent des pâtu-

rages. A la physionomie de la végétation, on se croirait toujours en France. Le MÉRIDIONAL, ou torride, nourrit des lynx et des moufflons en plusieurs de ses montagnes; les vins y sont liquoreux; l'olivier, l'oranger et cent autres arbres des pays les plus chauds y sont parfaitement naturalisés; le riz, le coton, le sucre y peuvent être cultivés presque partout; en un mot, il semble qu'on n'y est plus en Europe.

En considérant cette physionomie africaine propre à l'Espagne, particulièrement au versant bétique, en y voyant les mêmes animaux, et surtout de ces reptiles tardigrades, que les hommes détruisent partout où ils les trouvent, qu'ils ne transportent conséquemment pas d'une terre à l'autre, et qui ne sauraient d'eux-mêmes traverser le plus étroit bras de mer, on soupçonne que l'Espagne et l'Afrique purent être unies, surtout lorsque l'on considère que les parties méditerranéennes de l'Europe, qui se trouvent situées sous les mêmes latitudes que l'Andalousie, ne présentèrent jamais ni singes, ni caméléons, et portent, dans la nature de leurs productions végétales, un aspect très-distinct de ce qu'on peut appeler le caractère d'Afrique. Ce caractère s'étendit jusque sur l'espèce humaine : aussi avons-nous démontré ailleurs que tous les conquérans

qui pénétrèrent dans la Péninsule par cette partie du monde, trouvèrent toujours beaucoup de facilité pour s'y établir. Ceux qui vinrent d'ailleurs furent au contraire obligés de guerroyer long-temps; et, malgré le fanatisme religieux qui poussa les Espagnols chrétiens à secouer le joug des Espagnols arabes, il fallut sept cents ans de guerres continuelles aux premiers pour gagner ce que les autres avaient obtenu dans la seule bataille de Xérès.

Si l'on ajoute à ces indices tirés des productions naturelles qui appartiennent aux règnes organiques, les preuves que peut fournir la géologie, on ne doutera plus que la Péninsule Ibérique n'ait été primitivement une presqu'île africaine; et nous croyons l'avoir démontré dans notre *Résumé de la Péninsule*, p. 116.

L'Espagne s'avance vers l'Afrique entre Cadiz et Malaga, c'est-à-dire entre l'Océan et la Méditerranée, par un prolongement en forme de coin obtus, dont Tariffa et Gibraltar occupent l'extrémité méridionale. A l'opposé, l'Afrique s'avance vers l'Espagne par une langue de terre toute pareille, et n'en est séparée que par un simple détroit. Les deux rives opposées sont coupées à pic, formées de roches tellement pareilles, que leur analogie a paru frappante aux habitans même les plus ignorans de ces lieux. On n'y voit pas de ces plages

adoucies qui dénotent une formation lente, mais de ces escarpemens abruptes qui dénotent quelque fracassement. De grands éperons de montagnes projetés, l'un par le système bétique, l'autre par l'Atlas, s'y avancent fièrement l'un vers l'autre; tous deux sont de même nature et de même hauteur; le désordre qui caractérise le premier nous a déjà occupés; le second n'est pas moins brisé. Tout indique dans l'un et dans l'autre la violence des secousses qui les durent désunir, et que le détroit par lequel les deux mers sont maintenant en communication n'a pas toujours existé. Les traditions historiques et mythologiques, à travers lesquelles on reconnaît un fond de vérité, en associant le nom d'Hercule à celui des contrées brusquement divisées par l'irruption d'une mer dans l'autre, prouvent que, de tout temps, les hommes, frappés des rapports qui existent entre ces contrées, ne purent s'en expliquer la séparation que par quelque effort de la nature. L'antiquité en attribua la rupture aux travaux d'un demi-dieu; et Pline nous apprend que, de tout temps, les peuples des côtes méridionales de l'Espagne romaine avaient cru que la Méditerranée s'était fait un passage entre Calpe et Abila.

L'Espagne, en beaucoup de ses montagnes, présente des ruptures analogues. Nous avons

déjà dit que les rivières et les fleuves, loin d'y couler captifs entre des chaînes, que les géographes ont imaginé jusqu'ici circonscrire leurs bassins respectifs, semblent se plaire à les traverser en tout sens. Ainsi le bassin du Sil, qui tombe dans le Miño, fut autrefois un lac qui s'est dégorgé en Galice, au val d'Orès, en coupant la principale branche des Pyrénées portugaises, par un passage tellement étroit, qu'on le nomme *Pena-Forada* (pierre percée). Le Miño dont les premiers affluans formaient un lac dans les plaines où se voit Lugo, a lui-même forcé la barrière au-dessous du point où cette ville est maintenant située. Le Duéro supérieur fut un lac immense, qui s'ouvrit vers le point où s'opère aujourd'hui la torsion formée dans son cours vers son entrée en Portugal. L'Èbre, vers Méquinenza, présente le même phénomène; le Tage l'offre également; mais nulle part on n'en voit de plus fréquens exemples qu'en se rapprochant de l'Afrique, aux limites de laquelle s'opérèrent les plus grands déchiremens. Ainsi le Guadiana parcourt trois ou quatre bassins superposés, et dut se faire jour, pour servir de dégorgeoir aux ondes évidemment salées qui remplissaient ces bassins, 1° à travers les montagnes de la Séréna, qui tenaient à celles de Guadaloupe; 2° au

lieu même où se voient maintenant, vis-à-vis l'un de l'autre, le vieux château de Badajoz et le fort de Santa Catalina; 3° enfin aux environs de Serpa, où l'issue est tellement étroite, qu'on l'a nommée *El Salto del Lobo* (le Saut du Loup), parce qu'on suppose qu'un animal agile et poursuivi la pourrait aisément franchir. Le bassin d'Antéquerra est l'ancien lit d'une petite mer intérieure qui se dégorgea par le Guadaljore, en séparant le groupe de la Serranie de Ronda de la sierra d'Araïs, et laissa pour monument de son existence un lac tellement salé, qu'il cristallise entièrement durant les chaleurs de l'été. La Véga de Grenade fut encore un lac qui se fit jour par le Génil, vers Loja; le Guadalète et ses affluans présentent à chaque pas de pareils bassins mis à sec par d'étroites ouvertures, dont les plus singulières sont l'Angostura de Bornos, et celle de Zaframagon. Enfin les rivières d'Huescar, de Baza et de Guadix, sillonnent le fond de la plus évidente de ces antiquités Caspiennes desséchées; ces cours d'eau se sont creusés, dans la vaste plaine parfaitement unie qui en était le fond, des vallons dont les flancs sont d'une terre encore toute imprégnée de sel; la surface du sol est brillante d'efflorescences; et le voyageur, en parcourant ces lieux, s'y voyant environné

de soudes, de solicornes, de statices, de frankènes et autres végétaux maritimes, s'y croirait transporté sur les rivages de l'Océan.

Le reste de l'Espagne est rempli de lacs salés, anciens fonds de Caspiennes pareilles, particulièrement en Catalogne et dans le bassin de l'Aragon. L'onde amère y couvrit donc toutes les plaines, et s'y trouva, à mesure qu'elle diminuait, interceptée dans des enchaînemens de lacs. Les eaux thermales, non moins communes dans la Péninsule, y sont des indices certains de la présence des feux souterrains, manifestés, naguère encore, d'une manière si terrible, par le désastre de Lisbonne. Des cratères ou des courans de laves s'y voient, en Catalogne, dans les monts de Cuenca, et jusqu'au royaume de Valence; dans la Manche, particulièrement à Almagro, au cœur de la sierra Moréna, aux Cémas de Ourens; en Portugal, sur la sierra Caldérone, dans les Algarves, et jusqu'au cap de Gates, l'un des prolongemens de l'Espagne vers l'Afrique.

Les secousses volcaniques et les infiltrations qui, par de moindres révolutions physiques, ont successivement métamorphosé en plaines aujourd'hui cultivables les petites mers intérieures, n'ont-elles donc pu agir d'une façon analogue vers le détroit de Gibraltar? L'irrup-

tion de l'Euxin dans la Propontide, et secondairement de celle-ci dans la mer Égée, démontrée par Tournefort (voyez *au Levant*, lettre XV), et dont les hommes avaient conservé le souvenir, put aussi influer sur la séparation de l'Afrique et de l'Espagne. Avant cette séparation, la Méditerranée devait être plus haute, ne recevant pas moins de fleuves que de nos jours; et, grossie des flots auxiliaires que lui portaient, par le Bosphore et l'Hellespont, le Danube et le Tanaïs, elle dut peser d'un poids immensément accru sur la ceinture de rochers qui en contenait l'extrémité. Son dégorgeoir était alors le bassin de l'Hérault et celui de la Garonne, par le point où le canal dit de Languedoc unit encore les deux mers. Nul point du sol n'y est fort élevé; les prises d'eau semblent s'y confondre; les dernières pentes Pyrénaïques y ont expiré d'un côté, tandis que celles des Cévènes y atteignent à peine de l'autre. Les plaines calcaires formées de débris marins présentent, jusqu'à Bordeaux d'un côté, et jusqu'à Dax de l'autre, les mêmes fossiles que le reste du bassin méditerranéen; les landes Acquitaniques, vaste attérissement de sables, indiquent que des eaux peu profondes, se déchargeant par une grande ouverture, et trouvant tout le poids d'un océan sans limite opposé à leur pente douce, déposaient

une immense barre. Les flots, s'étendant alors bien plus avant dans le bassin du Rhône, alimentaient les volcans intérieurs de la France, et en Afrique ceux de l'Atlas; car une centaine de mètres seulement, ajoutés à la hauteur de la Méditerranée, accroissaient singulièrement le développement de ses rivages; et les escarpemens du nouveau détroit par lequel cette mer se fit jour dans l'Atlantique, présentent une élévation tellement considérable, qu'on peut supposer plus de 100 toises en hauteur à la Méditerranée, telle qu'elle dut être avant la rupture d'où résulte le détroit de Gibraltar.

Plus bouleversée qu'aucune autre partie de l'Europe, empreinte d'un aspect exotique, la Péninsule appelle toute la sollicitude des naturalistes. Si les richesses zoologiques et botaniques y sont immenses, les trésors minéralogiques ne le leur cèdent en rien; il n'est pas de substance métallique d'usage dans les arts, qu'on n'y retrouve; le plomb de Linares est excellent; et les anciens l'y venaient extraire. Les mines de Guadalcanal et de Gazalla, dans la sierra de Constantina, fournissaient aux Carthaginois de l'argent et même de l'or; ces exploitations ont à peu près cessé, ayant été fort mal dirigées dans le dernier siècle. Le mercure d'Almaden est surtout tellement abondant, que le reste du globe entier n'en saurait fournir au-

tant. Le gouvernement espagnol, privé des mines d'Amérique, pourra peut-être obtenir quelque dédommagement des entrailles même de la métropole, si jamais les institutions y favorisent le commerce et l'industrie. Nulle part on ne trouve de marbres plus brillans; et les mines de fer y sont inépuisables. Le sel gemme y abonde partout, ainsi que des ruisseaux et des étangs intérieurs, qui donnent un sel aussi bon que celui des marais si bien entretenus aux environs de Cadiz et de Saint-Lucar de Baraméda. On trouve du soufre en divers endroits, particulièrement à Conil; des encouragemens accordés par le gouvernement, un peu plus de lumières et l'amour du travail, sont les seuls élémens qui manquent dans cette contrée, comblée des dons de la nature, pour en faire une sorte d'Éden.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE

DE LA

MONARCHIE ESPAGNOLE

ET DES INVASIONS DE LA PÉNINSULE,

JUSQU'A NOS JOURS.

AVANT de donner l'itinéraire de l'Espagne et de faire connaître ce pays sous les rapports industriels et agricoles, nous avons cru devoir jeter un coup-d'œil rapide sur son histoire, principalement en ce qui a rapport aux différentes invasions de la Péninsule, et aux guerres diverses qu'elle eut à soutenir.

L'histoire de l'Espagne peut se diviser en quatre époques principales : la première, sous les Carthaginois et les Romains, jusqu'à la conquête des peuples du nord; la seconde, sous le gouvernement des Goths et des Arabes, jusqu'au règne de Charles-Quint; la troisième, sous les princes de la maison d'Autriche; la quatrième, sous la maison de Bourbon.

Dans la première époque, les Espagnols font

partie du grand système qui gouvernait le monde; mais, plutôt alliés que sujets des Romains, se civilisant comme eux et non par eux, ils les égalèrent dans presque toutes les connaissances utiles, et furent à la fois le soutien et la richesse de leur empire.

Dans la seconde époque, ils commencent à former un état indépendant, gouverné par une législation nouvelle et par des souverains de leur nation : mais, réduits bientôt par les conquêtes des Maures à un petit territoire, ils sont obligés de recomposer leur monarchie, et ne peuvent que lentement perfectionner leurs lois, leur commerce et leur agriculture. Divisés en plusieurs royaumes qui ne reconnaissaient pas même un chef fédératif, comme les autres États de l'Europe, ils languirent long-temps dans un ordre de choses imparfait, lorsqu'enfin les couronnes de toutes les provinces se réunirent sur la tête de Ferdinand V, un de leurs souverains les plus distingués. Ce prince, n'ayant plus d'ennemis à combattre au-dedans, et ne désirant point de conquêtes au-dehors, s'occupa uniquement du bonheur de ses sujets.

Ce moment, que les historiens regardent comme celui de la splendeur et de la félicité de l'Espagne, ne marqua cependant que par un éclat trompeur de prospérité aussitôt éva-

noui que formé. L'Espagne, sortie des guerres désastreuses de Henri IV, prédécesseur de Ferdinand, retomba dans les guerres plus désastreuses encore qui suivirent le règne de ce prince, sous Charles-Quint, son successeur, et qui détruisirent tout espoir d'amélioration intérieure.

C'est ici la troisième époque que nous avons indiquée, pendant laquelle les Espagnols osèrent prétendre à la monarchie universelle, mais dont ils payèrent bien cher la gloire passagère. Arrachés de leurs foyers pour aller combattre sans raison des peuples éloignés, ou soumettre sans profit des sujets rebelles, occupés d'une politique extérieure, à laquelle ils avaient été jusqu'alors étrangers, ils virent s'écouler loin de leur terre natale les produits de leur sol, les trésors de leurs colonies et l'élite de leur population. Les faibles successeurs de Charles Ier et de Philippe II, conservant le même système que ces princes, sans avoir les mêmes talens, aggravèrent encore le malheur général ; et l'Espagne, plongée dans le découragement et la détresse, désira voir diminuer l'étendue de ses États avec autant de raison que d'autres pays aspirent à les augmenter.

La quatrième époque commence au XVIIIe siècle, lorsque le petit-fils de Louis XIV vint ré-

gner en Espagne. Il se fit alors dans toutes les provinces de cet empire une commotion générale qui fut favorable à chacune d'elles. Il en est des corps politiques comme du corps humain, lorsqu'il tombe dans une sorte d'engourdissement et d'atonie : souvent une secousse spontanée le relève et lui apprend le secret de ses forces en l'obligeant d'en faire usage. Si ce mouvement n'est pas trop violent ou de trop longue durée, il en résulte un développement de tous les organes, un réveil de toutes les facultés, éminemment favorable aux améliorations de tous les genres : telle fut l'action que produisit le changement de dynastie parmi les Espagnols. Industrieux sous les Romains, guerriers sous les Goths, ambitieux sous les princes autrichiens, ils se trouvèrent, sous Philippe v, dans cet équilibre heureux, et, pour ainsi dire, dans cet âge de la sagesse, qui porte à employer l'expérience du passé pour améliorer l'héritage de ses pères. C'est alors qu'enrichis de la perte de leurs provinces éloignées, ils concentrèrent leur industrie dans les limites de leur empire, et jouirent d'un repos et d'un bien-être qu'ils n'avaient point éprouvé dans les temps les plus brillans de leur histoire. Les manufactures de la Flandre et du Milanais vinrent se fixer dans la Catalogne, l'Aragon et le royaume de Valence ; les

côtes se garnirent de ports et d'arsenaux ; la population augmenta rapidement ; l'agriculture, débarrassée d'une partie de ses entraves, attira l'attention des hommes éclairés ; et tous les efforts, auparavant dirigés hors des frontières de l'empire, se reportèrent à la fois vers son centre.

Nous allons examiner avec plus de détail l'état de l'Espagne pendant ces différentes époques.

Il paraît que les habitans primitifs de l'Espagne, de temps immémorial, formaient différentes peuplades séparées, dont chacune se gouvernait par ses propres lois : ce qui fait dire à Strabon qu'ils n'auraient point été vaincus par les Tyriens, les Celtes et les Carthaginois, s'ils se fussent réunis et n'eussent formé qu'un seul État. Les Grecs et les Romains les divisaient en deux parties : l'une, composée de ceux auxquels ils donnaient le nom d'Ibères, et qui habitaient le midi de l'Espagne ; l'autre de Celtes, qui occupaient tout l'occident et le nord : ces deux peuples furent connus depuis sous le nom collectif de Celtibères, dénomination que Diodore de Sicile attribue au traité d'alliance qui eut lieu entre les Ibères et les Celtes, par lequel ils réunirent leurs intérêts et leurs noms.

Les Ibères qui, les premiers, eurent des

rapports avec les étrangers, perdirent bientôt leur caractère national; si-bien que du temps de Strabon on ne reconnaissait plus aucune trace de leurs mœurs primitives : il n'en fut pas de même des Celtibères, et autres peuples du nord qui gardèrent plus long-temps le souvenir et les habitudes de leurs aïeux. Le même Strabon fait de ces peuples une peinture semblable à celle que Tacite fait des anciens Germains : il les représente comme des hommes à demi-sauvages, habitant les montagnes d'où ils sortaient pour courir au pillage. Leur habillement était une saie noire faite d'une laine grossière ou d'une étoffe tissue de poil d'animaux, qui les enveloppait; semblables aux anciens Germains, ils ne connaissaient que deux manières d'exister; se reposer ou combattre. Leurs armes étaient conformes à l'agilité de leur corps et à la vie qu'ils menaient : c'étaient de petits boucliers échancrés, garnis de cuivre et suspendus par des courroies, mais d'une solidité à l'épreuve des coups les plus rudes, et tels que, présentés de tous les côtés par un bras agile, ils paraient aisément les traits; des casques surmontés d'aigrettes rouges; des lances, des javelots, des frondes, et surtout des épées à deux tranchans, dont la trempe était si bonne, qu'elles mettaient en pièces les casques et les boucliers, et que rien ne leur résistait.

On remarquait dans ces peuples une fidélité à toute épreuve, et une constance à garder leur secret au milieu des tourmens.

Les femmes partageaient ce mâle courage et se mêlaient dans les combats ; elles retraçaient sans cesse à leurs enfans les belles actions de leurs pères, et les auraient tués pour les empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi. Ces vertus austères furent tempérées sans être détruites, par l'établissement en Espagne de deux peuples industrieux, qui commencèrent à l'éclairer et à l'asservir.

Dans les temps les plus reculés de l'histoire des hommes, on distingue une contrée célèbre par sa puissance et son industrie. Ses marchands, dit l'Écriture, sont des princes ; ses trafiquans, les personnes les plus illustres de la terre. Les patriarches les connaissaient sous le nom de Cananéens ; les Grecs, sous celui de Phéniciens ; et tous leur accordaient l'invention de l'écriture, des mathématiques, de la navigation et de tous les arts utiles.

Tandis que les Israélites erraient dans les déserts ou gémissaient dans la captivité, que les Grecs n'habitaient que des cavernes, Sydon couvrait les mers de ses navires ; ses habitans infatigables allaient partout chercher des richesses ; ils donnaient la civilisation en échange de l'or ; et tous les peuples étaient tributaires

ou imitateurs de leur industrie. D'après une inscription rapportée par Procope, il paraît qu'ils avaient parcouru toutes les côtes de la Méditerranée, et commencé des établissemens sur celles d'Espagne, seize siècles avant l'ère vulgaire. Les premiers furent près de Tanger, d'où ils passèrent bientôt sur le promontoire opposé dans l'île d'Erythée. Après plusieurs tentatives infructueuses d'établissemens sur la côte, ils fondèrent enfin la ville de Gades ou Gadir, qu'ils regardèrent comme le point central de leur commerce, et l'abri le plus sûr pour leurs vaisseaux.

De là ils s'étendirent sur toutes les côtes voisines, et dans l'intérieur de l'Andalousie, habitée alors par les Turdetains, peuple simple, et possesseur du sol le plus fertile.

Outre les productions dont la nature couvrait sa surface, ce beau pays renfermait encore dans son sein des métaux aussi précieux qu'abondans, semblables à ceux que les Espagnols trouvèrent dans le Nouveau-Monde; comme si le ciel, propice ou ennemi, leur avait de tout temps destiné la propriété de ces biens auxquels l'opinion attache tant de prix, et qui ne produisent pas toujours une véritable richesse.

Les Phéniciens, en suivant les côtes orientales de la Méditerranée, pénétrèrent dans les

royaumes de Grenade, Murcie, Valence, et dans la province de la Catalogne jusqu'aux Pyrénées, où ils obtinrent la permission de fouiller : ils en emportèrent une telle quantité de métaux, que, suivant le rapport d'Aristote et de Diodore de Sicile, ils remplacèrent dans leurs vaisseaux tous les ustensiles de fer ou de plomb avec de l'or ou de l'argent, afin d'en pouvoir transporter une plus grande quantité. Cette prodigieuse richesse fit croire à l'incendie des Pyrénées et à l'étymologie de leur nom.

Parmi les colonies qu'ils fondèrent, on distingue Calpe, aujourd'hui Gibraltar; Malaca et Abdera, aujourd'hui Malaga et Adra; et plusieurs autres villes, situées, la plupart, à l'embouchure des rivières, et dans une position favorable au commerce.

Les Grecs, élèves des Phéniciens, et bientôt leurs maîtres dans tous les arts, furent long-temps sans pouvoir les égaler dans celui de la navigation : cependant, après l'expédition des Argonautes, ils entreprirent de longs voyages par toute la Méditerranée. Les peuples de l'Asie-Mineure, et surtout les Rhodiens, eurent même la hardiesse de la traverser tout entière, et de venir fonder sur la côte de la Catalogne une colonie à laquelle ils donnèrent le nom de leur ville, et qui s'appelle au-

jourd'hui Rosas. De là ils s'étendirent dans les îles voisines, près desquelles ils étaient obligés de passer.

Un siècle environ après, un vaisseau de Samos, faisant voile vers l'Égypte, fut jeté par un vent d'est violent sur les côtes de l'Espagne; obligés d'aborder à Tartessus, les gens du navire y vendirent si bien leur cargaison, que, de retour dans leur pays, ils employèrent la dixième partie de leur gain à élever un monument de leur reconnaissance dans le temple de Junon.

L'Espagne, connue alors des insulaires de Rhodes et de Samos, dut recevoir beaucoup de colonies nouvelles; et c'est à cette époque que l'on peut fixer la fondation de la célèbre Sagonte, que tous les auteurs attribuent aux insulaires de Zante.

Bientôt les Phocéens, que l'on nous représente comme les navigateurs les plus hardis, et qui, suivant Hérodote, avaient déjà parcouru toutes les côtes, arrivèrent enfin au détroit de Cadiz, et se présentèrent au port de Tartessus, depuis la ville de Carteia, où régnait alors le roi Arganthonius, maître d'une province entière qui comprenait les environs de Gibraltar, et dont les habitans passaient pour le peuple le plus heureux de la terre. « Je ne dé» sire point, disait Anacréon, régner cent

» cinquante ans, ainsi qu'Arganthonius, sur » les heureux Tartésiens. »

Les Phéniciens et les Grecs, qui abordèrent ainsi les premiers en Espagne, jouirent seuls long-temps des avantages de son commerce, sans chercher à troubler sa tranquillité. Bientôt des voisins plus puissans, plus aguerris et non moins avides, les Carthaginois, entreprirent d'usurper par les armes ce que les premières colonies n'avaient dû qu'à leurs travaux. Placés dans la position la plus favorable, les Carthaginois travaillèrent constamment à rendre les trois parties du monde alors connu, tributaires de leur industrie; et, pour parvenir à cet empire universel, ils employèrent un moyen dont les Tyriens, leurs compatriotes et leurs devanciers, n'avaient point fait usage: ceux-ci actifs, patiens, laborieux, pacifiques, insinuans, ne furent que des marchands; ils établirent des colonies ou des comptoirs, et ne firent jamais de conquêtes.

Carthage fut guerrière, non par amour de la domination, comme les Romains, mais par une jalouse cupidité: elle voulait moins asservir des peuples qu'écarter des rivaux incommodes. Les profits de son commerce soudoyaient la guerre; mais elle ne faisait la guerre que pour soutenir ou augmenter son commerce. Enfin elle est la première qui ait

connu tout l'avantage d'une position maritime pour acquérir des richesses, et tous les moyens que donnent les richesses pour acquérir de la puissance.

D'après l'esprit qui la dirigeait, on sent bien que l'Espagne devait entrer dans le plan de ses conquêtes. Il est vrai que les Espagnols, braves, fiers, ennemis de toute domination étrangère, n'offraient point une proie facile à saisir; mais ils étaient barbares, sans culture dans l'esprit, sans connaissance dans les arts; aucun lien commun ne les réunissait, et ne les rendait véritablement formidables : d'ailleurs aucune rivalité n'était à craindre de la part des autres nations commerçantes.

Les Grecs ne possédaient que des établissemens peu considérables vers le nord, ou étaient renfermés dans les îles Baléares. Les Phéniciens et les Carthaginois avaient une origine et une religion communes : la métropole et la colonie se donnèrent dans tous les temps des marques d'un inviolable attachement; et les nouveaux venus devaient donc être regardés par leurs compatriotes comme un surcroît de forces et comme d'utiles auxiliaires.

Cependant, au lieu de s'établir tout d'un coup en Espagne, ils s'arrêtèrent dans l'île d'Ébuso, pour y être sans doute à portée de préparer les moyens qui pouvaient leur en fa-

ciliter l'entrée. Cette île, l'une des Baléares, n'appartenait pas aux Rhodiens, maîtres des autres ; et elle se trouvait moins éloignée de Carthage.

Diodore de Sicile dit qu'elle devint bientôt célèbre et florissante : on y faisait principalement le commerce des laines, dont la rare beauté attirait un grand concours d'étrangers. Les Espagnols du continent s'y rendaient aussi en foule ; et les Carthaginois, fidèles à leur plan, n'omirent aucun moyen pour attirer leur confiance et pour gagner leur amitié. Ils passèrent bientôt sur la rive opposée, d'où ils s'introduisirent dans l'intérieur du pays, s'étendant insensiblement vers le nord et l'occident, jusqu'aux provinces appelées depuis la Catalogne et le royaume d'Aragon. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer par le nom punique de plusieurs villes situées dans ces provinces.

Ils s'appliquèrent particulièrement à exploiter les mines, et le firent avec tant de soin, qu'après eux les Romains n'en trouvèrent aucune qui eût échappé à leurs recherches. Telle fut la source la plus féconde des richesses auxquelles ils durent leur puissance. C'est avec l'or de l'Espagne qu'ils conquirent une grande partie de l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne et l'île de Corse entière ; qu'ils subjuguèrent trois

cents villes autour d'eux; qu'ils furent, pendant quelque temps, la terreur de la Grèce, de l'Afrique et de la superbe Rome.

Il serait inutile et trop long de donner le détail des guerres puniques, de cette lutte sanglante qui laissa long-temps incertain entre les Carthaginois et les Romains à qui appartiendrait l'empire du monde. Il suffira de rappeler ce qui peut avoir rapport à l'Espagne, et de présenter moins les faits que les causes et les résultats.

Rome, victorieuse malgré les efforts et les talens d'Amilcar, avait humilié l'orgueil de sa rivale par un traité de paix trop honteux pour être fidèlement ou long-temps observé. Ce général sentit que le système militaire qu'on avait suivi jusqu'alors était vicieux; qu'une guerre maritime ne pouvait faire triompher sa nation dans un temps où le nombre et la valeur des troupes décidaient seuls de la puissance. Il comprit que le moyen de réussir était d'opposer aux légions romaines des armées aussi aguerries qu'elles; et l'Espagne lui parut le seul pays capable de les fournir. Les embarras où les Carthaginois s'étaient trouvés depuis long-temps ne leur avaient pas permis d'étendre au loin leurs conquêtes : il fallait donc que le général africain soumît les peuples de l'Espagne et les rendît sujets de sa patrie, afin qu'ils en devinssent les vengeurs.

Pour remplir ces vues, il se mit en mer, passa le détroit, remonta vers le nord le long de la Méditerranée, et fonda la ville de Barcino, subjuguant tous les pays qu'il traversa, augmentant le nombre de ses troupes, les aguerrissant par de fréquens combats et par une discipline sévère, jusqu'au moment où, battu par les Celtibères, il perdit la vie en voulant passer l'Èbre.

Les projets d'Amilcar ne périrent point avec lui : Asdrubal, son gendre et son successeur, vengea la mort de ce grand homme; et bientôt après, voulant se concilier les Celtibères, qui n'étaient pas moins redoutables, quoiqu'ils eussent été vaincus, il épousa une princesse de cette nation, et fit servir la paix à l'affermissement de ses conquêtes; il fonda la nouvelle Carthage, afin d'avoir sur la Méditerranée un port en état de recevoir les escadres carthaginoises, et laissa en mourant, à son beau-frère Annibal, le soin d'accomplir ses desseins.

Déjà les Romains, jaloux de tant de succès, mais occupés ailleurs par une guerre contre les Gaulois, avaient envoyé des ambassadeurs chargés de renouveler la paix. Ce n'étaient plus ces fiers vainqueurs qui dictèrent avec tant d'arrogance les articles du dernier traité: ils se contentaient de demander que l'Èbre

servît de limites aux conquêtes des deux républiques. Bientôt Annibal franchit ce fleuve; et, soit que ce fût la suite d'un plan formé par son père, ou soit qu'il en eût lui-même conçu l'idée, il transporta le principal théâtre de la guerre dans le sein du pays ennemi. L'événement prouva que cette entreprise hardie n'était pas téméraire. La connaissance qu'il avait de ses forces et de celles qu'on pouvait lui opposer, lui fit croire avec raison qu'à la tête d'une armée composée, pour la plus grande partie, d'Espagnols, et formée successivement par trois grands capitaines, il serait en état, non-seulement de balancer la fortune de Rome, mais d'anéantir même, par la destruction de cette ville, une rivalité trop long-temps funeste à sa patrie. En Espagne cependant il trouva même une barrière qui l'arrêta pendant quelque temps : ce fut Sagonte, dont on connaît l'affreuse destinée.

Annibal, à grands pas, s'avançait déjà vers l'Italie, quand les Romains envoyèrent en Espagne les deux Scipions : ceux-ci, après une suite de victoires qu'ils durent en partie à la valeur des Celtibères, furent battus et périrent dès que ces mêmes Celtibères les eurent abandonnés. Ce malheur jeta l'épouvante dans Rome, et personne n'osait se présenter pour remplacer ces deux grands capitaines. P. Sci-

pion, fils de l'un d'eux, demanda ce périlleux emploi, l'obtint, et son coup d'essai le mit au rang des héros. Il prit Carthage-la-Neuve, place forte, et le meilleur port des Carthaginois en Espagne : cependant il ne put empêcher Asdrubal-Barca de conduire en Italie une armée d'Espagnols pour renforcer celle de son frère. Tous les historiens conviennent que c'était fait de Rome, si ce général avait réussi dans cette entreprise; mais la défaite et la mort de Barca, jointe au séjour des troupes carthaginoises à Capoue, furent le terme des prospérités d'Annibal, et l'acheminement à la conquête de l'Espagne entière par les Romains.

En vain les Celtibères opposèrent-ils une résistance opiniâtre; en vain les Lusitaniens présentèrent-ils, pendant plusieurs années, le spectacle d'un peuple barbare qui, sous la conduite d'un pâtre, le célèbre Viriatus, se joua de la science militaire de ses ennemis : Numance même, la fière Numance ne se sauva de l'esclavage qu'en s'ensevelissant sous ses ruines

Ce fut la troisième ville qui donna l'exemple de cet héroïque dévouement : Sagonte pour les Romains, Estepa, dans la Bétique, pour les Carthaginois, Numance pour la liberté. Après la destruction de cette dernière ville, l'Espagne, épouvantée de cette catastrophe, endura pendant vingt-quatre années une servitude

pénible, à laquelle les Lusitaniens, excédés de l'avarice des Romains, préférèrent les dangers de la révolte et d'une guerre ouverte. Ce fut alors que le plébéien Sertorius, simple tribun légionnaire, signala contre les Espagnols une valeur et des talens qui devinrent ensuite si funestes à sa patrie, quand, pour échapper aux proscriptions de Sylla, cet élève de Marius ne trouva d'autre ressource que de se mettre à la tête de ces mêmes Espagnols qu'il avait vaincus, et de faire cause commune avec eux. Ils se montrèrent dignes d'un tel chef : mais, malgré la victoire qu'il remporta d'abord sur le préteur Didius, non-seulement il crut devoir armer et discipliner ses nouvelles troupes à la manière des Romains, mais encore établir un gouvernement semblable à celui de Rome. Toute sa conduite annonçait de vastes projets; ses grandes qualités devaient les faire réussir; et il est probable qu'il ne travaillait à l'indépendance de l'Espagne qu'afin de parvenir à l'asservissement de Rome : sa mort changea peut-être les destinées des deux pays. Perpenna, patricien sans mérite, mécontent de se trouver sous les ordres d'un homme nouveau, lui tendit des embûches, et l'assassina dans un festin. Ce traître, ayant osé prendre le commandement, fut défait par Pompée, et paya de sa tête sa présomption et son crime.

Tout plia dès ce moment sous l'ascendant de Métellus et de Pompée, qui vinrent au Capitole jouir d'un triomphe dû bien moins à leurs armes qu'à la mort de Sertorius.

On ignore le motif qui ralluma la guerre sous Calpurnius Pison, leur faible successeur. Ce général obtint aussi les honneurs du triomphe, de même que la plupart de ceux que l'on envoyait dans cette contrée, tant Rome mettait de prix à la conquête de l'Espagne.

Dans cette même année, Jules César y vint pour la première fois, en qualité de questeur militaire du préteur Antistitius, qui lui ordonna de visiter sa province. Ce fut dans cette tournée qu'à l'aspect d'une statue d'Alexandre, qui se trouvait à Cadiz, il répandit des larmes jalouses qui devaient coûter la vie à plus d'un million d'hommes.

Il n'entre pas dans notre sujet de parler du triumvirat que formèrent dans la suite Crassus, Pompée et César : on sait que la mort du premier laissa Rome et l'univers en proie à l'ambition de ses deux collègues, dont on a dit que l'un ne pouvait souffrir d'égal, ni l'autre de supérieur.

L'Espagne devint encore le principal théâtre de leur querelle, aussi funeste aux fils de Pompée qu'à Pompée lui-même ; elle ne jouit de quelque calme qu'au second triumvirat, épo-

que où Lucius Balbus, natif de Cadiz, fut promu au consulat, malgré les lois qui en avaient toujours exclu les étrangers.

Octave, devenu le seul maître de l'empire, imposa en Espagne un tribut perpétuel, qui fut la véritable origine de l'ère que l'on y suivit jusqu'au XIVe siècle. Un seul point de la Péninsule avait jusqu'alors échappé à la domination romaine. Les Astures, les Galiciens et les Cantabres faisaient depuis trois années la plus vigoureuse résistance. Octave, qui venait de recevoir le nom sacré d'Auguste, que nul mortel n'avait encore porté, vint lui-même attaquer les Cantabres, qui s'étaient montrés les plus redoutables. Ses vaines tentatives, ses efforts multipliés avaient altéré sa santé; il se retira à Tarragone, après avoir confié à Antistius, l'un de ses lieutenans, le soin de poursuivre cette guerre affreuse, à la fin de laquelle plusieurs Cantabres, indignés du joug qu'ils allaient porter, périrent volontairement par le fer, le feu ou le poison.

Les intrépides Astures, assaillis de tout côté, osèrent combattre encore, et furent forcés dans leurs derniers retranchemens. Auguste, n'ayant plus rien à subjuguer, revint à Rome, et pour la quatrième fois, depuis sept siècles, le temple de Janus fut fermé. Cette paix ne dura pas long-temps : les restes de ces trois

peuples se révoltèrent encore, et ce ne fut pas sans avoir éprouvé un honteux échec, que la nombreuse armée d'Agrippa vint à bout de les réduire.

Ainsi l'Espagne fut entièrement soumise, après deux cents années de guerres qui mirent plus d'une fois en péril la puissance romaine.

La reconnaissance publique, en Espagne, érigea des statues, des temples et des autels à Octave. Il est vrai que cet empereur avait éteint les discordes qui troublaient la tranquillité des provinces, et réprimé la cupidité des gouverneurs par de sages lois.

Couverte de deuil sous le gouvernement du farouche Tibère, la Péninsule, par l'heureuse influence de Galba, respira sous le parricide Néron; et Vespasien améliora son sort, en la faisant participer aux priviléges du Latium. Elle vit sa prospérité suivre les règnes de Titus, de Nerva, de Trajan, et son bonheur ne fut pas moins grand sous l'empire d'Antonin. Elle eut la gloire de donner le jour à des princes dont le nom nous rappelle toutes les vertus : Trajan, Adrien, Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle étaient Espagnols; et l'Espagne s'honore encore d'avoir vu naître les deux Théodoses, dont l'un eut tous les titres à la gloire, et dont l'autre nous a laissé ce code admirable qui servit de modèle à celui de Justinien.

Après avoir participé à tout l'éclat et à toute la grandeur de la maîtresse du monde, l'Espagne ne survécut pas à sa décadence. Elle était toute romaine, lorsqu'une foule de barbares, descendus du nord, pénétrèrent dans ses provinces, et changèrent la face de l'Europe. Cette grande révolution s'opéra à la fin du IVe siècle.

Déjà les Cimbres avaient tenté d'envahir la Péninsule, et ils avaient été repoussés; mais les habitans de cette terre dévastée par des guerres continuelles, et privée de commerce et d'agriculture, n'offrirent que des mains faibles et tremblantes aux fers dont on venait les charger.

Les Suèves, les Alains et les Vandales traversèrent les Pyrénées, et marquèrent leur passage par la dévastation et la mort. Les villes détruites, les habitans massacrés et les campagnes ravagées ne firent plus de l'Espagne qu'un désert, dont les dévastateurs se partagèrent l'affreuse solitude. Les Vandales eurent la province de Grenade et l'Andalousie; les Alains s'établirent dans la Lusitanie; la Galice, Léon et la Castille devinrent le partage des Suèves.

A cette époque, les Goths menaçaient d'envahir l'Italie, et le faible Honorius, pour s'en délivrer, démembrait l'empire, et leur donnait la Gaule et l'Espagne. Ataulphe, fils d'Alaric,

leur roi, attaqua les Vandales et les Alains, et s'empara d'une partie des contrées qu'ils avaient conquises. Les Suèves s'affermissaient dans la Galice et repoussaient les Goths, qui voulaient les en chasser au-delà des Pyrénées; mais ces derniers, commandés par Euric, les repoussèrent bientôt, et marchèrent en vainqueurs jusque dans la Lusitanie, qu'ils ajoutèrent aux provinces qu'ils possédaient avant leur défaite.

Il serait difficile, et cela n'entre point d'ailleurs dans notre plan, de tracer le tableau bien exact des révolutions et des assassinats dont l'Espagne fut le théâtre sous la domination des Goths. On trouve un exemple de la férocité de ces barbares, dans la conduite d'Amalaric, un de leurs souverains, envers Clotilde, son épouse, fille de Clovis, et sœur de Childebert et de Clotaire. Cette princesse eut tant à souffrir de la barbarie de son époux, qu'elle fut obligée d'implorer le secours de ses frères pour s'arracher à la tyrannie. Les rois de France entrèrent pour la première fois en Espagne en 531, rendirent la liberté à la princesse, la firent conduire à Paris, et vengèrent ses outrages dans le sang d'Amalaric.

Childebert et Clotaire, avant de quitter l'Espagne, dévastèrent la Catalogne et l'Ara-

gon ; mais, pendant qu'ils se livraient à la vengeance, Theudis, qui venait de succéder à Amalaric, leur fermait le passage des Pyrénées, et se disposait à les empêcher de retourner en France. Ce ne fut, en effet, qu'avec une peine infinie que les deux rois, après avoir été complètement battus, purent se sauver, avec les débris de leurs armées, par des passages inconnus, et rentrer dans leurs États.

Cependant l'Espagne était toujours le théâtre des révolutions ; les souverains ne faisaient que passer sur le trône : le fer et le poison attendaient ceux qui osaient y monter, et l'ambition n'en gardait pas moins les avenues. Parmi cette foule de princes qui ne régnèrent qu'un jour, on trouve quelques rois dignes de porter la couronne. Athanagilde fut assez puissant pour que Sigebert et Chilpéric sollicitassent son alliance. Après Athanagilde, Léovigilde soumit toute l'Espagne, et c'est pour la première fois que la Péninsule se trouve réunie sous un seul chef.

La religion chrétienne, dont la Galice avait adopté déjà les dogmes et les maximes, se répandit dans presque toute l'Espagne sous le règne de Recarède, fils de Léovigilde. Mais, sous les successeurs de ce prince, le fanatisme et la superstition, que l'on confondait, dans

un siècle d'ignorance, avec la morale sublime de l'Évangile, occasionèrent le malheur d'une partie des habitans.

Après plusieurs règnes dont l'histoire nomme à peine les souverains, Vamba monta sur le trône en 672, et se fit sacrer à Tolède. C'est le seul roi d'Espagne qui ait fait sanctionner son pouvoir par cette auguste cérémonie. Vamba fut le père de ses peuples, l'idole des soldats et la terreur de ses voisins. Il étouffa la révolte intérieure, repoussa les Africains qui menaçaient d'envahir ses provinces, régna avec gloire pendant huit ans, et abdiqua la couronne pour aller finir ses jours dans la solitude d'un cloître. Jusqu'à l'avénement de Rodrigue au trône, l'Espagne, sous des rois faibles ou cruels, n'est gouvernée que par un système de corruption et de violence qui devait amener sa ruine, et rendre sa conquête facile à tout peuple guerrier qui voudrait la tenter. Cette catastrophe eut lieu l'an 705 de l'ère vulgaire, par la seule bataille de Xérès de la Frontéra, où Rodrigue perdit le trône et la vie.

En réfléchissant sur l'état de l'Espagne sous les Romains et sous les Goths, on peut observer que ces deux peuples y laissèrent à peu près autant de souvenirs de leur séjour, mais d'une nature différente. Les établissemens pu-

blics, tels que les aquéducs, les ponts, etc., les traditions d'agriculture et d'industrie, viennent des Romains; et les lois, les usages, l'administration, la forme du gouvernement, rappellent les institutions des Goths. On remarque encore en Espagne, comme du temps des Romains, la riche culture du royaume de Valence, les chevaux, les huiles, les vins de l'Andalousie; les blés des Castilles; les toiles, les manufactures de la Tarraconnaise; les mines de l'Aragon et de la Biscaye. On y retrouve le code visigothique, la hiérarchie du clergé comme du temps des Goths, l'intolérance en matière de religion, les principes de l'inquisition dans la persécution des juifs, l'origine des prérogatives de la noblesse, et cet esprit de jalousie des grands vis-à-vis de l'autorité royale qui, après avoir causé la ruine de l'empire sous Rodrigue, retarda toujours son rétablissement entier sous ses successeurs, et fut cause de leurs guerres sanglantes jusqu'à la fin du xve siècle. La composition et les débats des conciles offrent une image des cortès des différens royaumes; l'élection des rois et leur déposition rappellent les terribles juntes d'union de l'Aragon, et les états-généraux de la Castille. Les lois surtout sont remarquables par un caractère chevaleresque et évangélique, qui, réunissant à quelques parties du droit

romain la morale chrétienne, formait un code de législation plus parfait que ceux alors en usage.

L'Espagne ainsi gouvernée, ainsi réunie en corps de nation, sans être morcelée, comme la plupart des États de l'Europe, en petites principautés féodales, aurait fini sans doute par atteindre le degré de perfection auquel s'élevaient les autres pays. Ses élections contestées, ses assemblées toujours tumultueuses attendaient, pour se calmer, l'influence d'un prince distingué qui en imposât à cette multitude, et rendît son autorité héréditaire. Les bases d'une monarchie tempérée[1], soumise à une opposition sage, se trouvaient déjà fondées, par les institutions, et les peuples étaient dignes d'en apprécier les bienfaits. Religieux et guerriers comme nos pères, ils se seraient sans doute civilisés comme eux, en rapportant

[1] Chez les peuples conquérans, la monarchie aristocratique se trouve organisée naturellement, d'un côté, par la valeur du chef; de l'autre, par la puissance de ses armées, auxquelles il est obligé d'accorder des récompenses et un certain degré d'autorité. C'est pourquoi les nouveaux gouvernemens de l'Europe ne furent point l'ouvrage des législateurs, mais une suite naturelle de l'esprit qui règne dans les camps, et de l'équilibre qui se maintient long-temps après. On aperçoit avec plaisir dans celui des Goths une image des législations modernes, comme on retrouve dans les temples égyptiens le modèle des beautés grecques, sans pouvoir assigner l'origine des unes ni des autres.

des croisades des connaissances utiles, pour prix d'inutiles combats. Mais cette destinée heureuse n'était point réservée à l'Espagne; et un événement mémorable sépara son histoire de celle des autres États de l'Europe.

Mahomet avait paru dans l'Orient, et sa religion armait les hordes paisibles des Arabes, tandis que le christianisme pacifiait les peuples guerriers du Nord. Animés par la présence du prophète, et, après lui, par sa doctrine, les Musulmans étendirent leurs conquêtes depuis les frontières de l'Inde jusqu'aux rives de l'océan Atlantique. Parvenus enfin à ces bornes du monde connu, l'Espagne parut à leurs yeux comme une conquête importante et facile. En effet, une seule bataille leur acquit la possession de ce vaste pays. Il n'est guère d'historien qui n'impute ce malheur au prétendu crime de Rodrigue, dont il n'existe aucun document, et que l'on doit ranger dans le nombre de ces fables entourant le berceau des empires. Ce ne fut point pour venger une injure faite à sa fille, que le comte Julien, gouverneur de l'Afrique, attira les Maures en Espagne, mais pour élever un parti ennemi du roi, et satisfaire cette ambition que nous avons reproché à la noblesse des Goths, et dont elle fut bientôt la victime. Ce fut encore moins la faiblesse de Rodrigue qui le perdit, que l'orga-

nisation de son empire qui, tenant l'autorité royale dans la dépendance de la noblesse et du clergé, empêchait la réunion de tous les efforts contre l'ennemi commun.

Après la bataille de Xérès et la prise de Tolède, les débris de l'armée des Goths et quelques-uns de leurs chefs fidèles, allèrent retrouver dans les montagnes des Asturies l'asile des anciens Cantabres et le souvenir de leurs vertus. Le reste de l'Espagne reçut la loi des Maures. Fiers de cette belle conquête, les Musulmans dédaignèrent de l'achever, et conçurent le projet d'aller au-delà des Pyrénées fonder un nouvel empire. C'était fait de l'Europe entière, si ces terribles conquérans n'eussent rencontré des soldats plus aguerris, et des chefs plus habiles. La bataille de Tours assura pour jamais l'empire des Francs dans les Gaules, et prépara la renaissance de celui des Goths en Espagne. Le pays, occupé par cette poignée de guerriers, se trouvait borné à la petite principauté des Asturies, dont la capitale était le hameau de Cangas; mais bientôt les successeurs de Pélage, vers la fin du VIIIe siècle, étendirent leurs États dans la Galice, la Biscaye et la Navarre, et une partie de l'Aragon.

La Péninsule alors se trouvait partagée entre quatre puissances. Le royaume des Maures

était le plus étendu; celui des Goths se réduisait aux Asturies et à quelques provinces environnantes. La France avait tout le nord, et la Navarre conservait son indépendance. Pendant les deux siècles qui suivirent la mort de Charlemagne, arrivée en 804, les Goths firent respecter l'Asturie; et Ramire, un de leurs rois, battit les Maures, et s'affranchit du joug qu'ils avaient imposé à ses prédécesseurs. Il n'eut pas seulement la gloire de vaincre les Musulmans; il eut encore celle de repousser les Normands, et de protéger ses sujets contre la dévastation de ces barbares, qui, comme un torrent, s'étaient répandus dans toute l'Europe.

Après un règne de six ans, Ramire mourut, et laissa sa couronne à Ordogno, son fils, auquel succéda Alphonse-le-Grand, dont le règne fut un des plus brillans des princes de la seconde race des Goths. Il se rendit redoutable aux Maures, recula les bornes de sa souveraineté, établit le siége de son empire à Léon, battit les armées de Mahomet, roi de Cordoue, s'empara du Portugal, et porta si loin ses conquêtes, qu'il força les Musulmans à lui demander un armistice. Le roi de Léon profita de ce court intervalle de paix, pour se préparer à de nouveaux combats; et la guerre ne recommença que pour lui assurer de nouveaux

triomphes. L'orgueil musulman fut obligé de s'abaisser devant le pavillon chrétien, et de chercher dans la paix le terme de ses désastres. Cependant, entouré d'ennemis dans sa propre famille, Alphonse, plus grand encore dans l'infortune qu'intrépide sur les champs de bataille, calma les factions, s'empara des séditieux, et punit Garcie son fils, qui avait voulu le détrôner, en abdiquant la couronne et en le nommant son successeur.

Nous devons passer rapidement sur les dernières années des règnes de la branche mâle des princes goths dans les Asturies, jusqu'au moment où Ferdinand Ier, issu des rois de France, monta sur le trône de Léon. Depuis 832, Huge, comte de Biger, avait érigé la Navarre en souveraineté, dont l'Aragon devint une dépendance. En 880, Hemfrid, dit *le Belliqueux*, avait obtenu des rois de France, pour lui et ses descendans, le comté de Barcelone, et le nord de l'Espagne était également perdu pour les Français et pour les Maures. Dès ce moment, on pouvait diviser la Péninsule en Espagne chrétienne et en Espagne musulmane. La première se composait des Asturies, dont les princes prenaient le titre de rois de Léon; d'une partie de la Vieille-Castille, dont les comtes, d'abord vassaux, s'étaient rendus indépendans de Barcelone; et d'une partie de la

Catalogne, aussi gouvernée par des comtes; enfin de la Navarre, dont le souverain régnait sur l'Aragon.

L'Espagne musulmane possédait le Portugal, Murcie, l'Andalousie, Valence, Grenade, et, s'étendait au milieu des terres par-delà les montagnes de la Castille; le séjour des princes musulmans était à Cordoue.

A la fin du x[e] siècle, toutes les principautés croissantes des chrétiens furent menacées de retomber au pouvoir des infidèles, par le génie d'Almanzor, général célèbre des rois de Cordoue, qui envahit le royaume de Léon, et ne laissa de cette capitale qu'une seule tour, pour attester que cette malheureuse cité avait existé. Des rivalités, l'ambition et des haines de familles, avaient divisé les princes goths; ils sentirent la nécessité de tourner contre l'ennemi commun des armes qu'ils dirigeaient contre eux-mêmes; ils se réunirent, et la défaite d'Almanzor leur prouva que la force est dans l'union. Les rois de Castille et de Navarre et le comte de Barcelone ne se bornèrent pas à forcer les Maures d'évacuer leurs États; ils les poursuivirent, et portèrent au milieu d'eux la terreur et la mort.

Arrêtons-nous un moment sur la situation de la Péninsule, sous les Maures et les princes chrétiens. Depuis plusieurs siècles, l'Espagne

était tributaire et réduite à l'état le plus méprisable sous la domination des califes. Ces souverains résidaient à Damas, et gouvernaient par des vice-rois qu'ils avaient soin de changer fréquemment, pour ne pas leur donner le temps de se former un parti. La vice-royauté ne se conférait que pour trois ans au plus; et celui qui était revêtu de cette puissance avait le droit d'établir, de destituer, de punir ou récompenser les autres gouverneurs. Les inconvéniens attachés à cette forme de gouvernement étaient incalculables. Les révocations fréquentes ne permettaient point de conduire à terme une affaire de quelque importance; ils ne pouvaient adopter une marche régulière d'administration. Aussi, presque tous n'eurent-ils pour but que de profiter du moment de leur faveur, pour s'enrichir, et dépouiller également les vainqueurs et les vaincus : il en était de même des gouverneurs subalternes.

Asservis sous ce joug honteux, les habitans avaient en horreur l'administration des califes. Abdérame sut habilement en profiter au commencement du xe siècle, pour s'affranchir de leur puissance, et s'emparer du pouvoir. L'heureux usurpateur devint un souverain bienfaisant, parce qu'il avait intérêt à faire aimer sa puissance. Sous son règne, on vit fleurir le

commerce, les arts, l'agriculture; et Cordoue devenir, par son immense population, la première ville de l'Espagne.

Pour étouffer les semences de haine qu'entretenait parmi ses sujets la différence de religion, Abdérame n'eut point recours à la persécution. Il frappa, par des coups plus sûrs, le christianisme, en facilitant les mariages entre chrétiens et mahométans, en accordant des récompenses à l'apostasie, en n'admettant aux charges et aux emplois que ceux qui professaient le culte de l'État, en s'opposant à toute nomination d'évêques dans les diocèses, lorsqu'il venait à en manquer. Cette mesure, qui portait un coup terrible à l'ambition et à l'influence du clergé, ne fut pas celle dont Abdérame eut le moins à s'applaudir.

Le territoire de Cordoue, où ce prince fixa sa résidence, est un pays de délices. Des forêts de citronniers, d'orangers et de grenadiers y parfument l'air, et invitent à la mollesse et au plaisir. La magnificence, la galanterie et les arts régnèrent à la cour d'Abdérame; et il sut changer une contrée sauvage en un brillant royaume. C'est à lui que l'on doit cette superbe mosquée, aujourd'hui la cathédrale de Cordoue, qui est encore un des plus beaux monumens de l'Espagne. Le trône qu'il s'était élevé passa avec le même éclat à ses succes-

seurs. L'agriculture, les manufactures et la navigation dûrent beaucoup aux Arabes; ils donnèrent un nouveau mouvement au commerce des Indes, et le portèrent des golfes Arabique et Persique jusque dans la Méditerranée et au Pont-Euxin.

Cordoue devint la terre classique des arts en Espagne, pendant qu'ils semblaient être exilés du reste de l'Europe; et les sciences n'y étaient pas cultivées avec moins de succès. La géométrie, l'astronomie, la chimie et la médecine s'étaient réfugiées dans l'occident de la Péninsule; la musique et la poésie y étaient en vénération : des tournois, des combats à la barrière, et des spectacles dramatiques faisaient les délices d'un peuple heureux et opulent.

Les États soumis aux princes chrétiens étaient loin d'offrir un semblable tableau. On n'y voyait, à la même époque, que des royaumes de peu d'étendue, qui se divisaient encore à la mort de chaque souverain, de manière à en affaiblir tout-à-fait la puissance. Les seigneurs méconnaissaient l'autorité royale, dès qu'ils pouvaient se procurer une retraite inaccessible, enrôler un nombre suffisant de vassaux, pour secouer le joug de leurs maîtres et se soustraire à leur puissance; et le peuple des campagnes, en butte à mille vexations, s'associait à ces rebelles pour dévaster et piller avec

eux les propriétés. Plus souvent, ce peuple mécontent se choisissait des chefs, se retranchait dans les forêts, et mettait à contribution les passans et les marchands des villes voisines.

Les rois essayaient en vain de réprimer ces désordres publics; ils avaient besoin des bandes de vagabonds pour les opposer aux Sarrazins; et ils n'étaient pas assez forts pour punir la révolte des seigneurs. Les décisions des conciles n'avaient de poids que contre la classe des bourgeois qui résidaient dans la ville, et elles devenaient un nouvel instrument d'oppression entre les mains des nobles chargés de les faire exécuter. Les ecclésiastiques allaient à la guerre, surtout lorsqu'il s'agissait de combattre les mahométans. Le clergé s'appliquait à entretenir le peuple dans l'ignorance et la barbarie, à repousser les lumières, à augmenter sans cesse son crédit et ses priviléges, et son ambition élevait tous les jours des prétentions nouvelles.

Les moines, pour qui l'on fondait de tout côté des cloîtres, insensibles aux malheurs de l'État, à l'abri des dangers de la guerre, exempts de toute espèce de travaux, considérés des rois, des nobles et du peuple, menaient une vie tranquille et paisible; mais leur mollesse ne tarda pas à dégénérer en licence, et le

scandale qu'ils donnèrent attira plus d'une fois la censure des conciles.

L'État brillant des Arabes ne survécut pas long-temps au fondateur du royaume de Cordoue; et, dès le commencement du XIe siècle, vers l'an 1027, on put apercevoir le premier symptôme de la décadence des Maures. Après une courte anarchie, le trône d'Abdérame appartint à celui dont l'heureuse audace parvint à s'en emparer; et ceux qui avaient échoué en le disputant, allèrent se faire rois à Tolède, à Valence, à Saragosse; et la Péninsule musulmane compta presque autant de souverains différens que de villes considérables.

A peu près à la même époque, Sanche-le-Grand, qui régnait sur la Navarre, et venait de s'emparer de la Castille, retarda l'expulsion des Maures de la Péninsule, en ouvrant la carrière à toutes les rivalités, par le partage qu'il fit de ses États entre ses fils. Au lieu de faire du nord de l'Espagne une puissance redoutable, il n'établit que des petites souverainetés sans force, dans la Navarre, la Castille, l'Aragon: et ce malheureux exemple ne fut que trop bien suivi par ses successeurs.

Ferdinand Ier devait à Alphonse V, un de ses prédécesseurs, l'institution importante des communes; il sut la faire servir au bonheur de ses sujets; et Rodrigue, surnommé le Cid, ne

contribua pas peu à la gloire de son règne. Il porta ses frontières entre le Tage et la Guadiana. Partout vainqueur des Maures, au moment de terminer sa carrière, comme son père, il partagea ses États entre ses trois fils, Sanche, Garcie et Alphonse.

On ne vit plus que des guerres interminables entre les rois chrétiens, et plusieurs siècles s'écoulèrent dans cette lutte terrible, où l'ambition fit répandre des flots de sang, où l'intérêt commun et celui de la religion furent comptés pour rien, et dont souvent surent habilement profiter les princes arabes, pour réparer leurs pertes et raffermir leur puissance dès long-temps chancelante et prête à leur échapper. Cependant, dans le nombre des rois qui gouvernèrent les États chrétiens, on en trouve qui règnent avec éclat. On voit Ferdinand II réunir le royaume de Castille à celui de Léon, étendre ses conquêtes sur les Maures, les chasser de Cordoue, et ceindre sa tête de ce nouveau diadème; s'emparer de Séville, et mourir en 1252, après un règne de 35 ans, laissant, après lui, un nom qu'il n'avait pas moins illustré par ses vertus que par ses exploits.

Avant Ferdinand, Alphonse s'était rendu célèbre par la victoire éclatante qu'il avait remportée sur les infidèles. Cent mille ennemis

couchés sur le champ de bataille, et soixante-douze mille faits prisonniers étaient les trophées qui attestaient son triomphe. Des chevaliers d'ordres militaires créés pour combattre les infidèles, et particulièrement ceux des ordres de Calatrava et de Saint-Jacques-de-Compostelle, s'étaient signalés dans les batailles, et souvent avaient été la terreur des Musulmans. Pendant que l'empire des Arabes s'écroulait de toutes parts, l'hérésie mettait les armes à la main des Albigeois; le roi d'Aragon marchait contre eux avec le comte de Montfort; le fanatisme et la superstition élevaient le tribunal sanglant de l'inquisition; et cette monstrueuse institution, repoussée de la France, passait les Pyrénées pour porter la désolation et la mort dans la Péninsule.

Nous ne suivrons point ici les successeurs de Ferdinand, dont les règnes furent sans éclat, dont l'histoire conserve à peine les noms, et dont la faiblesse ranima souvent l'espoir des Maures.

Nous ne pouvons présenter les faits qu'en masse; les détails échappent dans une simple notice historique. Nous voudrions pouvoir effacer des annales de la Péninsule le règne sanglant de ce monstre couronné, si justement nommé Pierre-le-Cruel, qui fut l'opprobre des rois et le fléau de ses peuples; que Char-

les y résolut de punir de ses attentats; que Duguesclin sut attaquer jusqu'au fond de ses provinces; que tous les efforts des Anglais ne purent maintenir sur le trône, et qui reçut enfin le prix de ses forfaits de la main de son frère même, Henri Transtamare.

Henri ne jouit pas long-temps de son triomphe : au moment où il allait porter ses armes contre le roi de Grenade, le prince arabe le fit empoisonner. Les successeurs de Henri ne sont connus que par les fureurs intestines qui facilitèrent souvent aux Maures les moyens de reprendre des places importantes, et de maintenir leur puissance.

Hâtons-nous d'arriver au règne brillant de Ferdinand et d'Isabelle. Ferdinand, fils du roi d'Aragon, avait été déclaré roi de Sicile; et, après la mort de Henri, la princesse fut appelée aux trônes de Léon, de Castille, des Asturies, de la Biscaye, de l'Andalousie et de Cordoue. Isabelle et Ferdinand régnèrent avec autant d'éclat que de sagesse sur presque toute l'Espagne. Ils réunirent à leur empire Naples et la Navarre, portèrent leurs armes victorieuses contre Grenade, investirent cette place le 23 avril 1491, et, après un siége de sept mois, y entrèrent en triomphe, et chassèrent les Arabes de la Péninsule.

Isabelle, à la gloire de cette belle conquête,

et à l'avantage d'avoir réuni toute l'Espagne sous sa puissance, ajouta encore celle de contribuer à la découverte de l'Amérique, qui devait devenir une source de richesses pour ses États. Cette princesse vécut trop peu pour le bonheur de ses sujets. La mort ayant frappé ses enfans, elle ne survécut que six mois à leur perte. Jeanne, mariée à l'archiduc Philippe d'Autriche, était la seule fille qui lui restât. Les fréquentes infidélités de son mari l'avaient fait tomber en démence, et on l'appelait Jeanne-la-Folle : dans la crainte que ses peuples ne fussent malheureux sous la domination d'un reine privée de sa raison, Isabelle confia, par testament, le gouvernement de l'Espagne à Ferdinand, son époux, jusqu'à la majorité de Charles, depuis Charles-Quint, fils de Philippe et de Jeanne-la-Folle. Isabelle mourut en 1504; et c'est de cette époque que l'on peut compter la domination de la maison d'Autriche en Espagne.

Un parti puissant qui se déclara pour Philippe d'Autriche, força d'abord Ferdinand de renoncer aux droits que pouvait lui donner le testament d'Isabelle, et de se retirer en Aragon; mais cette retraite fut de courte durée. Six mois après, Philippe mourut, et Ximenès, malgré les nobles, parvint à faire exécuter la dernière volonté de la reine défunte, et à re-

mettre la régence entre les mains de Ferdinand, jusqu'à la majorité du jeune Charles. Le régent s'allia à Louis XII, par son mariage avec Germaine de Foix. Il enleva la Navarre à Jean d'Albret, et la réunit pour toujours à l'Espagne. Tranquille possesseur de tant de royaumes, il ne sut pas rendre ses sujets heureux. Perfide et vain, il masqua ses vices par les signes extérieurs de la véritable piété, fonda des monastères, éleva des églises, dota des hôpitaux, et se reposa sur le clergé des soins de l'administration de l'État. Sous ce gouvernement sacerdotal, l'inquisition, qui n'avait pénétré jusqu'alors que dans l'Aragon, put élever des bûchers dans toute la Castille. Les Maures, tranquilles et soumis; les juifs, si nécessaires à l'État, par les immenses richesses que le commerce avait réunies dans leurs mains, furent persécutés, et bientôt entièrement chassés du royaume. Les uns étaient les agriculteurs, et les autres les négocians du pays : tous contribuaient à l'enrichir. Il sortit de l'Espagne, depuis Ferdinand jusqu'à Philippe III, plus de trois millions d'individus de ces deux peuples, qui, outre une grande partie de leurs richesses acquises, emportèrent de plus l'industrie et l'amour du travail, qui en sont le mobile.

L'Espagne souffre encore de cette perte

qu'elle ne put jamais réparer complètement. Sans doute il eût été peut-être avantageux de se passer de ces deux classes de sujets industrieux, afin d'être plus homogènes de religion et de caractère; mais il fallait pouvoir les remplacer; il fallait, par des lois sages, des récompenses, des encouragemens, diriger vers l'industrie les dispositions naturelles des Espagnols pour toute espèce d'occupation sérieuse; il fallait, en un mot, naturaliser parmi eux les qualités des Arabes, ou bien parvenir, par de bons traitemens, à faire adopter à ceux-ci la croyance que l'on voulait rendre exclusive dans le royaume. Si les rois des différentes provinces chrétiennes de l'Espagne eussent adopté ce système, comme l'avaient fait les rois mahométans, l'industrie se serait conservée dans leurs États de la même manière, et ils auraient été instruits par leurs ennemis à les surpasser en richesses comme en courage et en science militaire : il leur suffisait pour cela de les imiter. A peine les Goths s'emparaient-ils de quelques campagnes, de quelques villes, qu'ils héritaient dans les unes de plantations, de canaux, de magasins, de grains, d'instrumens de labour; dans les autres, de métiers, d'usines, de moulins, de filatures, qu'il suffisait d'entretenir et de continuer; ils reculaient ainsi les bornes de leurs États et de leurs con-

naissances. Instruits dans tous les arts mécaniques, habiles surtout en agriculture, les Maures avaient porté au plus haut point de perfection toutes les branches de l'économie publique et particulière. Ils avaient apporté à l'Espagne la culture du sucre, du coton, de la soie, du riz; ils avaient construit des canaux d'arrosages, des réservoirs, par le moyen desquels ils distribuaient les eaux dans les terrains les plus élevés et les plus arides. Leurs champs, divisés en petites parties, et sans cesse travaillés, comme le sont les propriétés dans les pays de petite culture, opposaient un contraste singulier avec les immenses possessions incultes des seigneurs espagnols, des domaines de la couronne et des corporations religieuses. Les connaissances des Arabes dans l'agriculture étaient fondées sur les traditions de l'Orient, sur les ouvrages des Chaldéens, les livres de Magon-le-Carthaginois, et plusieurs auteurs grecs qui ne nous sont point parvenus; ils possédaient surtout un traité de l'agriculture nabathéenne, qu'ils paraissent avoir constamment suivi, et qui se trouvait convenir parfaitement au climat et au sol des provinces qu'ils habitaient. Cet ouvrage précieux, écrit en chaldéen, a été presque entièrement traduit et refondu dans le traité complet de l'agriculture, de Abu Zacharie, de Séville, plus connu

sous le nom de Ebn el Awan. On y voit l'attention minutieuse que ces peuples apportaient dans toutes les branches de culture, dans l'analyse et la classification des terres, leur engrais, les bâtimens rustiques, les plantations et l'éducation des animaux. Il offre un monument du plus haut point où puisse parvenir l'industrie à cet égard[1]; et l'Espagne a la gloire de posséder les trois ouvrages les plus complets écrits en différens temps sur cette matière : celui de Columelle, sous les Romains; celui de Alonzo de Herrera, dans le XV[e] siècle, et le traité dont nous parlons.

Les Maures n'étaient pas moins habiles dans tous les genres de manufactures : on leur doit l'invention du papier; ils avaient surtout perfectionné les étoffes de soie, de coton, les cuirs maroquinés, etc. Le géographe de Nubie, qui voyageait en Espagne vers le XII[e] siècle, assure que, dans le seul royaume de Jaen, on trouvait six cents villes ou bourgs qui faisaient le commerce de la soie. Les étoffes fabriquées à Grenade avaient de la réputation dans l'Orient, et

[1] Les Maures avaient déjà réuni les plantes des tropiques à celles de l'Europe; ils cultivaient en plein air le bananier, le pistachier, la sésame, les cannes à sucre et une espèce de riz qui avait l'avantage de ne pas exiger autant d'eau pour sa culture, et, par conséquent, de n'être point malsain.

même à Constantinople, où tous les arts étaient florissans à cette époque. Les manuscrits grecs du Bas-Empire en font souvent mention, et, entre autres, une notice publiée sur l'histoire de Léon-le-Diacre [1]. On voit que, sous le règne des Comnènes, il parut en Grèce des étoffes de Grenade dont on admirait la beauté [2].

A cette industrie si perfectionnée, les Maures joignaient l'étude des lettres et des sciences; et déjà, sous le règne d'Abdérame Ier, contemporain de Charlemagne, ils avaient un grand

[1] Voyez la notice de M. Hase, insérée dans les extraits de la *Bibliothèque impériale*, tome VIII. M. Hase avait commencé une traduction de cet ouvrage curieux; il faut espérer qu'il publiera bientôt son travail.

[2] Il existe dans la *Bibliothèque impériale* un ouvrage satirique et inédit en grec, presque dans le genre de la satire Ménippée, et composée sous le règne des Comnènes. Timarion, l'un des interlocuteurs de cette pièce, raconte son voyage de Constantinople à une grande foire qui se célébrait à Salonique le jour de Saint-Démétrius, et il entre dans un grand détail sur les productions et les marchandises réunies alors dans la grande plaine sur les bords de l'Axias, au nord de la ville. Ce monument, curieux pour l'histoire du commerce du XIIe siècle, mais souvent très-difficile à entendre, fait mention que des Esclavons, des Italiens, des Espagnols, des Français, se promenaient dans de longues rues formées par des boutiques. Le coton de la Livadie et de la Morée y était aussi recherché qu'il l'est aujourd'hui; mais c'étaient surtout les Maures de Grenade et de l'Andalousie (des colonnes d'Hercule), qui faisaient admirer la beauté de leurs tissus.

nombre de bibliothèques et d'écoles publiques. Les noms illustres d'Avicenne et d'Averroès rappellent les beaux temps de la Grèce. A ce concours extraordinaire de talens, de savoir et de génie, ils joignaient les vertus guerrières et chevaleresques. A peine eurent-ils soumis l'Espagne par leurs armes, qu'ils voulurent se l'attacher par leurs bienfaits; ils laissèrent aux peuples vaincus leurs lois, leur religion, leur langue; ils n'exigèrent d'eux que le tribut qu'ils payaient à leurs anciens maîtres; ils montraient surtout aux femmes la déférence et le respect qui prouvent un haut degré de civilisation. Leurs procédés généreux avaient inspiré aux princes chrétiens une telle confiance, qu'ils envoyaient leurs enfans s'instruire à leurs écoles, et recouraient à leurs médecins pour la guérison de blessures dangereuses.

Qu'il me soit permis de joindre ici le tableau que présente un historien espagnol, de ce peuple trop peu connu et trop peu apprécié [1]:

« En 1609, les Arabes disparurent de l'Espagne, qu'ils avaient envahie 776 ans avant. Ce peuple brave, vif, ingénieux, éclairé, féconda, par son active industrie, les contrées que l'orgueil indolent des Goths vouait à la stérilité. Il appela la prospérité et la richesse, et leur su-

[1] Condé, *Histoire des Arabes*, traduite de M. Martin.

vrit des canaux abondans; son indomptable courage, égal dans la fortune et dans les revers, entoura de puissance le trône de ses califes. Son génie exercé, développé par l'étude, plaça dans ses villes un éclatant foyer de lumières qui, répandant au dehors leurs brillantes émanations, éclairèrent l'Europe, et y firent germer l'amour de la science. Son esprit chevaleresque, imprimant à ses actions un caractère inconnu de grandeur et de noblesse, le couvre, aux yeux de la postérité, d'une teinte vague de merveilleux, d'un vernis magique d'héroïsme qui rappellent les temps enchantés d'Homère, et montrent les héritiers des demi-dieux de la Grèce.

» Hospitalier envers l'étranger, compatissant envers les malheureux, attaché à la religion de ses pères, ferme et constant dans ses opinions et dans ses principes, l'Arabe maure conserva long-temps, sans altération, les traits primitifs des enfans d'Ismaël. En parcourant les campagnes, on eût dit un peuple de pasteurs qui, déposant le glaive, demandait pour tout bien à la terre des pâturages pour ses troupeaux, et pour lui des fruits et des fleurs, qu'il aimait à l'excès. Dans l'enceinte même des villes, on retrouvait l'Arabe avec son caractère, ses préjugés, ses habitudes; et ses mosquées, élevant leurs minarets dorés

au milieu de l'éternelle verdure des palmiers et des orangers, annonçaient le simple Dieu de la nature et les mœurs simples de ses adorateurs. Mais, aussitôt que le Saki révéré prononçait le nom sacré d'Algihed (cri de guerre contre les chrétiens), ou que le son des instrumens guerriers venait frapper les airs, plein d'une ardeur martiale, l'Arabe saisissait ses armes, s'élançait sur son coursier impatient, et volait au combat. Là, il cherchait la mort ou la victoire: si l'une produisait le laurier, l'autre conduisait au séjour céleste. Le courage, excité par le fanatisme, place l'homme au-dessus du danger; et l'Arabe, altéré de sang, ne craignait pas de verser tout le sien pour faire couler celui de l'ennemi. Le combat terminé, tous les sentimens d'une généreuse bienveillance rentraient dans son âme; et souvent sa main pansait la blessure que son épée avait faite.

» Revenu dans ses foyers, du bras qui venait de servir la religion ou la patrie, il allait cultiver son champ, son jardin. Les cours des fleuves, des rivières voisines, tributaires de son industrie, venaient, par des conduits qui serpentaient sur la cime des rochers ou franchissaient le fond des vallées, fertiliser le sol, féconder les terres les plus languissantes, tapisser de vertes prairies le pen-

chant des collines, ouvrir le calice des fleurs pour en faire exhaler les parfums; ou bien, si son goût le portait vers les arts, ou s'il préférait le commerce, on le voyait attaché à un métier docile, fabriquer ces étoffes de soie, ces riches tissus effaçant en beauté tous ceux de l'Orient; puis, chargé des produits de l'Espagne, il traversait audacieusement les mers, et rapportait en échange tout ce que la Perse, la Syrie et l'Égypte pouvaient offrir à la richesse pour augmenter ses jouissances. »

Le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, joua en Espagne le même rôle que le cardinal de Richelieu en France; et il fut régent du royaume, après la mort de Ferdinand, en 1516.

Charles, à sa majorité, régna sur la plus grande partie de l'Europe, et demeura paisible possesseur de l'Espagne. L'ambition de ce prince fut fatale à ses voisins. On sait ce qu'il en coûta à François Ier pour avoir voulu reprendre le Milanais. Fatigué du pouvoir, et plus encore peut-être des ennemis sans cesse renaissans qu'il avait à combattre, Charles-Quint abdiqua la couronne, et mourut deux ans après, en 1557.

La possession de l'Espagne, du Milanais, des Deux-Siciles, de tous les Pays-Bas; des ports garnis de vaisseaux; les troupes les

mieux disciplinées de l'Europe; des moissons d'or et d'argent fournies par le Nouveau-Monde : tel fut l'héritage que Charles-Quint laissa à Philippe II, son fils. Ce prince astucieux et sombre fut le monarque le plus puissant de la chrétienté. Il perdit à la vérité la Hollande, par suite d'une révolution occasionée dans les Pays-Bas par l'établissement de l'inquisition et les actes de cruauté du duc d'Albe; mais cette perte fut compensée, en 1583, par la conquête du Portugal, dont les richesses étaient incalculables dans le Nouveau-Monde.

Philippe régna plus de quarante ans pour le malheur de sa famille, de ses sujets et des souverains qui traitèrent avec lui. Il suscita et forma la ligue en France; mais Henri, parvenu au trône, lui fit sentir enfin sa puissance, le forçant à demander la paix. Il mourut en 1598, et laissa ses États à Philippe III, qu'on surnomma *le Pacifique*, et qui, égaré par un faux zèle pour la religion, bannit ce qui restait encore des anciens Maures en Espagne; et, de ce moment, date la ruine complète du commerce et de l'agriculture de ce pays. Philippe, après vingt-deux ans de règne, mourut en 1621. C'est sa fille, l'archiduchesse Anne, mariée à Louis XIII, et mère de Louis XIV, dont le petit-fils, comme nous le verrons bientôt, par-

vint, par droit de naissance, au trône de l'Espagne.

L'éclat répandu sur la monarchie espagnole ne devait pas être de longue durée. Telle était déjà la prépondérance acquise par la république des sept provinces soustraites au pouvoir de Philippe II, que Philippe III, ou plutôt le duc de Lerme, qui régnait sous le nom de ce prince, en paix avec la France et l'Angleterre, et n'ayant la guerre qu'avec cette république, se vit obligé de conclure une trève de douze années, et de lui assurer la liberté du commerce des Indes. L'expulsion totale des Maures fit encore plus de tort à la nation qui, bientôt, ne fut plus qu'un vaste corps sans substance. Le désordre augmenta sous le duc d'Olivarès, ministre de Philippe IV; et ce règne ne fut qu'un enchaînement de pertes et de disgrâces.

Les Hollandais s'emparent du Brésil en 1625; les Français envahissent l'Artois; le Portugal secoue le joug, et une conspiration, aussi bien conçue que savamment dirigée, met la maison de Bragance sur le trône : les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, suivent l'exemple de Lisbonne; une révolte des Catalans, pour la défense de leurs priviléges, introduit les Français dans cette partie du royaume, et entraîne la perte du Roussillon. Une régente, la veuve de Philippe IV, attire la haine et le mépris pu-

blic, en appelant au pouvoir un jésuite, un de ces moines ambitieux dont la société devint en horreur à toutes les nations, que tous les rois devaient bientôt chasser de leurs États, et que les ennemis seuls du peuple et des princes peuvent tenter aujourd'hui de vouloir rétablir.

Philippe IV, d'une santé débile et d'un esprit plus faible encore, monte sur le trône à l'âge de quinze ans : livré aux prêtres, esclave complaisant de sa mère, plus soumis encore à son épouse, continuellement engagé dans des guerres désastreuses, perdant ses possessions de l'Amérique par l'audace des flibustiers, et les provinces des Pays-Bas par les talens des généraux de Louis XIV, il voit, au moment de terminer une vie sans gloire, les rois se partager entre eux sa succession ; il croit opposer une barrière à leur ambition en léguant, par un testament, ses États au duc de Bavière, et ne jouit qu'un moment de l'espoir d'être remplacé sur le trône par un héritier légitime, pour déplorer plus amèrement la perte du jeune légataire, qui le précède de deux ans dans la tombe.

Le mariage de Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, avec Louis XIV, n'avait point empêché la guerre de se renouveler entre les deux royaumes ; et Marie-Louise d'Orléans, fille de Philippe de France, frère de Louis XIII,

en donnant sa main au successeur de Philippe IV, n'avait pas plus heureusement entrepris de rétablir la paix entre l'Espagne et la France. Louis XIV, suivi partout de la victoire, avait remporté de grands avantages, attaqué à la fois le monarque espagnol dans la Flandre près Mons et dans la Péninsule, et pénétré jusqu'à Barcelone. Malgré ces rivalités et la honte de tant de défaites, Charles II fit un nouveau testament en 1700, signé le 2 octobre, par lequel il déclara Philippe de France, duc d'Anjou, héritier de toute la monarchie espagnole. Le testateur mourut le 1er novembre suivant, âgé de 39 ans; et son testament occasionna un embrasement général. La branche aînée de la maison d'Autriche régnante en Espagne finit en Charles II.

Philippe V fut déclaré roi d'Espagne en 1700, le 16 novembre, à Fontainebleau, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée dans cette capitale, le 14 avril 1701, et fut bientôt forcé d'en sortir, par cette guerre de la Succession qui fut si fatale à la France, et qu'entreprirent l'Autriche, l'Angleterre et la Hollande, pour donner l'Espagne à l'archiduc Charles. Il y a peu de campagnes d'un intérêt aussi grand et aussi varié, que celles qui suivirent la déclaration de la guerre de la Succession. Alternativement victorieuses et vaincues, les armées des puis-

sances belligérantes balançaient leurs succès et leurs défaites ; et l'on pressent combien on pourrait rappeler d'actions héroïques, quand on voit se mesurer sur le champ de bataille, Eugène, Villars, Malborough, Vendôme, le duc de Savoie, le comte de Toulouse et le duc de Noailles. Enfin, après des flots de sang versés, les défenseurs du trône de la Péninsule triomphèrent de tous les efforts des princes coalisés contre elle. Le traité d'Utrecht, du 22 mai 1713, confirma le testament de Charles II ; et celui de Rastadt, ratifié à Bade le 3 mars 1714, rendit la paix à l'Europe.

Fatigué du poids de la couronne, Philippe V l'abdiqua en 1724, en faveur de Louis, son fils ; mais la mort de ce jeune prince, arrivée quelques mois après, le força de reprendre le sceptre, et de se livrer de nouveau aux travaux pénibles du trône. Il en profita pour donner à l'Espagne des lois sages, et y fonder de nombreux établissemens en faveur du commerce, des sciences et des arts. S'il ne défendit pas l'inquisition qu'il détestait, il en tempéra au moins la rigueur. Ce fut pendant son règne que le Portugal bannit les jésuites de ses États, et que la même expulsion eut lieu peu de temps après en Espagne.

Après un règne de 45 ans, Philippe V mourut âgé de 63 ans. Ferdinand VI, qu'il avait

eu de Louise-Gabrielle de Savoie, sa première femme, lui succéda. Ce prince, à son avènement au trône, chercha à extirper les abus introduits dans les finances, et à rétablir la marine : il réforma le clergé régulier, protégea le commerce et l'agriculture; et l'Espagne, auparavant tributaire de l'industrie des autres nations, vit abonder sur son territoire les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties du pays portèrent l'abondance dans les campagnes; et Charles III, son frère, qui lui succéda le 10 août 1759, soutint dignement ses entreprises.

Charles III, roi des Deux-Siciles, en 1734, avait gouverné ce royaume avec autant de douceur que de sagesse; et, appelé au trône d'Espagne par la mort de son frère, il ne négligea rien pour achever de tirer la nation de l'inertie dans laquelle elle languissait encore. Il donna des encouragemens à tous les genres de travaux, et il est peu de provinces où l'on ne rencontre le nom de ce monarque inscrit sur quelques monumens d'utilité publique. Il jeta des ponts sur les fleuves, creusa des canaux, éleva de nouvelles manufactures, fonda des sociétés économiques, et colonisa la *Sierra Moréna*. Celui qui avait découvert Herculanum et Pompeïa, et bâti Caserte, ne pouvait man-

quer en Espagne de marquer son règne par son goût éclairé pour les arts. Ce fut lui, en effet, qui fit construire le nouveau palais de Madrid, le château d'Aranjuès, qui embellit Saint-Ildephonse, et qui traça en Espagne les seules grandes routes qui existent encore : routes plus belles que dans tout autre pays, mais malheureusement bornées à un bien petit nombre de communications. Charles III mourut en 1787, et laissa la couronne à Charles IV.

L'Espagne était en arrière de deux siècles du reste de l'Europe, par les lois prohibitives sur la presse, qui comprimaient sa pensée ; et cependant, Charles III, par sa position avec la France, avait été engagé dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Charles IV fut contraint plus tard de prendre les armes contre la France, par suite du refus que fit la Convention nationale d'accepter la neutralité qu'il offrait, si l'on voulait respecter les jours de l'infortuné Louis XVI.

Ce prince pouvait, en s'abandonnant aux conseils du sage d'Aranda, prévenir l'invasion des armées républicaines dans ses États ; mais une fausse politique provoqua la déclaration de guerre que la Convention fit à l'Espagne, le 7 mars 1792. Toutes les forces de la Péninsule se réunirent pour s'opposer aux armées de la république ; et la première campagne, où les

succès et les pertes furent partagés, n'offrit aucun résultat décisif. Mais aussitôt que l'on put reprendre les hostilités, les généraux français firent pressentir, par le siége et la prise de Collioure, la supériorité que devait bientôt acquérir une armée de soldats, dont les travaux, les privations et les dangers ne faisaient qu'accroître l'intrépidité. Saint-Laurent, Roses et Figuières emportés; Fontarabie, Saint-Sébastien et Tolosa forcés; une route de trois lieues pratiquée dans le flanc des montagnes malgré un froid excessif, la famine et la peste; enfin Bilbao et Vittoria forcés de se rendre, le 19 juillet 1795, déterminèrent l'Espagne à demander la paix.

On la lui accorda par le traité de Bâle, du 22 juillet, connu sous le nom de traité de l'an III; et les deux nations vécurent long-temps dans la plus parfaite union. Rien n'avait troublé les relations amicales de Charles IV avec le héros d'Arcole, lorsque le génie malfaisant de l'Espagne, l'imprudent Godoy, et la raison d'État, dont les conséquences furent si fatales au conquérant français, rallumèrent tous les feux de la guerre dans la Péninsule, et préparèrent les malheurs sans nombre qu'elle éprouva depuis.

Nous avons à dire comment Napoléon, pour envahir l'Espagne, profita d'un traité secret,

par lequel cette puissance s'engageait à le seconder dans son agression contre le Portugal; à faire connaître les funestes démêlés de Charles IV avec son fils Ferdinand; à rappeler la révolte du peuple, qui força le vieux monarque d'éloigner Godoy des affaires, d'abdiquer la couronne, et de protester bientôt après secrètement contre cette abdication, entre les mains de Murat, qui, comme allié, occupait alors Madrid avec l'armée française. Nous avons à suivre le roi Ferdinand dans son voyage à Bayonne, dans son exil à Valencay, à son retour dans sa capitale; et à indiquer les principaux événemens qui rendirent si terrible cette lutte entre la France et l'Espagne. Nous terminerons cet aperçu par la glorieuse campagne du prince français, qui n'envahit la Péninsule que pour la pacifier, et ne voulut la conquérir que pour affermir l'autorité sacrée des rois sur les bases éternelles des libertés et des droits des peuples : noble pensée, qui, malheureusement, n'eut pas son exécution.

Les dissensions qui s'élevèrent dans l'intérieur de la famille royale d'Espagne suivirent presque immédiatement le mariage du prince des Asturies avec Marie-Antoinette de Bourbon, fille du roi de Naples; et les démêlés entre le monarque et son fils furent si violens, que Charles IV fut forcé d'abdiquer en

faveur de ce dernier, comme on le voit par sa lettre insérée dans le Moniteur du 5 mai 1808. « Je proteste et déclare, dit le souverain, que tout ce que j'ai dit dans mon décret du 19 mars, en abdiquant la couronne en faveur de mon fils, a été l'effet de la violence, pour éviter de plus grands maux et l'effusion du sang de mes bien amés sujets, et qu'en conséquence rien n'est valable. *Aranjuès, le* 21 *mars* 1808. *Moi, le roi.* » Une autre lettre, du 23, du même prince à l'empereur, confirme celle que nous venons de transcrire littéralement.

Avant cette abdication forcée, le prince des Asturies avait cherché à se concilier la faveur de Napoléon, en lui demandant en mariage une princesse de sa famille, comme on le voit dans le Moniteur du 5 février 1810 : cette demande était du 7 octobre 1807. Napoléon la laissa sans réponse; et, par un traité du 27 du même mois, il stipulait avec le père que 25,000 hommes d'infanterie française, et 3,000 hommes de cavalerie entreraient en Espagne pour se rendre en Portugal. Ce fut à la suite des mouvemens et des commotions populaires qu'occasionna l'entrée des troupes françaises en Espagne, que le roi fut forcé d'abdiquer. Mais Murat était déjà maître de la Péninsule; et, au lieu de 25,000 soldats qu'il devait commander, il en avait plus de 50,000 sous ses ordres.

La situation politique de l'Espagne, l'indignation du vieux monarque, l'ambition du jeune roi, la division qui régnait parmi les courtisans, l'abaissement de la cour et du prince de la Paix, le soulèvement du peuple, des partis qui se formaient de toute part, et la force imposante des troupes françaises, rendaient faciles l'occupation et la domination de ce pays. Napoléon parvint à faire arriver Ferdinand à Bayonne; et, dès qu'il l'eut en son pouvoir, il ne dissimula plus ses projets; mais il annonça simplement au jeune roi, *qu'il avait irrévocablement résolu que la famille des Bourbons ne régnerait plus en Espagne, qu'elle serait remplacée par la sienne propre; et qu'en conséquence il espérait qu'il renoncerait en son nom et en celui des autres princes de sa maison, aux droits qu'ils avaient au trône.*

Le départ de Ferdinand pour Bayonne, les lettres qu'il écrivit de cette ville pour faire connaître les intentions de l'empereur, les bruits qui coururent que Charles IV allait remonter sur le trône, et la résolution que prit ce prince de se rendre en France avec sa famille, mirent l'Espagne en feu. Les partis divers s'agitèrent; l'effervescence du peuple fut à son comble; le sang des citoyens coula plus d'une fois; et Murat eut besoin de toutes ses forces pour prévenir ou comprimer les soulèvemens.

Cependant les deux princes espagnols étaient à Bayonne. Charles IV faisait valoir sa protestation, réclamait son sceptre; et Ferdinand fondait ses droits à la couronne sur l'abdication de son père. Dans cette lutte honteuse, le jugement de Napoléon n'était pas incertain : il était plus facile de faire consentir le vieux monarque que le jeune souverain à abandonner le pouvoir suprême. Charles IV redevint un moment souverain; et Ferdinand redescendit au rang de ses sujets. Cette couronne éphémère lui fut bientôt enlevée; et, au moment où l'on publiait à Madrid cet acte de son autorité, le 8 mai il avait déjà cessé d'être roi, et conclu à Bayonne, le 5 du même mois, par son plénipotentiaire, le prince de la Paix, un traité de cession de ses États en faveur de l'empereur des Français; et Ferdinand, le même jour, abdiquait également sa couronne, et la déposait sur la tête de Napoléon : il fit plus; il approuva et confirma, par un autre traité du 10 du même mois, la convention et la cession du 5, après avoir écrit, le 6, à la junte du gouvernement espagnol, d'obéir en tout à la dynastie nouvelle. Napoléon, muni des pièces authentiques, signées par les princes de la maison royale d'Espagne, par lesquelles ils approuvaient de la manière la plus expresse et la plus formelle, la cession faite par eux, les

fit publier dans la Péninsule, convoqua une assemblée des principaux personnages de l'État à Bayonne, et le 6 juin, déclara roi d'Espagne, Joseph, roi de Naples, qui arriva le lendemain 7, et reçut les hommages des principaux chefs de la nation qu'il était appelé à gouverner.

Ce fut dans ces dispositions que le roi Joseph partit le 3 juillet de Bayonne, pour se rendre à Madrid, accompagné des membres de l'assemblée des notables qui composèrent une partie de sa suite.

Le 24 juillet, il fut proclamé roi d'Espagne et des Indes à Madrid. Sous les dehors de la soumission et de l'obéissance, il existait contre les Français une haine secrètement nourrie par un parti qui n'attendait qu'un moment favorable pour lever l'étendard de la révolte. Le conseil de Castille refuse, sous divers prétextes, de prêter serment au nouveau roi; et la constitution acceptée à Bayonne ne contentait plus personne au-delà des Pyrénées. Deux partis étaient formés, celui de la paix et celui de la guerre; et le dernier, pour éclater, attendait des nouvelles de l'Andalousie, où un corps d'insurgés espagnols allait se mesurer avec l'armée française. La défaite du général Dupont à Baylen, et la capitulation iniquement violée qui en fut la suite, avaient relevé toutes les espé-

rances des partisans de la guerre et des ennemis de la dynastie nouvelle.

Lorsque les mécontens se crurent en force, ils cessèrent de dissimuler. Le peuple de Madrid, dont Murat avait puni la révolte dans la journée du 2 mai, fut de nouveau soulevé. Les Français furent traités en ennemis, et la guerre civile éclata sur tous les points.

Pendant que les juntes provinciales excitaient et dirigeaient ces mouvemens dans toute l'Espagne méridionale, et que l'on se disposait à former une junte centrale, pour sanctionner l'insurrection, Napoléon préparait des renforts destinés à l'armée française, assemblait le sénat le 6 septembre 1808, lui présentait les documens diplomatiques relatifs aux affaires de la Péninsule, et lui faisait envisager les avantages qui résulteraient pour la France, si les États au-delà des Pyrénées étaient gouvernés par un prince de la dynastie française.

Cependant, le président de l'assemblée centrale d'Espagne, le gouverneur du conseil de Castille, le maire de Madrid, les prélats et les moines, échauffaient les esprits, poussaient à la révolte, invitaient ceux qui avaient prêté serment au roi Joseph, à le violer; promettant, dans ce cas, de les regarder comme hommes d'honneur et bons Espagnols; et en-

tachaient au contraire du nom de traîtres, et frappaient de proscription ceux qui, sous prétexte d'avoir prêté serment de fidélité, restaient attachés aux Français.

L'empereur, après avoir fait au sénat les communications dont nous avons parlé, se disposa à partir pour l'Espagne. Il quitta Paris le 30 octobre, et battit, le 10 novembre, près de Burgos, l'armée des insurgés, commandée par le comte de Belbedor. Pendant qu'il s'arrêtait avec son frère dans cette ville où il resta jusqu'au 22, une de ses armées s'empara de toutes les provinces situées au nord de la Castille jusqu'aux frontières de la Galice et des Asturies; et une autre prit possession de l'Aragon, s'étendit jusqu'aux provinces de Soria et de Guadalaxara. Lui-même marcha sur Madrid, et arriva le 2 décembre à Chamartin, après s'en être ouvert les chemins par la victoire du 30 novembre sur Don Benito de Saint-Jean dans les montagnes de Sommo-Sierra.

Dès que Napoléon fut à Chamartin, il somma Madrid de se rendre; il n'était pas aisé de contenir la populace de cette métropole. L'assemblée centrale, en quittant Aranjuez, à la première nouvelle de l'approche de l'empereur, avait, au moment de prendre la route de Séville où elle resta jusqu'en 1810, donné les ordres les plus précis pour n'entrer dans

aucun arrangement avec les Français, pour les combattre à outrance, et pour défendre la capitale jusqu'à la dernière extrémité, déclarant traîtres à la patrie tous ceux qui se rendraient.

Cependant le danger était imminent ; et, après avoir été trois fois vainement sommée de se rendre, la ville allait être livrée à toutes les horreurs qui ont lieu dans une place prise d'assaut. Le marquis d'Aquilar, commandant-général, crut devoir sauver Madrid, et épargner le sang de ses concitoyens. Il capitula le 4 décembre, après la dernière sommation que venait de faire le prince de Neufchâtel au nom de l'empereur. Les conseils d'État, des Indes, de la marine, de la guerre, des finances, l'assemblée du commerce et des monnaies, et la chambre *des alcades de Corté*, se réunirent aux magistrats de Madrid, pour protester de l'obéissance et du respect des Espagnols, et pour porter aux pieds de l'empereur le vœu de voir le roi Joseph dans les murs de la capitale pour y prendre les rênes du gouvernement. Il fut ouvert des registres dans la métropole et dans les différentes provinces, pour y recevoir le serment de fidélité des citoyens à la dynastie nouvelle.

Tout paraissait soumis. Les Anglais étaient entrés en Espagne le 29 octobre : Napoléon

les avait poursuivis sans relâche ; et, dans la soirée du 16 au 17 janvier, le maréchal Soult les obligea de se rembarquer précipitamment à la Corogne, après les avoir forcés d'abandonner armes, chevaux, magasins, munitions et bagages. Par suite de la bataille gagnée en cette occasion, les Français paraissaient n'avoir plus que des restes de rebelles à combattre. Le roi fit son entrée à Madrid le 22 janvier 1809, et reçut les hommages du clergé séculier et régulier, et du petit nombre de grands seigneurs qui n'avaient pas quitté cette ville.

Cependant plusieurs places fortes et quelques capitales des provinces n'étaient pas encore soumises au commencement de 1809. Le départ de Napoléon, que la guerre entre l'Autriche et la France avait forcé de repasser les Pyrénées, relevait les espérances des mécontens ; et Sarragosse était devenue l'espoir des Espagnols, au milieu des revers que leur avait fait éprouver la seconde irruption des armées impériales dans l'intérieur du royaume.

Dans cet aperçu sur l'histoire de la Péninsule, nous n'avons dû qu'indiquer les faits ; mais nous ne pouvons nous défendre d'entrer dans quelques détails sur le siége de Sarragosse, l'un des plus mémorables que puissent nous offrir les annales de l'antiquité et celles de nos temps modernes. Le peu de succès de la pre-

mière entreprise que l'on avait tentée contre la capitale de l'Aragon, les fortifications qui s'élevaient spontanément autour de chaque point menacé, l'énergie de ses habitans dont la presque totalité était disposée à prendre part à sa défense, le grand nombre de troupes et de paysans armés qui s'y trouvaient rassemblés, plus de cent cinquante bouches à feu sur les remparts; tout contribuait à persuader aux partisans de la junte centrale et des juntes provinciales, que Sarragosse serait un boulevard contre lequel échoueraient tous les efforts des Français.

L'armée qui devait assiéger cette place se composait des troisième et cinquième corps de la grande armée. Le premier aux ordres du maréchal Moncey, présentait un effectif de quatorze à quinze mille combattans, et était destiné à exécuter à peu près tous les travaux du siége, sur la rive droite de l'Èbre; l'autre, commandé par le maréchal Mortier, était venu renforcer les troupes du maréchal Moncey, et comptait seize à dix-sept mille hommes qui devaient être employés à bloquer la ville sur la rive gauche, et à couvrir les opérations du siége sur la rive droite, contre les entreprises que pourraient tenter les insurgés de l'extérieur. Six compagnies d'artillerie, huit compagnies de sapeurs, trois compagnies de

mineurs, quarante officiers du génie, et un équipage de soixante bouches à feu, complétèrent la force de l'armée assiégeante. Tels étaient les moyens d'attaque et de défense de part et d'autre.

Pendant la durée des opérations, le 2 janvier, le général Junot, duc d'Abrantès, était venu remplacer le maréchal Moncey dans le commandement du troisième corps, et avait apporté au maréchal Mortier l'ordre de se porter avec une de ses divisions sur Calatayud, afin d'établir la communication avec Madrid. Ce départ inattendu affaiblit de neuf mille hommes les forces des assiégeans, et faillit entraîner la levée du siége. Bientôt après, une armée de secours de plus de vingt mille hommes fut organisée dans l'Aragon par les soins du marquis de Lazan et de Don François Palafox, tous deux frères du général Don Joseph Palafox, qui commandait dans Sarragosse. Mais le maréchal Lannes étant venu, le 22 janvier, prendre le commandement en chef des troisième et cinquième corps, le maréchal Mortier, dont le séjour à Calatayud ne paraissait pas d'une nécessité indispensable, fut rappelé avec sa division, pour prendre part aux opérations du siége, et marcha d'abord contre l'armée de secours qu'il parvint à dissiper. Le général Suchet continua à tenir la campagne pour dis-

siper les bandes qui cherchaient à inquiéter les troupes assiégeantes, et à intercepter les convois et les vivres.

Enfin, le 20 février, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf pour entrer dans la place, et vingt-trois autres de combats, de maison en maison, la junte de Sarragosse envoya au maréchal Lannes une députation pour traiter de la capitulation. Le maréchal exigea que la ville se rendît à discrétion. Le 21, les Français en occupèrent les portes, la garnison défila et mit bas les armes devant l'armée victorieuse.

La ville entière présentait le spectacle le plus déplorable. Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient jonchées, on voyait errer quelques malheureux, pâles, décharnés, et prêts à suivre bientôt les morts qu'ils n'avaient plus la force d'enterrer. Par les recensemens faits avant et après ce siége extraordinaire, il est constant que 50,000 individus de tout âge et de tout sexe, c'est-à-dire les deux tiers de la garnison et la moitié des habitans ou réfugiés, avaient péri dans le cours de cette terrible lutte de 50 jours de durée. La garnison qui venait de défiler devant l'armée française, comptait à peine 16,000 hommes.

Il n'entre point dans notre plan de suivre

pas à pas la marche des différens corps de l'armée française : il nous suffira, pour faire pressentir les principaux événemens de cette guerre, de dire, qu'après la prise de Sarragosse, le 5ᵉ corps, sous les ordres du maréchal Mortier, se porta sur la Castille, afin de soutenir les opérations des autres corps dans le midi de l'Espagne, et sur la frontière du Portugal; que le général Suchet, qui avait remplacé Junot dans le commandement du 3ᵉ corps, resta en Aragon, pour achever de soumettre cette province; que le 1ᵉʳ corps d'armée, sous les ordres du général Victor, qui était resté cantonné dans la province de la Manche, dut entrer en Portugal; et que le général Sébastiani, ayant succédé au maréchal Lefebvre dans le commandement du 4ᵉ corps, quitta ses cantonnemens vers la Haute-Estramadure, pour remplacer le 1ᵉʳ corps.

La reddition de Sarragosse, que l'intrépide valeur de ses guerriers place à côté du siége de Sagonte et de Numance, fut suivie, à différentes époques, de la prise de Lérida, de Tortose, de Tarragone, de Murviédro, de Valence, de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo. Toutes ces villes succombèrent; mais l'intrépidité avec laquelle elles se défendirent, ne démentit point la gloire du nom espagnol.

Après un grand nombre de batailles plus ou

moins sanglantes, et divers engagemens où les Espagnols et leurs alliés avaient perdu soldats, canons, munitions, bagages et magasins, les Français avaient conquis l'Espagne ; ils l'avaient soumise au roi Joseph ; mais, malgré tant d'exploits, ils ne pouvaient pas s'abuser sur l'impossibilité de la conserver. Les Espagnols avaient pour eux leurs montagnes impénétrables, et les juntes provinciales avaient à leur solde cette foule d'individus qui font toujours partie des rassemblemens insurrectionnels, quelle que soit la cause qu'ils défendent ; ces guérillas, qui n'appartiennent à aucun parti, et qui organisèrent le viol, le meurtre et le brigandage. A toutes ces causes se joignit bientôt l'affaiblissement de l'armée française, lorsque Napoléon en retira des corps entiers pour les porter en Russie. Déjà la force des circonstances avait déterminé Soult à évacuer Oporto pour se replier sur Ney en Galice ; Wellington, libre de ses mouvemens, s'était réuni, avec 24,000 Anglais et Portugais, au général Marta, qui était à la tête de 38,000 hommes, et au général Vénégas qui en avait 26,000 sous ses ordres. Avec une armée aussi formidable, il fallait que tôt ou tard le centre de l'Espagne secouât le joug de la domination française.

En effet, l'armée anglo-portugaise se porta à travers l'Estramadure sur le Tage qu'elle

passa à Talavéra de la Reina, en menaçant le roi jusque dans Madrid, tandis que l'armée espagnole prenait la route de Tolède à travers la Manche, et lui préparait de nouveaux ennemis. « Le nom de Talavéra retentit alors dans toute l'Europe, dit le militaire géographe et savant qui, de nos jours, a publié les meilleures notions sur la Péninsule, et qui fait trop attendre l'histoire de la guerre dont nous donnons ici un léger aperçu; une bataille sanglante se donna non loin des murs de cette ville; bataille dont les deux armées combattantes s'attribuèrent le succès, encore qu'on n'y eût fait de part et d'autre que des fautes dont l'énormité n'échappa point à l'empereur, tout éloigné qu'il était du théâtre de l'événement. Les Anglais donnent encore le titre de vainqueur de Talavéra à leur lord Wellington qui l'accepte sans hésiter. Les véritables vainqueurs de Talavéra furent ceux qui, ayant débouché par le col de Baños, sur les derrières de l'armée combinée, arrivèrent inopinément vers Oropésa, tandis que le canon grondait encore au confluent de l'Alberche et au pont de l'Arzobispo, lorsque les armées anglaises et portugaises, saisies d'une terreur panique, eurent précipitamment repassé le Tage, et se retirèrent en désordre vers le Portugal, abandonnant sur le champ de bataille ou dans la ville saccagée, une portion de leur artillerie et presque tous leurs blessés. »

Cependant, aux avantages qui résultèrent pour la cause de Joseph des fautes du général anglais, s'en joignirent quelques autres remportés dans la Manche, mais payés par trop de sang français à Almonacid où l'on eût pu, sans perdre un seul homme, en remporter de plus grands, en ne s'obstinant pas à enlever une position qu'il eût fallu tourner. Les affaires n'en allaient guère mieux. « Inutilement, ajoute M. le colonel Bory de Saint-Vincent, dans sa dédicace à son ami M. Arnault, inutilement dans le nord de la Péninsule, Sarragosse était enfin tombée; en vain, au cœur de la contrée, le général Sébastiani venait de vaincre, et le maréchal duc de Bellune, secondé du général Latour-Maubourg, faisait un épouvantable massacre d'Espagnols à Medellin; les reconnaissances que nous poussions dans toutes les directions, et les rapports qui nous venaient de la Manche annonçaient une réunion imposante de forces qui se relevaient contre nous sous le commandement du général Arissaga; les affaires semblaient de nouveau désespérées; on parlait d'évacuer la capitale pour la troisième fois. Le major-général, le maréchal Soult, fut d'une autre pensée, et proposa au contraire de marcher à l'ennemi. Le général Béliard demeura presque seul dans Madrid, que contint son courage calme; toutes les forces françaises furent dirigées sur Ocaña

par Aranjuès. S'ébranler, arriver aux confins de la Manche, y joindre l'ennemi, le battre complètement, lui prendre presque tout ce qu'on ne lui tua pas, ramener en triomphe vingt-cinq mille prisonniers dans la capitale, ce fut l'affaire de trois jours. Le *Moniteur* fit à peine mention de cette mémorable affaire, dont celui qui l'avait conduite eût pu, comme César, rendre compte en trois mots. La bataille d'Ocaña eut lieu le 19 novembre 1809.

« Cette bataille raffermit le trône chancelant de Joseph. Les affaires d'Aragon s'amélioraient sous l'influence du maréchal Suchet, qui méditait déjà sa belle campagne de Valence et sa conquête de cette ville. Nous marchâmes à celle de l'Andalousie ; en peu de jours le major-général conduisant le roi à travers la Manche, se rendit successivement maître d'Andujar, de Cordoue et de Séville, après avoir éprouvé peu de résistance au redoutable Despeña Perros. Ce fut dans cette marche rapide que nous visitâmes le champ de bataille de Baylen où la défaite d'un nouveau Crassus avait naguère révélé à l'Espagne le secret d'une résistance dont le reste de l'Europe semblait ne plus concevoir la possibilité.

» Le 27 janvier 1810, journée perdue devant Séville, sauva la liberté espagnole, et le duc del Parque eut le temps de se jeter dans Cadiz

Dès cet instant, ce port et l'île de Léon devinrent l'asile des cortès et l'arche sainte de l'indépendance. Le siége de ces lieux fut ordonné de Paris sur l'avis du duc de Bellune, qui fut, avec le corps d'armée qu'il commandait, chargé, sous les ordres du maréchal Soult, de suivre cette opération.

» Lorsque tout fut organisé dans Séville, Joseph, dont les fêtes avaient réuni ce que le clergé, la noblesse et la bourgeoisie comptaient de plus éminent, partit avec sa suite pour visiter les provinces nouvellement conquises ; le maréchal Soult, suivi de ses aides-de-camp, lui servait de guide dans ces riches contrées, où les habitans semblaient ne pas s'effrayer de la présence des Français. San-Lucar, Xérès, Arcos, Zara, Ronda, Malaga, Antéquerra, Loxa, Santafé, Grenade, Alcala-la-Réal, Jaën, Cordoue, Ecija et Carmona, furent les stations d'une sorte de promenade triomphale, durant laquelle le prince reçut des hommages et des félicitations. Les évêques et leurs chapitres venaient au-devant du monarque, et chantaient le *Te Deum* en son honneur ; les autorités lui apportaient les clefs des places en les accompagnant de longues harangues remplies de protestations de fidélité, qui se terminaient toutes par la demande d'une confirmation de

charge. Une seule fut refusée : ce fut celle du corrégidor d'un lieu considérable, dont je veux taire le nom, et qui mêla dans son discours des paroles de malédiction contre un prince absent, qu'il comparait à ce Don Rodrigue, dont la mauvaise conduite entraîna la perte de l'Espagne, après l'ancienne bataille de Xérès. »

Tant de succès brillans, loin d'abattre le courage des indomptables ennemis de Joseph, ne firent qu'augmenter leur ardeur et le nombre des rebelles; l'insurrection trouvait partout des amis. Ballestéros en Andalousie, divers chefs de partisans dans le royaume de Léon et la Castille, Mina dans la Biscaye et même dans la Navarre, faisaient la guerre à la manière des premiers Goths contre les Maures, portant partout le fer et le feu, la dévastation et la mort; on ne prenait les villes que pour les évacuer, après les avoir ravagées, et on les reprenait encore pour en achever la destruction. C'est ainsi que presque toujours vainqueurs, mais continuellement harcelés, fatigués et affaiblis par des bandes et des guérillas, les Français soutinrent la gloire de leur nom jusqu'à la fin de 1811, et la complétèrent au commencement de 1812, par la prise de Valence, qui succomba le 9 janvier, à la savante attaque du maréchal Suchet, et qui fut

obligée de se rendre à discrétion, malgré une garnison de 20,000 hommes commandés par le général Black.

On peut croire même que la conquête du littoral de la Méditerranée et de toute la région Bétique aurait été suivie de celle du reste de l'Espagne, sans les malheurs qui semblaient frapper à la fois Napoléon, aux deux extrémités du vaste empire, dont la victoire l'avait jusque là rendu maître. Chose étrange dans les annales de l'histoire! il fut un jour où l'on bombardait Cadiz, et où l'on emballait les archives à Saint-Pétersbourg. Il fut un jour aussi où, de tous côtés, le colosse de puissance parut s'affaisser et annoncer sa chute prochaine.

Nous ne pouvons donner une idée plus juste et plus rapide des grands événemens qui se passèrent alors en Espagne, qu'en puisant à la source d'où nous avons tiré les détails qu'on vient de lire sur la conquête de l'Andalousie; le discours dont nous les avons empruntés pouvant être considéré comme un chapitre historique, où ne furent jamais renfermées plus de choses en moins de mots. « Les places fortes de l'Estramadure tombées en notre pouvoir, dit l'aide-de-camp du maréchal Soult, les victoires du maréchal Suchet, les fautes de nos ennemis, la lassitude des peuples, semblaient enfin assurer à la dynastie de Napoléon la pos-

session de l'Espagne. Les cortès seules, comme abandonnées par ceux dont elles méditaient l'affranchissement, ne perdaient pas courage, et gardaient une héroïque contenance sous la grêle de bombes dont nous écrasions leur asile. La reddition de Cadiz pouvait cependant se prévoir, lorsque de grandes fautes militaires, commises sur les frontières du Portugal, remirent tout en problème. La surprise de Ciudad-Rodrigo et la défaite des Arapiles, en déjouant les savantes manoeuvres du maréchal Marmont, duc de Raguse, prouvèrent qu'il ne suffit pas à la guerre de savoir combiner des mouvemens. La route de Madrid demeura ouverte au vainqueur; celui-ci, tout étonné d'un succès qu'il n'eût pas obtenu, s'il eût été attaqué comme il devait l'être, n'osa pas d'abord s'y lancer. Pour le bonheur de l'armée française, le général Clauzel sut le contenir; cet habile capitaine sauva les débris des Arapiles. Lord Wellington ne tira aucun fruit d'une affaire qui devait faire tomber entre ses mains Joseph surpris avec la totalité des forces concentrées autour de ce prince, et ravir tout espoir de revoir la France aux troupes qui, sous les ordres du maréchal Soult, occupaient l'Andalousie. Les fuyards, mollement poursuivis, purent revenir de leur terreur panique, et Burgos attaqué, soutint héroïque-

ment les efforts d'un siége mal dirigé. Le monarque ayant eu le temps de centraliser ses forces, abandonna tranquillement la capitale. La cour et l'armée se dirigèrent paisiblement par les plaines de la province méridionale de Cuenca sur le maréchal Suchet, avec lequel, d'un autre côté, le maréchal Soult, évacuant les Andalousies, fit sa jonction à petites journées, en traversant le royaume de Murcie. La réunion eut lieu à Fuente de la Higuéra, sur les confins du royaume de Valence (*V.* tom. II, pag. 226). Suchet, demeurant pour contenir l'orient qu'il avait soumis, le roi et Soult revinrent sur Madrid. C'est non loin d'Aranjuez que nous commençâmes à trouver une arrière-garde anglaise; elle fut culbutée au pont du Jarama; le lendemain on était devant Madrid. Le roi reçut à Léganès les félicitations des autorités de la ville, où le maréchal ne voulut pas entrer, croyant nécessaire de se diriger directement et en toute hâte sur la Guadarrama. A travers les parties de la province d'Avila, on poursuivit à outrance l'ennemi jusque sur la Tormès. Après deux jours de démonstrations, qui attirèrent toute l'attention du général anglais, celui-ci, se renforçant dans ses positions, et se préparant sans doute à la répétition des Arapiles, à peu près sur le même champ de bataille où la victoire s'était une fois

livrée à lui, crut, ainsi que notre armée, qu'on allait entreprendre un passage de vive force; mais on profita de la nuit pour abandonner les bivouacs; et, par une marche dérobée, on passa la rivière trois lieues plus haut, au moulin de Galisancho. Ce mouvement rapide, trompant tous les calculs de lord Wellington, on se porta le lendemain, à la chute du jour, tout-à-fait en arrière de sa droite, qui se trouvait tournée. C'était en hiver; les jours étaient courts; la pluie, qui tombait par torrens, ne nous permettait plus de tirer notre artillerie des champs délayés, à travers lesquels nous manoeuvrions. Lord Wellington, qui avait à sa disposition la grande route de Ciudad-Rodrigo, en profita pour se sauver en hâte; son arrière-garde seule put être atteinte successivement à Samaños et à Matilla, où, parmi les prisonniers que nous lui fîmes, on distingua le général Pagèt, major-général des forces britanniques, pris par un chasseur de l'escorte, au milieu de l'état-major même du maréchal Soult, qui ne quitta pas le feu. »

Poursuivi jusque sous les murs de l'asile où il s'était jeté, lord Wellington y demeura certain de n'être pas attaqué, dans la nécessité où se trouvait l'armée française de se refaire dans des quartiers d'hiver qu'elle vint prendre dans les environs de Tolède et de Madrid.

C'est alors que Napoléon appelait vers lui toutes ses forces disponibles pour tenter encore le sort des combats aux extrémités de l'Allemagne, qui n'était point ostensiblement déclarée contre lui. Soult dut lui conduire l'un des contingens qui vainquirent à Lautzen ainsi qu'à Bautzen. Cependant tandis que l'armée s'organisait à Dresde, après ces mémorables, mais inutiles succès, Joseph, obligé d'évacuer Madrid, où il ne lui restait plus assez de forces pour se maintenir, fut atteint, dans les défilés de Vittoria, par l'armée anglaise qui, jusque-là, s'était bornée à observer sa marche, et qui profita de l'indécision qui y régnait pour tenter une attaque assez mal combinée. L'imprudence qu'on avait faite en laissant s'accumuler des bagages innombrables sur la grande route, l'appât que présentait à la cupidité de tant d'hommes de divers pays rassemblés fortuitement sans être liés par un intérêt commun, sur un même point de confusion, la mollesse qui régna dans l'attaque et dans la résistance, tout favorisa le plus épouvantable désordre dont l'histoire puisse fournir d'exemple. Des soldats de toutes les armées se jetèrent sur les caissons pour les piller; et pendant qu'ils en faisaient la curée, les braves, débandés par le découragement des chefs, se jetèrent vers les Pyrénées, à travers un pays qu'ils

maudissaient en l'abandonnant, tandis que lord Wellington, qui se crut le vainqueur de Vittoria, s'arrêta paisiblement avec toutes ses forces dans une ville sans importance, au lieu de marcher vivement sur Bayonne, dont il se trouvait à deux ou trois marches, et dans laquelle il fût certainement entré sans la moindre difficulté. Sans avoir vaincu, selon la signification du mot, les Anglais demeurèrent en possession de quatre-vingts pièces de canon au moins.

Le désastre de Vittoria fut complet. Le grand parc de réserve, douze cents chariots, les voitures de Joseph, celles des réfugiés espagnols, les fourgons qui portaient les trésors du roi, et six cents prisonniers appartenant aux gens des équipages et à la valetaille de l'armée seulement, tombèrent en leur pouvoir. La France n'eut pas à regretter plus de cent braves, tués ou blessés, qui restèrent sur le champ de bataille. Joseph prit paisiblement la route de Pau après avoir rejoint à Pampelune le général Clauzel, tandis que le général Foy se portant sur Tolosa, y entra avec l'ennemi, le battit, le força d'abandonner la place, couvrit Iron, et ferma ainsi aux alliés l'entrée de la France, qui leur eût dès lors été si aisé d'envahir.

Cependant le maréchal Suchet se maintenait

toujours dans le royaume de Valence. Il se replia plus tard en Catalogne, et il y demeura jusqu'à l'époque où, par le traité signé à Valence, le 1er décembre 1813, Napoléon réintégra Ferdinand VII dans tous ses droits au trône, et reconnut l'intégrité du territoire de l'Espagne, telle qu'elle existait avant la guerre. Par un article de ce traité, il était expressément stipulé que tous les Espagnols qui avaient été attachés au roi Joseph, qui l'avaient servi dans les emplois civils ou militaires, ou qui l'avaient suivi, rentreraient dans les honneurs, droits et prérogatives dont ils jouissaient auparavant; que les biens dont ils auraient été privés leur seraient restitués; que personne enfin ne pourrait être recherché pour ses opinions et sa conduite politique, etc., etc.

Le roi Ferdinand avait accepté toutes ces conditions, et juré de les observer.

Cette foi jurée, cet oubli du passé, qui reposait sur la parole royale; les espérances qu'avait fait naître le nouveau souverain; les assurances même qu'il avait fait donner aux réfugiés espagnols, de rentrer bientôt dans leur patrie et d'y jouir de leurs droits, de leurs biens et de leurs priviléges, s'évanouirent sous l'influence d'hommes intéressés à perpétuer les troubles, pour s'opposer, avec plus d'avantage, aux cortès de Bayonne et à ceux

de Cadiz, qui voulaient, les uns et les autres, faire prévaloir leur constitution.

En exécution du traité de Valence, Ferdinand VII rentra en Espagne vers le milieu du mois de mars 1814. En quittant le duc d'Albuféra qui l'avait accompagné jusqu'à ses frontières, il lui renouvela tous ses sentimens de bienveillance pour les malheureux réfugiés. Mais, toutes ces dispositions, si souvent et si publiquement exprimées, changèrent à son arrivée à Valence, où il apprit la déchéance de l'empereur. Ferdinand ne voulait ni de la constitution de Bayonne, ni de celle de Cadiz, et il n'avait nullement l'intention de prêter le serment d'observer la dernière. Il déclara qu'il ne la trouvait ni juste, ni légitime, et qu'il en donnerait une autre.

Nous l'avons dit : un parti qui cherchait à s'élever sur les ruines des cortès de Cadiz et de Bayonne, s'était emparé de l'esprit du monarque, et lui avait persuadé que ses peuples ne voulaient d'autre loi que sa volonté, d'autre gouvernement que celui des anciens souverains de l'Espagne. On croit aisément ce qu'on désire. Ferdinand ne douta plus des sentimens de la nation; et deux décrets qu'il rendit à Valence, le 4 mai, en fournissent une preuve qu'il serait difficile de récuser. Dans le premier, il dissout l'assemblée des cortès,

la déclare illégitime, sa constitution très-mauvaise, pernicieuse et nulle, et menace de mort quiconque parlerait en sa faveur, et agirait dans ses principes. — Le second décret, daté du même jour, porte que, jusqu'à ce qu'il y ait une loi organique sur la liberté de la presse, les ouvrages seront soumis à la censure; mais que les censeurs ne pourront être pris ni parmi ceux qui auront été attachés au parti des cortès, ni parmi ceux qui auront servi le roi *intrus*.

Les actes de Ferdinand VII pendant son séjour à Valence, avaient fait pressentir ce qu'on devait attendre de son règne. Son entrée à Madrid, qui eut lieu le 13 mai, ne laissa aucun doute à la nation sur les principes d'après lesquels elle allait être gouvernée. Les ministres de la régence, plusieurs membres des cortès, et quelques écrivains, furent arrêtés. Le congrès fut dissous, la constitution anéantie, et le pouvoir absolu rétabli dans toute sa plénitude. Les biens nationaux vendus, de main en main, à différens acquéreurs, furent rendus aux moines et aux religieux.

Si les intentions des ministres du roi étaient pures, si l'intérêt de l'État et leur attachement aux maximes du trône, leur firent voir dans les mesures qu'ils adoptèrent les seuls moyens de rétablir l'ordre et l'harmonie sociale dans

la Péninsule, il faut croire qu'ils connaissaient bien peu les temps, les hommes et les choses; et ils durent s'apercevoir bientôt de quels puissans ressorts leur imprévoyante politique avait armé les passions, et combien d'alimens ils avaient fournis aux haines et aux vengeances.

Parmi plusieurs mesures iniques, on distingua celle qui concernait tous les employés du gouvernement, et les réfugiés espagnols auxquels on avait donné cependant les plus belles espérances.

Les ministres du roi Ferdinand ne bornèrent pas là leurs proscriptions; ils les étendirent aux réfugiés même, hors les classes frappées par la circulaire. Ceux-là pouvaient rentrer dans le royaume, mais à la distance de vingt lieues de Madrid, avec défense de se présenter à la cour; sous la surveillance des officiers civils et militaires du lieu où ils feraient leur résidence : il fallait même que le magistrat répondît de leur conduite. Ils ne pouvaient être présentés pour aucune place ni pour aucun emploi; et les officiers au-dessous des grades de capitaines, ainsi que les cadets, ne pouvaient continuer leur état, ni porter l'uniforme; il fallait quitter le service. A ces conditions, on leur permettait de vivre dans leur patrie, pourvu toutefois que leur conduite fût tellement à l'abri de tout soupçon, qu'elle ne

pût pas même éveiller la surveillance la plus scrupuleuse. Un réfugié, de quelque classe qu'il fût, dans quelque catégorie qu'on le plaçât, ne pouvait porter aucune décoration, qu'il ne l'ait obtenue des princes légitimes. Les femmes mariées, qui avaient émigré avec leurs maris, partageaient leur sort.

Nous ne ferons aucune réflexion sur ces différentes mesures. Nous nous bornerons à dire qu'elles furent la source d'où découlèrent les malheurs dont l'Espagne devait être frappée. Dix-huit mille Espagnols, leurs femmes et leurs enfans majeurs, furent enveloppés dans cette proscription; et l'on envoya aux galères les premiers et les plus illustres citoyens de l'Espagne. Des législateurs, des écrivains et des guerriers célèbres furent entassés pêle-mêle dans les présidios, avec le rebut de la société. L'inquisition fut remise en vigueur; les jésuites furent rappelés et comblés d'honneurs: tous les anciens abus reparurent; les sages de l'Espagne n'eurent plus qu'à se courber et à gémir.

L'Angleterre employa vainement une influence à laquelle ses services passés semblaient lui donner quelques droits, pour ramener le roi Ferdinand à un gouvernement plus modéré : les conseils de la perfidie, du fanatisme et de l'ignorance prévalurent sur

ceux de la sagesse, de la justice et de la nécessité. Une administration arbitraire, la puissance monacale qui reprenait tout son empire, la marche chancelante et incertaine du gouvernement, l'indépendance du Brésil qui se constituait en république, un mécontentement général, les intérêts de la nation entière froissés ou méconnus, tout contribua à reporter les esprits vers des idées libérales. La constitution de Cadiz parût le seul remède aux maux qui accablaient la Péninsule; les conjurés mirent Quiroga à leur tête : il s'empara de l'île de Léon; Riégo parcourut le littoral de la Méditerranée, et pénétra jusqu'à Cordoue, pour appeler les peuples à l'insurrection; et une armée libératrice se trouva commandée par des chefs même qui s'étaient d'abord opposés à ce nouvel ordre de choses.

Dans la situation critique où se trouvait la cour, le roi convoqua, le 6 mars 1820, les anciennes cortès du royaume; mais le peuple de Madrid, dans un soulèvement dont il était difficile de prévoir les suites, réclama les cortès et la constitution de 1812; et le souverain, forcé de céder au vœu général, promit, le 7 du même mois, d'accepter la constitution demandée, et jura, le 9, de la maintenir et de la protéger. Les cortès furent en conséquence

établies, et l'assemblée ouvrit ses séances le 9 juillet suivant.

Ce changement inespéré dans les lois et la forme du gouvernement espagnol fut vivement accueilli par les vrais amis de la patrie; mais le fanatisme et l'ambition ne virent pas du même œil une révolution qui mettait les immenses richesses du clergé régulier à la disposition de l'État, et qui faisait disparaître tous les priviléges. Pendant que les cortès cherchaient à rétablir la paix intérieure et à réunir tous les partis dans un seul, dans celui de l'intérêt public, le despotisme politique et religieux formait *les bandes de la Foi*, et *les absolutistes* voulaient, à tout prix, le pouvoir absolu. Les hommes les plus sages demandaient des modifications à l'acte constitutionnel : les communeros, qui se divisaient en *descamisados* et en *exaltados*, favorisaient plus ou moins les excès de la démocratie. La peste désolait Barcelone, et étendait au loin ses ravages : la France formait un cordon sanitaire sur ses frontières, pour opposer une barrière au fléau destructeur; et le 7 juillet 1822, une insurrection des gardes royaux tentait, à Madrid, de renverser le gouvernement constitutionnel.

Le sang des insurgés inonda les rues de la

capitale; il y en eut trois cent soixante-onze de tués, et cinq cent quatre-vingts de blessés; la liberté perdit un assez grand nombre de ses défenseurs dans cette fatale journée. Cependant, la victoire ne fut point souillée par la vengeance des représailles, et le lendemain de l'action, Madrid jouissait de la plus grande tranquillité. Mais le roi semblait tout approuver; les têtes s'exaltaient, les principes constitutionnels s'altéraient, et la démocratie menaçait d'envahir l'autorité royale. Des bandes d'insurgés couvrirent le sol de l'Espagne; elles se répandirent plus particulièrement dans la Biscaye, la Navarre et la Catalogne; et une régence, sous la présidence du marquis de Mata-Florida, s'établit à la Seu-Urgel, pour y être le centre des opérations qui devaient concourir à renverser les cortès, et à rendre au roi l'autorité dont il jouissait avant le 7 mars 1820. La guerre civile éclata dans toute la Péninsule.

La France, dont les longues agitations étaient à peine calmées, qui avait encore tant de plaies de ses sanglantes révolutions à cicatriser, qui savait, par une funeste et malheureuse expérience, tout ce que le despotisme ou l'anarchie peuvent entraîner de troubles, de discordes et de désastres dans un État; la France crut avoir tout à redouter de la situa-

tion politique de ses voisins, et fit du cordon sanitaire qu'elle avait opposé à la peste de Barcelone, une armée d'observation, prête à garantir son territoire des invasions de la démocratie, ou à se porter même en Espagne, pour y rétablir la paix et l'harmonie entre le monarque et ses sujets. Les cortès, de leur côté, crurent devoir prendre des mesures contre une surveillance qui avait toutes les apparences de l'hostilité.

Les puissances européennes partagèrent les inquiétudes et la crainte du gouvernement français sur la position de l'Espagne. Un congrès se réunit à Véronne. Le duc de Montmorency, organe du cabinet des Tuileries, y exposa la nécessité de protéger son pays contre une attaque directe de la Péninsule; et cette nécessité n'était pas douteuse, si cette puissance cherchait à propager le système de gouvernement qu'elle avait adopté; si le renversement du trône de Ferdinand, ou toute violence envers sa personne et sa famille en étaient la suite; et enfin, s'il y avait tentative de la part du gouvernement espagnol de changer ou altérer la dynastie existante.

Les ministres de Russie, de Prusse et d'Autriche répondirent à M. de Montmorency que leurs gouvernemens suivraient l'exemple de la France, dans le cas où celle-ci romprait ses

relations avec l'Espagne. A la suite de cette décision, des dépêches renfermant la désapprobation fortement exprimée de la politique adoptée par les autorités espagnoles, et l'intention de rappeler les ambassadeurs, si l'on ne faisait subir des modifications au système du gouvernement actuel, furent expédiées à ces derniers, pour être transmises au cabinet de Madrid.

Le ministre anglais, d'un avis contraire, ne fut point écouté; et une circulaire des trois monarques réunis à Véronne, datée du 14 décembre 1822, fut adressée à leurs ministres près des cours d'Europe, et annonça authentiquement le rappel de ceux de ces derniers qui se trouvaient accrédités à la cour de Madrid.

Tout annonçait la guerre; elle n'était cependant point encore déclarée, et tous les esprits étaient dans l'incertitude et l'attente du grand événement, lorsque, le 28 janvier 1823, le discours du trône, à l'ouverture de la session parlementaire, leva tous les doutes sur la conduite que le gouvernement français se proposait de tenir. La nécessité de la guerre, fondée sur l'inutilité des représentations faites au gouvernement d'Espagne, pour l'engager à rendre à Ferdinand VII le libre exercice de son autorité royale, fut annoncée pour le milieu du mois de mars; et le 15 du même mois,

le prince généralissime partit en effet de Paris, et arriva le 22 à Perpignan, où il inspecta d'abord le corps d'armée des Pyrénées orientales, commandé par M. le maréchal duc de Conégliano : de là, Son Altesse Royale se rendit successivement à Toulouse, à Auch, et enfin au quartier-général de Bayonne.

Le prince publia de cette ville, le 2 avril, un manifeste aux Espagnols, par lequel il les assurait des intentions bienveillantes du roi de France. « Tout sera pour vous, leur disait le prince; nous ne prétendons ni vous imposer des lois, ni occuper votre pays. Nous ne voulons que votre délivrance; dès que nous l'aurons obtenue, nous rentrerons dans notre patrie. » Il se forma près de Son Altesse Royale, à Bayonne, une junte provisoire du gouvernement d'Espagne, qui adressa, le 6 du même mois, une proclamation au peuple de la Péninsule, dans laquelle elle le rappelait à son amour pour son roi, à ses lois et à sa religion, et où elle annulait tous les traités civils et administratifs publiés depuis le 7 mars 1820.

De leur côté, les cortès ne négligeaient rien pour prévenir ou repousser l'invasion. Tout fut mis en usage pour former et équiper une armée, qui fut organisée en trois corps principaux : celui de la Catalogne, commandé par le général Mina; celui de Navarre et d'Ara-

gon, sous les ordres de Ballestéros, et l'armée de réserve confiée au comte de l'Abisbal. Considérant ensuite qu'il n'était pas impossible que le prince français pénétrât jusqu'à Madrid, et que cette ville n'offrait pas la sûreté nécessaire au siége du gouvernement, les cortès décrétèrent leur translation dans la capitale de l'Andalousie; et, en conséquence, le 20 mars, le roi Ferdinand partit avec sa famille pour cette destination, escorté par six mille volontaires, et les cortès le suivirent trois jours après.

A cette époque, l'armée française se trouvait à peu près réunie sur l'extrême frontière du midi. Sa force totale était alors de cinquante-neuf mille et quelques cents hommes, répartis en quatre corps; le premier, commandé par le duc de Reggio; le second, par le général Molitor; le troisième, par le prince de Hohenloë; et le quatrième, destiné à pénétrer en Catalogne, par le maréchal Moncey. Ces forces eussent été insuffisantes sans doute pour combattre l'Espagne unanime dans son opinion; mais le gouvernement français espérait vaincre le parti de la constitution par une partie de la population. C'était pour concourir à ce but, que le prince généralissime avait établi à son quartier-général la junte provisoire du gouvernement d'Espagne.

La discorde qui régnait dans la Péninsule n'était pas le seul moyen qui en favorisât l'invasion : les troupes destinées à la défendre étaient loin d'offrir l'effectif porté dans les rapports officiels des cortès ; et les régimens, tous incomplets, mal vêtus, mal payés, manquaient encore de la discipline qui fait la force d'une armée.

Le 10 d'avril, le duc de Bellune, ministre de la guerre, donna aux chambres la première communication des opérations de l'armée des Pyrénées en Espagne. Ces renseignemens portaient que S. A. R. le duc d'Angoulême, ayant reçu du roi l'ordre de franchir les Pyrénées à la tête de l'armée, avait exécuté ce mouvement le 7 avril, passé la Bidassoa, et continué sa marche vers l'Èbre.

Mais ici nous nous bornons à faire l'analyse des faits, en laissant au lecteur qui voudra mieux connaître les détails de cette expédition, à les lire dans les nombreux ouvrages qui ont été publiés à ce sujet.

L'armée française, pour mettre de l'ensemble dans ses mouvemens militaires, devait, non-seulement pénétrer dans la Navarre, mais encore porter une grande partie de ses forces dans la Biscaye qui, par sa situation, offrait des moyens d'approvisionnemens faciles ; c'est dans cette partie de la Péninsule que le prince

généralissime se proposa d'opérer son mouvement principal, après le passage de la Bidassoa.

La division sous les ordres du général Couchy, et le deuxième corps tout entier, entrèrent dans la Navarre par Roncevaux. La division Bourk se dirigea sur Saint-Sébastien; et le prince porta son quartier-général à Irun, où il fut reçu par l'alcade et les habitans, qui vinrent au-devant de l'armée. Ernani et Tolosa ne firent pas plus de résistance. Les Espagnols recevaient partout les Français comme des amis; et, le 17, le quartier-général était à Vittoria. La discipline la plus sévère régnait parmi les troupes françaises.

Son Altesse Royale, arrivée à Vittoria, se détermina à y passer quelques jours, pour y observer le mouvement de l'armée royaliste dans le royaume de Léon et de la Vieille-Castille, et y conserver ses communications avec la Biscaye et la Navarre, où, d'un côté, le général Bourk assiégeait Saint-Sébastien, et, de l'autre, Pampelune était bloqué. Le premier corps qui formait l'avant-garde avait passé Pacorvo sans obstacle, et se portait sur Burgos; la division Obert reçut l'ordre de s'emparer de Logroño : elle y réussit par une attaque qui, selon le rapport du *Moniteur*, rappela le temps des plus brillans succès de l'armée française.

Cette victoire, qui ne coûta pas un seul homme, eut les plus heureux résultats, et, au 25 avril, cette armée occupait, sans avoir brûlé une amorce, la Biscaye, la Navarre, une partie de l'Aragon et de la Nouvelle-Castille. Les avant-gardes n'étaient éloignées que de trente lieues de Madrid; il fallait, pour y arriver, traverser la Nouvelle et la Vieille-Castille. Le prince généralissime était entré le 9 mai à Burgos : la régence avait suivi Son Altesse Royale, et établi provisoirement le gouvernement dans cette ville. On apprit bientôt la reddition de la forteresse de Santoña, à l'armée royaliste espagnole, et l'entrée du général Molitor à Sarragosse. Tous les corps pouvaient se communiquer facilement; ils reçurent l'ordre de se réunir, le 23 mai, à quatre lieues de la métropole. Le duc de Reggio, à la tête de l'avant-garde, se porta à Valladolid; et le prince lui-même se mit en marche. Toutes les villes ouvrirent leurs portes; les constitutionnels, loin de défendre les places fortes, se retiraient à l'approche de nos troupes; et, dès le 17 mai, la municipalité de Madrid, et le comte de l'Abisbal, à qui les cortès avaient confié la défense de cette capitale, envoyèrent un parlementaire au prince généralissime, pour lui offrir de rendre la place et de la faire évacuer, aussitôt qu'une forte garnison française en au-

rait pris possession ; précaution nécessaire pour prévenir les excès auxquels pouvaient se porter les malveillans.

Ces propositions pacifiques furent acceptées ; et, le 24, en vertu d'une convention qui en fut la suite, les troupes françaises entrèrent à Madrid. Le prince, à la tête du corps de réserve, y arriva par la route de Buytrago ; le duc de Reggio, avec son corps, par celle de Ségovie ; et le reste de la division Obert par la porte d'Alcala. La tranquillité publique, troublée, quatre jours auparavant par l'imprudence du chef royaliste Bessière, et par les représailles auxquelles Zaxas s'était livré sur plus de trois cents citoyens de tout sexe et de tout âge, se rétablit au moment où les Français parurent dans la capitale ; et toute la population alla au-devant d'eux pour les accueillir.

L'époque de l'occupation de Madrid fut généralement regardée comme le commencement des événemens qui devaient décider du sort de l'Espagne. La conduite du comte l'Abisbal, qui, sans se ranger positivement du côté des Français, conseillait du moins des concessions et en faisait lui-même, paraissait devoir être suivie par Morillo et d'autres généraux espagnols. Quant à la masse de la population, si l'accueil amical qu'elle faisait généralement à l'armée

française semblait prouver son peu d'attachement à la constitution des cortès de 1812 ; d'un autre côté, les craintes que lui inspiraient les troupes de la Foi, le refus de la plupart des villes de les admettre dans leurs murs, étaient des preuves évidentes d'opposition contre le parti qu'elles représentaient, et de protestation contre le système du pouvoir absolu, dont elles proclamaient le rétablissement.

Ces dispositions du peuple espagnol et de quelques chefs de l'armée, jointes aux vues conciliatrices du prince français, donnèrent un moment l'espoir d'un accommodement entre les deux partis belligérans; mais cet espoir ne tarda pas à s'évanouir ; car, lorsqu'on croyait généralement que le mouvement de l'armée s'arrêterait provisoirement à Madrid, on apprit qu'immédiatement après l'occupation de cette capitale, des troupes avaient été envoyées au-delà à la poursuite des corps constitutionnels qui l'avaient évacuée.

Nous n'avons pas suivi le quatrième corps de l'armée, chargé, sous les ordres du maréchal Moncey, de s'emparer de la Catalogne, et de se mettre en communication avec l'armée de Navarre et d'Aragon, commandée par le général Molitor, qui devait communiquer lui-même avec le corps destiné à agir dans la Biscaye, et, par ce moyen, donner à tous les Français

répandus dans la Péninsule, un ensemble qui ne pouvait produire que les plus heureux résultats. Nous aurions peine à suivre toutes les opérations du duc de Conégliano, et celles du baron d'Éroles, qui commandait les troupes de la Foi. Mina et Milans, les corps de Lloberas, du chef politique de Barcelone, de Casta et d'Arango, parcouraient les districts de Figuières, de Gironne et de Vich, et opposaient une vigoureuse résistance aux forces réunies des royalistes espagnols; mais tout cédait aux efforts de l'armée française. Le comte Curial, le général Donnadieu, avaient enlevé Gironne, Vich et Figuières. La victoire de Castel-Tressol avait appris aux défenseurs des cortès combien était redoutable l'ennemi qu'ils avaient à combattre; et Milans avait fait de vains efforts pour défendre Mataro.

Les deuxième et quatrième corps étaient en pleine communication par les divisions Pamphile-Lacroix et Donnadieu : ce qui augmentait considérablement les forces qui devaient opérer en Catalogne ou y favoriser les opérations des Français, et permettait au maréchal de tenter de plus importantes entreprises dans cette partie de l'Espagne. Enfin, le comte Molitor, après une marche qui ne fait pas moins d'honneur à ses talens militaires qu'à son courage, avait atteint Ballestéros à

Murviédro, avait forcé ce général à en lever le siége, l'avait poursuivi à Valence, et était entré dans cette ville le 12 juin, à neuf heures du matin.

Tel était à peu près l'état des choses, pendant que le prince généralissime rétablissait l'ordre dans la capitale de l'Espagne, et faisait nommer par les grands conseils de Castille et des Indes, une régence nouvelle, chargée d'administrer le royaume pendant l'absence du roi. Cette régence, composée du duc de Mortemart, du baron d'Éroles, de l'évêque d'Onna, de M. Calderon, eut pour président le duc de l'Infantado. Son Altesse Royale ne s'occupait pas seulement d'organiser l'administration provisoire de l'Espagne : elle voulait envahir l'Andalousie, et formait, en conséquence, deux colonnes, fortes l'une de sept mille hommes sous les ordres du comte Bordesoult, l'autre de huit mille commandés par le général Baumont, chargées de marcher par différentes routes, et de se joindre à Séville, pendant que le duc de Reggio camperait avec la réserve aux environs de Madrid, et que cette capitale serait confiée à la garde de cinq mille Français.

Les ordres du prince généralissime furent exécutés avec autant de rapidité que de talent et de succès. Aucun obstacle ne contraria le général Bordesoult, heureusement secondé

par le duc de Dino et le prince de Carignan : il se porta sur Cadiz, dans l'espoir d'arriver à temps, pour empêcher que le roi Ferdinand fût enfermé dans l'île de Léon ; et le comte de Bourmont surmonta de son côté les difficultés qui lui fermaient l'Andalousie. Il fit son entrée à Séville, le 15 juin, aux acclamations de la population entière de cette immense cité. Le roi et sa famille venaient d'en sortir. Les cortès n'avaient pas plutôt appris l'entrée des Français à Madrid, et la marche de l'ennemi sur l'Andalousie, qu'ils avaient pris le parti de se retirer à Cadiz, et d'y faire conduire le monarque : ce qui avait déterminé le comte Bordesoult à précipiter sa marche vers cette ville.

Pendant que tout présageait la fin de la guerre, et que l'on obtenait les plus grands succès dans l'Espagne méridionale, les opérations des différens corps de l'armée dans la Biscaye, le royaume de Léon, les Asturies et la Galice, ne laissaient aucun doute sur la pacification prochaine de la Péninsule ; d'autant mieux que la contre-révolution que don Miguel venait d'opérer en Portugal enlevait aux constitutionnels espagnols un secours sur lequel ils avaient compté jusqu'alors ; et que deux flottes françaises allaient favoriser dans l'Océan le blocus de Saint-Ander, de Saint-Sébastien, et

la prise de la Corogne ; parcourir la Méditerranée, et, après avoir côtoyé la Catalogne, Valence, Murcie et Grenade, se rendre devant Cadiz, pour bloquer cette ville par mer, pendant qu'on l'attaquerait par terre.

L'entrée de la Galice s'ouvrait aux Français par la défection du constitutionnel Morillo qui, le 16 juillet, était venu se rendre à la division du général Bourk, avec toutes les troupes qu'il avait sous son commandement. La Corogne, ainsi dépourvue de tout moyen de défense, se soumit, sans la moindre démonstration de résistance, aux savantes dispositions et aux brillantes attaques du général Bourk, qui eut la gloire de faire reconnaître la régence à la ville qu'il venait de conquérir. Le maréchal duc de Conégliano, dans la Catalogne, où l'on se battait avec un acharnement égal de part et d'autre, pressait vivement Barcelone, en faisait le blocus, ainsi que celui de Tarragone ; et les sorties des assiégés, les marches et contre-marches de Mina, l'intrépidité et la constance de ce général, ne firent qu'irriter l'audace et la valeur des soldats français. Enfin, le comte Molitor, qui n'était resté qu'un moment à Valence, avait marché sur Alicante, enlevé la citadelle de Lorca sans tirer un coup de fusil, poursuivi et complètement battu Ballestéros dans différentes rencontres où l'on ne

tua pas un seul homme; et, après un dernier combat près de Campillo, où l'on s'était battu des deux côtés avec vigueur, ce général avait forcé Ballestéros à capituler et à reconnaître le gouvernement provisoire du roi.

Par la convention faite et signée, le 30 juillet, entre le général français et le général espagnol, le dernier devait ordonner aux généraux et aux gouverneurs de place, qui étaient sous ses ordres, de rentrer sous l'obéissance du roi, représenté par la régence; et il était en conséquence formellement stipulé, que lui Ballestéros, les chefs, officiers et soldats du corps qu'il commandait, conserveraient grades, emplois, distinctions, soldes, et qu'aucun d'eux ne pourrait être inquiété ni poursuivi pour ses opinions ou faits analogues, antérieurs à la convention. Cet acte important pacifia momentanément le royaume de Grenade, celui de Murcie et la partie de l'Andalousie qui y confine; et, pour rendre la paix durable, il ne fallait sûrement qu'exécuter fidèlement la convention; comme, pour la rendre complète et générale en Espagne, il n'aurait fallu que céder aux nobles sentimens qui dictèrent l'ordonnance d'Andujar : mais n'anticipons pas sur les faits. Cadiz était bloqué par terre et par mer, et l'on vient de voir la situation respective des constitutionnels et des

royalistes, sur les différens points de la Péninsule.

Le prince généralissime se détermina à aller lui-même à Cadiz, pour y encourager les troupes par sa présence, partager leurs dangers, et pousser les travaux du siége. Il partit de Madrid le 28 juillet, d'autres disent le 1er août; et ce fut le 8 de ce dernier mois qu'en passant à Andujar, S. A. R. rendit l'ordonnance dont nous parlions à l'instant. Cette ordonnance prescrivait aux autorités espagnoles de ne faire aucune arrestation pour motifs politiques, sans l'autorisation des commandans des troupes françaises dans l'arrondissement desquels elles se trouveraient. Ces chefs militaires devaient faire élargir les personnes arrêtées arbitrairement, et notamment les miliciens rentrant dans leurs foyers.

Les commandans français étaient autorisés à faire arrêter les autorités espagnoles, en cas de contravention de leur part à cette ordonnance, qui plaçait en même temps les journaux et journalistes sous la surveillance des mêmes commandans militaires. Mais, peu de temps après sa publication, l'exécution de cet ordre suprême éprouva de grandes entraves; plusieurs protestations à ce sujet parvinrent à la régence, de la part des différens corps royalistes espagnols; et, la régence elle-même

ayant réclamé le libre exercice de son autorité, on donna à l'ordonnance d'Andujar des interprétations qui annulèrent presque entièrement son but primitif; et un grand nombre de détenus, mis d'abord en liberté, furent réincarcérés de nouveau.

Aussitôt son arrivée devant Cadiz, son Altesse Royale fit faire la reconnaissance de la ligne depuis le Trocadéro jusqu'à Santi-Petri. Les travaux furent poussés avec célérité devant ces deux forts; et plusieurs batteries y furent construites. On exerça les troupes à l'embarquement et au débarquement; et un grand nombre de chaloupes canonnières et de bombardes furent mises à la disposition du contre-amiral Hamelin. Plusieurs reconnaissances furent aussi dirigées sur la côte occidentale de l'île de Léon, pour s'assurer des passes de débarquement. Le 30 août, la tranchée ayant été poussée suffisamment loin devant le fort du Trocadéro, le prince ordonna l'attaque pour la nuit suivante.

Les troupes furent formées en trois colonnes d'attaque, de front, de droite et de gauche, commandées par le lieutenant-général vicomte Obert et les maréchaux de camp. Ces troupes, entrées dans la tranchée, la suivirent dans un tel silence jusqu'à son couronnement, à soixante pas de l'ennemi, que ce dernier ne s'aperçut

qu'il allait être attaqué qu'à l'instant où la tête de la première colonne sortit de la tranchée. Cette colonne s'avança aussitôt, malgré le feu violent de l'ennemi, dans la coupure qui isole le Trocadéro, large de trente-cinq toises, et ayant alors une profondeur de quatre pieds et demi d'eau.

Cet espace franchi, la colonne se précipita sur les retranchemens entre la seconde et la troisième batterie de l'ennemi, et fit plier les troupes qui les défendaient. Le général Goujon, qui suivait cette première attaque, dirigea aussitôt ses troupes, formées par division, sur la gauche et la droite de la ligne ennemie, pour s'emparer des autres batteries qui l'appuyaient. Cette manœuvre réussit également; et nos soldats, qui ne pouvaient plus faire usage de leurs cartouches, mouillées au passage de la coupure, renversèrent à la baïonnette tout ce qui voulut opposer de la résistance.

Le comte d'Escar, après avoir franchi tous les obstacles et appuyé les attaques des premières troupes, marcha avec rapidité sur les réserves ennemies, établies au moulin de la Boulette.

La troisième colonne d'attaque avait surmonté les difficultés avec la même promptitude que les deux premières. Le vicomte Obert, qui la dirigeait, ordonna au comte d'Escar de

suivre l'ennemi dans toutes ses directions : ce qui fut aussitôt exécuté. Les constitutionnels prirent alors la fuite, pour regagner par des sentiers inconnus à nos troupes, les maisons situées près de l'embouchure du canal qui sépare le Trocadéro de l'île et du fort de Saint-Louis. Il ne fut plus dès lors possible de les atteindre dans l'obscurité, à travers les marais ; et le comte d'Escar, sans avoir perdu un seul homme dans cette mémorable bataille, reforma ses troupes pour attendre le jour.

Aussitôt qu'on eut pu reconnaître cette position que l'ennemi occupait au nombre de cinq à six cents hommes commandés par le colonel Gaudiche, nos troupes s'y portèrent en deux colonnes d'attaque aux ordres du capitaine Couté du trente-sixième de ligne, et du colonel Farincourt du trente-quatrième. Alors l'ennemi, attaqué sur son front et sur sa gauche, après une assez longue résistance, fut forcé de mettre bas les armes, mais ne perdit pas un soldat.

Le résultat définitif de ces deux attaques fut donc la prise de possession du Trocadéro et du fort de Saint-Louis sans effusion de sang ; l'enlèvement des lignes de retranchement et de toutes les batteries formant un total de cinquante-trois pièces d'artillerie avec leurs approvisionnemens, et mille à onze cents prisonniers, parmi lesquels était le colonel Gaudiche.

L'ennemi avait eu en outre, selon les bulletins, cent vingt hommes tués, et environ trois cents blessés, et avait perdu une grande quantité d'armes et de munitions qui furent ramassées sur le champ de bataille; de sorte que, sur les dix-sept cents hommes qui composaient la garnison du Trocadéro, trois cents au plus étaient parvenus à se sauver dans les barques. De notre côté, nous avions en tout cinq hommes tués et cent dix blessés, toujours selon les bulletins.

La prise du Trocadéro porta le découragement dans le parti des cortès. Le prince généralissime, voulant profiter de sa victoire, s'occupa sans relâche des travaux du siége, et surtout de l'établissement des batteries destinées à gêner la navigation des bâtimens de l'ennemi, ainsi que des ouvrages qu'il avait près de la place. Les opérations du siége furent poussées avec tant de rapidité, que, le 4 septembre, des obus, partis des batteries françaises, incendièrent d'immenses magasins de bois situés près de Puntalès.

Immédiatement après cet événement, dans la nuit du 4 au 5, un bateau parlementaire amena à nos avant-postes le général Alava, porteur d'une lettre du roi d'Espagne, pour S. A. R. le duc d'Angoulême. Le prince ne reçut point le général espagnol, et envoya le

duc de Guiche à Cadix porter sa réponse à la lettre du roi. L'objet de la mission d'Alava était de faire des propositions pour rendre la place et mettre en liberté le roi Ferdinand et sa famille, après s'être engagé d'avance à donner une constitution formée sur certaines bases. Le prince généralissime, fidèle au principe énoncé par le roi de France dans une occasion solennelle, que les institutions politiques doivent émaner de l'autorité royale, donnait pour *ultimatum*, la présence du roi Ferdinand dans le camp français, et l'entrée des troupes sous ses ordres dans Cadix. Les hostilités, interrompues durant ces communications, devaient recommencer, si les conditions proposées n'étaient pas acceptées.

Pendant que le duc d'Angoulême dictait ses lois aux cortès, la Biscaye, les Asturies, la Navarre, la Catalogne et le royaume de Grenade prenaient une face nouvelle. Santona, Saint-Sébastien étaient tombés au pouvoir du troisième corps. Pampelune n'avait pu résister à l'impétuosité des troupes commandées par le maréchal Lauriston. Le duc de Conegliano était aux portes de Barcelonne et de Tarragone; le fort imprenable de Figuières avait capitulé. Le baron de Damas avait déterminé deux mille soldats constitutionnels à mettre bas les armes.

Le comte Molitor poursuivait les restes de l'armée de Ballesteros, et cet intrépide défenseur des cortès rendait ses armes, ainsi que trois de ses aides-de-camp, au général Latour-Foissac.

Telle était la position militaire de l'Espagne, au moment où Cadiz rejetait les propositions du duc d'Angoulême, et où cette ville était vivement pressée par terre et par mer. Le 20 septembre, le vaisseau *le Colosse* et deux frégates, après une canonnade de deux heures et demie, faisaient capituler le fort Santi-Petri. Le 23, quinze bombardes et obusières françaises et espagnoles, sous les ordres du contre-amiral Duperré, s'approchèrent à huit cents toises des assiégés et lancèrent, pendant deux heures et demie des bombes et des obus, auxquels la ville répondit par ses forts et ses batteries. Le 25, une partie des troupes devant Cadiz s'embarqua au port de Rota, pour se porter sur l'île de Léon, sous les ordres du lieutenant-général de Bourmont; et l'attaque de cette île devait avoir lieu le 30 au matin.

Dans cet état de choses, le général Valdès fut envoyé en parlementaire au prince généralissime, pour lui faire de nouvelles propositions; elles furent rejetées; et, pour être plus à portée des opérations qui allaient avoir lieu,

S. A. R. porta, le 27, son quartier général à Chiclana.

Le lendemain, les dispositions hostiles furent changées tout-à-coup en dispositions pacifiques. Au sortir de la messe, le duc d'Angoulême reçut une lettre du roi d'Espagne, qui lui annonçait qu'il était libre, que les cortès étaient dissoutes, et qu'il allait se rendre au port Sainte-Marie. Le roi ajoutait qu'il avait promis de ne rechercher personne pour cause d'opinions politiques, mais rien de plus, et qu'il ne devait s'occuper de son gouvernement que lorsqu'il serait rentré dans sa capitale.

En effet, le 1er octobre, Ferdinand VII arriva au port Sainte-Marie avec sa famille, amené jusqu'à terre par le général Valdès, qui retourna ensuite à Cadiz. Le duc d'Angoulême avait quitté Chiclana pour aller recevoir Sa Majesté Catholique.

Rétabli dans la plénitude de sa souveraineté, le monarque espagnol remercia la régence, et lui ordonna de cesser ses fonctions. Le duc de l'Infantado, président de cette junte de gouvernement, fut nommé commandant directeur de la garde royale et de toute l'armée espagnole, et le général Campana gouverneur de Cadiz. Ces nominations et quelques autres vinrent à la suite de la destitution des personnes qui se trouvaient revêtues des pre-

mières dignités de la couronne pendant la captivité du roi.

Il parut aussi un décret daté du port Sainte-Marie, qui déclarait nuls tous les actes du gouvernement constitutionnel, depuis le 7 mars 1820, l'autorité royale ayant cessé, dès cette époque, de jouir de la plénitude de ses attributions.

Le 2 octobre, le roi d'Espagne partit pour Séville, suivi de toute sa cour, après avoir assisté avec toute sa famille et Son Altesse Royale, à un *Te Deum* chanté dans la cathédrale du port Sainte-Marie; et, le 3, nos troupes firent leur entrée dans Cadiz. Des courriers furent expédiés à tous les corps d'armée constitutionnels, avec des lettres du roi d'Espagne, portant l'ordre de mettre bas les armes, de désarmer et de licencier les miliciens. Le général Bourmont eut le commandement des troupes françaises en Andalousie.

Ferdinand VII fit son entrée à Madrid sur un char de triomphe, et au milieu d'une populace immense, qui faisait retentir l'air de *vive le roi absolu*.

Nous terminerons ici l'histoire de l'Espagne. Les malheurs que ce beau pays a éprouvés depuis cette époque tiennent à un système de gouvernement trop contraire à la raison et à la justice, pour pouvoir durer; et, sans doute,

l'Espagne est destinée à connaître un jour, ainsi que les autres peuples, les bienfaits d'une administration éclairée, et d'institutions favorables à la fois à la monarchie et à la liberté.

NOTICE

SUR LES VOYAGES EN GÉNÉRAL,

ET

SUR UN VOYAGE DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

EN PARTICULIER.

Parmi les occupations que la mode encourage de nos jours, il n'en est peut-être pas de plus raisonnable que le goût des voyages, soit qu'on le considère comme un moyen de s'instruire, de rétablir sa santé, de tempérer ses chagrins, soit que l'ambition d'être utile et d'avancer le progrès des sciences en soit le véhicule. Il est singulier qu'un usage qui réunit autant d'avantages et d'agrémens ait été si peu en vogue jusqu'au milieu du siècle dernier. Si l'on écrivait l'histoire des voyageurs français, on verrait que la plupart furent des missionnaires, des pélerins, les autres des commerçans ou des naturalistes et quelques publicistes; aucun homme du monde ne dépassait les frontières. Les premiers qui parcoururent la Suisse en parlèrent comme d'une découverte, et fu-

rent regardés à leur retour comme des gens extraordinaires. Presque tous les voyages écrits avant cette époque ne traitent que des lois, de l'étiquette des cours, et des négociations diplomatiques; ils sont entièrement à refaire sous le rapport des arts, des tableaux de la nature, des connaissances astronomiques et géologiques, et même de tout ce qui concerne l'économie publique et particulière. Plusieurs circonstances contribuèrent à rendre plus général le goût des voyages dans les derniers temps. La guerre d'Amérique obligea beaucoup de Français à voyager dans les provinces anglaises de ce pays, et leur donna l'envie d'en connaître la langue et les coutumes. Les idées philosophiques qui se développaient alors, et l'étude de différentes branches de l'administration tournèrent l'attention vers l'Angleterre, dont on voulut adopter les lois, les usages et les améliorations en tous genres; d'un autre côté le goût des arts, qui s'introduisit dans la société vers la fin du règne de Louis xv, la découverte d'Herculanum et de Pompeïa inspirèrent le désir de connaître l'Italie et la Grèce; enfin la poésie descriptive, si à la mode depuis trente ans, développa les grandes beautés de la Nature, et apprit à en sentir tout le prix. Une sorte de prestige se répandit alors sur les monumens de l'antiquité, sur ceux de la renais-

sance des arts, et sur les sites pittoresques des pays de montagnes.

Si les idées nouvelles encouragèrent les voyages, les voyages à leur tour perfectionnèrent les idées : ils ramenèrent dans les formes des édifices, dans les costumes, les meubles, les tableaux, une pureté de style, une convenance qui s'étaient perdues depuis long-temps ; ils produisirent dans les ouvrages de littérature une fidélité de description quelquefois minutieuse, mais toujours intéressante ; ils apprirent surtout, dans des sujets plus sérieux tels que les lois et les mœurs des nations, à chercher le vrai et le juste en tout, sans préjugé d'amour-propre national, ou vanité d'ignorance. Ils firent connaître qu'il n'est point de peuple qui par des rapports particuliers n'ait perfectionné quelque chose plus qu'ailleurs, quoique peut-être il soit en arrière des autres pays sur tout le reste. De là plus d'impartialité dans les opinions et les jugemens, moins de prétentions dans le commerce de la vie.

Le goût des voyages était cependant trop nouveau pour avoir pu s'étendre à la fois sur tous les pays qu'il était intéressant de connaître. Il se forma à cet égard, comme dans tous les usages qui commencent à s'établir, une habitude d'imitation, une espèce de routine

que l'on se contenta de suivre. Il se traça en Europe une ligne que tous les voyageurs adoptèrent machinalement, suivant les différentes raisons qui les entraînaient hors de chez eux. Les gens malades allaient à Nice, à Montpellier; les plus entreprenans à Pise; les naturalistes suivaient les pas de M. de Saussure, parcouraient les glaciers de la Suisse, et grimpaient aux sommets du Mont-Blanc: les amateurs des arts traversaient l'Italie par la route de poste, sans penser qu'à droite et à gauche et dans tout l'intérieur des Appennins ils laissaient les plus beaux sites de la nature et les monumens les plus curieux. Enfin les économistes ne croyaient rien pouvoir apprendre hors de la patrie de Smith et d'Arthur-Young.

Il arriva de là que l'on eut bientôt cent ouvrages descriptifs sur quelques pays, et aucun sur ceux qui n'étaient pas compris dans la nomenclature connue. L'Espagne fut longtemps du nombre des contrées négligées: ne se trouvant sur le chemin d'aucun autre royaume, elle fut laissée à l'écart, et n'entra pas même dans ce que les Anglais appellent le *grand voyage* (*the grand tour*), qui dure deux ans, et qui fait partie chez eux de l'éducation des gens riches autant que la rhétorique et la philosophie.

Il faut avouer cependant qu'aucun pays de l'Europe ne réunissait plus d'avantages que

l'Espagne pour toutes les classes de voyageurs. Ceux que leur santé entraînait hors de leur patrie auraient trouvé dans quelques provinces de ce royaume une température telle qu'il n'en existe peut-être nulle part. Je doute que l'on puisse rien imaginer de comparable à l'air balsamique et doux que l'on respire l'hiver dans la plaine de Valence (vega de Valencia), dans celle de Murcie, dans les environs de Séville, et quelques parties de l'Estremadure. Je me suis baigné dans le *Bétis*, aujourd'hui Guadalquivir, le 20 février. L'Espagne renferme des eaux minérales en plus grande quantité et d'une qualité supérieure à celles que l'on peut trouver dans toute l'Europe. La plus grande partie n'a pas été analysée ; mais celles qui l'ont été et qui sont fréquentées produisent de tels effets, qu'elles sont les remèdes uniques à des maladies difficiles à traiter ailleurs par les plus forts médicamens. Il en existe dans presque toutes les provinces, principalement dans l'Andalousie. Les fruits sont d'une qualité au-dessus de tout ce que l'on connaît, et ne sont nulle part aussi variés. On a vu des guérisons extraordinaires uniquement opérées par le jus des cannes à sucre et les dattes. En général, le climat est assez tempéré ; et les étés n'y sont peut-être pas aussi chauds que dans certains pays du nord. A l'exception du plateau des Cas-

tilles et de quelques parties de l'Andalousie, le reste du pays est garni de montagnes ou situé sur les bords de la mer, et rafraîchi par les vents d'est et de nord; il n'y règne point d'ailleurs de ces impressions atmosphériques qui causent des maladies en d'autres pays, et qui en détruisent tout le charme, tel que *la Cativa aria* des environs de Rome depuis Radicofani sur la route de cette ville à Naples; et les fièvres des Calabres, qui firent périr Virgile, *Calabri rapuêre*, et qui arrêtent encore aujourd'hui les progrès de la population.

Quel est le pays où ceux qui s'occupent de l'histoire naturelle peuvent trouver plus d'objets intéressans? Les trois quarts des montagnes de l'Espagne sont composés de marbres et d'albâtre admirables. La Catalogne seule en renferme cent soixante-dix-sept espèces différentes, sans compter le jaspe de Tortose. Le marbre vert de Grenade et sa couleur de chair ont un brillant à l'œil et une finesse au toucher qui les mettent de pair avec les plus belles matières orientales. Les mines d'or et d'argent, de cinabre et de plomb enrichissent encore plusieurs des provinces de l'Espagne. Une flore et un herbier de ce royaume sont des ouvrages qui manquent, et qui n'offriraient nulle part autant de richesses végétales.

Ceux que l'amour des arts, des souvenirs

historiques et des monumens de l'antiquité intéressent parcourront en Espagne les ruines de Sagonte, de Numance, de Tarragone, de Mérida; le théâtre des campagnes d'Annibal, des Scipions, des malheureux fils de Pompée: ils se reposeront à l'ombre des antiques cyprès de la fontaine de Sertorius, et liront le nom de *très-bon* sur les inscriptions, dans la patrie de Trajan et d'Adrien. Mais les monumens que le peuple romain répandit avec profusion dans toutes les parties de l'empire ne sont point les seuls en Espagne: un peuple moins puissant, quoique aussi célèbre, moins connu, quoique aussi digne de l'être, a laissé dans ce pays les seuls monumens qui existent peut-être de sa grandeur. Les Arabes ont passé des siècles à broder, pour ainsi dire, les murs de Grenade et de Cordoue, à les revêtir d'un ensemble d'ornemens dont la grâce, la légèreté des détails égalent la noblesse dans les masses. Pendant que ces peuples voluptueux ornaient ainsi dans le midi, les bains, les cabinets mystérieux de leurs sérails, les Goths élevaient dans le nord les sombres et austères monumens de leur culte. Des forêts de colonnes soutenant des voûtes pointues, éclairées par des vitraux de couleur tranchante; des grilles de fer immenses, chargées d'ornemens sculptés au marteau; des mausolées de marbre jetant

de longues ombres sur les inscriptions funéraires, offrent un autre genre de monumens plus solennels et plus historiques ; enfin l'époque de la renaissance des arts dans le siècle des Médicis arriva sous le règne de Charles-Quint ; et l'on peut croire que l'Espagne, qui à cette époque dominait le reste de l'Europe, ne lui fut pas inférieure dans ce genre de gloire. Les personnes enfin pour qui la connaissance de la politique, des lois, des coutumes a des charmes, trouveront en Espagne un peuple primitif, dont le caractère est dans toute sa pureté, et une terre vierge, dont le principe est dans toute sa force. La moitié de ce beau pays est encore en friche ; mais l'autre moitié prouve ce qu'il pourrait devenir. Toutes les productions y sont d'une qualité remarquable : le blé n'y perd que 5 pour 100 à la mouture, tandis qu'il en perd 15 partout ailleurs. Les olives y sont deux fois plus grosses qu'en Provence, et fourniraient une huile aussi bonne, si on savait la bien faire. Les vins de Malaga, de Xerez et d'Alicante sont assez connus. Les laines feront encore long-temps l'admiration et la jalousie des peuples voisins. C'est en Espagne seulement que l'on trouve des forêts de palmiers sans traverser le désert, et des plantations de cannes à sucre sans y voir l'escla-

vage. Quant à l'organisation sociale, aux moyens de développement, nous ne répéterons pas ce que nous avons dit plus haut. L'Espagne est appelée à de hautes destinées; et les améliorations en tout genre qu'elle doit un jour éprouver, rendront les voyages encore plus intéressans et sans doute plus commodes. Les principales raisons qui jusqu'à présent ont éloigné les voyageurs, ce sont les inconvéniens sans nombre que l'on éprouve pour parcourir ce pays : les chemins y sont rares, les auberges mauvaises, les moyens de transport lents, chers et incommodes. Si l'on remédiait à ces trois inconvéniens, il n'y a point de doute qu'aucune contrée ne présenterait autant d'agrémens dans tous les genres. On traverserait pour s'y rendre les plus belles provinces de la France; on suivrait d'un côté les bords de la Loire, de l'autre ceux du Rhône; on passerait les Pyrénées par des chemins commodes et faciles, sans rencontrer les tempêtes, les avalanches du Mont-Cénis, les débordemens des rivières du Piémont, etc. Les personnes que leur santé amène à Barrège n'auraient que quelques lieues à faire pour passer l'hiver le plus doux de l'autre côté des Pyrénées. Mais il faut pour cela que les voyages soient plus faciles. En attendant que le

pays soit organisé comme il doit l'être, je vais donner une idée de ce qu'il est, et des différentes manières d'y voyager.

MANIÈRE DE VOYAGER EN ESPAGNE.

Il n'y a de postes pour les voitures en Espagne que sur la seule route de Madrid à Cadiz, et de Madrid aux différentes maisons royales. Le projet du comte de Florida Blanca, à qui l'on doit cet établissement, était de le rendre commun à toutes les grandes communications du royaume. Il avait également établi une diligence de Bayonne à Madrid, où les voyageurs ne payaient que 12 piastres, et faisaient ce trajet très-promptement; mais les réclamations des voituriers et des aubergistes, la perte surtout qui en résultait pour la caisse royale, arrêtèrent ce genre d'entreprise, et firent même suspendre celui qui était commencé. La poste de Madrid à Cadiz et celles qui conduisent aux maisons royales continuent néanmoins de subsister, et offrent un modèle pour les autres routes. On n'aurait rien à désirer à cet égard si les communications étaient par toute l'Espagne aussi belles et les voyageurs aussi bien servis. Cette poste est remplie par des mules; et on fournit des voitures à ceux qui n'en ont point : ce sont des carrosses à quatre roues, des chaises à deux places, des *solitaires*

ou cabriolets à une seule place. Ces voitures sont de différentes espèces ; il y en a de plus belles et plus commodes qu'on appelle *distinguées* et qu'on paie plus cher. Le tableau suivant des prix des postes de Madrid aux différentes maisons royales fera connaître à peu près les frais de cette manière de voyager.

De Madrid..........	Au Pardo. 1 lieue.			A Aranjuez et à l'Escurial. 7 lieues.			A Saint-Ildephonse. 15 lieues.		
	réaux de veillon.	fr.	c.	réaux de veillon.	fr.	c.	réaux de veillon.	fr.	c.
Un *tiro* ou six mules avec un carrosse à soi.	45	11	11	294	72	10	616	152	10
Idem avec un carrosse de la poste	45	11	11	336	82	96	700	172	84
Quatre mules.........	39	9	64	196	48	40	420	103	70
Deux mules avec onze chaises à deux places.	26	6	43	147	36	31	308	76	5
Idem une chaise de la poste..............	32	7	90	175	43	22	364	89	88
Idem et chaise *distinguée*..............	36	8	89	189	46	67	392	96	79
Mules, avec un solitaire à soi..............	20	4	94	98	24	20	210	51	86
Idem et solitaire de la poste..............	24	5	93	126	31	12	266	65	69
Idem et solitaire *distingué*..............	28	6	91	140	34	57	294	72	60

Quant à la route de Madrid à Cadiz, voici ce qui la concerne : La poste est obligée de mener deux personnes dont le bagage n'excède pas le poids de deux cents livres, avec deux chevaux;

et le prix est de 4 réaux 3 quartillos (1 franc 18 centimes) par lieue pour chaque cheval; ce qui joint aux 2 réaux de tarif pour le postillon et à 4 réaux que l'on paie pour la voiture lorsque l'on n'a pas la sienne, porte la dépense de la route par lieue (*legua*) à 12 ou 13 réaux (3 francs 21 centimes); mais alors on est très-bien mené, et on fait, par exemple, les 100 lieues de Madrid à Cadiz en quatre jours et quatre nuits. L'étendue des postes varie dans les différentes routes; mais, comme on ne compte que par lieues, on ne peut pas être trompé. On trouve un petit livre de poste dans toutes les grandes villes, et il est bon de s'en munir; mais ce qui est plus nécessaire et sans quoi on ne vous donnerait pas de chevaux, c'est de prendre la permission des directeurs et administrateurs des postes. On paie pour cette permission 37 réaux et demi (9 fr. 27 c.) par personne.

Si la poste pour les voitures n'est établie que sur la route de Madrid à Cadiz, elle l'est sur toutes les autres communications pour les gens à cheval; et, comme elle est la seule et que les chevaux du pays sont excellens, elle est très-perfectionnée. J'ai fait à franc-étrier le voyage de Lisbonne à Madrid en trois jours sans me fatiguer, tant le galop allongé des chevaux est doux. Cependant la poste à franc-

étrier parcourt rarement les grandes routes, mais le plus souvent des chemins de traverse ou les anciennes grandes routes qui sont aujourd'hui abandonnées. On est toujours précédé d'un postillon, en quelque nombre que l'on soit. La première poste se paie double en sortant de Madrid ou des maisons royales, lorsque la cour s'y trouve. Le prix des chevaux varie : il est dans toutes les provinces de la couronne de Castille le même que pour les voitures de 4 réaux 3 quartillos (1 fr. 18 c.) par lieue pour chaque cheval, mais il est de 5 réaux et demi (1 fr. 37 c.) dans la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, et le royaume de Valence, outre les 2 réaux de tarif par poste pour le postillon, prix que l'on augmente ordinairement. On est expédié promptement; et, pour peu que l'on ait une bonne santé et une bonne selle anglaise, cette manière de voyager est la plus expéditive et la plus commode; on peut même transporter avec soi beaucoup de bagage : le postillon se charge de votre portemanteau, qui peut peser jusqu'à soixante livres. Il est rare cependant que les voyageurs qui veulent connaître l'Espagne prennent cette voie, qui ne laisserait pas le temps d'examiner, et ne conduirait que par des routes peu intéressantes.

La véritable manière de voyager en Espagne

est en suivant l'usage ordinaire, c'est-à-dire en louant des chevaux ou en les achetant, si on se destine à faire un long séjour dans le pays. On trouve dans toutes les villes considérables des voituriers qui, presque tous, sont de Valence, de Murcie ou de Catalogne, et qui conduisent partout les voyageurs; ils vont même jusqu'à Perpignan, Bordeaux et Lisbonne. Leur journée est de six à huit *leguas*, tout au plus de douze lieues de France; et leurs prix sont en raison du nombre des mulets. On les paie ordinairement deux piastres par jour (10 fr. 70 c.) chacun; mais il faut observer ce qui suit :

On loue une voiture, soit exprès, soit de retour. Dans le premier cas, il faut payer le voyage au lieu où vous allez, ainsi que le retour : ce qui, pour de grandes distances, fait une somme considérable; mais il est rare que l'on soit obligé de louer exprès, parce que, le plus souvent, la plupart des voituriers vont dans les grandes villes par spéculation [1]. Ainsi, dans les auberges considérables de Madrid, Cadiz, Séville, Badajoz, etc., on rencontre tous les jours des courtiers de voitures (*corredores de carruages y coches*) qui ont la liste de toutes les voitures, et qui sont chargés

[1] Cette page et les trois suivantes, ainsi que quelques autres renseignemens, sont pris d'une notice de M. Fischer sur la manière de voyager en Espagne.

de leur trouver des voyageurs. Il est donc facile d'avoir des *voitures de retour;* alors on ne paie que le simple voyage que l'on fait; mais il faut traiter avec eux de sang-froid, et ne faire aucune attention au conseil des aubergistes, ni au cri des courtiers, et insister absolument sur cette condition. Dès qu'ils s'aperçoivent qu'on ne veut pas leur accorder davantage, le voiturier vient lui-même, et cherche à s'arranger avec vous. S'il arrivait, ce qui n'est pas rare, que plusieurs voituriers qui partent pour la même ville, et surtout pour les ports de mer, où ils aiment à aller de préférence, se trouvassent sur la place, vous auriez le choix, et pourriez même quelquefois leur faire diminuer leur prix de quelques piastres.

Ainsi donc la première règle qu'il faut observer, c'est de convenir qu'on ne paiera pas le retour; la seconde, c'est d'éviter d'être trompé sur le nombre des journées. Par exemple, Bayonne est éloignée de soixante *leguas* de Madrid, et on peut commodément faire ce voyage en huit jours. Le prix de six mulets, à chacun deux piastres par jour, monte, pour huit jours, à 96 piastres (513 fr. 40 c.); mais un voiturier de mauvaise foi peut y employer dix journées, soit pour ménager ses mulets, soit pour se faire payer deux journées de plus. Afin d'éviter cet inconvénient, il faut, avant de partir, prendre

des informations exactes, et stipuler avec le voiturier qu'il fera cette route dans un espace de temps raisonnable et convenu, sous peine de perdre un tiers du prix qu'on lui accorde. La troisième règle est de ne jamais convenir de donner un liard de plus, ni pour le cocher, ni pour les mulets, ni pour droits de douane ou réparations, etc. Si le voyageur s'avise de défrayer les voituriers pour le dîner, ou d'accorder d'autres mulets, le nombre étant toujours fixé à deux, cela monterait par jour à une dépense énorme; on fait donc mieux de leur promettre en général un pour-boire raisonnable, à peu près de quatre piastres (21 fr. 40 c.). Il ne faut pas non plus convenir de leur payer le tabac, ce qu'ils vous demandent très-souvent; un voyageur sans expérience regarderait cela comme une bagatelle; mais il ne tarderait pas à éprouver avec quelle effronterie les voituriers abuseraient de son indulgence, et avec quelle libéralité ils feraient, à ses frais, dans toutes les auberges, des provisions à leurs connaissances; en effet, le prix du tabac, en Espagne, est de 3 piastres la livre (16 fr. 5 c.), ce qui ne laisse pas que de faire une somme forte. Il vaut bien mieux, sur la route, leur donner des cigares, dont ils vous savent alors un gré infini. Quatrième règle : comme, en payant les six mulets, on obtient un droit exclu-

sif sur la voiture, il n'est pas permis au voiturier, sans votre consentement exprès, de se charger d'une autre personne, même sur son siége; mais le voyageur est en droit de sous-louer ou de faire occuper *gratis* les places vides. Cinquième règle : s'il vous prenait envie de vous arrêter en chemin une journée dans quelque endroit, il faut que le voiturier s'y prête, bien entendu que vous lui payez sa journée; il en est de même si vous vouliez faire un détour sur tel ou tel endroit; et, dans ce cas, trois ou quatre *leguas* seraient comptées pour une demi-journée. Mais comme il est quelquefois de l'intérêt des voituriers mêmes de faire reposer leurs mulets, on parvient souvent, dans ces occasions-là, à leur faire diminuer un tiers de la somme. Sixième règle : le voiturier est obligé de répondre de chaque malle ou ballot que vous lui confiez, excepté dans le cas de vol avec violence. Septième règle : en faisant ses conventions pour ce prix, il ne faut pas oublier d'exprimer la monnaie avec laquelle le paiement doit se faire; car, comme à Barcelonne, par exemple, et à Bilbao, on gagne sur l'argent, ils ont coutume, dans le premier cas, de ne demander que des doublons ou des quadruples [1]; et, dans le dernier, des piastres. On

[1] Le doublon vaut environ 19 fr. 50 c., et le quadruple 81 fr.

doit donc convenir de les payer avec la monnaie que l'on a sur soi, et ne pas s'engager à changer exprès pour leur payer l'appoint.

On imagine aisément qu'un voyageur qui va seul ne sera guère tenté de louer pour lui une voiture à six mulets. On ne se sert de celle-ci qu'en allant en famille, ou pour des sociétés de voyageurs. Quand on est seul, on fait mieux de se borner à une seule place. Dans le cas où le voiturier ne trouve pas à louer sa voiture en totalité, il cherche plusieurs voyageurs, et loue alors la première place à raison de trois ou quatre piastres, et les autres pour quelque chose de moins ; ces places sont souvent proposées dans les affiches. Si donc les deux ou trois premières sont déjà prises, le voiturier, pour accélérer son départ, vend fréquemment la dernière place à raison d'une piastre ou d'une demi-piastre par jour (5 fr. 35 c. ou 2 fr. 67 c.). Au reste, les deux premières places donnent le droit de porter avec soi une malle ; cependant les voituriers ne font pas difficulté de prendre des porte-manteaux, des paquets, etc.

S'il arrive qu'il ne se trouve pas des places particulières, le voyageur peut prendre une demi-chaise (*calechin*) ; sur quoi, par rapport au retour, il faut observer ce que nous avons dit ci-dessus. On paie alors deux piastres par jour

(10 fr. 70 cent., pour un mulet. Si votre bagage est peu de chose ; c'est-à-dire s'il ne passe pas 50 livres, vous pouvez, pour alléger la dépense, prendre avec vous un autre voyageur. Pour déterminer le poids permis, il suffit de savoir qu'on compte, à raison d'un mulet de trait, 750 à 800 livres. Les *calecheros* étant ordinairement propriétaires de leur voiture, et craignant de faire un long séjour dans les grandes villes, on peut fréquemment leur faire rabattre un tiers du prix ; mais il ne faut jamais oublier la précaution dont nous avons déjà parlé, savoir : de fixer le nombre des journées.

En général, il faut traiter les *calecheros* et *cocheros* d'une manière toute particulière. Point de dureté ni d'impolitesse, mais aussi point d'égards ou de déférence : un air sec et sérieux, et des manières tranquilles, égales ; de la dignité et une fermeté imperturbable, sont des qualités indispensables pour bien se tirer d'affaire avec cette sorte de gens. Au reste, on n'a pas besoin de faire avec eux d'écrit ; car, malgré leur caractère grossier, ils sont très-fidèles à leurs conventions. Au surplus, on peut leur faire signer l'accord convenu, et échanger avec eux un double, signé des deux parties. Les voitures qui sont d'usage en Espagne sont de trois espèces : les

volantes, ou calechines, les calechas, et les coches de culleras, toutes assez incommodes, mais en général fort solides. Les volantes ou calechines sont des petits cabriolets portés sur deux roues, fermés sur le devant par des rideaux de cuir, avec un siége à deux places, mais un peu serrées; ils sont traînés par une mule ou par un cheval, et conduits par un *volantero* ou conducteur, qui va tantôt à pied à côté de sa bête, tantôt s'asseoit sur une des barres du brancard. Ces petites voitures portent des charges assez considérables ; on peut y placer deux malles et un lit sur le derrière. Le prix en était assez modéré avant la dernière guerre : il était ordinairement de 20 ou 24 réaux de veillon, (4 fr. 94 cent. à 5 fr. 93 cent.) par jour, en les prenant pour l'aller et le retour; ils étaient plus chers, si l'on n'en payait point le retour, plus ou moins, selon la facilité de trouver des nouveaux voyageurs dans les lieux où l'on s'arrêtait. Ces prix ont doublé depuis la guerre. Ces voitures sont suspendues par des courroies extrêmement courtes et roides, de sorte qu'elles suivent tous les mouvemens des roues et du brancard, et qu'on y est durement et continuellement sécoué; elles sont ouvertes à tous les vents; les cuirs destinés à les fermer ne joignent jamais; elles restent toujours à

demi-ouvertes ; on y est exposé au vent, à la pluie, au soleil, à la poussière.

Les *calechas* sont également des espèces de cabriolets, de la même forme et de la même construction que les *volantes;* et on les confond presque toujours avec eux, mais elles sont plus larges et plus profondes. Elles sont tirées par deux mules ou deux chevaux, sur un desquels monte le *calechero* ou conducteur; celui-ci fait cependant presque toujours une partie du chemin à pied. Quoique ces voitures aient deux mules ou deux chevaux, elles n'en vont pas plus vite; elles font les mêmes journées que les *volantes;* on y gagne seulement d'y être un peu plus à son aise, et de pouvoir y mettre des charges plus considérables. Le prix en est un peu plus haut que celui des *volantes,* mais la différence n'est pas grande. On y est moins mal que dans les *volantes ;* on y est plus au large, mieux appuyé : quelques-unes sont mieux suspendues ; on y est mieux abrité ; mais il est rare d'en rencontrer, excepté en Portugal ; on ne trouve guère en Espagne que des *volantes* attelées d'un seul cheval.

Les *coches de culleras* sont des carrosses à quatre places, construits avec plus de solidité que d'élégance, assez bien fermés, mieux suspendus, où l'on est à son aise et beaucoup

plus commodément. Ils sont attelés de six mules, rangées de deux en deux et attachées entre elles et au timon par de simples cordes qui sont assez longues pour laisser une distance considérable d'une mule à l'autre; c'est ce qu'on appelle un *tiro*. Ces voitures sont conduites par deux conducteurs, dont le chef s'appelle mayoral, et l'autre zagal ou mozo : le premier en est comme le cocher, et le dernier le postillon; aucun d'eux ne monte jamais à cheval. Elles portent des charges très-considérables sur le derrière et sur le devant. Elles font presque toujours les mêmes journées que les *volantes* et les *calechas*, à moins que, par une convention particulière, que l'on paie toujours fort cher, le propriétaire ou le mayoral ne s'oblige à aller plus vite et à faire la route dans un nombre de jours déterminé. Le prix de ces voitures n'est point toujours le même : il varie selon les circonstances; mais on peut toujours calculer sur trois piastres par jour (16 fr. 5 cent.) pour deux personnes, et le moins deux piastres (10 fr. 70 centimes), si on est seul, sans compter le pour-boire du conducteur. La base de tous les prix et qui peut servir de guide, c'est une piastre (5 fr. 35 c.) par mulet et par jour, et une piastre ou demi-piastre (5 fr. 35 cent. ou 2 fr. 67 cent.) au moins pour le conducteur : il faut alors cal-

culer le retour, ce qui augmenterait beaucoup la somme; mais il est rare que l'on ne trouve pas des voitures de retour, comme nous l'avons dit plus haut.

L'allure des *coches de culleras* est assez singulière, amusante, quelquefois effrayante, mais toujours sans danger. On ne peut voir tranquillement des mules sans frein, sans guide, retenues seulement par des traits d'une longueur étonnante, qui leur permettent de s'éloigner, de se rapprocher, d'errer à l'aventure, parcourir des routes, souvent tortueuses, inégales, raboteuses, quelquefois escarpées, quelquefois encore peu frayées; on croit les voir à tous momens prêtes à renverser la voiture, à l'entraîner sur des montées scabreuses, à la jeter dans des précipices profonds; mais on est bientôt rassuré par la vigilance, par l'adresse active et prompte des conducteurs, par la docilité des animaux qui la tirent. Ceux-ci n'ont d'autre frein, d'autre guide, d'autre éperon que la voix de ceux-là; ils la connaissent, ils en connaissent les diverses inflexions et l'intention qui les dirige; ils y obéissent avec une promptitude étonnante : un cri du mayoral suffit pour les contenir et les diriger; sa voix les anime, les presse, accélère ou ralentit leur course, les fait tourner à droite et à gauche, les éloigne ou les rapproche, les

arrête sur-le-champ ; une mule s'écarte-t-elle, accélère-t-elle ou ralentit-elle sa course ? le mayoral l'appelle par son nom, qui est ordinairement celui d'un grade militaire, la Generala, la Capitana, la Commissaria ; il lui indique dans son langage ce qu'elle doit faire ; le docile animal l'entend, le comprend, lui obéit. Il les anime aussi et les redresse quelquefois en jetant sur celles qui s'écartent des petits cailloux, qui, sans les blesser, leur donnent un avertissement qu'elles comprennent. Le mayoral et le zagal sont en sentinelle sur le devant du brancard, qui leur sert de siége ; à la moindre apparence de danger, le zagal s'élance avec une activité incroyable, il marche à côté des mules, il les suit à la course, il les anime de la voix, il s'attache aux traits qui les contiennent et qu'il dirige. Quelquefois, s'il peut y avoir du danger, surtout dans les endroits difficiles, il se met à leur tête, il se place entre les deux premières mules, il les conduit avec intelligence ; il retourne ensuite à son poste jusqu'à ce qu'un nouveau danger l'oblige à recommencer la même manœuvre.

On voyage aussi en Espagne avec sa voiture ; mais alors il en coûte ordinairement le double au moins, le triple quelquefois ; car alors les conducteurs ne peuvent ramener personne ; et on est obligé de leur payer le retour. Ils

se règlent d'ailleurs d'après leur volonté; et il faut consentir à ce qu'ils demandent lorsqu'il n'y a pas assez de muletiers pour qu'il s'établisse entre eux une concurrence. Lorsque l'on voyage avec sa voiture, il faut d'abord payer à l'entrée de l'Espagne un droit considérable, ou bien être recommandé à un négociant des frontières qui réponde que vous sortirez votre voiture dans l'espace d'un temps prescrit. Il se fait aussi un changement à la voiture; et quelquefois on est retardé deux jours aux frontières pour adapter un nouveau timon qui convienne à l'attelage des mules : on y gagne cependant que le mayoral ne s'assied pas sur votre siége, qui reste libre pour les domestiques. Cette manière de voyager est sans doute fort chère; mais elle est la seule vraiment commode.

Si l'on ne veut prendre ni la poste ni des voitures de louage, on peut aller à cheval (*á caballo*), comme disent les Espagnols, même quand ils vont sur des mulets. Alors on loue un mulet avec son conducteur (*mozo de espuellas*, c'est-à-dire *garçon d'éperons*), et l'on fait la journée ordinaire de 6 à 7 *leguas* assez promptement, attendu que les conducteurs, qui en même temps font l'office de domestiques, sont ordinairement de très-bons piétons. Le prix d'un mulet est d'une piastre par jour (5 fr. 35 cent.); quelquefois cependant il est

d'une piastre et demie. Alors le conducteur, indépendamment de sa nourriture, a une autre demi-piastre pour sa peine. A l'égard de la nourriture, il suffit de convenir de deux mets ordinaires et d'un *quartillo* (chopine) de vin pour chaque repas; le surplus au gré du voyageur. Le conducteur dont nous parlons est ordinairement un compagnon de voyage fidèle et serviable, qui connaît parfaitement les routes pour les avoir parcourues bien des fois. C'est lui qui se charge d'arranger le dîner pour son maître, et qui, par ses relations dans les auberges, et la connaissance qu'il a des prix, réduit les comptes à un taux juste et raisonnable. On peut aller, avec ces conducteurs, de Vittoria jusqu'à Cadiz; et l'on ne paie point de frais de retour.

C'est ainsi que j'ai presque toujours voyagé en Espagne; et je suis persuadé que tous ceux qui adopteront cette manière s'en trouveront bien. Il faut seulement avoir de bons mulets et les louer pour long-temps, afin de n'en point changer sans cesse : le mieux serait de les acheter, et de prendre à son service un muletier jeune et intelligent. Rien n'est plus agréable que de parcourir ainsi à cheval cette belle terre d'Espagne : toutes les routes sont embaumées de l'odeur des plantes aromatiques ; l'aspect du pays varie sans cesse au milieu des

montagnes que l'on traverse, et d'où l'on découvre tantôt une vue étendue, tantôt un site sauvage et pittoresque.

On ne s'aperçoit d'aucun mauvais chemin à cheval, et en s'écartant de la route, on trouve différentes provisions à acheter en chemin, principalement du gibier. On couche la plupart du temps sur les paillasses; mais on les recouvre avec les couvertures de laine que l'on porte sur la selle de son cheval, et l'on s'enveloppe dans son manteau; une fois l'habitude prise, on dort aussi bien de la sorte que dans le meilleur lit, et on est prêt à partir au point du jour pour respirer l'air excellent du matin; on passe à sa toilette le moment de la chaleur au lieu où l'on s'arrête pour dîner, et l'on achève sa nuit par une heure de *siesta* après le dîner avant de se remettre en route le soir. Cette vie errante et libre dans un pays où la nature est belle et où les monumens sont curieux, a plus de charmes qu'on ne pense.

Les personnes à qui toutes ces manières sembleraient encore trop coûteuses peuvent voyager avec des charretiers (*arieros*); ceux-ci ont, ou seulement des mulets, ou des voitures. Dans le premier cas le mulet coûte une piécette la lieue, ou une piastre pour cinq lieues; et le voyageur est en droit d'avoir un bagage de dix ou onze arrobas, c'est-à-dire de deux cent

cinquante à deux cent soixante-douze livres. Alors même on n'a pas besoin d'aller en ligne avec les autres mulets qui marchent ensemble; mais on prend, si l'on veut, les devans pour arriver de meilleure heure aux auberges; seulement il faut faire attention qu'on ne vous donne pas un mulet boiteux, aveugle ou rétif, ce qui arrive assez souvent; cette manière de voyager n'entraîne ni frais de relais ni aucune autre dépense.

Quand on n'est pas accoutumé à la cuisine espagnole, il est bon de faire en même temps un marché avec le charretier ou l'arriero pour le repas, le vin et le gîte, et se reposer sur lui pour le paiement. Alors, pour un voyage de soixante à soixante-dix lieues, on paie en tout seize à dix-neuf piastres (85 fr. 40 cent. à 101 fr. 45 cent.), et l'on évite de dépenser beaucoup dans les auberges, sans être mieux servi; car il est naturel qu'un voyageur paie trois fois plus que l'arriero, qui fait ce chemin tous les mois, et que par conséquent les aubergistes ont intérêt de ménager. Cette dernière manière de voyager est celle que je conseillerais surtout à des minéralogistes et à des botanistes. D'abord les journées sont courtes et lentes; et puis les arrieros passent par les plus hautes montagnes, où les savans peuvent faire le plus de recherches. On a encore l'a-

vantage de voyager souvent en grande compagnie. il n'est pas rare de voir aller ensemble jusqu'à trente mulets ; on peut donc, si l'on veut, rester en arrière sans danger de s'égarer. D'ailleurs cette manière n'a rien d'humiliant: c'est celle des ecclésiastiques, des négocians, et des hommes comme il faut de tous les états. Il n'en serait pas de même si l'on ne voulait louer qu'un demi-mulet, et aller dans la file avec l'animal à demi-chargé. Alors on paierait, comme pour une malle, en raison du poids; et comme l'arroba (vingt-cinq livres), se paie une piastre (5 fr. 35 cent.), une personne pesant à peu près cent vingt-cinq livres (cinq arrobas), paierait pour le même chemin cinq piastres (26 fr. 75 cent.); mais cette manière est si honteuse et si incommode, que l'on a coutume, en Espagne, de dire avec mépris d'un voyageur qui arrive ainsi, qu'il vient *por arrobas*.

D'autres arrieros transportent des marchandises sur des charrettes. On rencontre ceux-ci plus fréquemment dans l'intérieur de l'Espagne, surtout de l'Espagne méridionale, que dans les provinces du nord; cependant, vu l'amélioration qui a eu lieu dans les routes des montagnes, il serait aussi facile qu'avantageux d'introduire cette manière de voyager. Un mulet ne saurait porter au-dessus de trois cents

livres; et alors il est déjà très-chargé; mais il traîne près de huit cents livres. Depuis que la navigation est arrêtée par la guerre, on trouve de ces voituriers de Lisbonne jusqu'à Barcelone, et de Cadiz jusqu'à Bayonne. Ils ont des charrettes à deux roues, attelées de quatre mulets; elles sont couvertes, et l'on y pratique des siéges très-commodes pour les voyageurs. On paie moins pour ces sortes de voitures, et l'on peut faire ainsi cent lieues, à raison de onze ou douze piastres, y compris une grande malle. Comme ils ne font aussi que des journées très-petites et très-lentes, et que, par exemple, les cent lieues de Cadiz à Madrid se font en quinze jours, elles seraient encore très-commodes pour les minéralogistes et les botanistes. Ajoutez-y l'avantage de pouvoir dormir la nuit dans la voiture, surtout en été : ce qui, si l'on porte avec soi son matelas, est bien préférable aux lits malpropres et infects des auberges.

En général, il va et revient régulièrement dans toutes les grandes villes, des ordinarios ou des courriers, soit avec des mulets, soit en voiture; par exemple, de Bilbao à Madrid il part régulièrement deux courriers tous les quinze jours, et un autre toutes les semaines. De Madrid, il part tous les quinze jours des ordinarios pour Malaga, Barcelone, Badajoz, etc.

Chacun a son auberge fixe où il descend; ce qu'il est facile de savoir : d'ailleurs on trouve toujours des indications dans l'*Almanach mercantile.* On manque quelquefois d'occasions pour aller directement de Madrid à Lisbonne; mais on n'a alors que trois lieues à faire de plus de Badajoz à Elvas, qui est la première forteresse portugaise, ou trois lieues jusqu'à Estremos; et l'on trouvera une foule de voitures de retour. L'ordinario del Rey part tous les mois avec des dépêches de la cour pour Lisbonne; et il prend avec lui, à un prix très-raisonnable, les voyageurs qui lui sont recommandés.

Quant à la manière de voyager sur des *boricos* ou sur des ânes, voici ce qu'il y a à observer : lorsqu'on ne fait qu'un voyage de quelques lieues, on peut fort bien s'en servir; si le conducteur est du lieu même où l'on veut aller, on ne paie tout au plus qu'un ou deux réaux par lieue; mais sur une grande route, si l'on voulait louer, de village en village, un borico exprès, non-seulement on n'en trouverait point, à cause des distances; mais, en supposant qu'on en trouvât, il faudrait payer, pour aller et venir, six réaux chaque lieue. Ajoutez que c'est une manière excessivement incommode : un bât grossier et chancelant, souvent un animal rétif, sans bride

ni frein, conduit avec une gaule, et qui, à chaque coup qu'on lui donne, fait des ruades, des gambades de côté et d'autre, et vous occupe sans cesse de lui.

Piétons. Voyager seul et à pied en Espagne, ce serait s'exposer à beaucoup d'inconvéniens. Je ne me rappelle point d'avoir rencontré un seul voyageur à pied dans ce pays, excepté dans l'intervalle de deux villages très-proches l'un de l'autre. Des pélerins, des soldats, des moines, des mendians, en un mot tous ceux qui ailleurs voyagent à pied vont ici presque toujours en compagnie d'un arriero, ou de quelque voiture. Un piéton qui arriverait seul courrait risque de ne pas être reçu dans les auberges. Si vous ajoutez à cela les grandes distances entre les différentes villes, et le peu de sûreté des routes, inconvénient qui n'est pas exagéré, on croira sans peine que les voyages à pied ne sont pas, en Espagne, aussi praticables et aussi communs qu'en France ou en Allemagne.

Ce que je viens de dire du peu de sûreté des routes ne doit pourtant pas s'entendre de toute l'Espagne. Il est vrai que les brigandages et les assassinats ne sont pas rares; mais le gouvernement envoie des soldats sur les grands chemins, et cherche depuis long-temps à assurer les routes. Il est nécessaire cependant d'être bien armé en voyageant en Espa-

gne, moins pour se défendre peut-être que pour éviter d'être attaqué. La plupart des vols ne se font que d'après les renseignemens pris par les voleurs eux-mêmes dans les lieux où les voyageurs s'arrêtent; je n'en citerai qu'un exemple qui m'est personnel. Voyageant à cheval, j'arrivai avec mon domestique à Antequera, ville située à moitié chemin de Grenade à Malaga; il avait fait toute la journée une pluie battante; et, malgré nos précautions, nos armes étaient toutes mouillées; nous n'eûmes rien de plus pressé en arrivant à l'auberge que de nous occuper de les nettoyer et de les démonter avec le plus grand soin. Il y avait près du feu deux hommes bien mis qui préparaient leur souper; je leur demandai s'ils voulaient nous permettre de mettre dans leur poële la même quantité de riz, de safran, de graisse, et un lapin pour nous deux, ne pouvant pas nous occuper de le faire cuire. Nous soupâmes ensemble; et, le lendemain, après avoir pris du chocolat, nous allumâmes nos cigarres avec eux, et nous séparâmes. Je fus fort étonné, à mon arrivée à Malaga, d'apprendre que ces deux mêmes hommes (et il n'était pas possible de s'y méprendre à la description que l'on m'en fit) avaient dévalisé M. Martens, fils d'un riche négociant d'Hambourg, qui voyageait sans armes; ils l'avaient

obligé de se détourner de la route et de s'enfoncer dans une gorge de montagne au milieu d'un *despoblado* que l'on traverse. Ils auraient sans doute agi de même à notre égard, s'ils n'avaient pas craint d'y rencontrer plus de résistance et sans doute moins d'avantages.

Il s'agit à présent de parler des auberges de l'Espagne; et ce n'est point par ces établissemens qu'elle brille. Un cri général s'élève avec raison contre les difficultés que les voyageurs éprouvent dans ce pays pour se loger, pour se procurer ce qui est nécessaire à leur nourriture, et contre les désagrémens des lieux destinés à leur fournir un asile. Les auberges n'y sont point communes; les bonnes auberges y sont encore plus rares; de mauvais cabarets en tiennent lieu en beaucoup d'endroits. Des maisons sales, dégoûtantes, où l'on ne trouve qu'un mauvais gîte, sont, dans la plupart des provinces, la seule ressource qui se présente.

Les maisons où l'on reçoit les voyageurs sont divisées en trois classes; les *fondas*, les *posadas* ou *casas de posada* ou bien encore les *mesones*, et les *ventas*. Les *fondas* et les *posadas*, ou *casas de posada*, ou *mesones*, sont toujours situées dans les villes ou les villages; les *ventas* sont des maisons isolées, placées dans les campagnes sur les bords des chemins,

à une distance plus ou moins considérable des peuplades.

Les *fondas* sont de vraies auberges, où les voyageurs trouvent tout ce qui leur est nécessaire : le logement, le lit. Les repas sont tout préparés dans plusieurs d'entre elles, surtout dans les grandes villes; l'heure des repas est fixée pour y manger à table d'hôte à un prix fixe; ceux qui le désirent sont servis cependant en particulier : ce qui fait une différence dans les prix. Dans les autres, les voyageurs ne se réunissent point : chacun y est servi en particulier; les prix y varient selon la qualité et la quantité des alimens qu'on demande.

Dans les grandes villes on distingue deux classes de *fondas :* les unes plus distinguées et les autres moins, et chères alors en proportion.

Les auberges de la première classe sont plus chères à Cadiz et à Madrid que partout ailleurs; on y paie, à table d'hôte, douze réaux ou trois francs par repas; on doit encore, dans la dernière ville, payer le logement, dont le prix varie suivant la beauté des appartemens; il va depuis six réaux (1 fr. 50 c.) ou jusqu'à vingt-quatre réaux (5 fr. 95 c.) par jour. Cette même ville a des auberges assez décentes, où l'on ne paie que six et huit réaux ou (1 fr. 50 c. ou 2 fr.) par repas. Le prix or-

dinaire de presque toutes les autres auberges de l'Espagne est de huit réaux ou 2 fr. par repas à table d'hôte; il est, dans la plupart, de seize réaux ou 3 fr. 95 c. pour chaque jour, lorsqu'on y comprend le dîner, le souper et le logement [1].

Les *posadas*, ou *casas de posada*, ou *mesones*, sont des maisons répandues dans les villes et dans les villages : là, on ne donne que le gîte aux voyageurs, on ne leur fournit aucune espèce de vivres; ils doivent tout porter, ou tout faire acheter; et l'on se borne à préparer les comestibles qu'ils fournissent au maître ou à la maîtresse de la maison. Elles sont, en général, dégoûtantes; à peine y trouve-t-on des châlits, avec quelques vieux matelas d'une bourre qui tombe en poussière, recouverts de draps gros, mal blanchis, qui sont un peu plus grands qu'une grande serviette; des bancs pour siéges; des plats graisseux, des cuillers d'étain ou de fer, encore empreints des restes de ceux qui s'en sont servis avant vous; des lampes huilées; des hôtes sales, peu attentifs, rudes, grossiers, brutaux. La manière d'y accommoder les mets y est détestable; souvent même on ne trouve à

[1] Ces prix ont augmenté dans plusieurs endroits depuis environ dix ans.

s'en procurer d'aucune espèce dans les lieux où ces maisons sont situées.

Un voyageur, qui n'est point muni des provisions nécessaires, ne peut, en arrivant, s'y reposer des fatigues de son voyage : quoique excédé souvent de lassitude, il doit courir de maison en maison pour acheter, dans l'une du pain, dans l'autre du vin, dans une autre de l'huile, dans d'autres du sel, de la viande, des œufs; il est encore heureux si, après avoir beaucoup couru, souvent dans les ténèbres, il peut parvenir à se procurer quelque chose.

Ces maisons de *posada* sont multipliées dans presque toute l'Espagne; on n'y trouve presque point d'autre asile; il n'y a des *fondas* que dans quelques villes un peu considérables; il y a même des grandes villes où il n'y en a point. Les *ventas*, dont il va être parlé, ne sont que dans les lieux isolés, éloignés des peuplades.

Il y a cependant de ces maisons de *posada* moins désagréables : les unes ont des chambres assez bonnes, des lits passables, qui sont tenues plus proprement, dont les hôtes sont plus complaisans et plus attentifs; mais elles sont fort rares ; et l'on voyage longtemps sans en rencontrer ; dans les autres, le voyageur trouve des personnes officieuses qui s'empressent à lui offrir leurs services,

et qui, moyennant quelque argent, se chargent d'aller acheter tout ce qui lui est nécessaire; les hôtes ne peuvent s'occuper de ce soin; souvent il leur est expressément défendu de s'en mêler.

Les *ventas* sont des maisons isolées, situées sur les grands chemins, à une distance plus ou moins grande des peuplades : elles sont destinées à recevoir les voyageurs. On y est généralement aussi mal et aussi désagréablement que dans les *casas de posada;* mais on y trouve souvent des provisions, quoique peu recherchées et en petite quantité. L'éloignement des peuplades force les hôtes des *ventas* à s'approvisionner pour fournir aux voyageurs ce qu'ils ne trouveraient point à acheter sur les lieux.

On ne connaît en Catalogne ni les *casas de posada*, ni les *ventas;* tout y est *hostal*, c'est-à-dire auberges; les voyageurs ne doivent point s'y occuper des moyens de se procurer des vivres: ils en trouvent dans tous les lieux où ils vont loger. Il y a même d'assez bonnes auberges dans cette province: celles de Figueras, de Martorell et d'Emposta, sont passables; celles de Gironne et de Calella sont bonnes; celles de Mataro, à l'enseigne de Monserrat, de Lerida, à l'enseigne de Saint-Louis, et de Villa-

franca de Pañadez, et quelques-unes de celles de Barcelonne sont excellentes.

Dans toutes les autres parties de l'Espagne, les *fondas*, ces maisons où l'on trouve les provisions toutes faites, où l'on est servi sans s'embarrasser de rien, sont peu communes. La Galice, les Asturies, le royaume de Léon, l'Estremadure, la Manche, le royaume de Jaen, n'en ont aucune. Celui de Cordoue n'en a qu'une: elle est dans la ville de ce nom. Le royaume de Murcie n'en a qu'à Albacète une où elle est passable, et à Carthagène une autre où elle vaut mieux; la ville de Murcie, capitale de cette province, n'en a point. Le royaume de Séville en a plusieurs dans la ville de ce nom; et, à Cadiz, la plupart sont très-bonnes. La Biscaye en a à Bilbao; le Guipuzcoa à Saint-Sébastien et à Tolosa, et l'Alava à Vittoria. Le royaume de Valence en a trois dans la ville de ce nom, deux à Alicante, deux à Vinaroz, deux à Castellon de la Plana, une à Fuente de la Higuera. L'Aragon n'en a que deux: une à Fraga, qui est passable, et une à Sarragosse, qui est mauvaise. La Nouvelle-Castille en a une au Puerto de Guadarrama, qui a beaucoup déchu de ce qu'elle était; une à Tolède, qui est excellente; une à Alcala de Henarez, qui est bonne, et plusieurs à Madrid, parmi lesquelles celles de

la Fontaine d'Or, de Saint-Sébastien, et de la Croix de Malte, sont les principales, et plusieurs, assez bonnes, aux différentes maisons royales, lorsque la cour y est.

Les *casas de posada* et les *ventas* de l'Aragon, de la Galice, du royaume de Léon, de l'Estremadure, de la Vieille-Castille, des royaumes de Jaen, de Cordoue et de Murcie, sont détestables: on ne peut rien trouver de plus mauvais, de plus désagréable, de plus dégoûtant. Celles qui sont situées sur les routes qui conduisent de Madrid à Cadiz et à Valence sont infiniment mieux tenues, plus propres, mieux pourvues, mieux approvisionnées. Toutes celles de la grande route qui traverse le royaume de Valence sont de vraies *fondas* où l'on est assez bien.

Plusieurs causes contribuent à entretenir, en Espagne, ces gîtes détestables qui font le tourment des voyageurs.

I. La plupart de ces maisons appartiennent à des villes, à des villages, à des seigneurs particuliers, qui en portent les affermes à des prix très-hauts; on les assujettit en même temps à des impôts considérables. L'auberge de Fraga en Aragon paie 65 réaux (16 fr. 5 cent.) par jour pour l'afferme de la maison et le droit de tenir auberge, et 23,725 réaux (5,563 fr. 46 cent.) par an

pour divers droits, redevances et impôts ; ce qui monte tous les ans à une somme de 47,244 réaux (11,759 fr. 75 cent.). La *casa de posada* de Murcie paie 30 réaux (7 francs 41 cent.) par jour pour le prix d'afferme, et 750 réaux (185 fr. 19 cent.) par an pour le droit d'alcabala; ce qui fait tous les ans 11,500 réaux (2,807 fr. 16 cent.).

II. Presque partout, dans les provinces de la couronne de Castille, il est défendu aux hôtes des *casas de posadas* de tenir aucune espèce de vivres, ni même, en quelques endroits, des volailles vivantes.

III. Dans beaucoup d'endroits, chacun doit tenir à son tour la *casa de posada* pendant un certain temps; on y est forcé, on ne peut s'en défendre jusqu'à ce que le terme fixé pour être remplacé par un autre soit expiré. Il en résulte qu'en faisant ce métier par force, on le fait de mauvaise grâce, on le fait mal; que le défaut d'habitude produit l'ignorance du métier et l'inaptitude pour l'exercer; que les nouveaux *posaderos*, étant pauvres, ne peuvent munir leurs *casas de posada* des meubles et autres objets qui y sont nécessaires.

IV. Dans une grande partie de l'Espagne le métier d'aubergiste et de *posadero* est regardé comme un métier vil et abject : ceux qui l'exercent sont généralement méprisés. De là on a

tant de peine à en trouver; de là ceux qu'on force à s'en charger l'exercent avec répugnance et avec dégoût; de là encore ceux qui, ayant amassé quelque argent, pourraient faire les dépenses nécessaires pour monter une bonne auberge, ne veulent point prendre ce métier qui les rendrait méprisables aux yeux de leurs concitoyens.

V. Il y a généralement peu de voyageurs en Espagne. Les Espagnols voyagent peu; il y passe peu d'étrangers : la plupart de ceux qu'on y trouve y sont domiciliés et livrés au commerce, à quelque profession, à quelque métier; ils sortent peu des villes où ils ont fixé leur résidence. Les grandes auberges ne peuvent s'y soutenir que dans les grandes villes qui forment des points de réunion; elles ne subsisteraient pas long-temps dans l'intervalle des routes.

Quant à la saison pour voyager en Espagne, je crois que l'époque la plus commode est depuis avril jusqu'en octobre. Towsend, il est vrai, donne la préférence à l'hiver pour les provinces méridionales, à cause des chaleurs; mais je ne suis pas de son avis : d'abord les chaleurs sont bien plus grandes dans le cœur de l'Espagne et dans les montagnes du nord, que dans les côtes méridionales, où la mer adoucit toujours l'ardeur du soleil, et où les nuits sont presque toujours fraîches. J'ai de-

meuré en Andalousie dans les mois les plus chauds, savoir ceux de juillet et d'août; et je suis souvent resté dans les rues jusqu'à onze heures du matin, sans jamais éprouver de coups de soleil ou aucun autre accident [1]. D'ailleurs, dans les provinces méridionales de l'Espagne, les pluies fréquentes qui règnent durant l'hiver, rendent cette saison très-incommode pour voyager: ajoutez-y la brièveté des jours, un ciel couvert, et l'ennui des longues soirées dans des *ventas* et des *posadas* isolées. Quand on voyage du nord de l'Espagne au midi, on s'accoutume peu à peu au climat; et si, dans les mois de chaleur, on voyage à l'ancienne manière espagnole, le matin et le soir, on a peu à souffrir de la chaleur, et l'on jouit de tous les agrémens du pays dans les trois meilleures saisons.

Quant au numéraire, il faut observer qu'il n'y a que la monnaie du pays qui ait cours en Espagne. Cependant maintenant on trouve à se défaire encore de la monnaie de France, quoiqu'avec perte. Ainsi le meilleur moyen est de prendre à Bayonne des pièces espagnoles; ce qu'on fait, sinon avec bénéfice, au moins sans perte. Lorsqu'en 1797 je passai au prin-

[1] Cette dernière page et une partie de celle qui la précède sont de M. Fischer.

temps à Bayonne, je changeai mes écus de six livres de France contre des doublons espagnols, à un et demi pour cent de gain, à cause de la rareté des uns et de l'abondance des autres. En France et en Italie, on a beaucoup de bénéfice à se servir de piastres; mais en Espagne il est défendu de les exporter : celui donc qui n'a pas d'autres ressources doit prendre un billet de permission; il perd alors quatre pour cent : mais malheureusement on ne permet de sortir des piastres que jusqu'à la concurrence de soixante-dix pièces; ainsi, lorsqu'on a des sommes plus considérables, on se trouve embarrassé.

PROVINCES VASCONGADES.

NOTICES GÉNÉRALES.

C'est mal à propos et d'après l'autorité de quelques anciens géographes français que nous avons, dans les précédentes éditions de cet ouvrage, désigné par le nom commun de Biscaye les trois petites provinces par lesquelles nous allons pénétrer en Espagne : c'est sous le nom de *Vascongades* qu'elles sont désignées dans le royaume ; le nom de Biscaye ne doit s'appliquer qu'à l'une d'elles. L'ensemble qu'elles forment est situé sous la partie centrale et boréale de la Péninsule, au point où ses limites Pirénaïques se joignent par la Bidassoa au fond du golfe de Gascogne pour la distinguer de la France méridionale dans son angle occidental. La Navarre espagnole borne la province à l'est, l'Océan au nord, et la Vieille-Castille ou ses annexes dans le reste de son pourtour. Le sol y est très-montueux; on distingue entre les principaux contre-forts qui se ramifient à sa surface, les Sierra de Sant-Ander, de Gorveya,

de Salvatierra, d'Urbia, etc., tout coupés de vallons agréables, fertiles et bien cultivés. De petites rivières arrosent ces lieux, l'Éga, l'Ansa, la Bidassoa, la Déva, l'Oria, l'Urumèda, l'Urola, l'Isanza, la Cadova, et l'Araxes. L'Èbre n'y prend pas sa source, comme il a été dit à tort.

Les trois provinces vascongades sont les seigneuries de Biscaye, d'Alava, et de Guipuzcoa.

La Biscaye (*Cantabria*) est d'une forme triangulaire ; elle confine au nord avec le golfe de Gascogne qui prend quelquefois son nom ; à l'est avec le Guipuzcoa ; au sud-est, avec l'Alava ; à l'ouest et au sud-ouest, avec le pays des Quatre-Villes. Elle a environ 13 lieues de l'est à l'ouest, et 6 du nord au sud, dans son milieu, tandis qu'elle n'en a que 5 à chacune de ses extrémités. Bilbao en est la capitale. Ses ports principaux sont ceux des villes de Lequietio et de Larédo. Ses principales rivières sont l'Ansa et la Bidassoa. La Biscaye compte dans son enceinte une capitale, 20 villes ou bourgs, 70 ante-iglesias, et 10 vallées, dans chacune desquelles sont renfermés plusieurs villages. La population totale de la seigneurie est d'environ 116,000 habitans, dont plus de la moitié sont répandus dans des hameaux isolés et peu connus des voyageurs.

L'Alava a aussi une figure triangulaire; il confine, au nord, avec le pays des Quatre-Villes et le Guipuzcoa; à l'est, avec la Navarre; au sud, avec la Rioja, dans la Vieille-Castille; à l'ouest-nord-ouest avec le pays des Quatre-Villes; et à l'ouest-sud-ouest, à la Vieille-Castille. Il a 14 lieues de l'est à l'ouest, dans sa partie septentrionale; 6 dans sa partie méridionale, et 10 du nord au sud. Ses villes sont Vittoria, regardée comme sa capitale; Salvatierra, Lancujo et Trivino. Ses principales rivières sont l'Éga, l'Ansa et l'Urola. Ce canton est entouré de 3 grandes cordilleras de montagnes qui tiennent aux Pyrénées. La plus haute est celle qui est située vers le septentrion, depuis la vallée Lliodio jusqu'aux confins de la Navarre et de Guipuzcoa; la seconde projette plusieurs branches plus ou moins hautes entre elles, qui, s'étendant du nord au sud, pénètrent jusque dans le centre de l'Alava; la dernière sépare la partie orientale de ce canton d'avec la Navarre.

Le Guipuzcoa est d'une figure presque triangulaire; et son sol, extrêmement montueux, peut être regardé comme une montagne continue. Il confine, au nord, avec la mer de Basque et le golfe de Gascogne; à l'est, avec la Navarre et la Basse-Navarre en France; au sud et sud-est, avec l'Alava; à l'ouest, avec le

pays des Quatre-Villes qui le sépare de la Biscaye propre. Il a 18 lieues de l'ouest à l'est, et 12 du nord au sud. La ville de Tolosa en est la capitale; les autres villes sont, Vergara, Placencia, Fontarabie, place forte, Saint-Sébastien, aussi place forte, et résidence du capitaine général. La côte de cette province embrasse une étendue d'environ 10 lieues, où se trouvent trois ports principaux : Fontarabie, en latin *Fons Rapidus*, à l'embouchure du Vidouza ou Bidassoa; le Port du passage, los Pasages; Saint-Sébastien. Les autres ports sont Orio, Zaranz, Guétaria, Zumaya, Deva et Motria. Ses principales rivières sont, la Bidassoa, la Deva, l'Urola, l'Oria, l'Uramea et l'Araxes; et, comme l'Alava, elle est en outre arrosée par un grand nombre de torrens et de ruisseaux. Ces deux cantons ont pour limites la Zaraya.

On appelle *canton* ou pays des Quatre-Villes, un arrondissement particulier de la province, qui est long, étroit, et enclavé entre la seigneurie de Biscaye, le Guipuzcoa, la Vieille-Castille et l'Alava. Ses principales peuplades sont, Orduña, Oquenda, Messana, Respulde, auxquelles on peut ajouter Orto. Il a une seule rivière un peu remarquable : c'est l'Anso.

Les provinces vascongades considérées en commun, offrent le tableau qui suit :

720 paroisses	165 dans la Biscaye propre. 120 dans le Guipuzcoa. 435 dans l'Alava.
101 maisons religieuses....	42 dans la Biscaye propre 41 dans le Guipuzcoa. 18 dans l'Alava.
47 hôpitaux	9 dans la Biscaye propre. 14 dans l'Alava. 24 dans le Guipuzcoa.
10 hospices	5 dans la Biscaye propre. 1 dans l'Alava. 4 dans le Guipuzcoa.

Un grand gouvernement militaire.

6 gouvernemens particuliers, compris Sant-Ander.

1 capitaine général.

Un collége pour l'éducation.

4 cités	1 dans la Biscaye propre. 2 dans le Guipuzcoa. 1 dans l'Alava.
176 villes et bourgs........	21 dans la Biscaye propre. 90 dans l'Alava. 65 dans le Guipuzcoa.
446 villages, etc.........	102 dans la Biscaye propre. 300 dans l'Alava. 44 dans le Guipuzcoa.

Après l'expulsion des Maures, la Biscaye et une partie de l'Alava et du Guipuzcoa dépendirent des rois d'Oviédo; une autre partie de ces deux derniers cantons appartint aux rois de Navarre, et passa ensuite sous la domination des rois de Castille et de Léon. Ce n'est que plus d'un siècle après l'établissement des Maures en Espagne que dans l'histoire on rencontre le nom de Biscaye. Tous ces cantons

dont on a parlé, distincts aujourd'hui par leurs droits et leurs priviléges, ne formaient qu'une seule province, sous le nom de Cantabrie, lorsqu'un demi-siècle avant l'ère chrétienne Jules-César envahit l'Espagne. Les Cantabres, à l'abri de leurs montagnes, échappèrent alors au joug des Romains; et, aidés par les peuples de la Galice et des Asturies, ils prirent l'offensive et désolèrent les pays qui s'étaient soumis à Rome. Auguste rassembla une armée formidable qui entra dans le Guipuzcoa et l'Alava. Les Cantabres et leurs alliés, battus dans la plaine de Vittoria, se mirent en défense dans leurs montagnes; les Romains, ne pouvant les vaincre par les armes, voulurent les réduire par la famine. Les Asturiens se rendirent après le siége long et pénible d'Oviédo où ils s'étaient renfermés; les Galiciens, cernés de toutes parts, préférèrent la perte de la vie à la honte de mettre bas les armes; enfin les Cantabres, manquant de toute espèce d'approvisionnement, se décidèrent à échapper à l'esclavage en se dévouant à une mort glorieuse: la plupart se tuèrent eux-mêmes. Auguste entra en Biscaye, et, pour tenir en bride le reste des habitans, choisit les principaux pour otages et distribua des terres à ses soldats. Bientôt les Cantabres saisirent une nouvelle occasion de reprendre les armes; mais ils fu-

rent réduits ; et Tibère fit élever dans cette province des forts pour contenir tout le pays. Les Romains à leur tour, vaincus et chassés par les hordes du nord, abandonnèrent promptement le pays, dont les habitans avaient ainsi combattu pendant un siècle, soit pour conserver, soit pour recouvrer leur liberté.

Au VIIIe siècle, les Maures, ayant conquis le sud de l'Espagne, employèrent tous leurs efforts contre la Galice et les Asturies ; mais les Cantabres résistèrent encore, ayant à leur tête un prince qui se disait du sang des Goths, et qui, d'abord proclamé roi d'Espagne, fut ensuite reconnu duc de Cantabrie. Après avoir eu des ducs, cette province eut des comtes. La Biscaye se souleva, au commencement du Xe siècle, contre le roi d'Oviédo, Orduno II, à cause de l'emprisonnement de Zeno, qui la gouvernait sous le titre de comte : elle élut pour chef Suria, gendre de Zeno. Ayant battu ce petit monarque, Suria fut proclamé seigneur de la Biscaye, et en transmit la souveraineté à ses descendans.

Ce qu'il y a de plus certain sur ce dernier fait, c'est que ce Suria ou Zuria, qu'on dit être issu du sang royal d'Écosse, par sa mère, est la tige de plusieurs maisons puissantes, telles que celles de Mendoza, de Roxas, de Los Cameros, de Bustos et Sobras, del Car-

pio et de Castrillo, qui toutes prétendent à cette origine. Un Inigo Lopez, dans le XIe siècle, eut un de ses fils qui fut la tige des Mendoza; et un autre Lopez, fils aîné d'Inigo, eut deux fils, dont l'aîné, Lope Deaz, fut seigneur de Biscaye, de Naxera et de Haro, et le cadet, Sancho Deaz, fut la tige des Roxas. Les descendans de Lope Deaz prirent le nom de Haro; ils s'allièrent quelquefois avec la maison royale. Lope Deaz, surnommé Cabeza Brava, épousa doña Uraca, fille d'Alphonse IX, roi de Léon.

Diego Lopez de Haro, troisième du nom, eut la guerre avec Ferdinand III, fils d'Alphonse IX; et, pour la soutenir, il vexa les Biscaïens. Ceux-ci se soulevèrent; plus de 10,000 d'entre eux voulurent s'expatrier, parce qu'il violait leur liberté (*no guardaba sus fueros*). Constance promit, au nom de son époux, que leurs priviléges seraient maintenus; mais, Haro y ayant contrevenu, les Biscaïens l'assiégèrent dans Bilbao, et lui firent prêter un nouveau serment d'observer leur charte. Vers la fin du XIIIe siècle, Lopez Diaz de Haro reconnut la suzeraineté de la couronne de Castille; et, voulant ensuite se rétracter, il prit les armes contre le roi Sanche IV, qui le fit assassiner. Ce fut une des grandes causes des guerres successives qui eurent lieu entre les rois de Castille et les suc-

cesseurs de Lopez Diaz de Haro. Cette famille avait l'office féodal de *Porte-Enseigne de la couronne de Castille.*

Elle conserva la seigneurie souveraine de la Biscaye jusque vers le milieu du XIV[e] siècle, époque où Pierre-le-Cruel, roi de Castille et de Léon, fit mourir le Haro qui la possédait, et, s'emparant de ses États, les réunit aux siens. Les rois d'Espagne prennent encore, parmi leurs titres, celui de *Seigneur de Biscaye.*

La seigneurie de Biscaye, dont les peuples s'honorent d'être les descendans des anciens Cantabres, était autrefois un pays libre et presque indépendant; mais elle a insensiblement perdu une quantité des priviléges qui établissaient son indépendance; elle n'en conserve plus qu'une ombre dans des débris qui lui sont encore précieux, et qu'elle défend avec chaleur. Elle forme comme un État séparé qui se gouverne lui-même par ses assemblées nationales; elle a conservé ses antiques lois, coutumes et tribunaux, et se trouve en cela totalement séparée du reste de l'Espagne. Elle ne doit aux rois que ce qu'elle devait autrefois à ses seigneurs; elle paie ses impôts en forme de *don gratuit;* et, sauf quelques rentes foncières dont elle est grevée, elle établit et dirige les impôts, et les répartit sur les villes

et les communautés qu'elle renferme. Dans le cas où la couronne réclame une contribution extraordinaire, elle la forme de dons purement volontaires. Le papier timbré n'est pas reçu dans cette province ; chacun y est libre d'y vendre du tabac et autres objets, dont le roi se réserve ailleurs la vente exclusive. Il n'y a point d'intendant; et les marchandises étrangères n'acquittent qu'un droit nommé d'*avarie*, et destiné au consulat. Il y a aussi quelques droits municipaux établis sur les octrois. En payant elle-même ce qui revient à la couronne, la province évite les saisies, les contraintes et toute espèce de vexations. Elle ne connaît d'autres employés, pour le *fisc*, que ceux de la poste; car les douaniers de Valmaseda et d'Orduña ne perçoivent que sur les objets qu'on introduit en Castille. La Biscaye n'est sujette ni à la milice, ni à la levée forcée des matelots ; elle fournit elle-même à la couronne son contingent de soldats et de matelots ; les troupes du roi ne peuvent non plus séjourner dans la province, qui se charge de maintenir la police chez elle pendant la paix, et de pourvoir à sa défense pendant la guerre. La Biscaye a, par une cédule de la reine Jeanne, confirmée par les rois successeurs de don Carlos, son fils, le titre de *très-noble et très-loyale seigneurie et comté*. De

plus, les Biscaïens d'origine sont tous gentilshommes, et considérés comme tels dans l'Espagne entière; hors de leur province, ils ne sont justiciables, au civil et au criminel, que du grand-juge de Biscaye, qui a son tribunal à Valladolid. C'est un des priviléges auxquels la Biscaye, l'Alava et le Guipuzcoa tiennent le plus.

Le Guipuzcoa jouit des mêmes priviléges que la seigneurie de Biscaye, excepté que, comme frontière du royaume, il reçoit des garnisons, et est défendu par des places fortes; mais d'ailleurs son commandant général n'a rien à ordonner dans l'administration civile; et il est tenu de s'entendre avec les alcades pour tout ce qui concerne le militaire.

La contrée d'Alava reconnut, en 1332, la souveraineté directe du roi Alphonse, et ce monarque assura aux habitans de tout ce pays la conservation de leurs priviléges, principalement de ne pouvoir être imposés à de nouvelles taxes sans leur consentement, et de se gouverner suivant le code des lois de Calahora, qu'ils avaient adopté.

La seigneurie de Biscaye se compose de cent républiques au moins, c'est-à-dire que les villes sont gérées, autant que possible, suivant le code de Castille; mais les bourgs et villages ont leurs lois particulières, qui diffè-

rent les unes des autres. On donne le nom d'*Infanzonado* à l'amalgame de ces républiques, où chaque bourg et village désigne son député à l'assemblée générale. Pour avoir le droit de voter et celui d'être député, il faut être né Biscaïen, et propriétaire d'un bien-fonds de la valeur de 12,000 réaux de veillon, ou 3,000 francs environ de capital seulement. Le roi est représenté par un corrégidor qui communique ses demandes.

Les campagnes de la seigneurie de Biscaye présentent encore dans plusieurs endroits une image, rare, frappante et respectable, des mœurs antiques, dont la touchante simplicité inspire un sentiment de vénération. Elles sont couvertes de maisons isolées, sans aucun décor, mais commodes, aisées, placées chacune au milieu du manoir de leur propriétaire et dans le voisinage des eaux. Leur proximité et leur suite paraissent former des peuplades. La plupart de ces maisons et de leurs dépendances sont habitées par des propriétaires, dont les familles les possèdent depuis un temps immémorial. Toujours elles se transmettent avec soin de père en fils; il y a une espèce de honte à vendre le bien de ses aïeux. Ces propriétaires sont appelés *Eche-jaunes*, c'est-à-dire seigneurs de maisons. On donne le nom de républiques aux divers arrondissemens com-

posés d'un certain nombre de ces maisons; l'église paroissiale est ordinairement au centre.

D'espace en espace, un château également antique s'élève au-dessus de ces habitations modestes; ils sont tous d'une architecture simple; la plupart sont flanqués de tours carrées; les familles se les transmettent également de père en fils depuis plusieurs siècles : ce serait un opprobre de s'en défaire. Leurs possesseurs, désignés sous le titre de *Parientes-mayores*, sont comme les anciens du canton : ils en étaient regardés autrefois comme les chefs et les juges; ils conservent encore une considération marquée et une prépondérance réelle. Les chemins sont souvent bordés de ces maisons isolées : ils en deviennent plus agréables; on les trouve réunies principalement sur celui qui conduit de Bilbao à Orduña; on croit y voir une ville un peu désunie qui remplit un espace de six lieues.

DIVISION POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE DES TROIS PROVINCES VASCONGADES.

Le Guipuzcoa se divise en *Partidos*, *Uniones* et *Alcaldias*, lesquels se forment eux-mêmes de plusieurs communes qui envoient un seul député aux assemblées de la province, sans qu'aucune exerce pour cela de supé-

riorité sur l'autre. Les assemblées de la province se tiennent chaque année dans dix-huit villes prescrites par les *fueros*, et durent six jours. Il y a une assemblée générale où l'on fait l'élection de quatre députés généraux qui doivent avoir leur domicile, l'un à Saint-Sébastien, l'autre à Tolosa, le troisième à Azpeytia, et le dernier à Azcoytia. Ils ont des substituts en cas de maladie ou d'absence. Les alcades ordinaires sont au nombre de soixante-quatorze; ils jugent le contentieux en première instance, et on fait appel devant le corrégidor. Celui-ci réside tour à tour à Tolosa, Saint-Sébastien, Azpeytia et Azcoytia; et, pendant trois ans, dans chaque lieu; il est juge civil et criminel; il a toute la police administrative, et il préside aussi les assemblées générales et particulières.

Le Guipuzcoa fut indépendant de la couronne de Castille, jusqu'à l'an 1200, qu'il se mit de son plein gré sous la protection d'Alphonse VIII; ce qui est affirmé par une déclaration de ce prince, datée de Saint-Sébastien, en 1202, où il jure de conserver les droits dont jouissait cette province sous les rois de Navarre. Ceux-ci, après la perte de ce canton, firent de vains efforts pour le recouvrer; en 1321, les Guipuzcoans défirent les Navarrois et leurs alliés, les Gascons. Les partis d'Ognes et de

Gamboa suscitèrent des troubles dans le Guipuzcoa ; mais ils furent apaisés sous Ferdinand et Isabelle. Les habitans de ce pays ont de tout temps fait eux-mêmes leurs lois. Le premier recueil qu'on en fit fut sanctionné par Jean Ier, en 1379, et approuvé par ses successeurs. C'est en 1585 qu'on en rédigea un recueil complet. Elles furent imprimées en un volume in-folio, à Tolosa, en 1696. Les droits des Guipuzcoans furent autrefois si étendus qu'il existe des traités conclus entre eux et des étrangers, relativement à la guerre et à la paix. Leurs deux principaux priviléges sont : 1° celui de l'impôt volontaire ou *don gratuit*, qui monte annuellement à 750,000 francs ; 2° de ne pas être assujettis au *quintos*, levée d'hommes dans laquelle la couronne d'Espagne en exige *un* sur *cinq*. C'est ce qui fit refuser par ce canton, en 1793, de mettre sous les armes le nombre d'hommes que la nécessité exigeait pour la sûreté du pays, et qui par-là se trouva livré aux armées ennemies qui y pénétrèrent : les trésors furent enlevés, les églises pillées, les champs dévastés ; enfin, les habitans furent punis en se voyant contraints de payer aux vainqueurs d'exorbitantes contributions.

Le comté d'Ognate, quoique enclavé dans le Guipuzcoa, n'est pas confondu dans l'admi-

nistration générale de ce canton. Les *Encartaciones* font partie de la Biscaye ; elles courent l'espace de deux lieues le long de la côte. Le bourg d'Ognate comprend, dans sa juridiction, 2 anti-iglezias et 13 barrios. Ce bourg a 300 maisons et une université.

La Biscaye se divise en terre haute et terre basse, ou *infanzonado*. Cette seconde partie, ou terre de plaine, qui est la portion la plus grande et la plus riche, se partage aussi en *meryndades* et *ayuntamientos* ou municipalités, et chacune de celles-ci se subdivise en *ante-iglezias*, et dans la terre haute ou des montagnes, en *encartaciones*. Le recueil des lois biscaïennes, ou *los fueros*, fut rédigé sous Charles v. Le gouvernement est représentatif; les affaires majeures se décident dans l'assemblée générale convoquée de deux en deux années. C'est sous l'arbre de *Guernica* qu'on se rassemble pour voter : cet arbre s'élève sur un territoire du même nom appartenant à l'Ante-iglezia del Luno. C'est là aussi que se fait la vérification de l'élection et qu'on tient la première séance. Les affaires se présentent d'abord en langue espagnole, et se discutent ensuite en langue basque, qui est celle du pays. Pour procéder aux élections, les communes sont divisées en deux parts (vandos), dont l'une est nommée *Onésime* et l'autre *Gamboyne*. Chaque vandos

choisit à *la balotte* un député, trois régidors et un syndic, etc. L'antique chêne de Guernica est un monument naturel des plus vénérables. C'est, dit M. Bory de Saint-Vincent, l'*arbre véritable et sacré de la liberté*. Ferdinand et Isabelle, en l'an 1476, après avoir entendu la messe dans l'église de Santa-Maria de la Antigua, se rendirent sous cet arbre antique pour y jurer aux Biscaïens le maintien de leurs *fueros*. Sous ce même arbre siégent aussi les juges, quand ils ont à s'occuper du crime de félonie.

Lorsque le roi entre en campagne, les Biscaïens sont tenus de se lever en masse et de marcher à leurs frais et dépens jusqu'à un autre arbre nommé de *Malato*, sur les confins du territoire; une fois cet arbre dépassé, le prince est obligé de les payer pendant deux mois, et, pendant trois, s'ils sortent des montagnes. En 1793, ils fournirent à l'armée espagnole 8,000 hommes; et, l'ennemi ayant forcé les lignes d'*Yrun*, 16 autres mille hommes couvrirent leur propre canton; ils donnèrent des preuves d'un courage signalé dans la défense des villages de Ondarroa, d'Hermua et de Berriatua, qui finirent par être réduits en cendres.

L'Alava, jusqu'au règne d'Alphonse VIII, était séparé de la couronne de Castille, à la-

quelle il se donna en 1200, mais en conservant une sorte d'indépendance à laquelle ses habitans renoncèrent vers le milieu du XIVe siècle, conservant toutefois une partie de ses anciens priviléges. L'assemblée générale de ce canton se réunit deux fois par an, savoir : dans le mois de novembre, à Vittoria; et, en mai, dans quelque autre ville choisie par le canton. Ces assemblées se composent du député général qui en est le président né, des procureurs et des alcades des confréries du trésorier général et deux greffiers.

Route depuis les frontières de FRANCE, par BAYONNE, *depuis* la BIDASSOA *jusqu'à* SAINT-SÉBASTIEN, à BILBAO et à ORDUNA, 34 *lieues* $^{1}/_{2}$.

Au sortir de Bayonne, on suit, pendant trois grandes lieues, un beau chemin très-bien entendu; et l'on arrive à Saint-Jean-de-Luz, petite ville traversée par une petite rivière où remonte la haute mer et qu'on passe sur un pont, au-delà duquel est le faubourg de Sibourre; on aperçoit bientôt le clocher d'Orogne; on fait encore une lieue, après laquelle on arrive au bord de la Bidassoa; on passe cette petite rivière, et on se trouve dans le Guipuzcoa. Dès Saint-Jean-de-Luz, quoiqu'en France encore, tout annonce l'Espagne, et lorsqu'on est sur l'autre rive de la Bidassoa, rien ne peut

plus retracer la France; on distingue encore quelques habitations françaises, tandis que, par le langage et par ce qu'on peut saisir à la hâte des usages et des habitudes, on a lieu de se croire extrêmement éloigné de nos frontières; et, sans pouvoir trouver ici le vrai caractère espagnol, on n'y rencontre absolument rien de ce qui nous caractérise.

	lieues.
De la BIDASSOA à	
Irun, ville, ou plutôt gros bourg,	» 1/2
Hernani, bourg,	1
Renteria, bourg, }	6
SAINT-SÉBASTIEN, cité et port, }	
BILBAO, cité,	21
ORDUÑA, cité,	6
TOTAL,	34 1/2.

Ayant traversé la rivière de Bidassoa, qui fait la séparation de la France et de l'Espagne, on entre dans le Guipuzcoa. Une demi-heure après, on trouve la petite ville d'Irun, la première de l'Espagne de ce côté; elle est très-mal bâtie; ses rues sont tortueuses et inégales; elle n'a de remarquable que son église paroissiale qui est assez belle. Cette première peuplade est à environ une demi-lieue du pont de bois, sur lequel on a passé la Bidassoa, et qu'on dit avoir été construit aux frais des deux mo-

narchies qu'il sépare. On arrive ensuite à Hernani, grand village ou bourg assez considérable, qui est sur cette route la seconde peuplade de l'Espagne; il est situé dans un vallon assez riant, fertilisé par une petite rivière, qu'on retrouve souvent lorsqu'on parcourt le chemin de Vittoria ; on la passe sur un grand nombre de ponts de pierre assez beaux. Ce vallon est environné de montagnes qui paraissent vouloir ensevelir ce bourg, où on fabrique beaucoup d'ancres pour la marine. Au sortir de Hernani, le chemin se partage en deux branches : l'une, à gauche, conduit à Tolosa, à Vergara et à Vittoria, sur la route de Madrid; il en sera parlé dans la suite; l'autre, à droite, mène à Saint-Sébastien : c'est une très-belle route, faite depuis quelques années par les soins et aux frais de l'administration particulière de la province ou canton de Guipuscoa. Elle court dans un terrain souvent ingrat, et enfin sur un groupe de montagnes, du sommet duquel on découvre Saint-Sébastien à vol d'oiseau. On laisse à droite la ville de Fontarabie qu'on peut voir en se détournant un peu.

Fontarabie, en espagnol *Fuenta Rabia,* en latin, *Fons Rapidus,* autrefois *Ocaso,* est une ville forte du Guipuzcoa, et une des clefs de l'Espagne. Elle est située dans une petite pé-

ninsule au bord de la mer et sur la rive gauche de la Bidassoa ; elle a le titre de cité. Elle est petite, mais bien fortifiée par la nature et l'art. Elle est couverte, du côté de la terre, par les hautes montagnes de la sierra de Jasquivel, et défendue, du côté de la mer, par une bonne forteresse. Elle fut assiégée inutilement par les Français en 1638 ; elle a un port qui serait assez bon sans un inconvénient essentiel : la marée qui y est ordinairement fort haute le laisse à sec lorsqu'elle se retire. Fontarabie est bâtie en forme d'amphithéâtre sur une colline qui fait face à la mer et dans l'angle sud du golfe de Gascogne. Elle a un gouverneur, un lieutenant de roi, un major, un aide-major et une garnison plus ou moins nombreuse.

Les jeunes personnes des campagnes de cette partie du Guipuzcoa sont très-vives et très-agréables ; elles tressent leurs cheveux et les ornent de rubans ; ces tresses couvrent leurs épaules ; elles placent sur leur tête une sorte de petit voile de mousseline fort léger qui voltige autour de leur cou. Elles portent des colliers de corail et des pendans d'oreilles, soit en or, soit en perles. Leur habit ordinaire est un justaucorps à manches serrées.

Si l'on veut visiter le Port du Passage, on s'avance dans les rochers qui bordent la mer,

chemin pénible où l'on n'est pas toujours à l'abri des dangers et qu'il faut suivre avec quelque courage pendant une heure et demie; alors on arrive à la ville qui n'est formée que par une rue bâtie sur l'espace resserré entre la baie et les montagnes de l'est. Un château commande l'entrée du Port du Passage; la baie assez vaste est entourée de hautes montagnes, et ne communique à la mer que par une gorge ouverte entre deux rochers, et qui n'a que la largeur suffisante pour laisser passer un seul vaisseau : encore ne peut-il sortir ou entrer qu'à la remorque. Ce port fut autrefois le dépôt de la compagnie de Caracas, qu'on a ensuite réunie à celle des Philippines. Si l'on veut se rendre du Port du Passage à Saint-Sébastien, rien de plus facile; et, comme on est forcé d'attendre la marée haute pour traverser la baie, on a le loisir de remarquer que, excepté un étroit canal qui la traverse, elle est toujours à sec pendant la basse marée. Il faut une demi-heure aux barques pour franchir cette baie, tellement renfermée qu'on ne peut y craindre ni vent ni bourrasques; de jolies Biscaïennes, au teint un peu hâlé, sont les pilotes et les matelots de la barque des voyageurs. Arrivé à l'ouest de la baie, on trouve à y louer des chevaux; et, en une demi-heure, on

arrive à Saint-Sébastien par un pont de bois établi sur une petite rivière qui baigne les murailles de cette ville.

Le chemin qui conduit d'Irun à Saint-Sébastien est de sept lieues ; autrefois il était difficile et dangereux ; il fallait gravir des montagnes escarpées ; il fallait marcher souvent sur des rochers élevés et inégaux, bordés de précipices ; on traversait ensuite, ou l'on côtoyait de grandes et épaisses forêts qui couvraient les flancs et les cimes de ces montagnes ; aujourd'hui ce chemin est facile, beau et sûr ; on le doit à la vigilance bienfaisante des habitans du Guipuzcoa. On trouve sur cette route Renteria, lieu de peu d'apparence, situé dans la vallée d'Oyarzo, sur le bord de la Bidassoa, à une lieue de Saint-Sébastien ; les bateaux y remontent aux heures du flux. Renteria n'était qu'une réunion de maisons et de fermes isolées, qu'on entoura de murailles en 1320 : on lui donna alors le nom de Villa-Nuéva-d'Oyarzo ; mais elle reprit bientôt son premier nom. Elle a une église paroissiale, un couvent de religieux, un couvent de religieuses et des fabriques de fer fondu ou coulé.

Après avoir traversé cette sorte de ville, et avant d'arriver à celle de Saint-Sébastien, on parcourt une terre sablonneuse et tirante.

On n'aperçoit Saint-Sébastien qu'au moment où l'on va y arriver; cette cité est totalement masquée par une butte de sable.

Saint-Sébastien (*Fanum Sancti-Sebastiani*) est la plus importante cité du canton de Guipuzcoa. Elle est médiocrement forte, située sur l'ancienne côte Cantabrique, aujourd'hui des Basques, entre deux bras de mer qui en font une presqu'île, et à l'embouchure de la petite rivière d'Uruméa, ou Guruméra, qui fut le *Menascum* des anciens : une éminence lui sert comme de digue du côté de l'Océan. Cette ville, flanquée de bastions et de demi-lunes, paraît protégée par un château ou citadelle peu importante, placé sur une montagne presque ronde, assez élevée, nue, sans arbres, presque unie, et où l'on monte par une rampe en forme de spirale. Saint-Sébastien a un petit port fermé par deux môles qui laissent un espace très-resserré pour le passage des navires, lesquels sont ensuite à l'abri des vents en arrivant au pied d'une éminence en rochers qui couvre ce port, où l'on voit une grosse tour carrée : il contient au plus 25 ou 30 vaisseaux. La ville est assez bien percée ; elle renferme une vingtaine de rues, dont plusieurs sont droites, longues et larges, et toutes pavées de grandes pierres unies. On y compte de 650 à 700 maisons ; et beaucoup sont assez agréables. Elle

est la résidence du gouverneur de la province, qui eut le titre de capitaine général jusqu'au commencement de ce siècle. Elle a un gouverneur, un lieutenant de roi, un major, un aide-major, une petite garnison et une école de pilotage; 2 paroisses et une troisième dans les faubourgs, qui sont très-peuplés; 2 couvens de religieux, 3 couvens de religieuses et un hôpital. On trouve dans cette ville et dans ses faubourgs 5 fabriques de peaux et de cuirs, des tanneries établies dans le faubourg Saint-Martin, une fabrique des ancres de la marine royale dans le faubourg de Santa-Catalina, et des corderies où l'on forme des câbles.

Saint-Sébastien a toujours fait un commerce considérable: c'est là que se créa la compagnie des Philippines, à laquelle se trouva ensuite réunie celle de Caracas. Son port est très-fréquenté par les navires anglais, hollandais, français, etc. Il reçoit les produits de l'industrie étrangère, et leur donne en échange du fer, des ancres, des câbles, des cuirs, des laines et quelquefois du coton. Ce port était le centre d'où la compagnie de Caracas faisait partir ses navires, et où elle faisait arriver les marchandises qu'elle recevait en retour; il attire à la ville une population industrieuse; on l'estime à 13,000 habitans.

Le port de Saint-Sébastien, quoique *franc*, n'est point ce qu'on appelle *abilitado*. Ce mot exprime un privilége pour expédier directement en Amérique. On en parlera plus en détail en donnant la description du canton de Sant-Ander.

Les dehors de Saint-Sébastien sont agréables, quoique le terrain y soit sablonneux; on y jouit à la fois de la vue de la mer et de celle des Pyrénées. Ceux qui aiment la campagne, se plaisent à visiter l'agréable vallée de Layola. On s'y rend en sortant par la porte de France, on suit une sorte de promenade, qui conduit à un pont de bois où les amateurs prennent le divertissement de la pêche du saumon dans la rivière qui baigne les fortifications de la ville; ce poisson y vient en si grande quantité, qu'on le vend *quatre quartos*, ou 7 centimes et demi la livre pesant. En poursuivant sa route, on aperçoit sur la gauche un couvent de Franciscains, dont l'ensemble, qui inspire de la vénération, paraît vouloir se dérober aux yeux sous des masses de feuillages formés par des groupes d'arbres. De ce côté cependant on a commencé une promenade publique parallèle à la petite route qui conduit au Port du Passage. On côtoie un sol mouvant que couvrent les hautes marées; ensuite on monte et on redescend en longeant une côte assez rapide; et le sentier est

ombragé par une haute futaie et embelli par des jasmins odoriférans. Après avoir encore passé un pont de bois, on entre dans la vallée de Layola : bornée sur un de ses flancs par des coteaux couverts d'arbres, elle y offre un site sérieux, tandis qu'à l'opposé on voit les plus riches productions présenter l'aspect de diverses couleurs, qu'embellissent encore les reflets du soleil couchant. Une rivière termine cette vallée par un demi-cercle, et arrose quantité d'arbres fruitiers plantés sur les bords.

Le climat du Guipuzcoa est assez doux et tempéré : ce qui est dû aux vents de mer qui rafraîchissent l'atmosphère dans la saison d'été et l'adoucissent dans celle d'hiver ; c'est aussi ce qui sert à entretenir dans ce canton une verdure continuelle, principalement dans ses vallées. Le ciel de Saint-Sébastien n'est pas cependant très-beau : il est souvent nébuleux ; l'air y est ordinairement humide et quelquefois chargé de brouillards. Les vivres y sont moins chers que dans la plupart des autres ports de l'Espagne ; on y trouve même deux auberges assez bonnes.

Lorsqu'on est en voiture et qu'on veut se rendre à Bilbao par le grand chemin, on est obligé de passer par Mondragon. Là est l'embranchement qui conduit dans la capitale de

la Biscaye ; on passe à Durango, ville assez peuplée pour tenir le second rang dans la république el Señorio, et qui est à quatre lieues sud-est de Bilbao. Mais, si on voyage à cheval, c'est à Bergara qu'on laisse le chemin qui conduit à la Castille ; alors on prend une route de traverse ; et, après avoir gravi pendant deux heures une montagne en suivant un chemin détestable à travers un bois de chêne, on arrive à Elgetta. Ce bourg est la frontière du Guipuzcoa, du côté de la Biscaye, dont le territoire commence au revers de la montagne sur laquelle s'élève Elgetta. En face on voit au loin le petit port Descarga, et, au pied de l'éminence, la ville de Lorio, territoire biscaïen. En descendant la montagne, on jouit d'un aspect agréable produit par la vue des maisons peintes en blanc et couvertes de tuiles briquetées fort rouges, qui contrastent avec les moissons et les prairies vertes, fraîches et fleuries qui ornent la plaine. Celle-ci offre une végétation riante, forte et active ; elle est entourée de coteaux livrés à l'agriculture, et que surmontent dans une partie des monticules de granit, du milieu desquelles s'élèvent de hautes pyramides qui décorent le fond du tableau. Bientôt, en longeant ces monticules, qui restent cependant éloignés, on éprouve une température froide et qui s'adoucit peu

à peu en arrivant à Durango. De cette ville à Bilbao, la route est dans des bois assez beaux pour fournir à la construction des vaisseaux.

Bilbao est la capitale de la Biscaye propre, et on pourrait dire le lieu conservateur des *fueros* ou liberté des cantons. Cette ville est petite, mais agréable; elle est située sur la mer de Biscaye, à l'embouchure de la rivière d'Ansa qui porte bateau et qui la traverse. Dans ce lieu était l'ancien port des Amanes, ou la Flaviobriga des anciens. Elle fut appelée Belvao, c'est-à-dire Beau gué; d'où par corruption est venu Bilbaum et Bilbao. En 1300, Diego Lopez de Haro fit construire la cité qu'on voit aujourd'hui : c'est la plus riche et la plus commerçante de la seigneurie. On y compte environ 1,200 maisons; et, tandis que celles de Saint-Sébastien sont en général très-basses, celles-ci sont hautes, solidement bâties et ne manquent pas d'élégance. On porte sa population au-delà de 15,000 âmes.

Bilbao a un corrégidor, un ministre de marine, un auditeur de marine, un état-major, une école de dessin, une école de pilotage et plusieurs chantiers pour la construction des navires marchands. On y trouve 4 paroisses, 3 couvens de religieuses, une chapelle desservie et deux hospices. Ses rues sont unies, pavées en petites pierres carrées, bien entrete-

nues et avec une propreté soignée; on y conduit par divers canaux les eaux de la rivière qui servent à les laver, les rafraîchir, et qui disparaissent ensuite dans des égouts souterrains, entraînant avec elles les immondices. Ses maisons ont des avant-toits fort saillans, dont l'effet n'est point agréable, et dont il ne faut juger que par leur utilité; ils servent également à mettre à l'abri de la pluie et du soleil ceux qui marchent dessous. Sa boucherie est un édifice de l'ordre toscan, qui forme dans le centre un enclos découvert où l'air circule aisément.

On a creusé, vers l'embouchure de l'Ansa, une place considérable où l'on contient les eaux au moyen d'une digue magnifique qui s'étend à une distance considérable le long d'une promenade appelée *l'Arenal*. Cette promenade, qui est très-belle, et se prolonge sur le bord de la rivière, est plantée de rouvres et de tilleuls, bordée de magasins, de jardins et de maisons ornées de peintures; on y jouit d'un coup-d'œil agréable, principalement si on remonte la rivière depuis son embouchure : on croit voir un assemblage de belles décorations théâtrales qui se continuent et se renouvellent à chaque instant.

Les Français, les Anglais, les Hollandais, les Brêmois, les Hambourgeois, abordent fré-

quemment dans son port ; ils y apportent les productions de leurs manufactures et des colonies ; ils y chargent des laines qui viennent de la Vieille-Castille, des ancres fabriquées dans le Guipuzcoa ; quelques agrès, du fer des trois cantons et des châtaignes qui sont une abondante production du pays. On calcule qu'en temps de paix Bilbao recevait chaque année 160,000 quintaux de morue et 6,000 barriques d'huile de baleine.

On vit dans Bilbao avec beaucoup de liberté ; l'industrie, le commerce, ont répandu un bien-être général dans cette ville ; on y trouve tout en abondance ; le mouton, que l'on amène de la Vieille-Castille, est engraissé avec les herbes de *portugalette ;* les autres viandes y sont également bonnes, ainsi que le gibier.

L'air de cette ville, sans être malsain, est désagréable par sa grande humidité : il rouille le fer, attaque le cuivre, dissout le sel, et répand de la moiteur dans le linge et les ameublemens : malgré cela, on y connaît peu de malades, et on y trouve beaucoup de vieillards. Il y a trois auberges qui sont assez bonnes.

Les étrangers sont très-bien accueillis à Bilbao, mais ils éprouvent des difficultés pour y fixer leur résidence. Des obstacles multipliés les empêchent de s'y établir ; les habitans, jaloux de leurs droits et de leurs priviléges, ne

veulent admettre que ceux qui sont nés parmi eux. Ils accordent quelquefois le droit de bourgeoisie, ou autrement la naturalisation; mais ils exigent pour cela beaucoup de formalités que de pauvres marchands sont rarement en état de remplir. Pour y parvenir, on doit prouver qu'on ne descend ni de Maure ni de Juif, qu'on est issu d'une famille noble ou au moins n'ayant jamais exercé un art vil et mécanique. Des commissaires se transportent dans le lieu de la naissance de celui qui se propose; ils compulsent les titres et s'y informent du postulant et de ses alentours. Tout cela est long et dispendieux; et cependant, sans cette reconnaissance, un étranger ne peut ni louer une maison, ni établir un commerce, ni exercer une profession ou un art: il ne peut le faire que sous le nom d'un des domiciliés.

Bilbao avait deux genres particuliers d'industrie, d'un rapport assez considérable: l'un consistait dans des moutures économiques qui rendaient de grands bénéfices: des circonstances particulières les ont fait abandonner; l'autre, dans beaucoup de tanneries, dont le profit était encore plus grand et plus certain; mais la prohibition d'y porter directement les cuirs venant de l'Amérique, sans payer de très-gros droits, leur a été d'un préjudice si considérable, qu'elle

les a fait tomber. Il n'en reste presque plus.

Le chemin qui conduit de Bilbao à Orduña, et qui est de six lieues, est très-agréable. Le chant des oiseaux se mêle à celui des Biscaïennes qui s'occupent des travaux de la culture. La route est souvent bordée par des maisons de campagne simples, jolies, riantes et bien tenues; tout y est animé. On y rencontre partout des maisons isolées, et qui cependant paraissent dépendre d'une habitation principale, image des premiers établissemens de la famille des patriarches, et qu'on pourrait assimiler à ce bonheur de l'homme tel qu'on le peint dans l'âge d'or. Quoique disséminées, cette continuité de maisons paraît une peuplade immense vivifiée par l'industrie, l'activité et la gaîté de ses habitans. Le voyageur, frappé de la variété des objets qui se succèdent autour de lui, éprouve un sentiment de calme, et il arrive à Orduña sans s'être aperçu de la longueur du chemin.

Orduña, en latin *Ordunia,* et en français *Ordugna*, est une petite ville peu importante, située au sud de Bilbao, dans une vallée agréable, environnée de toute part de montagnes escarpées et très-élevées. Elle a deux églises paroissiales, dont l'une a un chapitre de collégiale, un couvent de religieux et un de religieuses. On n'y trouve rien de remarquable,

quoiqu'elle soit réputée la capitale ou plutôt le chef-lieu du pays dit *des Quatre-Villes*, et la résidence d'un vicaire général et official de l'évêque de Calahorra. C'est ici qu'est établie la douane intérieure de la Biscaye, mais qui perçoit des droits que sur les marchandises qu'on introduit dans la Castille; elle regarde comme objets de contrebande tous les objets manufacturés dont l'usage est défendu en Espagne.

Route depuis les frontières de France, venant de BAYONNE, *jusqu'aux* frontières de la Vieille-Castille, par le Guipuzcoa et l'Alava, 21 *lieues* 1/2 [1].

	lieues.
LA BIDASSOA, rivière.	
On entre ici en Espagne par le Guipuzcoa.	
Irun, petite ville,	» 1/2
Hernani, petite ville,	1
Tolosa, ville chef-lieu,	5 1/2
Alégria, petite ville,	
Villa-Franca, village,	
Villa-Réal, village,	3
Ansuela, village,	
Vergara *ou* Bergara, ville,	
On entre ici dans l'Alava.	
Mondragon, ville,	2
Salinas, village, et défilé de montagnes,	5
VITTORIA, cité, chef-lieu,	
A reporter,	17

[1] Route des frontières de France à Burgos, à Valladolid et à Madrid.

Report d'autre part,	17
Ariaza, rivière et pont, La Puebla, village, Armiñon, village,	4
FRONTIÈRES DE LA VIEILLE-CASTILLE,	» 1/2
	21 1/2

Après avoir traversé la Bidassoa qui, comme il a été dit, fait la séparation de la France et de l'Espagne, on entre dans le Guipuzcoa. Une demi-heure après, on passe à Irun et ensuite à Hernani. Ici la route se divise en deux branches ; celle qui est à la droite conduit à Saint-Sébastien, l'autre est celle qu'on suit pour se rendre à Tolosa, où l'on arrive après une marche de 7 lieues depuis le pont de la Bidassoa. En quittant Hernani on suit pendant 3 lieues des coteaux, qui se séparent à Andoya, pour abriter au nord et au sud une vallée très-étroite, mais fertilisée par la petite rivière d'Oria. Une perpétuelle variation de sites distrait le voyageur ; quantité d'arbres de toute espèce, particulièrement des noyers, sont groupés autour des maisons isolées et petites, mais dont la blancheur contraste agréablement avec la teinte des campagnes qui les environnent. Des coteaux, s'accumulant les uns derrière les autres, présentent un amphithéâtre où des cultures paraissent établies sur le sommet des forêts ; quelquefois on découvre un petit vil-

lage auquel tient un bâtiment magnifique et qui lui donne une grande apparence : c'est la paroisse, monument de la piété des habitans. On retrouve de temps en temps l'Oria franchissant des rochers qui semblent vouloir arrêter son cours, et d'où elle échappe en formant des cascades, pour se promener ensuite doucement dans des plaines dont elle augmente la fertilité, et où elle fait tourner plusieurs moulins. Enfin on la revoit avec plaisir serpenter dans la vallée de Tolosa.

Tolosa, *Iturissa*, petite et jolie ville située dans une agréable vallée, sur les rivières d'Oria et d'Araxes : on y passe la dernière sur un beau pont défendu par une tour. Cette ville fut fondée par un roi de Castille, Alphonse-le-Sage, dont le fils Sanche-le-Brave finit de la peupler en 1291. Elle est au centre du Guipuzcoa, dont elle passe pour être la capitale; c'est après Saint-Sébastien la ville la plus peuplée de ce canton; on lui donne environ 4,200 babitans, y compris ceux de ses faubourgs. On y trouve une église paroissiale, un couvent de religieux et un couvent de religieuses; il s'y tient un grand marché tous les samedis; ses rues sont fort bien pavées et très-bien éclairées pour la nuit; ses principales fabriques sont des clous, des fers à cheval, des ustensiles de cuisine de toute espèce, comme

pots et marmites en fer battu et étamé; des grils, des poêles, des chaudrons, des tournebroches, des couteaux et quelques autres objets; des grilles de fenêtres, des cadres de lits en fer poli, etc., etc.; des sabres et des armes à feu; des cuirs, peaux et corroieries. La plupart des habitans sont livrés à l'agriculture; ils récoltent, année ordinaire, 5,200 fanègues de froment, 7,300 de maïs, 1,400 de châtaignes, etc.; en tout ils sont très-industrieux. Il s'y trouve une bonne auberge.

En quittant Tolosa, on parcourt de belles campagnes, bien entretenues et productives. On passe successivement à Alégria, petite ville peu importante où il y a des fabriques de fusils et d'armes blanches, et où l'on fait quelques instrumens de labourage à Villa-Franca et à Villa-Réal; on monte ensuite assez longtemps sur une montagne dont la descente est rapide, au pied de laquelle on trouve le village d'Ansuela; le chemin se partage bientôt après en deux nouvelles branches; on continue à parcourir celle de la gauche; l'autre conduit à Durango, sur la route de Bilbao.

On peut voir ici Vergara ou Bergara, petite ville dont la population s'élève à 4,000 habitans. Elle est recommandable par les excellentes écoles que la société patriotique y a établies en 1765. On y enseigne à lire, à écrire, la grammaire la-

tine, la langue espagnole, l'arithmétique, la poésie, les humanités, la rhétorique, la philosophie, quelques langues étrangères, les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, la chimie domestique, le dessin, la musique et la danse. Cette ville est le lieu de la résidence d'un vicaire général et official de l'évêque de Calahorra.

Ici on sort du Guipuzcoa et on entre dans l'Alava. Le grand nombre d'habitations, soit villages ou maisons de campagne, qui se touchent presque les unes et les autres, font que la route de Vergara à Vittoria ressemble à une longue rue. La beauté de cette grande route, pourtant un peu étroite, la vue charmante de la Zadorra qui serpente dans la vallée, et dont les détours s'offrent sans cesse aux regards du voyageur, forment un spectacle charmant; mais il est encore plus enchanté de l'air d'aisance des villageois, et de la grande propreté qui règne dans les auberges. On passe au village de Mondragon; on parvient au pied de la montée de Salinas; on la gravit assez péniblement; on trouve le bourg du même nom, et l'on continue à monter la véritable chaîne pyrénaïque qu'on descend ensuite. Insensiblement toutes les montagnes paraissent s'abaisser après cette descente; elles deviennent plus rares et moins rapprochées; on aperçoit bientôt Vitto-

ria, et l'on ne tarde point à arriver dans cette populeuse cité.

Vittoria, en latin *Victoria*. Cette ville est regardée comme la capitale de l'Alava. Située dans une plaine assez étendue qui n'est que la dilatation d'une belle vallée bien cultivée, où les villages se multiplient, et dans laquelle on se voit environné de montagnes par tous les côtés; elle fut fondée par don Sanche, roi de Navarre, et reçut de ce prince le titre et les prérogatives de cité.

Situation, étendue. On peut la diviser en ville neuve et vieille ville : cette seconde partie est bien moins habitée; elle est entourée d'une double enceinte de murailles, dont l'une est plus ancienne que l'autre; elle est en général mal percée et mal bâtie. Dans la ville neuve on trouve quelques rues assez larges, ornées d'arbres et arrosées par des ruisseaux d'une eau fraîche et limpide. Il y a surtout une grande et belle place de 220 pieds en carré, qui s'ouvre dans quatre rues, une à chaque face : elle est ornée d'une fontaine qui est au milieu, et entourée d'un portique qui présente 76 arcades. Les édifices qui l'entourent sont presque tous uniformes; l'hôtel-de-ville et 2 couvens, qui y sont situés, ont des façades particulières.

Population. C'est la ville la plus peuplée et la plus considérable de l'Alava : on lui donne 6,500 habitans qui occupent plus de 1,000 maisons; les faubourgs en contiennent environ 200. On prétend que, dans le commencement du XIV[e] siècle, sous le règne

de Jean II, sa population était déjà diminuée, quoiqu'elle fût alors de 18,000 personnes.

Clergé. Vittoria a un chapitre de collégiale, 4 paroisses, 3 couvens d'hommes et 3 couvens de filles, 5 chapelles et un hospice. Le chapitre est composé de 5 dignitaires, de 9 chanoines et de 9 sous-prébendés. L'administration civile est composée de un alcade, un substitut, deux régidors-municipes, 10 députés de la ville et 2 des villages, un syndic, 2 députés de la communauté, un alguazil mayor, 2 alcades de la Hermandad, et d'un greffier.

Édifices publics. Parmi les édifices publics, on doit remarquer l'hospice royal, qui est d'une assez bonne architecture et dont l'intérieur est bien distribué. Là on entretient 150 personnes qui y sont volontairement; les pensionnaires peuvent entrer et sortir dans le jour à l'heure qui leur convient; les autres, quand ils ont fait l'ouvrage fixé, qui n'est point pénible. On y apprend aussi à des enfans pauvres à lire et à écrire, et le catéchisme. La plupart des églises sont dans le genre gothique; quelques-unes sont assez belles. Celle des Carmes déchaussés est une des plus régulières dans son ensemble; mais celle des Dominicains est remplie d'ornemens de mauvais goût, on pourrait même dire barbares, qui déparent les murs et les autels. La chapelle du noviciat, du même ordre, renferme trois excellens tableaux de l'Espagnolet : un Saint-Pierre, un Saint-Paul et une Crucifixion.

Promenades. Vittoria offre de belles promenades qui sont fréquentées. Le peuple y est également in-

dustrieux et actif; on y trouve partout un air animé, vivant, satisfait, parce que l'industrie et le travail trouvent à s'y développer de toute part. Cette ville a quelques usages qui lui sont particuliers : on y célèbre tous les ans, à des époques fixes, la fête des garçons, la fête des jeunes filles et la fête des époux: ces trois fêtes sont simples, mais touchantes; la pureté des mœurs antiques les fit instituer : les célébrer pour en rappeler le souvenir, c'est remonter à leur origine et contribuer au désir de maintenir ces bonnes mœurs.

Fabriques, manufactures. Le commerce consiste en fer brut et ouvragé, en denrées coloniales dont Vittoria est même l'entrepôt pour une grande partie de la Navarre et de la Vieille-Castille; en laines, draps, soies, toiles, chaises de paille, batteries de cuisine, poteries communes, souliers, chapeaux, linge de table, etc., etc. On y fabrique des lames d'épée; et une grande partie du commerce des marchandises de fer se fait par les ports de Saint-Sébastien et de Bilbao.

Hommes célèbres. Vittoria fut le lieu de naissance de J.-B. Larrea, fameux jurisconsulte du XVIIe siècle, et de Diégo-Esquivel de Alava, mort vers l'an 1562, qui fit l'ouvrage *De Conciliis universalibus ac de iis quœ ad religionis et reipublicœ christianœ reformationem instituenda videntur.* Ce livre, publié à Grenade en 1582, in-folio, est rempli de plusieurs vues de réformation, qu'on a trouvées généralement bonnes, mais qu'on n'a pu suivre.

Au sortir de la ville, on trouve la rivière d'Arienza, qu'on passe sur un pont de pierre. On entre dans une superbe plaine de 4 lieues de longueur sur 2 et demie de largeur; elle est riante, bien cultivée, très-fertile, couverte d'arbres et fort peuplée. On y compte jusqu'à 300 villages et hameaux; on la parcourt dans sa longueur. On traverse les petites villes ou villages de la Puebla et d'Armiñon, en côtoyant souvent la rivière de Zadorra, dont les bords sont heureusement accidentés. Après avoir dépassé un coteau qui la resserre, on entre dans la plaine de l'Èbre par un chemin très-droit, beau et fait en forme de levée; avant d'arriver au pont, se trouve une colonne de marbre avec une inscription qui désigne les limites de l'Alava et de la Vieille-Castille. La belle route qu'on vient de parcourir a été faite aux dépens des trois provinces vascongades, c'est-à-dire de la Biscaye, de l'Alava et du Guipuzcoa; il a fallu, pour la construire, surmonter des difficultés multipliées, que présentaient la nature du terrain et les montagnes. On est parvenu à adoucir les descentes trop rapides, on a évité les précipices; on a tourné avec intelligence les croupes escarpées : enfin, cette route, quoiqu'un peu étroite en plusieurs passages, est superbe, couverte et environnée de villages, de maisons, d'arbres et de cultiva-

teurs livrés aux travaux d'un sol qui répond à leurs soins.

ABRÉGÉ DE LA STATISTIQUE PARTICULIÈRE DES PROVINCES VASCONGADES.

Population des trois provinces. La Biscaye, le Guipuzcoa et l'Alava offrent une population très-considérable; si l'on considère leur peu d'étendue et surtout le grand nombre de montagnes qui les couvrent, elles présentent proportionnellement plus d'habitans que toute autre province du royaume. Le dénombrement fait par ordre du roi, en 1787 et 1788, porte cette population, ainsi qu'il suit :

310,758 habitans	116,042	dans la Biscaye.
	74,000	dans l'Alava.
	120,716	dans le Guipuzcoa.

Parmi lesquels on compte,

853 curés	271	dans la Biscaye.
	455	dans l'Alava.
	127	dans le Guipuzcoa.
1631 prêtres séculiers	339	dans la Biscaye.
	379	dans l'Alava.
	513	dans le Guipuzcoa.
902 Religieux	348	dans la Biscaye.
	238	dans l'Alava.
	316	dans le Guipuzcoa.
1141 Religieuses	400	dans la Biscaye.
	218	dans l'Alava.
	523	dans le Guipuzcoa.
116,923 Nobles	54,250	dans la Biscaye.
	12,161	dans l'Alava.
	50,512	dans le Guipuzcoa.

142 Avocats.	49	dans la Biscaye.
	37	dans l'Alava.
	56	dans le Guipuzcoa.
329 Ecrivains.	140	dans la Biscaye.
	70	dans l'Alava.
	119	dans le Guipuzcoa.
455 Etudians.	50	dans la Biscaye.
	350	dans l'Alava.
	55	dans le Guipuzcoa.
8,713 Domestiques.	1,261	dans la Biscaye.
	2,652	dans l'Alava.
	4,800	dans le Guipuzcoa.

Mais on a observé que, d'après le recensement fait en 1800, la population était moindre sur la totalité d'environ 20,000 personnes; et il faut dire qu'on a réuni dans ce tableau la population des Quatre-Villes, celle du comté d'Ognate et celle de Sant-Ander.

Agriculture. L'agriculture est généralement bien entendue et brillante dans les trois provinces; elle y est relative à la disposition et à la qualité du terrain. C'est un pays de montagnes, où les plaines sont peu communes et de peu d'étendue; où les vallées, les collines, les coteaux font presque la seule ressource du cultivateur; où ces mêmes vallées sont cependant très-fertiles et bien soignées; où l'on sait même tirer parti des montagnes et les faire contribuer aux besoins, à l'aisance et à la richesse des habitans.

Les terres sont en général si fortes, que, sans une culture extrêmement difficile et fatigante, elles ne produiraient que des bois, des ronces et des herbes communes. Pour en détruire la qualité trop argileuse, les cultivateurs emploient de la marne comme engrais; et ce n'est qu'à force de travaux et

de dépenses, qu'on parvient à en tirer parti. On y emploie un genre de culture particulier qui est très-pénible. Les Biscaïens se servent d'un outil qu'ils appellent *laya ;* il consiste en deux barres de fer de 15 ou 16 pouces de long, séparées à environ un demi-pied, formant deux branches ou angles pointus, avec un manche de bois fixé perpendiculairement à une de ses extrémités et un appui au-dessus. Il faut au moins deux hommes pour le manier, quelquefois trois et quatre; cela dépend de la plus ou moins grande résistance du terrain. Tous les travailleurs réunis se rangent à la file; ils fichent les deux angles pointus dans la terre; ils montent sur l'appui pour mieux les enfoncer; ils remuent la *laya* en avant, en arrière et dans tous les sens, jusqu'à ce qu'ils aient détaché une grosse motte de terre. En relevant horizontalement l'instrument, ils enlèvent cette motte et la jettent derrière eux, en la renversant sens dessus dessous. Ils continuent ainsi dans toute l'étendue du terrain qu'ils veulent ensemencer, en suivant toujours des lignes droites. Un homme suit le sillon sur les pas des *layeurs*, en brise les mottes avec le hoyau, tandis qu'un autre coupe les racines grosses et profondes qui s'y trouvent. On laisse ainsi ce terrain jusqu'au temps des gelées qui achèvent de les réduire. Au printemps on passe la herse afin de briser davantage la terre et de l'égaliser; on la retourne ensuite avec un cylindre à dents disposées en triangle; on brise avec un maillet de bois les plus fortes parties. On fait alors, avec le hoyau, des trous larges, mais peu profonds, disposés en ligne droite,

à deux pieds de distance les uns des autres; on jette quelques grains de maïs, de citrouille, de haricots ou de pois dans chacun de ces trous; on les remplit de fumier et on les couvre de terre. Quelques jours après que le maïs et autres commencent à se montrer, on bêche tout le champ à l'entour des nouvelles plantes; et, lorsque les fleurs et les épis paraissent, on coupe les rejetons les plus hauts, qu'on fait sécher pour les donner aux bœufs: ce qui leur fournit une nourriture excellente, qu'ils aiment beaucoup. A la fin de septembre, quelquefois au commencement d'octobre, enfin lorsque le maïs est en maturité, on coupe sa tige à rase terre, et on sème aussitôt le blé, sans autre précaution que de le couvrir avec la charrue. Pendant l'hiver, on fait une autre opération nommée *sallar;* c'est une espèce de labour très-léger qui se fait avec une sorte de houe longue et étroite pour rompre la croûte sur la superficie du terrain; on en fait autant dans les mois de mai ou de juin; et alors on arrache les mauvaises herbes qui y viennent en abondance. On fait la moisson à la fin d'août. La terre en chaume sert alors de pâturage.

On laisse reposer les terres légères pendant un an; mais tous les ans on travaille celles qu'on fume ou qui sont meilleures; on y recommence les travaux trois mois après la coupe des blés. Il y a des terres très-délicates où l'on ne sème point les petites graines, mais du froment tout seul.

La manière de préparer et de travailler la terre varie du plus au moins dans les diverses parties de

l'Alava et du Guipuzcoa. Dans ce dernier canton le sol est si montueux, qu'il faut ensemencer jusqu'à des coteaux d'une pente fort rapide; et on se sert aussi de la *laya;* les terres s'y engraissent avec de la chaux, du fumier, du sable que la mer a couvert, de matières laissées à sec par les marées; enfin quelques lieux du Guipuzcoa produisent de la marne; et cet engrais les fertilise extrêmement.

Malgré l'industrie et les soins multipliés des agriculteurs, les deux pays de Biscaye et de Guipuzcoa ne produisent point, à beaucoup près, assez de blé pour leur consommation; ils le tirent ordinairement de la Vieille-Castille; souvent ils le font venir des pays étrangers par mer. L'Alava, qui en abonde assez ordinairement, leur en fournit aussi beaucoup.

Dans le Guipuzcoa, année commune, la récolte du froment n'est que de 250 mille fanègues; et ce canton en consomme environ 400 mille. La principale récolte, après le froment, est celle du maïs, après celle-ci l'orge, les fèves, pois et autres légumes. Le raisin, y ayant sans cesse dégénéré, y est presque abandonné. Les pommiers fournissent aux habitans du très-bon cidre. D'après un recensement de l'aménagement des forêts, celui des bois communaux et particuliers, on trouva, il y a une vingtaine d'années, qu'il y existait :

Chênes roures vieux, de moyen âge et jeunes.	5,323,665
Chênes à glands doux.	23,874
Hêtres de tous âges.	4,771,502
Châtaigniers.	894,683
Frênes.	51,694

Noyers.	22,710
Peupliers, ormeaux, aliziers.	1,207

Le revenu de la terre, en argent, ne s'élève pas au-dessus de deux pour cent, non compris les charges du propriétaire.

La Biscaye a beaucoup de vignes; il y a d'excellens raisins, et on y trouve de très-bon muscat. On y mélange, sans choix, six ou sept espèces de ceps qui poussent jusqu'à quatre pieds de hauteur; quelquefois ils forment des treilles élevées qui bordent les chemins et se réunissent en berceaux. Les raisins sont généralement petits; les noirs ont une certaine âpreté; les blancs ont le grain plus petit, la peau fine, et sont aigre-doux. On mêle tous ces raisins pour faire le vin, qui se nomme *vin chacoli.* On cueille le raisin avant sa maturité, vert ou mûr; on le mêle fort indifféremment avec celui qui se trouve gâté; il fermente peu, et on en tire une boisson rude, aigre, sans corps et désagréable. S'il était fait avec les précautions nécessaires, s'il avait une fermentation complète, il serait moins âcre et deviendrait même pétillant comme le vin de Champagne. L'expérience le prouve : quand le raisin employé est plus mûr, et la fermentation plus soutenue; enfin quand on y apporte un peu d'art, il a plus de force et un meilleur goût. On dit que les lois du pays contribuent à empêcher une meilleure fabrication. Ce vin fait la boisson des cantons; il est défendu de l'exporter et d'en vendre d'autre dans les cabarets jusqu'à ce qu'il soit tout consommé; le prix en est fixé par la police. Il s'ensuit que le propriétaire est

assuré de vendre son vin, quelque mauvais qu'il soit: alors sa qualité lui importe peu; il s'attache seulement à la quantité. Celle-ci ne suffit cependant à la consommation du pays que pendant quatre mois de l'année; on y boit ensuite le vin de la Rioxa ou Rioja, canton de la Vieille-Castille, qui en fournit chaque année jusqu'à 200 mille *cantaros*. On fait aussi d'excellent cidre, mais pas en aussi grande quantité qu'autrefois. La Biscaye est très-fertile en fruits excellens: outre ses pommes, qui sont d'une bonne qualité, elle a beaucoup de cerises, de poires, et de celles-ci abondamment, en beurrée, bergamotte, bon chrétien et doyenné; beaucoup de noix, de figues, de groseilles, de fraises de bois. Il y a des marroniers et des châtaigniers, dont les fruits se transportent en Allemagne par Hambourg. Les pêches de Pavie y sont très-délicates; les meilleures sont à Godejuèle.

On commence à se livrer aussi à la culture du lin et du chanvre qu'on avait trop négligée.

Les montagnes des trois provinces sont de la plus grande beauté et fort pittoresques. Elles sont couvertes d'arbres, plantées de bois taillis, à l'exception des parties qu'on laboure et de celles qui sont trop élevées. Beaucoup d'arbres et d'arbustes y viennent naturellement et sans culture; les autres sont le produit des soins industrieux des habitans. Les premiers sont des roures, des chênes, des grands arbousiers appelés *borto*, des groseillers; les derniers sont des roures blancs, des bois taillis, des châtaigniers entés, beaucoup de pommiers de différentes espèces. Les châ-

taigniers sont principalement sur les pentes des montagnes et dans les vallons; les pommes de Durango sont les plus estimées. On y trouve des touffes de tilleuls et de bruyères à grandes fleurs dans les endroits où il n'y a point de bois et où la terre a un peu de profondeur, et trois ou quatre autres espèces du même genre sur les hauteurs où la terre a moins de fond. On distingue parmi ces montagnes celle de Gorveya; elle est très-élevée: on ne parvient à son sommet qu'après cinq heures de marche, on le voit alors se prolongeant sur les côtés et s'aplatissant pour former une grande plaine couverte de beaux et excellens pâturages; les troupeaux de la Biscaye et de l'Alava vont y passer les étés. Cette montagne est le seul endroit connu jusqu'à présent en Espagne où l'on trouve le groseiller noir, vulgairement connu sous le nom de *cassis*.

Les montagnes du Guipuzcoa ne le cèdent point en intérêt à celles de la Biscaye propre : elles sont également belles et bien boisées; on y trouve les mêmes productions et, de plus, beaucoup de noyers, de noisetiers, une grande variété de fruits et quantité de pommes à cidre. Le reste du sol est un terrain de labour, où l'on récolte des légumes, du maïs, des navets, du lin, etc. On entend très-bien, dans tous ces pays, la culture des arbres. Dans le Guipuzcoa, on émonde les roures, comme on émonde les mûriers dans le royaume de Valence; ils en produisent plus de branches propres à faire du charbon; on en fait la coupe tous les huit ou dix ans.

Les montagnes de l'Alava et du Guipuzcoa étaient

couvertes autrefois de bois fort épais et comme impénétrables; mais ils sont presque entièrement dégarnis. Les forges en sont la cause principale; elles s'y sont tellement mutipliées, et la consommation du bois y est actuellement si considérable, qu'avec le temps il deviendra très-rare.

Quelque brillante que soit l'agriculture dans la province en général, il y a cependant quelques parties où elle languit. Elle est presque nulle dans un arrondissement assez considérable autour de Sant-Ander; le sol y est négligé; on y trouve beaucoup de terrains incultes et peu d'industrie populaire; il y a même une émigration presque continuelle.

Dans l'Alava, et principalement dans le territoire de Vittoria, l'agriculture y est des plus florissantes; mais la fraîcheur de la température empêche la culture des fruits qui exigent un certain degré de chaleur pour mûrir. Enfin, on y remarque un refroidissement progressif dans l'atmosphère, qui rend tous les jours certaines cultures moins assurées.

Fabriques et manufactures. Les trois provinces sont très-riches en mines de fer; aussi leurs principales fabriques sont-elles d'ouvrages de ce métal. Outre 12 martinets, on y compte 171 forges, savoir : 15 dans le Guipuzcoa, 141 dans la Biscaye, et 15 au-delà de l'Alava dans le Sant-Ander. Le tout peut fournir jusqu'à 124,000 quintaux de fer.

Il y a des fabriques d'ancres dans les districts d'Orrie, d'Andouin, d'Ante-Iglesia de Bégona, près d'Userbii, à Zubiéta, Tolosa, la Sarte, Hernani, Villabona, Arrazubia, Pugolluga, Saint-Sébastien et

Ampuero : celle-ci travaille pour le compte du roi.

On fait des canons de fer, des boulets et des bombes à Lierganes et à la Cabada pour le compte du roi.

Il y a une fabrique de fer fondu ou coulé à la Penteria. On fait de la quincaillerie, de la serrurerie et de petits ouvrages en fer à Bergara, à Aspeitia et à Helgoivar. Il y a plusieurs fabriques de fer battu et d'armes blanches à Tolosa. On fait des armes à feu à Plasencia, à Heybor et à Helgoivar; cet objet occupe 765 ouvriers. On fait des chaudières de cuivre à Tolosa, à Andoain, et surtout à Balmuséda, où il y a 14 fabriques, dont une de cuivre laminé en feuilles pour le doublage des vaisseaux.

La Biscaye a aussi des manufactures dans plusieurs autres genres : une de lainage à Escaray, où l'on fait des draps fins et demi-fins : celle-ci appartient aux Gremios de Madrid; une de faïence; une raffinerie de sucre, et quatre fabriques de bière à Sant-Ander. On fait à Saint-Sébastien beaucoup d'agrès pour les navires. On fabrique de grosses toiles chez des tisserands particuliers : c'est à Arrazubia et Oñate que l'on en fait le plus. Les fabriques de peaux, cuirs et courroieries y sont très-multipliées : il y en a une à Marzon, une à Campuzano, 2 à Castro-de-Urdiales, 4 dans les districts de San-Pedro-Deusto, San-Vicente-de-Abando, Ornadio et d'Azna, 3 dans celui d'Arrigoriaga, 4 dans celui de Begoña, une à Salvatierra, et 5 aux environ de Saint-Sébastien. On trouve encore dans la Biscaye trois magnifiques corderies : une à Zorroza, pour le compte du roi, une autre dans la même juridiction, pour le compte de particuliers, et la troi-

sième près la promenade de Bilbao, appelée Campo-Volantin.

Commerce. La province de Biscaye n'a à exporter, en productions du pays, que du fer et des châtaignes. Elle envoie aussi à l'étranger une petite quantité de laines et quelques ouvrages de ses fabriques, tels que des ancres, des armes à feu, des chaudières de cuivre, des peaux, des cuirs, des courroieries, quelques lainages et peu de draps. Son importation est considérable. Elle tire des provinces voisines la moitié de son bétail, les deux tiers du vin nécessaire à sa consommation, et presque la moitié du blé dont elle a besoin. Elle reçoit encore du dehors l'huile de poisson, la plupart des toileries, beaucoup de draps et de soieries, de modes et de quincailleries, ainsi que des bijouteries. Elle fait son commerce principalement par les ports de Sant-Ander, de Bilbao, du Passage et de Saint-Sébastien.

Les Français, les Hollandais, les Anglais y portent les productions de leur pays et de leurs colonies, et des objets de leur industrie; ils en exportent du fer, des ancres et des laines. Les Hambourgeois y chargent beaucoup de châtaignes.

Les Biscaïens font par eux-mêmes un commerce actif assez étendu; ils approvisionnent les côtes de la Méditerranée de marchandises étrangères; ils font même quelque commerce direct avec plusieurs ports de France, de Hollande et d'Angleterre. Ils ont par cette voie la faculté d'extraire 250 mille piastres fortes pour couvrir le désavantage de la balance de leur commerce.

Le fer est un objet important pour la Biscaye ; il en sort une grande quantité; cependant l'avantage, en dernière analyse, n'est pas bien considérable pour les propriétaires des forges. D'après un calcul qui paraît juste, chaque forge, bien administrée, ne produit point à son propriétaire au-delà de 500 ducats ou 1,375 francs tous les ans; il y en a qui, tous frais payés, rapportent à peine 300 ducats ou 825 francs.

La mine de fer de Somorostro, en Biscaye, mais dans le territoire des Encartaciones, fournit une branche particulière au commerce et à l'industrie générale. Elle semble inépuisable et est ouverte à tout le monde : chacun y fouille et l'exploite à son gré ; chacun en tire la quantité de matière qu'il juge à propos, la vend comme il veut, et l'envoie où il juge à propos pour son avantage. On prétend qu'on en sort 800,000 quintaux de minerai année commune.

Le commerce libre de l'Amérique espagnole est interdit à la Biscaye ; elle l'obtiendrait, si elle voulait admettre les douanes et se soumettre au paiement des droits usités dans les ports des autres provinces de l'Espagne ; mais elle est si attachée à ses privilèges, qu'elle aime mieux subir cette privation.

En 1728, Philippe V avait établi une compagnie de commerce à Saint-Sébastien, connue sous les noms de Caracas et de Guipuzcoa : elle avait fait un bien infini en procurant à l'Espagne une branche importante de négoce qui était entre les mains des Hollandais : au lieu de recevoir comme autrefois des étrangers le propre cacao de ses colonies, elle le

fournissait à toute l'Europe; et le prix en avait diminué des deux tiers. Cette compagnie a été supprimée vers la fin du règne de Charles III, par rapport à une mauvaise administration et à une perte de 1,500,000 piastres qu'elle fit au commencement de la guerre des États-Unis contre l'Angleterre. Cependant le port de Saint-Sébastien continue un commerce particulier avec la province de Caracas; et le cacao, le tabac et les cuirs qu'il en reçoit font une branche assez considérable de commerce avec l'intérieur et les autres ports de l'Espagne, encore plus avec l'étranger. Les relations maritimes de toute la Biscaye sont d'autant plus faciles, que cette province a beaucoup de ports sur le golfe de Gascogne. La plupart sont petits, il est vrai, et ne peuvent recevoir que des barques; mais il y en a quelques-uns d'assez importans. Les principaux sont ceux de Larédo, du pays des Quatre-Villes, de Bilbao, de Sant-Ander, de Léquéitio dans la Biscaye propre, de Saint-Sébastien, de Motrico, du Passage, de Fontarabie et de Déva dans le Guipuzcoa.

Le port de Larédo est grand et beau; malgré cela il ne fait aucun commerce. Celui de Bilbao est sur la rivière d'Ansa; il est très-fréquenté. Celui de Léquéitio est petit; il ne peut recevoir que de petits navires. Celui de Saint-Sébastien est défendu par les fortifications de la ville et un fort au sommet de la montagne de Santa-Cruz : on en a donné des détails. Le port de Motrico est dangereux, à cause d'un rocher appelé *Trico*, qui est placé à son entrée, que

la mer cache dans son flux et laisse à découvert après.

Le port du Passage est défendu par deux forts placés de chaque côté; il a un chantier de construction pour des vaisseaux assez considérables. Celui de Fontarabie ne peut servir que pour de petits navires; il a aussi l'inconvénient de rester à sec lorsque la mer se retire. Enfin le port de Déva est sur la rivière de ce nom; il est peu sûr, à cause d'une barre que la rivière forme à son embouchure.

Chemins et auberges. Les chemins furent autrefois impraticables dans les trois provinces; ils étaient tortueux, étroits, quelquefois à peine tracés, le plus souvent sur le roc ou le marbre; ils couraient fréquemment le long des précipices, sur les flancs ou les crêtes des montagnes escarpées qu'on gravissait comme on pouvait. Les voyageurs y étaient exposés à des dangers qui se renouvelaient sans cesse; et souvent à peine un mulet pouvait y passer. Les administrations particulières de chacune de ces contrées ont porté leurs vues sur un objet aussi intéressant. Ils ont fait respectivement ouvrir, aux frais de leurs cantons, des routes et chemins de la plus grande beauté. Il en a déjà été parlé. Quant aux auberges, les *posadas* et les *ventas*, soit isolées, soit dans les bourgades et villages des trois cantons, elles ressemblent à celles de la plus grande partie de l'Espagne: on y est mal, et quelquefois on n'y trouve rien à manger; il n'en est peut-être pas une où l'on trouve des vitres aux croisées. Dans les villes un peu considérables, il y en a d'assez bonnes; celles de Bilbao sont

le meilleures. La route qui conduit des frontières de France à Madrid, en traversant le Guipuzcoa et l'Alava, en a presque partout d'assez passables.

Histoire naturelle. Ainsi qu'il a été dit, les mines de fer sont très-abondantes sur les montagnes des trois provinces vascongades, surtout celles du Guipuzcoa et de la Biscaye propre. Elles sont presque toutes en couches, en blocs ou en filons. Les principales sont à une lieue de Mondragon et près de Hernani dans le Guipuzcoa, aux environs de Bilbao, et à Somorostro dans la Biscaye. La mine de Mondragon est de fer vernissé, appelé *fer gelé* par les mineurs. Celle de Somorostro forme une couche interrompue depuis 3 jusqu'à 10 pieds d'épaisseur; elle est couverte d'une couche de roches calcaires blanchâtres, dont l'épaisseur varie depuis 2 pieds jusqu'à 6; elle ne contient ni soufre ni acides. Le fer en est très-facile à fondre; il est un des plus malléables de l'Europe.

Parmi celles des environs de Bilbao, il y en a où l'on découvre le fer sur la surface de la terre. Une vaste colline, située à environ une demi-lieue de cette ville, est un bloc énorme de mine de fer, chargée d'acide vitriolique. Un grand rocher placé vis-à-vis de cette colline, de l'autre côté de la rivière, est de la même nature; il donne une grande quantité de vitriol jaune-clair. La plupart de ces mines de fer sont remplies d'*hématites,* qui sont enchâssées dans les concavités des filons; elles sont de diverses figures et de différens volumes. Quelques-unes sont creuses,

jaunes ou rouges en dedans, et contiennent des petits cristaux; leurs grains ou boutons intérieurs ont la forme d'étoiles, lorsqu'on les casse.

Il y a une mine de cuivre près de Salvatierra dans l'Alava, et des coquillages fossiles près de Salinas dans le Guipuzcoa; ceux-ci se trouvent sur une montagne à la suite d'une plaine; ils sont dans une espèce de marbre bleu veiné de spath et pyriteux dans l'intérieur. On trouve un autre marbre veiné de spath à Oyarzun en Guipuzcoa. Les environs du village de Salinas d'Agnana renferment une source d'eau salée dont on tire du sel par l'ébullition et par l'évaporation; ces salines sont fécondes; on en obtient tous les ans 60 mille fanègues de sel; et on pourrait en fabriquer dix fois plus sans crainte d'épuiser l'eau qui provient d'un lac salé situé au sud du village.

Les trois cantons de la Biscaye renferment beaucoup d'eaux minérales, les unes froides, les autres thermales.

Les eaux minérales froides de l'Alava sont près de la Venta de Bombil-ach, dans la juridiction d'Aramayoana; à Villaréal, près du moulin de Golco-Erroto, à deux lieues d'Aramayona; à Urribari, hameau, à demi-lieue du même village. Celles de la Biscaye propre se trouvent dans le territoire de Berriatua, hameau, à une lieue de la Puebla de Aulestia; à la Thelleria, à un quart de lieue de la même Puebla; dans la Merindade d'Arratia; dans le Barrio de Mendioldua du hameau d'Artenga, près de la petite ville de Léquéitia. Celles du Guipuzcoa sont près de Vergara. Les sources de Villaréal, d'Arribari, de

Berriatua, de Léquéitia, d'Arratia, d'Arteaga et de la Puebla de Aulestia, passent pour être martiales.

Les eaux thermales de l'Alava sont à Ceanuti, à Urribari, à Berriatua, aux environs d'Armentia; celles du Guipuzcoa se trouvent près de Mondragon, entre Essorinza et Arechavaleta, près d'Ascoytia, près d'Atacen. Elles passent toutes pour être sulfureuses. On prend des bains à Ceanuri. Aucune de ces eaux minérales n'a jamais été soumise à l'analyse; aucune n'est ni bien connue, ni en réputation, ni bien fréquentée.

Entre Bilbao et Orduña, et près du village de Llodio, est un puits naturel, en carré long de douze pieds sur quatre et demi; un de ses côtés est de roc vif; et les trois autres sont de glaise mêlée de cailloux; sa profondeur est inconnue. Aux heures du flux de la mer, qui en est éloignée d'environ sept lieues, l'eau s'élève aussi progressivement jusqu'à près de deux pieds au-dessus de son niveau ordinaire, et décroît avec proportion lors du reflux. Ce puits, en outre de la crue périodique, en éprouve une subite dans le cas de tempête; et elle est beaucoup plus forte. Cette eau est froide et saumâtre dans son état ordinaire, et devient très-bourbeuse lors de ses crues; alors, quoiqu'ayant traversé le chemin en formant un ruisseau, l'eau se trouve chaude et savonneuse. Beaucoup de personnes regardent cet effet si simple, qui résulte des conduits souterrains, comme un grand phénomène.

État des sciences et des arts. Les trois provinces n'ont aucun établissement propre à généraliser les

sciences et les arts; ils ont des classes, où l'on apprend les élémens de la langue latine, et quelques écoles, destinées dans les couvens à enseigner la philosophie et la théologie aux religieux des différens ordres, et où l'on a aussi admis quelques laïques. Une société d'encouragement, établie en 1755, a fondé à ses frais une école patriotique à Vergara, dans le Guipuzcoa, destinée à l'éducation de la jeunesse : on y a réuni divers genres d'instruction. Cette société a consolidé l'établissement par des réglemens sages et bien entendus; l'utilité qui en résulte mérite quelques détails.

Les élèves, de sept en sept, ont un domestique qui est chargé de les servir et de les soigner. Seize maîtres leur enseignent la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les langues latine et castillane, les humanités, la rhétorique, la géographie, les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, la chimie, les langues française et anglaise, le dessin, la musique et la danse. Tous ces maîtres sont aux frais de la société. L'établissement est dirigé par des commissaires, qui sont renouvelés tous les quatre mois, et dont un réside toujours dans ce collége. Les élèves subissent un examen public et solennel tous les quatre mois en présence des commissaires. On y fait une distribution de prix, c'est-à-dire de marques extérieures de distinction propres à soutenir l'émulation. Il se fait tous les ans, au mois de septembre, un examen général et public de tous les élèves, en présence de la société.

On a établi depuis quelque temps des écoles pu-

bliques de dessin à Vittoria, à Bilbao, à Sant-Ander, et des écoles de pilotage à Bilbao, à Saint-Sébastien et à Sant-Ander.

Il est sorti de la Biscaye propre et de l'Alava quatre hommes qui se sont distingués par leurs lumières. On a déjà eu occasion de les faire connaître dans la description de ces cantons.

Caractère, mœurs, usages, habillement et langue. Une opinion assez reçue donne une origine commune aux Biscaïens et aux Irlandais. Quelques historiens assurent qu'environ 200 ans avant l'ère chrétienne, une colonie sortit de la Biscaye et fit voile vers l'Hibernie, (l'Irlande moderne) qu'elle y descendit, s'en empara et s'y établit. Cependant une tradition, soutenue long-temps en Écosse, et assez accréditée de nos jours en Angleterre, fait descendre les Irlandais des Calédoniens. Il est aisé d'accorder les deux opinions. Les Calédoniens peuvent avoir très-anciennement soumis ou peuplé l'Irlande, et les Biscaïens s'y être établis postérieurement.

Les Biscaïens se regardent comme les descendans des anciens Cantabres, de ces peuples agrestes, fiers, braves, intrépides, passionnés pour l'indépendance, qui sacrifiaient leurs vies, celles de leurs femmes et de leurs enfans à leur amour pour la liberté, qui résistèrent long-temps aux forces de la république de Rome, battirent ses armées, furent subjugués sans être domptés; enfin de ces peuples de l'Espagne qui obéirent les derniers à ses différens vainqueurs.

L'histoire dépeint ces Cantabres comme des gens

agiles, robustes, ayant un génie féroce et des coutumes extraordinaires, ne connaissant point l'argent, dotant les femmes qu'ils épousaient, remplis de constance et de fermeté, se roidissant contre les obstacles, affrontant toute espèce de dangers, supportant aisément les fatigues et les travaux.

On représente aujourd'hui les Biscaïens modernes comme conservant encore des restes bien marqués du caractère de leurs ancêtres, mais beaucoup adoucis par la civilisation. Ils sont également robustes et vigoureux, braves et agiles. Très-légers à la course, ils grimpent sur les montagnes avec la plus grande facilité. On leur trouve un fond de fierté, de hauteur et d'indépendance; on les dit très-prévenus en leur faveur, entêtés, opiniâtres, faciles à s'emporter et fort irritables.

Ces défauts sont compensés par plusieurs bonnes qualités : ils sont généralement laborieux, industrieux, actifs, adroits, appliqués, fidèles à leur parole, humains, hospitaliers, nobles dans leurs procédés, gais, vifs et sociables.

Les habitans de l'Alava sont tous livrés à l'agriculture; ceux de la Biscaye et du Guipuzcoa sont autant commerçans qu'agricoles : ils passent pour être les meilleurs marins de l'Espagne. On a vu plus haut leur entreprise sur l'Irlande, dans des temps reculés : ils se servaient alors de bateaux faits d'un tronc d'arbre creusé et couvert de cuirs; c'est avec une flotte ainsi composée qu'ils firent, dit-on, la conquête de ce pays : ce qui n'est guère vraisemblable. Depuis cette époque, ils portèrent leur commerce

dans des contrées plus éloignées; ils avaient, à la fin du XIVe siècle, des établissemens et un consul à Azuph (Azow), à l'embouchure du Tanaïs, aux confins de l'Europe et de l'Asie.

Les habitans de la province de Biscaye sont communément d'une taille ordinaire : ils ont le teint frais, le visage animé, vif et riant, la physionomie ouverte. Ils parviennent à une longue vieillesse. La vie tranquille et saine qu'ils mènent y contribue beaucoup. Leur bonheur domestique est encore fondé sur une base solide : les vertus sociales; les femmes y paraissent bonnes, fidèles et attentives aux soins du ménage; les enfans soumis et respectueux. Leurs idées ne vont guère au-delà du cercle étroit de leurs devoirs, de même que leur vue ne s'étend pas plus loin que l'enceinte de leurs montagnes : ils ont peut-être raison de ne chercher à sortir ni de l'un ni de l'autre.

Les Biscaïens ne passent point pour avoir la sobriété des Espagnols: on dit d'eux qu'ils consomment le produit de leur vin en vins étrangers; ils mangent et boivent beaucoup, mais ils s'enivrent rarement. L'idée de la noblesse acquise à tous les naturels de la Biscaye influe singulièrement sur le caractère des peuples de ses trois cantons: elle entretient chez eux un principe de dignité qui, dans les fonctions même les plus basses, leur donne de la fierté dans le maintien et de l'élévation dans l'âme.

Les femmes des anciens Cantabres étaient aussi courageuses que leurs maris; elles ne portaient point les armes, elles ne combattaient point, mais elles

servaient leurs époux dans les combats; elles soutenaient leur courage, et provoquaient leur vengeance. Animées par une fierté héroïque, elles voulaient être libres, et, éloignant toute idée contraire, préféraient la mort à la servitude. Elles sacrifiaient à leur indépendance ce qu'elles avaient de plus cher. Toujours armées d'un poignard, on les vit souvent, pendant les guerres des Romains contre les Cantabres, le plonger dans le sein des enfans qu'elles nourrissaient, au moment où ils allaient tomber au pouvoir de leurs ennemis, préférant la douleur de les perdre à celle de les voir dans l'esclavage.

Les Biscaïennes d'aujourd'hui sont encore fières, courageuses, décidées; peut-être développeraient-elles la même énergie si l'occasion s'en présentait. Leurs traits sont en général réguliers; leur teint frais, brun, mais coloré, annonce la vigueur et la santé; une contenance hardie, l'œil vif, le regard et le maintien assurés, un certain air impérieux, caractérisent en elles le sentiment d'indépendance qui a dominé dans cette province.

Les femmes Cantabres portaient les fardeaux les plus lourds; elles cultivaient les campagnes, labouraient les champs et ne négligeaient aucune espèce de travaux; elles se levaient aussitôt après être accouchées, et servaient leurs maris, qui se mettaient au lit à leur place, usage qui fut aussi commun aux habitans de la Navarre, et dont il est impossible de rendre raison.

Les Biscaïennes modernes n'ont point dégénéré: elles travaillent aux champs comme les hommes et

avec plus d'assiduité ; on les voit plus occupées que les hommes dans les ports de mer : elles conduisent des bateaux et font aussi le métier de portefaix. C'est à Bilbao surtout que l'on peut en juger ; là, sans bas, sans souliers, avec un jupon court, les bras découverts jusqu'aux épaules, elles laissent apercevoir des muscles vigoureux; et les fardeaux les plus pesans ne les intimident point ; il faut souvent le secours de deux hommes robustes pour les charger; et, tandis que l'étranger s'effraie, elles courent sous ce fardeau avec facilité, comme si elles ne portaient rien. Après avoir ainsi travaillé toute la journée, ces mêmes femmes ne donnent le soir aucun signe de fatigue; souvent elles reviennent chez elles en se tenant plusieurs par la main et dansant au bruit du tambourin. Quelquefois on les voit travailler sur les pentes des montagnes, gravir tout d'un coup des rochers escarpés, les parcourir, et en descendre avec une hardiesse incroyable.

Les anciennes Cantabres avaient des visages mâles; elles portaient sur leurs têtes des coiffures jaunes ou rouges, tournées en forme de turban, dont l'usage s'est conservé en Biscaye jusqu'au XVI[e] siècle. Les Biscaïennes modernes ont de très-beaux cheveux; elles les tressent en les ornant de rubans de couleur; et en général elles regardent la longueur de leurs tresses comme le plus bel ornement qui puisse les parer. L'habillement des femmes du peuple et dans les campagnes est une *bayeta*, jupon de calmande, avec des raies de couleurs différentes, une sorte de corset, ou justaucorps; leur chaussure se nomme

abarcas: ce sont des sandales en cuir. Les hommes ont une culotte de toile ou de drap blanchâtre, un bonnet de drap, dont la forme varie de peuplade en peuplade; une espèce de gilet de couleur rouge, large, court et ouvert, une capotte de drap, et des *abarcas* en cuir. Les femmes mariées portent sur la tête un mouchoir de toile façonnée, ou de mousseline, qu'elles nouent sur le haut, et dont elles laissent retomber les pointes par derrière.

Les habitans des villes ont le même habillement que le reste de l'Espagne; et chacun adopte les formes et les couleurs qui lui conviennent le mieux. Dans les cérémonies, aux assemblées d'administration, etc., on paraît en habit à la française de drap noir, bas de soie, et chapeau à trois cornes.

La gaîté règne depuis une extrémité des trois provinces jusqu'à l'autre : on n'y connaît aucun usage ou divertissement particulier. Les Guipuzcoans préfèrent les jeux qui exigent de l'adresse et de la vigueur : la paume est un de leurs exercices favoris; les femmes y excellent et rivalisent à cet égard avec les plus adroits. Ils aiment passionnément la joute des jeunes taureaux; et chaque village ne néglige jamais de célébrer la fête de son patron par des *novillos*, où accourent les habitans des lieux voisins. Les Guipuzcoans aiment aussi beaucoup la danse; celle qui leur est particulière se nomme *sorcicos*. Les mouvemens, les pas en sont très-vifs, précipités, pleins de vigueur et d'agilité, mais sans attitudes. Ils les exécutent au son d'une petite flûte à trois trous et d'un tambourin assez long. Le même homme tient de la main gauche

la flûte (galoubet de Béarn) dont il joue; et il frappe avec une baguette qu'il tient de la main droite sur le tambourin suspendu à son bras gauche.

La musique et l'apparence de la gaîté président aussi à l'enterrement des enfans. Lorsque ceux-ci meurent avant l'âge de raison, ils sont portés à découvert au lieu de la sépulture, revêtus d'habits blancs, et la tête ornée d'une couronne de roses blanches; des musiciens précèdent le cortége; un enfant de chœur porte la croix; le cortége en tumulte décèle sa joie comme pour attester la félicité de l'innocence. La mère surmonte sa douleur, en offrant au ciel sa résignation. Quelque peine que puisse éprouver le Biscaïen, sa foi le rend impassible; et il prononce tranquillement: *Dios lo quere*, Dieu le veut.

On parle le castillan dans les trois provinces, mais cette langue y est altérée par un mélange de basque et de français. La Biscaye conserve encore sa langue particulière, la même qu'on y parlait sous les Romains, et qui était vraisemblablement alors commune aux autres provinces de l'Espagne, au rapport de Strabon, de Sénèque et de Pomponius-Mela: c'est la langue basque, qui ne ressemble en rien du tout à la langue espagnole moderne, qui passe pour être aussi ancienne que le pays, et qui n'a de rapport avec aucune langue connue. Elle s'est conservée presque sans corruption et sans altération, surtout parmi ceux qui habitent sur les parties les plus élevées des montagnes. Elle paraît dure et grossière à ceux qui ne l'entendent point; mais elle est douce, élégante et expressive pour ceux qui en ont l'usage.

Une preuve remarquable de l'antiquité de cette langue se trouve dans l'examen même de ses différens mots. On y trouve, par exemple, l'étymologie de la plus grande partie des villes, pays et fleuves de l'Espagne.

Cela prouverait évidemment qu'elle fut l'ancien idiome des Espagnols ou du moins des Celtibériens, et qu'elle donna ces noms d'après le sens qu'on y attachait, et dont la signification ne se retrouve nulle part ailleurs. Nous en citerons quelques exemples. La plupart des noms des villes et provinces se terminent en *bria*, *uria*, *erria* et *brija*, tels que Cantabria, Beturia, Celtiberria, Segobrija : ces terminaisons, qui n'existent guère qu'en Espagne, viennent des mots *bria* et *uria*, *ville* en biscaïen, *erria*, *terre*, *pays*, et Brija, le même que Bria, avec une aspiration plus marquée. Il en est d'autres, tels que *Uri Andia*, *Calacuris*, *Gracuris*, *Asturia*, *Illurce*, *Illurco*. Ces remarques s'appliquent plus particulièrement encore à la signification des noms des villes relativement à leur situation. Ainsi, par exemple, *Illiberi* ou *Irriberi*, ville ancienne près Grenade, veut dire en biscaïen *Villeneuve*; *Turiaco*, ancien nom de la ville de *Tarrassona*, signifie abondance de fontaines; et en effet cette ville est fameuse par les propriétés de ses eaux, qui servaient anciennement au travail du fer : elle est arrosée par le *Quellis* ou *Chalybes*, dont nous avons parlé; *Illipula*, ville située sur une pointe; *Illurce*, ville à côté de l'eau. Parmi les fleuves les plus considérables chez les Celtibères était l'Èbre, qui veut dire en biscaïen

grand fleuve; des mots *Ibai,* fleuve, et *Ero* ou *Erua,* violent; mais ce ne sont ici que des preuves matérielles.

Un argument plus philosophique et plus intéressant est l'examen des principales expressions de cette langue qui, ne provenant d'aucun usage ou croyance, sont toutes prises des images de la nature et de l'observation que ces peuples avaient faite de sa marche. La lune, par exemple, leur avait donné la longueur des mois, qu'ils divisaient en lune qui monte, *Ilgoria,* et lune qui descend, *Ilberia.* La même observation sur le soleil les avait conduits à diviser l'année en deux parties, été et hiver, suivant les solstices et suivant l'augmentation ou la diminution de la durée des jours. Ils différaient en cela des peuples anciens, dont la plupart faisaient commencer l'année, soit en mars à la reproduction, soit en septembre à la récolte. Ils crurent avec raison que la végétation agissait plusieurs mois avant le printemps, puisque le germe se développe long-temps avant de paraître à la superficie de la terre; et ils commencèrent l'année le 21 décembre par le premier quartier du soleil. Ils appelaient ces trois premiers mois le premier été, *unda barija*; le second quartier allait jusqu'au 21 juin, et s'appelait *barija été*; et comme arrivés à ce terme les jours commencent à décroître, et la nature à prendre une marche neuve, mûre et rétrograde, ils appellent les trois mois suivans *hiver,* et enfin les trois derniers mois *dernier hiver.* La même sagesse se trouve dans les noms des mois, suivant leurs différentes propriétés. Dans aucune

des dénominations, on ne trouve ni tradition d'autres peuples, ni attribution à aucune divinité. Toutes conservent encore leurs significations primitives, et rappellent les premières pensées qui durent les faire naître. La lune I Larguia veut dire littéralement *lumière qui vient à manquer*; le soleil *Eguzgia, chose du jour* ou *propre au jour*. Le jour, *Eguna*, signifie dans sa composition *temps de l'activité*, de *Eguin, faire, agir*; Dieu, *Jaungoicoa, seigneur d'en haut*: la mort, *Eriotza, la maladie froide*. On peut consulter, sur la langue primitive des provinces vascongades, deux ouvrages du pays même: l'un par M. Astarloa, l'autre par M. de Erro y Aspirroz.

ROYAUME DE NAVARRE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Aux trois provinces réunies sous un nom commun, et dont il vient d'être question, doit succéder, pour décrire la Péninsule dans un ordre circulaire, le petit royaume de Navarre, situé au nord de l'Espagne, et séparé de la Navarre française par les Pyrénées; sa forme est à peu près celle d'un carré irrégulier, dont les angles du sud et du nord sont un peu prolongés, et distant de 25 lieues, tandis que de l'est à l'ouest on n'en compte guère que 23. Sa longueur moyenne est de 18 lieues de l'est à l'ouest, et sa largeur, aussi moyenne, de 14 du sud au nord. Enfin, elle confine à l'est et au sud avec l'Aragon, au sud-ouest avec la Vieille-Castille, au nord-ouest avec les provinces Vascongades, au nord avec la France.

C'est un pays de montagnes rudes, escarpées, entremêlées de vallées, et de quelques petites plaines qui sont très-fertiles. Ces montagnes sont la partie des Pyrénées qui forme la

pointe occidentale de la chaîne proprement dite; elles sont très-élevées et prennent différens noms. Les plus importantes de ses vallées sont celles de Roncevaux, de Lescun, de Bastan et de Roncal. Cette dernière est au milieu des Pyrénées, et se trouve par conséquent entourée, de tout côté, de hautes montagnes escarpées; elle a su se conserver une administration particulière qui exclut toute inégalité parmi ses habitans, lesquels prétendent à une noblesse acquise d'origine, ainsi que ceux de la vallée de Bastan, qui confine au pays de Labour; celle-ci a 10 lieues de long sur 5 de large; elle contient 14 villages; Elizonda en est le chef-lieu.

La Navarre est arrosée au sud par l'Èbre, fleuve qui limite une partie de ses frontières méridionales. On y compte en outre sept petites rivières : le Queiles, l'Aragón, l'Irati, le Cidacos, l'Arga, l'Ega et l'Alhama. La Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne vers son embouchure, prend aussi sa source dans cette province. Elle a 2 évêchés, l'un à Pampelune, et l'autre à Tudéla; 2 chapitres de cathédrale, 5 chapitres de collégiale, 753 paroisses, 70 maisons religieuses, 12 hôpitaux, 2 hospices, un grand gouvernement militaire, administré par un vice-roi; un gouvernement militaire particulier, un conseil royal, une chambre des comptes, une université, 4 col-

léges pour l'éducation de la jeunesse, 9 cités, 154 villes, et 638 villages.

Dans le ve siècle, la Navarre était encore libre du joug que les Alains, les Suèves et les Vandales faisaient peser sur les Castilles, la Galice, les Asturies et les Andalousies. Ce ne fut que vers 470 ou 472, qu'Euric ou Évaric, roi goth, et le premier qui ait donné aux Goths d'Espagne des lois écrites, s'empara de la ville de Pampelune et des contrées environnantes, dont les habitans étaient déjà catholiques romains. Les Goths, qui étaient ariens, se montrèrent d'abord tolérans; mais, les dissensions religieuses ayant produit entre les conquérans et le peuple conquis des disputes violentes, ils exercèrent plus tard, pour y mettre fin, un despotisme inouï. Il était question de faire admettre les doctrines d'un conciliabule de Tolède, tenu en 579; et des flots de sang durent couler, au nom du Dieu de paix. Dès lors en proie aux plus épouvantables vexations de la part des Goths, les peuples de la Navarre et des pays voisins, attachés à leur foi, voulurent la défendre, et se soulevèrent, en 581, contre Leudivigilde. Ce prince barbare, qui avait lui-même fait périr son fils St.-Herménégilde, pour avoir professé la foi catholique, les soumit par la terreur : il brûla Vittoria, dans la province d'Alava, et quel-

ques autres villes. Tous les peuples connus alors sous le nom de Vascones se décidèrent à abandonner une patrie qui n'offrait que violences et persécutions : ils franchirent les Pyrénées, et s'arrêtèrent dans le pays qui s'étend depuis le pied de ces montagnes jusqu'aux rives de la Garonne, et qui prit, de ses nouveaux colons, le nom de Vascogne ou Gascogne.

Le pays de Navarre fut, par la suite, comme le reste de l'Espagne, occupé par les Maures, jusqu'en 806, qu'ils furent chassés par Louis, roi d'Aquitaine, fils de Charlemagne [1], qui prit Pampelune et fit plusieurs conquêtes de ce côté de l'Espagne. La Navarre se trouva, dès cette époque, sous la protection de l'empire français; mais, en 832, Aznar, maltraité par Pepin, roi d'Aquitaine, un des fils de l'empereur Louis-le-Débonnaire, profitant des étranges démêlés de cet empereur avec ses enfans, se forma un parti dans la Navarre, s'en empara, et s'en fit déclarer comte; son petit-fils prit, dit-on, le titre de roi. Après sa mort, un comte de Bigorre, ayant secouru la Navarre contre quelques nouvelles invasions des Sarrasins, devint le fondateur d'une monarchie qui s'est soutenue dans sa maison pendant

[1] Il y a des auteurs qui prétendent que Charlemagne a fait aussi la conquête de Pampelune dès l'an 778.

500 ans. Cette même maison a donné des rois à la Castille, tandis que, par le droit naturel, les femmes transmirent le trône de la Navarre dans les maisons de France, d'Évreux et de Champagne. Au xv[e] siècle, Jean II, roi de l'Aragon, épousa Blanche, héritière de la couronne de Navarre; et Léonora, leur fille, la reporta à la maison de Bigorre, par son mariage avec Gaston IV, comte de Foix et de Bigorre. François Phœbus, son petit-fils, lui succéda en 1479, et mourut en 1493, laissant ce royaume à sa sœur Catherine de Navarre, âgée de 14 ans, qui fit ensuite passer la couronne dans la maison d'Albret, en 1494, ayant épousé Jean III, fils d'Alain, sire d'Albret. En 1512, ce roi fut excommunié par le pape Jules II, qui jeta l'interdit sur son royaume, à la sollicitation de Ferdinand V, dit *le Catholique*, qui s'en voulait prévaloir contre la France, et qui en effet finit par enlever la partie la plus considérable de la Navarre, située au-delà des Pyrénées, et que l'Espagne possède encore. C'est de cette époque seulement que le royaume de Navarre fut démembré. Alors ses souverains légitimes furent réduits à la partie située en-deçà de ces montagnes, nommée Basse-Navarre, et qui fut réunie à la couronne de France par Henri IV, dont le père, Antoine de Bourbon, avait épousé Jeanne

d'Albret, petite-fille et héritière de la reine Catherine, et femme d'un grand caractère.

La partie du royaume soumise aux rois d'Espagne n'en conserva pas moins l'ancienne forme de son gouvernement et sa constitution : elle est administrée par un vice-roi. Ses tribunaux, dans leur composition, leurs attributions et leur jurisprudence, diffèrent absolument de ceux de l'Espagne. Régie par ses anciennes lois civiles et criminelles, elle a aussi conservé ses États particuliers, composés des trois ordres, du clergé et de la noblesse et des députations des villes. Elle conserve encore ses anciennes monnaies, savoir :

Le cornado (demi-maravédis, ou 7/8 de denier tournois).

L'ochavo (ou deux maravédis, ou 3 deniers 1/12 tournois)

Le gros (ou six maravédis, ou 10 deniers 1/12 tournois)

La tarja (ou huit maravédis, ou 1 sou 2 deniers tournois).

Ainsi, 4 tarjas et 2/7 valent 1 réal de veillon (ou 5 sous tournois).

La Navarre conserve aussi le privilége de recevoir la plupart des marchandises étrangères sans visite ni droits : elles ne sont assujéties aux douanes que lorsqu'elles sortent de la Navarre pour entrer dans la Vieille-Castille ; le premier bureau est à Agreda.

La Navarre fut partagée en 5 comtés par Louis, roi d'Aquitaine; cette division y subsiste encore sous le nom de *Mérindades*, dont les chefs-lieux sont Pampelune, capitale, Estella, Tudéla, Sanguésa et Olita.

Route depuis les frontières de la France par BAYONNE [1] *jusqu'à* PAMPELUNE, 7 *lieues*.

	lieues.
La Bidassoa, rivière qui fait la séparation de la France et de l'Espagne.	
Une Chartreuse.	
Maya, village.	
Elizonda, village.	
Venta de Bélate,	3 1/2
Une petite rivière.	
Pampelune, ville,	3 1/2
TOTAL,	7

La rivière de Bidassoa, limite de la France avec l'Espagne, donna lieu autrefois à beaucoup de contestations entre les souverains de ces deux royaumes : chacun voulait en être le propriétaire. Un traité entre Louis XII et Ferdinand V termina ces différens ; il fut stipulé que cette rivière serait commune aux deux monarques, et qu'ils en percevraient également les droits : le roi de France, sur ce qui pas-

[1] De Bayonne à Pampelune on compte 17 lieues géographiques.

serait d'Espagne dans son royaume, et le roi d'Espagne sur ce qui passerait de France dans ses États. Cette rivière devint célèbre, dans le XVIIe siècle, par les conférences qui y furent tenues entre les deux ministres de France et d'Espagne, Mazarin et don Louis de Haro, qui y conclurent le fameux traité des Pyrénées, pour rendre la paix aux deux royaumes, en 1659; et par l'entrevue des deux monarques, lorsque le mariage de Louis XIV avec l'infante Anne d'Autriche fut décidé. Ces conférences se tinrent dans une sorte d'îlot qui n'a pas 50 pas de large sur 100 de longueur, et qui rétrécit le cours de la rivière un peu au-dessous du pont. Cet attérissement alluvial de vase, couvert de quelques roseaux et toujours inhabité, était alors connu sous le nom de l'*Ile des Faisans*; il a retenu depuis celui d'*Ile de la Conférence*.

Après avoir passé la Bidassoa, on trouve un monastère de chartreux, situé au pied d'une haute montagne de rochers d'ardoise et de quartz. Peu après on traverse le village de Maya, bâti au pied de la même montagne; c'est la première peuplade d'Espagne. On entre ensuite dans la vallée de Bastan ou Vastan, dans laquelle est situé le village de d'Elizonda, qu'on traverse. Cette vallée est fertile en maïs, navets, etc. Elle conduit au pied d'une haute

montagne calcaire, couverte d'arbres et d'arbustes; on la gravit jusqu'à son sommet par un chemin tortueux et difficile, un peu au-dessous duquel on trouve la Venta de Bélate, très-mauvaise auberge qui peut à peine procurer un asile contre le mauvais temps; mais il n'y en a point d'autre. On descend la même montagne par une pente douce; et on parvient dans un vallon formé de coteaux peu élevés, composés de terre et de pierre calcaire, semés en grains et plantés de vignes. On y rencontre d'abord un beau bois de chênes, qu'on traverse, pour parcourir encore le vallon, en côtoyant une petite rivière; on passe dans une plaine circulaire de peu d'étendue, bordée de coteaux détachés, et qui termine ce vallon. Alors on aperçoit la ville de Pampelune, où l'on arrive quelque temps après.

Pampelune, en espagnol *Pampelona,* capitale de la Navarre, est assez grande, et se trouve située en partie sur une petite éminence, et en partie dans une plaine fertile, sur les bords de l'Arga, qui baigne une portion de ses murs. Des montagnes élevées l'entourent de tous les côtés à 2 et 3 lieues de distance. On prétend qu'elle fut bâtie par Pompée, après la défaite de Sertorius, d'où elle avait pris le nom de *Pompeiopolis*.

C'est une place de guerre; ses fortifications

ne sont pas cependant bien considérables ; mais elle est défendue par deux châteaux, dont l'un est dans la ville ; l'autre lui est contigu, quoique hors de l'enceinte de ses murs. Ce dernier, qui est la citadelle, fut bâti par Philippe II ; il est fort par sa situation sur le roc ; il a cinq bastions revêtus de pierres et de bons fossés ; un marais profond, d'une étendue considérable, en rend les approches difficiles vers le côté par où l'on pourrait l'attaquer. Cette citadelle a une belle tour, plusieurs magasins, une place ornée d'arbres et une place d'armes au centre même de la forteresse ; celle-ci est ronde et s'ouvre par cinq grandes rues directes qui conduisent aux cinq bastions. On y conserve un moulin à bras dont la structure est assez ingénieuse, et qui serait très-utile en cas de siége : c'est une grande machine composée de plusieurs rouages qui font tourner cinq meules avec autant de trémies ; on peut y moudre 120 charges, ou 360 quintaux de blé tous les jours ; on le tourne à bras, ou on le fait aller avec des chevaux.

Clergé. Cette ville se glorifie d'être la première de l'Espagne qui ait reçu la lumière de l'Évangile ; elle regarde saint Saturnin comme son premier apôtre, et saint Firmin, disciple de celui-ci, comme son premier évêque. Son évêché, un des plus anciens de l'Espagne, fut rétabli après l'expulsion des Maures ;

il est suffragant de la métropole de Burgos; son diocèse comprend 19 archiprêtrés, un grand nombre d'abbayes régulières, et 1,156 paroisses.

Le chapitre de la cathédrale de Pampelune est régulier; il suit la règle de Saint-Augustin; cependant l'usage s'est introduit insensiblement de nommer des prêtres séculiers aux dignités, aux canonicats et aux prébendes; il n'y a dans ce moment que les quatre premiers dignitaires qui soient religieux profès de l'ordre de Saint-Augustin. Ce chapitre comprend 12 dignités, autant de canonicats et 44 prébendes et chapellenies.

Un autre chapitre, sous le titre de Saint-Saint-Jean-Baptiste, est établi dans la même église cathédrale; il exerce spécialement les fonctions curiales, et est chargé de l'administration des sacremens, des funérailles et des anniversaires; il est présidé par un vicaire, et composé de 14 chanoines et de 2 sacristains.

Administration. Cette ville est le lieu de la résidence du vice-roi de la Navarre; elle a un gouverneur, un état-major composé d'un lieutenant de roi, d'un major et de deux aides; elle a un état-major particulier pour la citadelle, qui comprend un lieutenant de roi, un major et un aide. La garnison, plus ou moins nombreuse, selon les circonstances, a un auditeur de guerre.

Population. Pampelune renferme une population d'environ 2,800 familles composées d'environ 14,000 personnes et occupant 1,632 maisons.

Dans cette capitale de la Navarre siégent le conseil

royal et la chambre des comptes de la province : c'est aussi le lieu où les États tiennent leurs séances.

Le conseil royal, tribunal suprême, est présidé par le vice-roi, et en son absence par un régent ; il est divisé en 2 chambres, l'une avec 6 conseillers, l'autre avec 4 sous le nom d'alcades. La chambre des comptes a aussi 4 conseillers, dont le premier seul est de robe, un *patrimonial*, qui est une espèce de procureur du roi, et un trésorier.

Instruction publique. Le collége pour l'instruction de la jeunesse est une université fondée en 1608.

Édifices publics. Pampelune contient une église cathédrale, 3 paroisses, 9 couvens de religieux et 2 de religieuses. Cette cité est mal percée, mal bâtie ; mais ses rues sont tenues avec la plus grande propreté ; ses édifices publics ne présentent rien de remarquable. On y voit quelques places, dont deux sont entourées d'assez belles maisons ; celle qui est destinée à la course des taureaux est fort spacieuse. D'ailleurs la ville est fort triste, sans plaisirs, sans société, sans aucune sorte d'agrémens : ce qu'on attribue à la sévérité de sa police. Les hommes vont passer leur temps aux cafés ; mais les femmes ne peuvent y entrer passé le coucher du soleil.

L'église cathédrale renferme le mausolée de Charles III, prince de la maison d'Évreux, roi de Navarre du chef de son aïeule Jeanne de France, et d'Éléonore de Castille, son épouse. A côté de cette église est un beau cloître à deux rangs de galeries l'une sur l'autre.

Manufacture, commerce. Pampelune n'a qu'un

commerce secondaire et absolument passif; elle reçoit presque tout du dehors; et son industrie manufacturière n'a presque rien à fournir à ses voisins. Elle n'a qu'une manufacture de parchemin qui n'est pas bien considérable, une fabrique de cuirs qui ne l'est guère plus, une autre de draps grossiers, faits en partie à l'hospice et dans quelques ateliers de la ville : enfin, on y fait un peu de faïence commune, et on y blanchit de la cire qu'on importe du dehors.

Hommes célèbres. Cette ville a donné le jour à un écrivain profond de la fin du XVI[e] siècle, Jean Huarte de San-Juan; son *Examen de Ingenios* est un ouvrage complet dans son genre ; il y en a eu plusieurs traductions françaises ; et il a été en outre traduit en diverses autres langues. Ce livre excellent était presque ignoré en Espagne au commencement du XVIII[e] siècle ; ce sont les traductions étrangères qui l'ont fait connaître. Le P. Feyjoo en a fait un juste reproche à ses compatriotes.

Route depuis PAMPELUNE *jusqu'à* SAINT-JEAN-PIÉ-DE-PORT, capitale de la Navarre française, par Roncevaux, 16 *lieues* ½.

	lieues.
PAMPELUNE à	
Zubiar, village,	4
Bourguette, village,	5
Roncevaux, abbaye.	» ½
Saint-Jean-Pié-de-Port,	7
TOTAL,	16 ½

Depuis Pampelune jusqu'à Zubiar, village,

on monte toujours pendant quatre ou cinq heures, mais par une pente douce et peu fatigante; le terrain qu'on parcourt est rempli de bois et de ces landiers qu'on nomme vulgairement *ajonc*, ou *genêt épineux*. On monte encore après avoir passé le village de Zubiar; et cette montée, qui est de cinq à six heures, se trouve d'abord assez douce à travers un sol couvert de chênes et de poiriers sauvages; mais bientôt elle devient rude et pénible, jusqu'au village de Bourguette, gravissant ainsi des montagnes très-élevées, fertiles en pâturages, et dont les collines sont couvertes de fougères. Dans ce trajet, on laisse, sur la gauche, la belle vallée de Bastan, qui est d'une immense étendue, et très-fertile en fruits, en maïs, en prairies, et très-riche en troupeaux.

A peine a-t-on passé Bourguette, qu'on entre dans une plaine longue, large, spacieuse, belle, entourée de hautes montagnes, et nommée *Playa de Andres Zaro;* elle est fameuse par la prétendue bataille où Charlemagne fut défait en 778, et où les douze pairs de France perdirent, dit-on, la vie. Cette bataille, tant chantée par les romanciers espagnols, a été démentie par les historiens des autres nations, qui ont prouvé que cet empereur n'avait jamais été en Espagne, où l'on n'en croit pas moins très-fermement à la réalité de la

prétendue bataille où tomba le paladin Roland ou Roldan. Le bourg et l'abbaye de Roncevaux sont situés dans cette plaine; on y arrive après une demi-heure de marche depuis Bourguette; il y a un monastère de chanoines réguliers et plusieurs auberges médiocres.

On parvient bientôt au pied du mont Altobiscar, qui fait la séparation de l'Espagne et de la France. On monte pendant deux heures pour en atteindre la sommité; on descend ensuite, par un chemin escarpé et difficile, la vallée de Cise, en Basse-Navarre, dont Saint-Jean-Pié-de-Port est le chef-lieu. Les voitures ne peuvent aller dans la route qui vient d'être décrite; il faut la faire à cheval ou à pied.

Route depuis PAMPELUNE *jusqu'aux frontières de la Vieille-Castille, 19 lieues* [1].

	lieues.
PAMPELUNE à	
Tafalla, ville,	6
Caparroso, village,	5
Une Venta,	4
Valtierra, village,	2
Frontières de la Vieille-Castille entre Valtierra et Agréda,	2
TOTAL,	19

Au sortir de Pampelune, on parcourt, pen-

[1] Route de Pampelune à Madrid.

dant deux heures et demie, une plaine inégale, remplie de pierres roulées; elle conduit au pied d'une montagne qu'on monte, qu'on franchit, et après laquelle les terres sont cultivées; on entre dans un vallon couvert de cailloux calcaires, où est située la petite ville de Tafalla, qu'on traverse.

Tafalla, petite ville assez jolie, fut autrefois une des principales de la Navarre, et, pendant quelque temps, la résidence des monarques; elle avait un palais bâti dans le XVe siècle par le roi Charles III, de la maison d'Évreux; elle eut une université; et les états de Navarre y furent tenus en 1473, par Éléonore, fille et héritière du roi Jean II. Philippe IV lui donna ensuite le titre de cité. Aujourd'hui il ne lui reste plus, de sa grandeur passée, que l'enceinte des murs dont elle est entourée et les débris de son château. Elle est placée dans un territoire fertile en bon vin, près de la petite rivière de Cidacos, qui augmente sa fécondité. Le climat de cette ville est remarquable par sa salubrité; la tradition veut que les maladies épidémiques y aient toujours été inconnues.

Une vaste plaine se présente au sortir de Tafalla; elle est d'abord couverte par les oliviers les plus septentrionaux de la Péninsule, ensuite plantée de vignes, auxquelles succède une culture en blé et en orge; elle devient en-

fin absolument inculte, et conduit ainsi, par une étendue de 5 lieues, au village de Caparroso, où elle est coupée par un monticule. Là, un aussi vaste désert succède à cette plaine; on n'y trouve aucune espèce d'habitation, aucune trace de culture. Une colline élevée et inégale, pénétrée de veines peu profondes, de gypse blanchâtre, se présente et conduit à une plaine nue, sèche, frappée d'une triste stérilité; et on longe quelques collines également incultes. Le voyageur parcourt avec ennui, pendant trois mortelles heures, ces lieux repoussans; mais bientôt il s'en trouve dédommagé par le spectacle champêtre qui se présente à ses yeux: une plaine, agréable par sa culture, à la fois riante et fertile, se développe tout-à-coup; les terres sont ombragées par les arbres qui se multiplient; des canaux variés serpentent de tous les côtés: ils viennent de l'Èbre qu'on traverse pour arriver à une Venta située sur sa rive opposée. De cette Venta on monte sur des collines dont la réunion forme une chaîne, au sommet de laquelle est situé le village de Valtierra; on le passe en continuant de monter encore pendant près de deux heures; et l'on trouve les limites qui séparent la Navarre de la Vieille-Castille, presqu'à moitié chemin de Valtierra à Agréda. On découvre facilement, hors de terre, la mine très-abondante de sel

gemme, située près de Valtierra, et dont il sera reparlé à la fin du présent chapitre.

Outre ces différentes routes, il en existe une assez mauvaise qui conduit à Tudéla, ville éloignée de 16 lieues de Pampelune. Tudéla est la seconde ville de la Navarre; sa population monte à environ 7,300 habitans; elle est au rang des villes épiscopales depuis 1783. Son beau pont, sa situation au confluent de l'Èbre et du Queilas, entourée de jolies promenades et d'assez beaux environs, lui procurent un aspect fort pittoresque. Son territoire est bon et productif. On porte à 7,000 les agneaux qu'on y élève chaque année. A 3,730 vares environ de Tudéla, commence le beau canal d'Aragon, appelé aussi impérial. Son embouchure, qui tire les eaux de l'Èbre, est magnifique.

ABRÉGÉ DE LA STATISTIQUE DE LA NAVARRE.

Population. La Navarre dut être très-peuplée autrefois. L'émigration de ses habitans, vers la fin du VIe siècle, fut très-considérable; ils passèrent en assez grand nombre, ainsi qu'on l'a déjà dit, dans la province de France appelée dans la suite *Gascogne;* et c'est en en peuplant une fort grande partie qu'ils lui donnèrent leur nom. Il y a lieu de croire que la Navarre ne resta pour cela ni déserte, ni privée de tous ses nationaux, et qu'une grande partie supporta

avec plus de résignation le joug des Goths par attachement pour la patrie. Selon le dénombrement des années 1787 et 1788, la quantité des habitans de cette province doit être aujourd'hui de 287,382. Dans ce nombre on compte :

Curés	753
Prêtres séculiers	1,166
Religieux	1,120
Religieuses	510
Nobles	13,054
Gens de loi	172
Étudians	1,163
Domestiques	9,910

Agriculture. La Navarre est un pays montueux et froid; ses montagnes, très-élevées, souvent escarpées, n'offrent, la plupart, que la roche nue. On y trouve cependant quelques forêts assez considérables et des pâturages excellens. Elle a des cantons où l'air est plus doux et plus sain que dans d'autres provinces voisines de l'Espagne. Le sol fertile et propre à la culture se réduit à un certain nombre de vallées, à quelques collines et plaines plus ou moins étendues. Il en résulte que les productions de cette province sont bornées et insuffisantes aux besoins de ses habitans.

On y recueille du blé, du seigle, de l'orge, du maïs, du vin, peu d'huile, des fruits et des légumes; mais, après avoir pris pour la consommation du pays, rarement reste-t-il pour fournir à une branche d'exportation soutenue. Quelquefois le blé y est assez abondant pour en fournir la Biscaye.

En général, on n'y tire point le parti qu'on pourrait des terres qui y sont les meilleures. Par exemple, le territoire de Tudéla est propre à toute sorte de cultures; il produit du froment, des olives, de l'orge, des fèves, des haricots, des fruits excellens et du chanvre; mais on y néglige tout pour n'y cultiver que la vigne. Parmi les vins de Navarre, on distingue ceux de Tudéla, qui ont quelques rapports avec le vin de Bourgogne, sans en avoir la délicatesse; ceux de Péralta sont des vins de liqueur qui approchent beaucoup du vin de Saint-Laurent, mais qui sont plus forts et plus agréables; ils se font avec le raisin nommé *berbès*; leur couleur est assez semblable à celle du vin cuit de Xerez.

On fait du cidre dans quelques vallées : celle de Bastan fournit le meilleur.

Les terres du canton de Pampelune sont bien fumées; et leurs productions alternent pour quatre années dans l'ordre qui suit : froment, fèves, froment, maïs. Ainsi le terrain ne reste point en *jachère*. La quatrième année on laboure les terres avec la *laya*; les années intermédiaires simplement avec des bœufs.

Fabriques et manufactures. La Navarre n'a jamais eu de grandes manufactures ni beaucoup de fabriques. On a indiqué ce qui s'en trouve à Pampelune. Il y a quelques distilleries d'eau-de-vie à Estela, à Fuente de la Reyna et à Sanguesa. Les manufactures de draps sont un peu moins abandonnées à Tudéla que dans les autres villes : elles avaient été instituées en confrérie, c'est-à-dire en corps de fabri-

cans, l'an 1438, sous le règne de Jean II et de Blanche de Navarre. Il y a six fabriques de savon à Tudéla, d'autres de tuiles, de briques et de poterie. Estela entretient quelques métiers de gros lainages. On trouve à une lieue d'Eguy une fabrique de fer fondu ou coulé, de bombes et de boulets, pour le compte du roi. Enfin la ville de Corella, qui a environ 4,000 habitans, mérite d'être remarquée par sa manufacture de jus de réglisse, qu'on extrait des racines ligneuses de la plante, et dont on forme une pâte : on en exporte une grande quantité pour le nord de l'Europe.

Commerce. Le commerce de la Navarre est absolument passif. Cette province ne fournit presque rien à ses voisins pour pouvoir le balancer par un commerce actif. Elle tire au contraire du dehors beaucoup d'objets nécessaires à sa subsistance et à ses vêtemens. Ce commerce a même été toujours très-onéreux par les difficultés et la cherté de l'importation. Autrefois les chemins étaient affreux, souvent impraticables; tout devait y être transporté à dos de mulet. Cet obstacle n'existe plus; on y a fait de nouveaux chemins : les routes y sont belles et faciles, les transports aisés et moins dispendieux. Les rivières de l'Èbre et de la Bidassoa offrent une communication aisée, peu coûteuse, qui pourrait contribuer à favoriser le commerce de cette province, qui, lui-même, servirait à développer l'industrie et l'activité de ses habitans.

Cependant, malgré son peu de commerce et d'industrie, la Navarre est dans un état de prospérité qui

s'accroît annuellement, ainsi que sa population et sa richesse peuvent le prouver ; néanmoins cette province pourrait encore atteindre à un degré d'aisance plus considérable.

Histoire naturelle. L'histoire naturelle de la Navarre est si peu connue, qu'il est à croire qu'on ne s'en est jamais occupé.

Les mines de fer y sont assez abondantes : il y en a à Véodrin, à Lugarchuelo et dans beaucoup d'autres endroits. Il y a près de la ville de Pampelune une mine de cuivre qui était exploitée vers le milieu du XVIIIe siècle. On voit, hors de terre, près de Valtierra, et vers le milieu de la côte sur laquelle ce village est situé, une mine de sel gemme blanc très-abondant, pénétré dans des couches de gypse d'environ deux ou trois pouces d'épaisseur, séparées par des couches d'une terre saline, bleu obscur. Cette mine est exploitée : elle a une principale galerie d'environ 400 pas de longueur, et plusieurs galeries collatérales d'environ 80 pas ; elles sont soutenues par des piliers de sel et de gypses disposés de distance à autre avec assez d'art et d'intelligence. L'intérieur de cette mine ressemble assez à une ancienne église dans le genre gothique. Une fontaine intermittente coule en été et tarit en hiver dans le territoire de Berrada, près du village d'Angostina. On trouve sur les montagnes beaucoup de gibier, des lièvres, des chevreuils, des renards, des loups, des sangliers, etc. La Flore de la Navarre est celle des Pyrénées françaises, à peu de chose près.

Cette province a quelques eaux minérales, entre autres à Belascuain, village à 2 lieues de Pampelune; à une demi-lieue d'Aribe, village de la vallée d'Ayezcua, près de Roncevaux, aux confins de la France; à Fitero, village à 7 lieues de Tafalla; à Fiermes, à 6 lieues de Jaca; à Ysaba, dans la vallée de Roncal: celle-ci est connue sous le nom de *Fuente de Ysaba*; elles sont toutes thermales. Celles de Belascuain et de Fiermes ont plusieurs sources. Celles de Fitero, d'Ysaba et de Fiermes ont des bains et servent à l'usage intérieur et extérieur; ces dernières ont des boues qu'on emploie également à l'extérieur.

Sciences et arts. Les sciences et les arts ont été peu cultivés en Navarre. Cette province manque d'établissemens où l'on puisse recevoir les connaissances nécessaires sur ces objets. Elle a une université, mais peu connue, parce qu'elle est peu importante. Elle a 4 colléges où l'on peut à peine être instruit des premiers élémens de la langue latine.

La Navarre compte pourtant un roi célèbre parmi les troubadours: c'est Thibaut Ier, de la maison de Champagne, surnommé *le faiseur de chansons*, et qui régna 19 ans; il vivait dans le XIIIe siècle.

Ce royaume n'a fourni que des écrivains médiocres, excepté deux qui se sont distingués et méritent d'être cités avec éloge. Le premier est Roderic Simonis, appelé plus ordinairement Ximenez, qui donna, dans le XIIIe siècle, une chronique des empereurs de Rome et des pontifes, et une autre de l'Espagne; le second est Jean Huarte de San-Juan, dont il a été

parlé à l'article de Pampelune, métaphysicien profond, écrivain ingénieux, pur, instruit, et un de ceux qui ont le plus honoré leur patrie.

Caractère, mœurs, habillement et langue de la Navarre. Les Navarrais sont en général sérieux, réservés, fiers et braves; ils sont très-légers à la course; ils passent pour être les meilleurs sauteurs et les plus adroits joueurs de paume de l'Espagne. On leur reproche d'être entêtés, opiniâtres, peu dociles, impérieux, querelleurs et violens; en revanche, ils sont spirituels, fins, habiles et laborieux. Ils ont d'ailleurs adopté facilement les mœurs françaises. L'habillement ou les costumes des habitans de la Navarre sont à peu près les mêmes que ceux des Castillans; on aperçoit seulement quelques nuances différentes dans certains cantons, mais elles sont légères. Sur les montagnes, les femmes ont conservé leur ancienne manière de s'habiller: elles portent leur corps ou corset avec des manches étroites, jointes et fermées au poignet; des fichus de soie sur le cou; leurs cheveux tressés, tombant en doubles tresses sur les épaules et entrelacés de larges rubans de diverses couleurs.

On parle le castillan en Navarre; mais cette langue y est altérée par un mélange de basque, de catalan et de français. Le véritable basque est plus pur dans la partie de la Navarre française.

LA VIEILLE-CASTILLE.

NOTICE GÉNÉRALE SUR LA VIEILLE-CASTILLE.

A la considérer comme la limitent en général les cartes d'Espagne faites en France avant celles que nous devons à M. le colonel Bory de Saint-Vincent, cette province s'étendait au centre de l'Espagne, où elle formait comme un triangle irrégulier dont le milieu était vers l'Aragon, et les deux pointes à l'ouest, l'une vers l'Estramadoure, l'autre vers les Asturies : on lui donnait en longueur 24 lieues du nord au sud ; mais il faut y joindre une province qu'on avait négligé d'y annexer, et que l'on trouve désignée sous le nom de MONTAGNE (*Montana*). Au moyen de cette addition, la Vieille-Castille se trouve beaucoup plus étendue, et bornée au septentrion par une petite partie de la côte du golfe de Goscogne ; du nord-ouest au sud-ouest par la Biscaye, l'Alava et la Navarre ; au couchant par l'Aragon ; dans la direction du nord-est au sud-est par la Castille-Nouvelle ; au couchant

par le royaume de Léon et par les Asturies. Ainsi conformée, elle se divise administrativement en cinq provinces : la MONTAGNE riveraine et boréale, BURGOS centrale, SORIA orientale, SÉGOVIE méridionale et AVILA occidentale.

Outre ces divisions principales, on y compte encore divers cantons particuliers appelés de *Liébana* et de *la Rioja*.

LIÉBANA. Ce canton est très-âpre et très-montueux, de 10 lieues de long et de 4 de large; Potès en est le chef-lieu; il contient cinq vallées principales, appelées de *Cillorigo*, de *Valdeprado*, de *Valdebaro*, de *Cérécèda* et de *Polanès*.

La RIOJA est une langue de terre de 10 lieues de long du nord au sud, et de 7 de large de l'est à l'ouest, qui est située aux confins de l'Alava, confine au nord avec cette même province, et à l'est, au sud et à l'ouest avec la Vieille-Castille, tandis qu'elle est séparée de la Navarre par l'Èbre. Au sud, elle est couverte de grandes montagnes qui l'abritent presque entièrement des vents trop chauds; les principales se nomment de *Cébollèra*, de *San-Lorenzo* et d'*Oca*; elle est constituée par des plaines extrêmement fertiles, et se divise en haute et en basse par la rivière d'Eirégua, qui la traverse.

La Vieille-Castille, dont Burgos est la capitale, est un pays fort élevé, même à partir des côtes. De hautes montagnes le bornent du nord-est au sud-ouest en le séparant de la Castille-Nouvelle ; la chaîne Pyrénaïque en traverse la partie septentrionale en-delà de l'Èbre, qui y prend sa source sur les confins des Asturies et de Léon, tandis que le Duéro, qui le coupe vers le milieu du levant au couchant, naît de ses principaux sommets, qui sont ceux de Oca.

Ses monts principaux sont ceux 1° de *Molina*, dont il sera fait mention dans le chapitre de la Castille-Nouvelle ; 2° de *Santander*, connus aussi sous le nom de *Montagnes de Burgos*, qui s'étendent parallèlement au golfe de Gascogne, en sortant des Provinces-Vascongades ; 3° de *Reynosa*, qui se dirigent du nord au sud-est, et qu'on distingue de Burgos ; 4° de la *Sierra d'Atiènza*, à la pointe du sud-est de la Vieille-Castille, qu'elle remplit presqu'en entier, aux confins de l'Aragon à l'est, et de la Castille-Nouvelle au sud ; 5° de la *Sierra de Piquèra*, presqu'au centre du pays, mais un peu vers l'est : elle va rejoindre, à l'est, la Sierra d'Urbion, dont elle paraît être une dépendance ; 6° de la *Sierra de Cogollos*, qui se ramifie avec celle de la Rioja ; 7° de la *Sierra d'Urbion*, à l'est, qui s'étend dans la

partie méridionale de l'Alava et jusqu'aux confins de la Navarre et de l'Aragon; 8° de la *Sierra d'Oca* enfin, qui est la plus haute de toutes, conservant de la neige durant neuf à dix mois, et quelquefois toute l'année : on peut la considérer comme la charpente centrale de la région où elle s'élève fièrement ; les Romains l'appelaient *Mons-Idubeda ;* elle fait partie du système Ibérique.

Les vallées sont très-multipliées aux pieds de ces montagnes ; il a déjà été parlé de celles de Liébana. Parmi les autres, il suffira de faire connaître celles de Paz et de Ména. La vallée de Paz, située dans les montagnes de Santander, a cinq lieues d'étendue ; elle contient trois villes, et est arrosée par la rivière du même nom. Ses habitans, connus sous le nom de *Paziegos*, se livrent particulièrement au métier de colporteur ; ils se répandent dans une grande partie de l'Espagne, et y débitent toute sorte de marchandises. La vallée de Ména, dans le Baston de Larédo, territoire de la province de Burgos, est située à cinq lieues de la mer ; elle a quatre lieues de long et trois de large, est arrosée par quatre rivières et par plusieurs ruisseaux, et contient soixante-sept villages ; elle est sous-divisée en quatre vallées subalternes : celles de Ména, d'Orduate, d'Ayéda et d'Angulo. Ses habitans

se croient descendus des anciens Cantabres; ils s'occupent principalement de l'agriculture.

La Vieille-Castille est arrosée par beaucoup de rivières : le Xalon, le Monubles, le Duéro, le Carion, la Tormès, l'Èbre, l'Alhama, l'Arévadillo, l'Irégua ou Eiregua, le Tiron, le Pizuerga, l'Arlanzon, l'Arlanza, le Henarez, etc.

Les villes principales sont Burgos, archevêché, qui en est la capitale; Santander, Osma, Siguenza, Avila, Valladolid, Ségovie, Calahorra, Soria, villes épiscopales; Logrono, Santo-Domingo de la Calzada; ces dernières sont dans la Rioja.

Elle ne contient qu'un archevêché, Burgos; 8 évêchés, ceux de Santander, d'Osma, de Siguenza, d'Avila, de Valladolid, de Ségovie, de Soria et de Calahorra; 9 chapitres de cathédrale: un dans chacune des huit villes précédentes, et un autre à Santo-Domingo de la Calzada, qui fut autrefois ville épiscopale; 25 chapitres de collégiale, 3 commanderies des ordres militaires, 4,555 paroisses, 394 maisons religieuses, un grand gouvernement militaire, un capitaine général, 6 gouvernemens militaires particuliers, 6 intendans de province, une chancellerie royale et 3 universités.

La province qui nous occupe fut le berceau

de la monarchie castillane, qui s'étendit dans la suite sur toutes les parties de l'Espagne. Des juges y furent établis par les peuples pour les gouverner, au commencement du xe siècle. Bientôt ces mêmes peuples se choisirent un souverain en la personne de Fernand Gonzalez, leur juge, qu'ils proclamèrent leur comte. Sanche Ier, de la maison française de Navarre, devenu comte de Castille par son mariage avec Nuña Mayor, arrière-petite-fille du premier comte Fernand Gonzalez, fut proclamé, en 1028, le premier roi de Castille. Ses descendans se succédèrent aux royaumes de Léon, d'Aragon, de Valence et à la principauté de Catalogne. Ils s'emparèrent de la Biscaye et d'une portion du royaume de Navarre, prirent, sur les Maures, les royaumes de Tolède, de Murcie, de Jaen, de Cordoue, de Séville, de Grenade, et réunirent ainsi sous leur domination toutes les parties isolées de la monarchie espagnole. Il ne leur manqua que le Portugal; mais Alfonse Ier, roi de Castille et de Léon, le dernier des rois de la maison française de Navarre, avait cédé, en 1092, cette province de ses États à Thérèse sa fille, en la mariant avec Henri, bâtard du sang royal de France, de la maison de Bourgogne, dont le frère Raimond venait d'épouser doña Urraca,

fille aînée d'Alfonse et héritière de ses États.

Les comtes, et ensuite les rois de Castille, avaient établi le siége de leur cour d'abord à Burgos, puis à Valladolid. Ils avaient déjà réuni plusieurs États à leur couronne, et avaient même fini par y comprendre l'universalité de la monarchie espagnole, sans discontinuer de résider dans la Vieille-Castille. Les derniers rois de la maison française de Bourgogne, dont la dynastie finit en 1555, à la mort de la reine Jeanne, partagèrent quelquefois leur séjour entre les anciennes capitales et Tolède qui faisait partie de la Castille-Nouvelle. Charles Ier, plus connu sous le nom de Charles-Quint, qui avait commencé à régner pendant la vie de la reine Jeanne sa mère, prit un goût particulier pour Madrid; il y transféra le siége de sa cour : dès ce moment, la Vieille-Castille ne vit presque plus ses rois.

La Montagne. Sur les côtes de la mer de Biscaye, entre les Asturies, la Vieille-Castille proprement dite et la Biscaye, se trouve la province qu'on nomme *la Montana de Santander* ou *de Burgos*, ou plus généralement *la Montana*, c'est-à-dire la Montagne. La ville de Santander en est le chef-lieu; c'est un port situé à l'orient de Santillane, dans une péninsule, à 20 lieues ouest de Bilbao, et 35 nord-

ouest de Burgos; son évêché, érigé en 1754, est suffragant de la métropole de cette dernière ville.

Pour se rendre de Bilbao à Santander, par le chemin le plus direct, il faut, pendant quinze grandes lieues, courir de grands dangers dans des routes qu'on pourrait dire impraticables, et où aucune espèce de voiture ne peut passer. Un tel voyage ne s'entreprend qu'à pied ou à cheval.

Cette contrée faisait partie du pays que les Romains eurent tant de peine à soumettre, et qui résista ensuite aux efforts des Maures. Elle jouissait autrefois des priviléges et franchises que la Biscaye conserve encore en partie; mais elle préféra les mêmes lois qui régissent le reste de l'Espagne. Les côtes de la province de Santander sont comprises dans ce qu'on appelle la *Côte de Cantabrie*, qui s'étend depuis le château et le cap Ortegal, en Galice, jusqu'au fond du golfe de Biscaye ou de Gascogne. Elle offre quelques ports très-utiles pour les débouchés du commerce, tels que ceux de Saint-Vincent de la Barquèra, Saint-Martin de la Aréna, au nord-ouest, et Castro-Urdiales, à l'est de Santander. Mais le port de Santoña, à l'est aussi, pourrait en former un des plus importans, et préférable sans doute au port du Passage, près Saint-Sébastien en Guipuzcoa.

Santoña peut même paraître propre à la formation d'un établissement pour la marine royale. L'entrée de son port est facile et assez étendue pour y louvoyer, ce qui donnerait aux navires battus par la tempête la certitude d'y arriver sans crainte d'être affalés à la côte. Le bassin, assez profond pour recevoir les vaisseaux du premier rang, offre, dès son entrée, le grand avantage qu'ils peuvent y jeter l'ancre sur un bon mouillage nommé *del Frayle*, s'abritant ainsi contre les bourrasques du nord-ouest, fort dangereuses et très-ordinaires sur ces parages dans l'arrière-saison. Il est reconnu que son avantage sur le port du Passage consiste dans sa position plus couverte à l'ouest, la facilité de l'entrée, la bonté de ses mouillages et sa sûreté en général.

Cependant le port de Santoña est resté encore plus inconnu que son misérable village, auquel n'aboutit aucun grand chemin; et sur ce beau bassin, qui semble formé pour recevoir les richesses des deux Indes, on n'aperçoit que quelques barques de pêcheurs.

Le port de Santander profite de l'abandon où se trouve Santoña; il attire à lui tout le commerce que ce dernier aurait pu partager. Mais, il faut le dire, le port de Santander est bon, vaste, abrité, d'un accès facile, même dans les gros temps, pour les navires mar-

chands de toute grandeur, qui y trouvent un bon mouillage, même à marée basse; quant aux frégates de 40 canons, elles doivent attendre le flux pour passer la barre. Le mouillage est près de la ville, et les bâtimens qui veulent pénétrer dans la Darse intérieure s'amarrent à un quai d'une grande beauté, de 30 pieds de large, qui les sépare des magasins. Ceci est d'un précieux avantage pour la promptitude et l'économie du transport des ballots, la surveillance sur les employés et la certitude d'embarquer à sec les marchandises qui peuvent souffrir de l'humidité.

Santander est une des premières places du commerce d'Espagne, parce que son port est au nombre de ceux nommés *abilitados*, c'est-à-dire autorisés à faire toute espèce de trafic avec les Amériques : ce qui lui donne un avantage réel sur les ports de Bilbao et de Saint-Sébastien. L'un et l'autre, n'étant point *abilitados*, sont obligés de faire relâcher à Santander les navires qu'ils expédient dans l'Amérique espagnole, afin qu'on y enregistre leurs chargemens, sous le nom et la consignation d'un des quarante-deux négocians inscrits sur la matricule du commerce de cette place; et il en est de même au retour. Ces négocians se contentent d'un intérêt médiocre, qu'ils reçoivent, en échange, du prête-nom dont ils couvrent les

spéculations que font, par ce moyen, les négocians de la Biscaye, de Guipuzcoa, ainsi que les Français et les Anglais établis dans Santander, au nombre d'environ dix-huit comptoirs non matriculés. Les habitans de Santander, indolens ou peu ambitieux, laissent aux étrangers la jouissance des avantages de leur situation et de leur privilége; cependant, plus patriotes que dans les autres places de l'Espagne, ils prennent moins les objets d'exportation dans les manufactures étrangères, et leurs spéculations en sont plus lucratives; mais, comme les fabriques espagnoles ne suffisent point à la consommation de l'Amérique, ils ont recours à des articles étrangers, avec cette distinction que ces articles ne servent qu'à compléter le chargement des navires qu'ils expédient.

Le commerce de Santander est aussi considérable avec les colonies espagnoles qu'avec le nord de l'Europe : ce qui provient naturellement de sa position, qui le fait profiter de la franchise du port de Bilbao, et de sa proximité du port de Bayonne, qui lui facilite l'écoulement des denrées coloniales, au moyen d'un cabotage très-actif avec cette place. De grands chemins avec l'intérieur de l'Espagne facilitent l'approvisionnement des grains, huiles et vins dont cette petite province a besoin, et qui lui sont fournis par la Vieille-Castille.

La communication avec les provinces de la Rioja, d'Aragon et de Navarre, est nouvellement établie; mais il manque encore deux chemins nécessaires pour augmenter la prospérité de Santander : l'un, en suivant la côte de l'est et arrivant à Bilbao; l'autre, en longeant la côte de l'ouest débouchant avec les Asturies et la Galice; car, dans le commerce, comme en toute autre chose, la promptitude et la sûreté de l'expédition sont du plus grand avantage. Les colons spéculateurs envoient par avance leurs denrées; et, pendant qu'elles s'écoulent dans les Castilles et chez l'étranger, leurs correspondans de Bilbao et de Santander commandent les chargemens en retour : ceux-ci arrivent avec lenteur, ainsi que les objets qu'ils sont obligés de tirer directement des fabriques étrangères; et tous ces retards ne peuvent qu'être nuisibles à l'intérêt des colons.

Les laines dites *leonesas* et *sorianas* sont embarquées au port de Santander; les négocians exploiteraient seuls cette branche de commerce, s'ils savaient profiter des avantages de localité qu'ils ont sur Bilbao; et ils s'en empareraient bientôt. Un autre avantage est le rabais d'un quart pour cent que l'on fait aux douanes de Burgos, sur les laines qui sont dirigées sur ce port; et cette diminution prouve que le gouvernement a voulu encoura-

ger les exportations par Santander, qui jouit aussi du privilége d'une remise de deux et demi pour cent sur l'argent monnayé ou en barre qui arrive de l'Amérique, tandis qu'il paie le double dans les autres ports du royaume.

Il se fait, par Santander, des envois de farine fine et de seconde mouture. On estime à 42 mille barrils ce qui en sort, soit pour l'Amérique, soit pour l'Europe. A quatre lieues de cette ville, dans celle de Torrelavega, le duc de l'Infantado a établi une filature curieuse par sa mécanique, et autres machines qu'on y emploie pour carder, filer, blanchir et mettre en œuvre le coton; on y fabrique des mousselines et autres étoffes qui approchent de la perfection qu'on attribue aux cotonnades d'Angleterre.

La ville de Santander est bâtie sur une éminence, et son port est défendu par deux forts ou châteaux. Elle a plusieurs églises, entre autres sa collégiale, un couvent de franciscains et un de religieuses de Sainte-Claire. Son terroir produit d'excellens vins; sa population est d'environ 10,000 habitans; elle possède plusieurs fabriques qui concourent à leur prospérité. On y trouve trois brasseries: une d'elles fournit plus de 200,000 bouteilles de bière pour la consommation des colonies espagnoles

où l'on fait un grand usage de cette boisson; deux raffineries pour le sucre; une fabrique de câbles renommés par leur qualité: on en travaille de 150 brasses; plusieurs tanneries; des fabriques de liqueurs; une de chandelles, qui en fournit jusqu'à 1,000 quintaux par année; vingt-cinq forges, cinq martinets qui travaillent annuellement 26,000 quintaux macho de fer; des fonderies royales pour les ancres, canons, bombes et boulets. Cette ville est la résidence des consuls étrangers auxquels doivent avoir recours les individus des diverses nations qui sont dans les ports de Biscaye: car un des priviléges de la province biscaïenne est de n'admettre dans ses villes et dans ses ports la résidence d'aucun agent politique ni commercial. Il y a à Santander un tribunal consulaire pour les affaires qui ont quelque rapport au négoce: il est composé d'un président, de deux consuls et de douze assesseurs qui jugent suivant les lois en usage à Bilbao.

Les habitans de la province cantabrique de Santander sont en général doux, obligeans et fort sociables. Comme les Biscaïens, ils ont tous la prérogative d'être réputés nobles. L'agriculture n'offre pas de grandes ressources; on cultive dans ce canton le maïs, et on engraisse une assez grande quantité de bestiaux dans les excellens pâturages que fournissent les vallées

et les montagnes. On y trouve quelques mines de fer aussi bon que celui de Biscaye. Le fer qui ne se travaille pas dans le pays est envoyé brut dans les colonies.

Pour faire juger plus facilement et avec détail les objets commerciaux qui servent au négoce de la ville de Santander, on joint ici une notion des bâtimens entrés ou sortis de son port pendant l'année 1803, avec les divers articles de leurs chargemens.

Navires qui sont sortis en 1803 du port de Santander.

QUANTITÉS.	CHARGEMENT.
Pour la Havane. 2 trois-mâts. 1 brick.	5,470 quintaux de fer. 9,800 bouteilles de bière. 3,000 volumes d'ouvrages imprimés. 547,000 livres d'acier. 3,840 bouteilles de différentes liqueurs ou boissons, et autres articles des denrées espagnoles.
Pour la Vera-Cruz. 4 trois-mâts. 14 bricks.	28,850 quintaux de fer. 3,236 quintaux d'acier. 35,000 bouteilles de bière. 2,532 rames de papier. Des huiles, eaux-de-vie, savons, cidre, drogues médicinales, cannelle, quincailleries et bijouteries.
Pour le Monte-Video. 12 trois-mâts. 5 bricks.	8,500 quintaux de fer. 171 quintaux d'acier. 12,700 bouteilles de bière. 3,400 rames de papier. 2,000 volumes d'ouvrages imprimés. 7,092 livres de sucre raffiné. Des chapeaux, soieries, etc.

QUANTITÉS.	CHARGEMENT.
Pour la Guayra. 2 trois-mâts. 4 bricks. 1 goëlette.	1,800 quintaux de fer. 136 quintaux d'acier. 3,136 bouteilles de bière. 3 caisses de livres imprimés. Plus, des blondes, des nankins, 16 caisses de cannelle et médicamens, des farines, des chapeaux, de la quincaillerie et de la bijouterie.

Navires qui sont entrés à Santander en 1803, apportant des denrées coloniales.

QUANTITÉS.	CHARGEMENT.
Venant de la Havane. 7 trois-mâts. 12 bricks. 1 goëlette.	300,000 duros en effectif, ou 1,500,000 fr. 78,153 arobas de sucre. 11,500 caisses de sucre. 1,000 arobas cochenille. 102 arobas indigo. 466 quintaux de café. 340 quintaux de coton. 3,100 planches bois de campèche. 3,000 livres de cigares et de tabac.
De la Vera-Cruz. 3 frégates. 1 brick. 1 goëlette.	1,600,000 duros monn. ou 8,000,000 fr. 452 quintaux de bois de campèche. 400 livres pesant de cacao. 2,000 cuirs. 7,000 livres pesant de poivre. 3,000 livres de salsepareille et drogues. 194,000 livres de vanille. 202 marcs d'argent en lingots.
De la Guayra. 3 bricks. 1 goëlette. 1 cachemarin.	4,000 livres d'indigo. 2,500 livres de café. 600 quintaux de coton. 6,500 fanègues de cacao. 1,306 cuirs. 130 quintaux de cuivre.
De Monte-Video. 1 trois-mâts. 2 bricks. 1 goëlette. 1 polacre.	4,000 duros monnaie, ou 20,000 fr. 1,700 quintaux de café. 3,500 cuirs. 113 quintaux de cuivre. 300 quintaux de suif. 25,000 cornes pour fabriques de peignes. 16 poids de pelleteries.

QUANTITÉS.	CHARGEMENT.
De Carthagène. 2 bricks.	2,000 duros monnaie, ou 10,000 fr. 480 arobas de sucre. 2,700 quintaux de coton. 1,903 quintaux de bois de brésil. 12 quintaux de cacao. 400 cuirs.
De Boston, Etats-Unis. 1 trois-mâts.	563 caisses de sucre. 64 quintaux de coton. 864 quintaux de morue.
De Porto-Cabello. 2 bricks.	1,200 arobas d'indigo. 160 quintaux de café. 225 sacs de coton (le sac 125 liv. pesant.) 2,860 fanègues de cacao. 640 cuirs. 130 quintaux de cuivre.

Autres navires entrés dans le port de Santander avec les productions de leur pays pendant l'année 1803.

Un hollandais, 7 prussiens, 62 français, 14 caboteurs espagnols, 2 danois, 12 anglais, 2 suédois, 6 hambourgeois, 10 américains, non compris le trois-mâts venu de Boston, et dont on a parlé; ceux-ci donnent le total de 116 bâtimens marchands.

Navires sortis de Santander en 1803 *pour les ports d'Europe, et chargés des produits de l'Espagne et des denrées de ses colonies.*

			sacs.
Hollandais	6	pour Amsterdam	387
Prussiens	12	pour Bristol	2,741
Français	16	pour Anvers	746
		pour Saint-Valéry	369
Espagnols	21	pour le Hâvre de Grâce	617
Anglais	16	pour Chester	1,997
Hambourgeois	5	pour Londres	900
Suédois	1	pour Rouen	4,305
Lubeckois	1	pour Southampton	309
TOTAL : navires	78	emportant	12,371

qui font 35,902 quintaux.

Le surplus du chargement de ces navires était composé d'indigo, de sucre, de café, de cochenille, bois de campêche et de Brésil, cuir et coton.

Aperçu de l'argent provenant des droits de douane de Santander, qui est entré dans le trésor royal pendant l'année 1803.

Nota. Il faudra observer que les denrées qui se consomment dans la partie de la Vieille-Castille dont il vient d'être question, sont sujettes à des droits moindres que ceux qui se trouvent généralement établis dans le reste du royaume. Les objets qui sortent de la province paient un tiers de moins que ceux qui y restent; et l'argent pour la consolidation des billets royaux paie un tiers de moins que celui qui interne.

	réaux.	m.	francs.	c.
Droits de rentes générales. . .	12,120,183	»	3,030,060	20
Pour l'hypothèque des valès. .	4,012,610	12	1,003,167	30
Pour les denrées qui passent dans l'intérieur.	239,456	17	59,864	20
Pour les droits d'*Alavada de Pescado* (vente du poisson).	35,398	10	8,869	25
Total.	16,407,648	19	4,101,960	95

D'après les états du tribunal consulaire de Santander, il est prouvé que, dans cette année 1803, la douane a retiré 3,000,000 de réaux de veillon, ou 750,000 francs seulement du droit de un pour cent sur les objets entrés ou sortis; et, en ajoutant à cette somme celle qui provenait d'autres droits, on

peut estimer que, dans le cours de 1803, il est entré dans ce port pour plus de 30,000,000 de piastres (6 millions de fr.), quoique les bâtimens chargés d'argent et nommés galions, venant de la Vera-Cruz, Lima et Monté-Vidéo, eussent été détenus pendant la guerre qui finit en 1802, et envoyés à Cadiz à la paix.

Itinéraire depuis les frontières de la Navarre, *au-dessous* de Valtierra, *jusqu'à celles de la* Nouvelle-Castille *sur le mont* Atienza, 23 *lieues* 1/2 [1].

	lieues.
Frontières de la Navarre entre Valtierra et Agréda.	
Agréda, ville,	2
Hinojosa del Campo, village,	4
Almarail,	3
Almazan, petite ville,	3
Coberlolada, village,	2
Parèdes, village,	3 1/2
Barahona, village,	3
Atienza, montagnes, limites de deux Castilles,	3
TOTAL,	23 1/2

Les limites de la Navarre et de la Vieille-Castille sont sur les montagnes, à deux lieues au-delà de Valtierra. Après les avoir franchies, on arrive, dans deux heures, à Agreda, la première ville de la Vieille-Castille.

[1] Route de Pampelune à Madrid. (*Voyez* la Carte générale.)

Agreda est une petite ville mal bâtie, quoique ceinte d'une assez bonne muraille; on prétend qu'elle est construite sur les ruines de l'ancienne Graccuris. Située aux confins de l'Aragon, sur le penchant et au pied du mont Cayo, elle est le chef-lieu d'un corrégidorat; elle a un corrégidor pour l'administration de la justice, une église paroissiale et un couvent de religieuses, dont une abbesse, sous le nom de Marie d'Agréda, morte en 1675, fut fameuse par sa mysticité. On conserve, dans son couvent, le manuscrit des œuvres de cette religieuse; on le montrait autrefois aux dévots, aux curieux, aux voyageurs, par un trou de la grille du chœur. On le présenta, en 1715, au roi Philippe V, pour le lui faire baiser; ce monarque eut cette complaisance; cependant ces ouvrages ont été flétris par la Sorbonne, en 1697, vingt-deux ans après la mort de Marie d'Agréda.

Au sortir d'Agreda, on descend par un terrain calcaire montueux, composé de roches; on arrive à une plaine sablonneuse, terminée par un vaste coteau, couvert de grands chênes. On descend; on entre dans une autre plaine, où est le village de Hinojosa del Campo, après lequel on traverse un bois de chênes.

Deux autres plaines se succèdent. La première, qui commence après le bois de chênes

qu'on vient de parcourir, est d'abord inégale, ensuite unie; elle est cultivée, mais sans arbres : on y trouve la petite ville d'Almarail. La seconde suit de près; elle est plus grande, plus belle, plus fertile, semée d'orge et de blé; elle conduit à Almazan, petite ville située sur les bords du Duéro, et qui possède un alcade mayor.

Au sortir de ce lieu, on monte une petite côte pierreuse et sablonneuse, du haut de laquelle on découvre une vaste étendue de collines basses, qui, vues de loin, paraissent former un terrain uni et présentent l'image d'une plaine; elles sont toutes incultes; on les parcourt, et on entre dans un vallon où l'on trouve le village de Coberlolada. Trois heures et demie après, on arrive à Parèdes, village situé dans une vallée profonde. Une grande plaine inégale et inculte lui succède; elle conduit à Barahona, village situé près d'une colline, qui a une forme presque pyramidale. On parcourt ensuite plusieurs collines incultes; on arrive au pied de la montagne d'Atienza, qui fait la séparation des deux Castilles; on monte, on suit cette montagne pendant trois heures; on la trouve couverte presque partout de chênes verts et de cistes à feuilles de peupliers; on entre ici dans la Nouvelle-Castille.

Itinéraire depuis les frontières de l'Alava *jusqu'à* Burgos, *à* Valladolid, *et aux* frontières de la Nouvelle-Castille *par le port de* Guadarama, 61 *lieues*[1].

	lieues.
Limites de l'Alava.	
Miranda de Ebro, cité,	» 1/2
Amayago, village près duquel s'embranche le chemin royal de Bilbao,	2
Pancorvo, ville,	» 1/2
Santa-Maria del Cubo, village,	
El Cubo, village,	2 1/2
Bribiesca, ville,	
Monasterio, village,	1 1/2
Quintana, village,	1
Burgos, cité,	3
Quintanella Vieja, village,	
Buniel, village,	
Estepar, village,	4
Célada, village,	
Villazopeque, village,	
Villadrigo, village,	
Venta del Moral,	
Quintana de la Puente, petite ville,	8
La Pizuerga, rivière et pont,	
Torrequemada, ville,	
Magaz, village,	
Dueñas, ville,	2
Cabezon, village,	4
Valladolid, cité,	2
A reporter,	31

[1] Route de Bayonne à Burgos, à Valladolid et à Madrid. (*Voy.* tome 1, la Carte générale.)

Report,	31
Puente de Duéro, village,	2
Le Duéro, rivière et pont,	»
Valdestillas, village,	2
L'Adaja, petite rivière et pont,	»
Hornillas, village,	1
Olmédo, ville,	3
Alménara, village,	
Montejo, village,	
Rapaniego, village,	8
Montuenga, village,	
Martin-Muñoz, village,	
Adanero, village,	
Sanchidrian, village,	
Labajos, village,	5
L'Almarza, rivière et pont,	
Villacastin, ville,	
Espinar, village,	4
Las Navas de San-Antonio, village,	1
Venta de Guadarrama,	1
Puerto de Guadarrama (col),	3
TOTAL,	61

On entre dans la Vieille-Castille après avoir parcouru la vallée dilatée en manière de plaine qu'on trouve après Vittoria, ville capitale de l'Alava; on trouve non loin de l'Èbre une petite pyramide qui indique les frontières des deux provinces; et bientôt on arrive à Miranda, qui est à cinq lieues de Vittoria

Miránda de Èbro est une petite ville située sur l'Èbre, comme l'indique son nom; elle

a un alcade mayor, un beau pont de huit arches, sur lequel on traverse ce fleuve, et une grande place ornée de fontaines. Elle est très-voisine de montagnes, sur une desquelles on aperçoit les restes d'un château et de plusieurs tours qui en défendaient les approches; une fontaine sort du rocher sur lequel ce château est construit; elle est si abondante que, dès sa source, elle fait tourner des moulins. Cette ville fut érigée en comté, dans le XIV[e] siècle, par le roi Henri II, en faveur de Diégo Lopez de Zuñiga.

En sortant de Miranda de Èbro, on aperçoit sur-le-champ un rideau de montagnes vers lequel le voyageur se dirige sans deviner par où il pourra le traverser. On distingue au-dessus, sur la gauche, mais bien plus loin, la Sierra de Oca, qui n'a aucun rapport avec les Pyrénées, quoiqu'on en ait dit avant les publications de M. le colonel Bory de Saint-Vincent.

Après une lieue environ parcourue sur un sol uni, après avoir laissé sur la droite la route royale de Bilbao, et près du village d'Amagayo, on se trouve exactement au pied du mur; c'est alors qu'on découvre avec surprise la gorge par laquelle on parviendra à la petite ville de Pancorvo, sans monter ni descendre, mais à travers une coupure pratiquée

dans la chaîne qu'on était tenté de croire intransitable. Cette coupure ou défilé, véritable merveille, est formée par deux très-hautes montagnes, dont les cimes se recourbent et se rapprochent, comme tendant à se réunir l'une à l'autre; elles ne laissent entre elles qu'un espace d'environ douze pas de largeur sur près d'un demi-quart de lieue de longueur. Des rochers d'une masse énorme s'aperçoivent au-dessus de la tête du voyageur, comme près de se détacher; et ce passage est un des lieux les plus sauvages que l'on puisse voir : il porte le nom de *Garganta de Pancorvo*, c'est-à-dire, *Gosier de Pancorvo*, et forme de véritables thermopyles.

Au sortir de ce défilé redoutable, dont la sortie est commandée par un fortin que réparèrent les Français dans la guerre de 1808 à 1813, la plaine recommence dès la ville de Pancorvo. On y voyage jusqu'aux tristes villages del Cubo et de Santa Maria del Cubo. Après environ quatre lieues, on entre dans le canton de Buréña, pays charmant, arrosé et fertilisé par plusieurs ruisseaux et par quelques petites rivières, entre autres par celle d'Occa, qui se jette dans l'Èbre quelques lieues plus bas. Ici se retrouvent de petites montagnes qui descendent de la Sierra de Oca; et le système Ibérique commence. Le pays est couvert d'or-

meaux, de noyers, de plusieurs autres arbres, embelli par une suite nombreuse de vergers et de vignobles, rempli de villages, dont les habitans sont actifs et bons agriculteurs. On traverse une partie de ce canton, dont Briviesca, où l'on arrive, est le chef-lieu; c'est une petite ville qui n'est remarquable que par les cortès ou états-généraux, que le roi Jean Ier y tint vers l'an 1388 : le titre de prince des Asturies fut affecté à perpétuité au fils aîné du roi de Castille et héritier présomptif de sa couronne, par délibération de cette assemblée. Elle est entourée de murs, et a quatre portes qui se correspondent.

Dans une vallée voisine de cette ville, on trouve deux lacs profonds, en forme de puits, d'environ cinquante pas de circonférence, dont les eaux, qui sont froides, sont regardées comme minérales; on les appelle indifféremment *fuentes de Boëcio, lagos de San-Vicente, lagos de Santa-Casilda*; les gens du pays les distinguent plus particulièrement par les noms de *pozo blanco* et de *pozo negro.*

En sortant de Briviesca, on parcourt une vallée assez peuplée et fertile en grains; on arrive au pied d'une longue montée; on côtoie en y gravissant un beau vallon d'une lieue de longueur, qui est cultivé en blé; il est arrosé par un ruisseau, dont les bords sont plan-

tés de saules et de peupliers. En montant toujours, on passe à Monasterio, village renommé par la bonté de ses fromages. Lorsqu'on croit être parvenu sur un grand sommet de montagne, on se trouve sur un vaste plateau très-uni, d'où les eaux coulent d'un côté dans l'Océan par le fleuve de Duéro, et de l'autre dans la Méditerranée par l'Èbre. Le mont de Oca se prononce alors fièrement au loin sur la gauche, et Burgos, quoique encore éloigné, se distingue parfaitement.

Sur cette vaste plaine, couverte de chênes verts et de cistes, on est embaumé par l'odeur résineuse de ces arbrisseaux. La ville de Burgos se développe à mesure qu'on s'en approche; on y arrive après environ six lieues de marche depuis Bribiesca.

Burgos, capitale de la Vieille-Castille, est une ville ancienne, que quelques-uns prétendent être le *Brahum* ou *Bravum* de Ptolomée; quelques autres ne font remonter sa fondation qu'au IXe ou au Xe siècle : ils croient qu'elle fut bâtie sur les ruines d'une autre ville appelée *Aura*. Les comtes, et ensuite les rois de Castille, y firent d'abord leur résidence. Elle cessa d'être le séjour des rois sous Charles-Quint, qui transporta sa résidence à Madrid : ce fut là la première époque de la décadence de cette cité. Elle prétend cependant toujours au pre-

mier rang parmi les villes des deux Castilles ; Tolède le lui dispute ; la contestation n'a pas été décidée : elle ne le sera vraisemblablement jamais. En attendant, ces deux villes paraissent jouir d'une égalité parfaite dans le rang qu'elles occupent.

Quelques historiens espagnols, voulant remonter à l'origine de Burgos, prétendent que sur l'emplacement de cette ville ou aux environs, il y avait anciennement une autre ville ; Marineus-Tarraffa et Vener en citent même le nom, qui est, selon eux, *Mos-Burgos*. Ptolémée ni aucun autre géographe ancien n'en font mention. Louis Nuñes et Florian de Ócampo l'appellent *Augusto-Brigas ;* mais des deux Augusto-Brigas, dont nous parlons dans cet itinéraire, l'une était située entre Mérida et Tolède, et l'autre entre Numance et Tarragonne.

Toutes ces assertions ne reposent donc sur aucun fondement, et l'on peut soutenir que Burgos n'existait point au temps des Romains ; d'abord, parce que l'on ne trouve aucune antiquité, aucun monument qui le prouvent, et parce que l'emplacement de la ville actuelle se trouvait entièrement isolé et éloigné de la route militaire.

On ne peut reculer l'époque de la fondation de Burgos au-delà du temps où le roi don Al-

phonse Ier commença à peupler une partie de la vallée étroite qui se prolonge depuis la descente des montagnes d'Occa jusqu'à la ville de Tardasos. Ce territoire, connu anciennement sous le nom de *Bardulie*, prit peu à peu celui de Castille, dénomination qui lui est restée jusqu'à ce jour.

Les colons appelés par ce prince pour défricher une terre qui, étant arrosée par les rivières d'Arlanza et d'Arlanzon, paraissait très-propre à l'agriculture, bâtirent plusieurs hameaux, et la partagèrent, à ce qu'il paraît, en six petites bourgades, dont on reconnaît encore les traces aux ermitages de l'église de Sainte-Croix, de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Colonne.

Tous ces bourgs offrirent aux Arabes un passage libre pour faire des excursions sur le territoire de Léon.

Le pays resta dans cet état jusqu'au règne d'Alphonse III. Ce prince, ayant trouvé une hauteur qui dominait toute la campagne et pouvait la mettre à l'abri des incursions ennemies, ordonna au gouverneur don Diègue Persellos d'y construire un château fort, et de réunir en une seule ville les six bourgades : on donna à ce lieu le nom de Burgos, parce qu'il fut construit entre des églises et de petits bourgs. Lorsque dans la suite les princes chré-

tiens étendirent leurs conquêtes, les habitans quittèrent le coteau et vinrent s'établir dans la plaine. Aussi, la rue qui autrefois était la plus basse, est maintenant la plus haute de la ville : on l'appelle la rue Saint-Martin ou Rue-Vieille. C'est dans cette rue que se trouvaient les manoirs du comte Fernand Gonzalès et du Cid ; celui du Cid tomba en ruines l'an 1600 ; et il n'en reste plus qu'un pan de mur avec des armoiries.

Au-dessous des armes on lit l'inscription suivante : « Ici naquit, en l'an 1026, et de-
» meura, Rodrigue Diaz de Bivar, appelé le
» *Cid Campéador*. Il mourut à Valence en
» 1099, et son corps fut transporté au mo-
» nastère de Saint-Pierre de Cardéna, auprès
» de cette ville. C'est en l'honneur de la mé-
» moire éternelle d'un héros de Burgos aussi
» illustre, qu'on a érigé, en l'an 1784, ce
» monument sur les ruines anciennes de sa
» demeure. »

Sur le pavé de la chapelle de Saint-Cisebute, au monastère de Cardena, de l'ordre de Saint-Benoît, à deux lieues de la ville de Burgos, s'élèvait le tombeau du Cid et de sa femme doña Ximène. Les armes du héros consistent en un écusson entouré d'une chaîne, et portent deux épées croisées au-dessus desquelles s'élève une croix : celles de Ximène représentent

une tour forte entourée d'une chaîne. Le monastère de Cardéna se trouvant abandonné et dévasté dans la guerre de 1808 à 1813, le gouverneur français de Burgos, pour mettre les restes d'un héros à l'abri de toute violation, les fit transporter, avec ceux de son épouse que Corneille appelait Chimène, à Burgos même, et leur fit élever un monument d'assez bon goût dans une petite île de la petite rivière qui baigne les murs de la ville et la sépare d'un assez beau faubonrg.

Fernand Gonzalez fut le fondateur de la souveraineté de la province de Castille. Burgos, devenu le siége de la cour de ce prince, obtint successivement plusieurs priviléges, entre autres celui de parler la première dans les cortès (prérogative qui lui est pourtant disputée par la ville de Tolède), et celui de porter l'étendard au couronnement d'un nouveau roi.

Situation. Cette ville est construite sur les racines d'une montagne assez élevée, d'où elle s'étend dans la plaine jusqu'au bord de la rivière d'Arlanzon, sur la rive droite de laquelle elle est située, et qui baigne ses murailles. Elle était défendue par un château assez fort qui le domine sur le haut de la même montagne, mais tombant en ruines et dans le genre ancien. Les Français, après l'avoir fortifié dans la guerre de 1808 à 1813, y soutinrent un siége mémorable contre une armée anglaise qui perdit le fruit de la vic-

toire que l'incurie lui avait livré aux Arapiles. Le général Le Breton répara ainsi, pour sa part, les fautes d'un maréchal malheureux.

Étendue. C'est une grande ville, mais irrégulière et bâtie en forme de croissant. Elle est entourée de murailles anciennes ; elle est mal percée ; ses rues sont étroites, inégales et tortueuses ; quelques-unes sont cependant assez belles : on doit distinguer surtout celle qui conduit à l'église métropolitaine. Elle a plusieurs places ; une seule est remarquable ; elle est entourée d'un portique soutenu par de hauts piliers, et sur lequel s'élèvent des maisons assez agréables. Les fontaines y sont abondantes et multipliées. Elle est percée de plusieurs portes assez belles ; celle de Santa-Maria, qui s'ouvre sur un des ponts de l'Arlanzon, est de très-bon goût ; c'est un monument érigé à la gloire des fondateurs de la monarchie castillane et de quelques-uns des grands hommes qui l'ont illustrée. On y voit les statues de Nuño-Rasura et de Lain-Calvo, élus juges souverains de la Castille vers le commencement du xe siècle ; celle de Ferdinand Gonzalez, premier comte de Castille, proclamé en 923 ; celle de Charles Ier ; celles du Cid et de Diégo Porcel.

Faubourgs. Cette ville a un faubourg appelé *de Béga*, qui en est séparé par l'Arlanzon ; on y communique par trois ponts construits en pierre de taille. Ce faubourg est agréable, et contient une population considérable ; la plupart des couvens et des hôpitaux y sont réunis : il est orné d'une belle promenade entourée de murailles et de beaux jardins,

qui sont embellis par des fontaines et arrosés par des ruisseaux d'eau vive.

Clergé. Burgos avait un siége épiscopal qui fut érigé en archevêché en 1574; son diocèse est très-étendu; il comprend un chapitre de cathédrale, 6 chapitres de collégiale, 8 archiprêtres et 1,693 paroisses; un grand nombre de convens des deux sexes et plusieurs hôpitaux; un de ceux-ci, qui est fort vaste, fut fondé par le roi Philippe II; il est destiné à donner un asile aux pélerins qui vont à Saint-Jacques ou qui en viennent.

Administration civile et militaire. Elle est le lieu de la résidence ordinaire de l'intendant particulier de la province de Burgos; elle a un corrégidor, un alcade-major, un nombre déterminé de régidors qui composent la municipalité.

Instruction publique. Un collége pour l'instruction de la jeunesse, et une école des beaux-arts entretenue aux frais du commerce de cette ville. On y a établi, en 1800, une école de chirurgie; mais le choix des maîtres a été fait avec plus de précipitation que de discernement.

Édifices. On trouve à Burgos plusieurs beaux édifices. L'hôtel-de-ville mérite d'être vu. Le palais des Vélascos a été construit avec goût et avec magnificence. On voit avec plaisir l'arc de triomphe érigé par la ville de Burgos en l'honneur du premier comte de Castille, Fernand Gonzalez, mort en 968. Plusieurs églises renferment des beaux mausolées; quelques-unes méritent une attention particulière.

L'église de Saint-Paul, qui appartient aux Dominicains, est grande, belle, construite dans le genre gothique. Le sanctuaire renferme le mausolée en marbre de Paul de Santa-Maria, qui, né juif et élevé dans la religion juive, embrassa le christianisme en 1390, et devint évêque de Burgos et conseiller du roi Jean II.

Le couvent des Augustins, situé dans le faubourg, près de la porte de Santa-Maria, renferme une chapelle où l'on conserve un crucifix qui passe pour miraculeux. Elle n'a rien de remarquable par son architecture; mais elle contient des richesses considérables. Elle est sombre et d'une grandeur moyenne; elle est tapissée d'un drap d'or qu'on reconnaît à peine, tant il est noirci par la fumée des lampes et de l'encens; la tapisserie est chargée d'une quantité innombrable d'*ex-voto* donnés par des particuliers, par des personnes d'un rang distingué et par des souverains; les uns sont d'argent, les autres d'or; quelques-uns sont ornés de pierres précieuses. Le devant d'autel, les gradins, la balustrade qui renferme l'autel sont d'argent; soixante chandeliers du même métal, de plus de cinq pieds de hauteur et d'une grosseur considérable, sont rangés à terre autour de l'autel; les chandeliers qui sont sur l'autel sont également d'argent; ils sont entremêlés de croix et de couronnes d'argent, d'or, enrichies de pierres précieuses; quarante-huit lampes d'argent d'un volume considérable sont suspendues à la voûte.

Le crucifix miraculeux est sur l'autel de cette chapelle; il est de grandeur naturelle et couvert, de-

puis la ceinture jusqu'aux pieds, d'une espèce de jupon de toile fine. Il est fermé sous trois rideaux, couverts de riches broderies en or et en perles et en pierres précieuses; ils s'ouvrent et se ferment les uns sur les autres. On ne découvre ce crucifix qu'à des jours marqués ou dans des occasions importantes, ou bien pour des personnes d'un rang distingué; on ne le fait qu'avec beaucoup de cérémonies; on ouvre les trois rideaux l'un après l'autre avec une lenteur extraordinaire. On regarde dans le pays ce crucifix comme un ouvrage de Nicodême; et l'on en raconte beaucoup de faits merveilleux.

L'église métropolitaine est élevée : on y monte par un grand et bel escalier de trente-huit marches. Sa construction tient à diverses époques; elle fut bâtie au commencement du XIIIe siècle par le roi Ferdinand III; sa croisée fut réédifiée vers l'an 1550; son maître-autel est du temps de la renaissance des arts en Espagne.

Sa façade est belle, dans le genre gothique; elle est décorée par des tours, des statues, des colonnes et divers ornemens de caprice; tout y est travaillé avec une délicatesse indéfinie. L'église est d'une étendue immense; elle est si vaste qu'on y célèbre à la fois les offices divins dans huit chapelles, sans trouble et sans confusion, et sans que l'un nuise à l'autre: elle est également dans le genre gothique, à la renaissance. Le chœur est du même genre; il est rempli de bas-reliefs, de statues, de divers autres ornemens en sculpture, dont plusieurs sont faits avec goût. Quelques chapelles renferment de beaux mausolées en

marbre. Celle du connétable en a deux bien exécutés : celui de Pierre Hernandez de Vélasco, connétable de la Castille, et celui de Mencia Lopez de Mendoza, son épouse. La sacristie de cette chapelle a un très-beau tableau de Sainte-Marie-Madeleine, attribué par les uns à Raphaël d'Urbain, par les autres à Léonard de Vinci. La chapelle de los Rémédios renferme un très-beau Crucifiement, de Matthieu Cérézo, peintre né à Burgos, mort vers l'an 1675 : ce tableau excelle surtout par la beauté du coloris. La chapelle de la Présentation a une peinture de la plus grande beauté : c'est une Sainte-Vierge de grandeur naturelle, assise, tenant d'une main l'enfant Jésus debout à côté du berceau, sur une pierre couverte d'un drap jaune, et, de l'autre main, une bande à maillotter transparente; deux anges, placés au-dessus, paraissent vouloir lui mettre une couronne sur la tête; on l'attribue à Michel-Ange Buonaroti; et en effet il est digne de ce grand maître. Le vaisseau de cette chapelle est d'une bonne architecture. Un cloître magnifique, dans le genre gothique, est à côté de l'église; il est orné de beaucoup de statues de prophètes, de saints, de héros et d'héroïnes, et rempli de divers ornemens de caprice; il renferme plusieurs beaux mausolées; tout y est exécuté en marbre, avec autant de goût que de délicatesse. L'ancienne sacristie est contiguë au cloître; elle renferme une collection complète des portraits de tous les prélats qui ont occupé le siége de Burgos.

Commerce. Burgos fut autrefois une ville florissante; elle était dans sa plus grande splendeur à la

fin du XVe siècle, dans le XVIe et au commencement du XVIIe. Elle était alors le centre d'un commerce considérable ; elle avait ses manufactures, son commerce particulier, son consulat qui était fameux, des foires qui étaient très-riches et très-fréquentées ; elle était encore l'entrepôt du commerce que l'intérieur de l'Espagne faisait par plusieurs ports de l'Océan, par ceux de Santander, de Bilbao, de Larédo. La célébrité des draps de Ségovie contribuait à augmenter son commerce : elle les recevait et les expédiait dans toutes les parties de l'Europe. Le commencement du XVIIe siècle fut l'époque de la décadence de son commerce, de la chute de ses manufactures, de la ruine de ses habitans, de sa dépopulation.

Manufactures. Burgos n'a presque plus de manufactures ; il y en a une de draps qui occupe quarante personnes. On y compte douze fabricans de couvertures de laine ; on en fait aussi dans l'Hospice où l'on fabrique encore des burats et des flanelles ; on y fait aussi des bas de laine fine appelés *bas d'étame*, qui ont quelque réputation. Son commerce est aujourd'hui presque passif ; cependant c'est encore par cette ville que passent la plupart des laines de la Vieille-Castille, qu'on exporte dans les pays étrangers : ce qui y laisse un profit assez considérable.

Population. On comptait à Burgos, dans le temps de sa splendeur, 35 ou 40,000 habitans, sans comprendre les étrangers qui y étaient toujours en grand nombre ; sa population est réduite aujourd'hui à 8 ou 9,000 âmes.

Cette ville est fort triste : on n'y connaît aucun genre de plaisir, et la société est presque nulle. Sa situation en rend le séjour peu agréable : le climat est froid et humide. Elle fut le lieu de la naissance du fameux Rodrigue Diaz, surnommé le Cid, et de Matthieu Cerezzo, bon peintre, élève de l'école de Carréno, qui excella dans le coloris, vers l'an 1675.

EXCURSION AUX ENVIRONS DE BURGOS.

La chartreuse de Miraflores est à une demi-lieue au sud-est de Burgos. Son église et son cloître furent bâtis dans le XVe siècle. Trois architectes présidèrent successivement à leur construction : Jean de Cologne, Ferdinand Mutienzo et Simon de Cologne, fils de Jean.

Le sanctuaire de cette église renferme deux magnifiques mausolées exécutés sur les plans de l'architecte Gil, père de Siloë; l'un, du côté de l'épître, renferme les cendres du roi Jean II; l'autre, du côté de l'évangile, celles de l'infant don Jean, fils de ce monarque. Le premier forme un grand corps octogone sur lequel un lit supporte la statue du roi Jean, la couronne en tête et le sceptre à la main, et celle de la reine, son épouse, ayant aussi la couronne en tête et un livre à la main; ce lit est entouré par treize petites statues, dont quatre sont celles des quatre évangélistes; les statues de plusieurs saints, seize figures allégoriques de

vertus, et beaucoup d'ornemens de différens genres sont placés en diverses parties du mausolée. L'autre porte la statue de l'Infant à genoux, en attitude d'oraison; les figures et les ornemens y sont également distribués en grand nombre. On a étalé beaucoup de magnificence et de délicatesse dans l'exécution de ces deux mausolées; mais les ornemens y sont trop multipliés; et le détail en devient fatigant.

L'église, la sacristie et la salle capilatoire renferment plusieurs beaux tableaux de Diégo de Leyoa.

En sortant de Burgos, on retrouve la rivière d'Arlanzon, qu'on ne perd presque plus de vue jusqu'à Villadrigo. On parcourt un terrain cultivé en blé; on passe successivement aux villages de Quintanillas, de Burriel, d'Estepar et de Célada : celui-ci est à quatre lieues de cette ville. Dans ce trajet, on aperçoit, sur les côtés, plusieurs autres villages distribués dans les terres à des distances plus ou moins éloignées. On trouve ensuite le village de Villazopeque, celui de Villadrigo et la venta del Moral : cette auberge est au confluent des rivières d'Arlanza et d'Arlanzon. On franchit deux coteaux escarpés, dont le Pizuerga baigne les pieds; on trouve Quintana de la Puente, petite ville située sur cette rivière, qu'on y passe sur un beau pont de pierre de

dix-huit arches, d'où elle a pris son nom. On arrive enfin à Torréquémada, petite ville qui est à huit lieues de Célada, où l'on repasse le Pizuerga sur un pont de vingt-six arches. L'église paroissiale de cette ville est à trois nefs, dans le genre gothique et d'une assez belle exécution.

Presque toute cette route est dans une plaine absolument nue, où l'on ne voit ni arbres, ni arbrisseaux, ni arbustes un peu gros; on y est réduit à brûler, dans les fours et dans les cuisines, des sarmens, de la paille, du fumier desséché et quelques plantes sous-frutiqueuses qu'on trouve dans les champs; les foyers des cuisines sont des espèces d'étuves placées au milieu de la pièce, sans tuyaux, quelquefois sans ouvertures : on les appelle *glorias;* on s'y chauffe sur des bancs qui sont placés autour. On passe dans ce trajet à Magaz, village, après lequel le Carrion se réunit à l'Arlanzon.

On parcourt encore cette plaine, et on arrive au pied d'un coteau calcaire. On voit, à la gauche, San-Isidro, grand monastère de bénédictins; on monte et on arrive à Dueñas, village triste et sale, situé agréablement au bas du coteau : son territoire a beaucoup de vignes; on y garde le vin dans des celliers ou des caves, qui sont des espèces de grottes creusées

dans le sol; les bords des rivières sont couverts de prairies. On croit que Duéñas est l'Eldana que Ptolémée place chez les Vacéens dans l'Espagne Tarraconaise.

On descend; on entre bientôt dans une plaine qui devient pierreuse et mêlée de sable; on la suit pendant quatre lieues; on passe alors à Cabezon, village entouré de vignes qui donnent un vin rouge fort léger. Deux heures après, on arrive à Valladolid en suivant la même plaine, qui est presque partout mal cultivée, quand elle n'est pas totalement inculte: on parvient à la ville par une belle avenue d'une demi-lieue, qui pourrait servir de promenade.

VALLADOLID, en latin *Vallisoletum*, est la seconde ville de la Vieille-Castille. Elle appartient, pour le gouvernement civil, au royaume de Léon; mais son histoire, ses monumens, ses productions l'attachent à la Castille, dans laquelle nous avons cru devoir la comprendre. Le roi Philippe II, qui y avait pris naissance, y transporta quelquefois le siége de sa cour. Elle est située sur la rivière d'Esguèva qui la traverse, sur celle de Pizuerga qui baigne ses murailles, dans une grande plaine, environnée de collines, en partie calcaires, en partie gypseuses, aplaties par leur sommet en plateaux plus ou moins étendus.

Peu de villes en Espagne sont mieux situées

et mieux bâties que Valladolid ; elle est célèbre dans les annales espagnoles par la multitude d'événemens qui se sont passés dans ses murs. Entourée de campagnes agréables et fertiles, arrosée par les rivières de Pizuerga, d'Esguèva, et surtout aux imméditations du Douro, elle est le centre du commerce intérieur de la Castille, du royaume de Léon et du Portugal. Il ne paraît pas qu'elle ait été construite du temps des Romains ; cependant quelques historiens présument qu'elle a remplacé l'ancienne Pincia, dont parle Ptolémée. A trois quarts de lieue de Valladolid, la rivière d'Esguèva se partage en deux bras, dont l'un traverse la ville. Au printemps il s'élève, sur cette rivière trouble et fangeuse, des vapeurs fétides qui produisent des fièvres. Sur les deux bords des rivières de Pizuerga et Esguèva, se prolongent des chaînes de collines peu élevées, de terre molle et argileuse, quoique propre à toutes sortes de plantations ; ces collines sont à peu près dépouillées de verdure ; autrefois le plateau était couronné de pins, de chênes et d'autres arbres de haute futaie ; mais aujourd'hui il n'y croît qu'un peu de mauvais blé.

Un des prétextes qui déterminèrent Philippe III à transférer sa cour de Valladolid à Madrid, ce fut la rareté du bois causée par le dépouillement des collines du plateau.

Le terrain des environs passe pour peu fertile, à cause de sa qualité sablonneuse; on y voit cependant prospérer des arbres; et les essais que l'on y a faits de la culture des oliviers y ont bien réussi. Les jardins des Dominicains et des Carmélites fournissent la preuve que cette vallée, en apparence stérile, pourrait se convertir, pour peu qu'elle fût bien cultivée, en un verger rempli de mûriers, d'oliviers et de toute sorte d'arbres fruitiers. Encouragée par ce succès, la société d'économie a fait faire des plantations d'utilité et d'agrément. Sur une esplanade au bord de la Pizuerga, on a planté une promenade charmante de quatre allées, et une autre sur un chemin entre la porte de Sainte-Clair et des Carmélites d'Ochaus.

L'intérieur de Valladolid n'annonce pas cette richesse et cette magnificence que l'on s'attend à voir dans l'ancienne résidence des maîtres de deux mondes; car cette ville a été autrefois, comme on sait, le séjour de la cour d'Espagne. Il y eut sur une de ses places un auto-da-fé solennel célébré en présence du roi don Philippe II. La curiosité sera sans doute satisfaite de trouver ici la description de cette horrible cérémonie.

Le 7 octobre de l'an 1559, on fit une procession qui fut ouverte par la communauté des moines de Saint-Dominique, précédés d'un

étendard ou d'une bannière blanche; ils étaient suivis des commissaires, protonotaires et familiers de l'inquisition. On portait derrière ceux-ci une bannière de dix-huit pieds de haut et faite en damas de couleur; d'un côté était brodée l'image de Saint-Dominique avec tous ses attributs; on voyait près du saint la croix de Lorraine, sur laquelle se croisaient une épée et une branche d'olivier, et sur le bord on lisait le verset *Exsurge, Domine*, etc.; l'autre côté de la bannière représentait également en broderies l'image de Saint-Pierre martyr et les armes de Castille; derrière cette bannière marchaient les titulaires et employés supérieurs du saint-office; l'un d'eux portait la croix de l'inquisition couverte d'un voile noir; la troupe fermait la marche. Cette procession se rendit sur la grande place; on posa la croix de l'inquisition sur l'autel dressé au milieu; on alluma des cierges verts autour de cette croix; et quelques religieux dominicains et familiers, avec un détachement de troupes, restèrent pour garder l'autel. A minuit, on commença à y dire des messes pour la conversion des âmes de ceux qu'on allait supplicier: ces messes se succédèrent jusqu'au lever du soleil.

Le lendemain, 8 octobre, plus de vingt mille personnes se réunirent dans la grande place. La plupart des grands d'Espagne, les

autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, et le corps diplomatique, occupaient des tribunes. Entre sept et huit heures du matin, sortit de l'hôtel de l'Inquisition la croix de la paroisse couverte d'un crêpe noir et accompagnée de tous les chapelains en surplis. Après eux marchaient, entre les familiers et la troupe, les coupables, dans l'ordre suivant : d'abord, les *repentis* et *pénitens*, ayant la tête découverte et un cierge à la main; on remarquait parmi ceux-ci une religieuse appelée Francisque de Zuniga, et Antoine Sanchèse, qui devaient subir le lendemain la peine du fouet; venaient ensuite les *réconciliés*, revêtus du *san-benito*, qui est un sac jaune avec la croix de Saint-André en couleur; ils étaient coiffés de la *corosa*, ou mître de carton, sur laquelle étaient peintes de petites croix en couleur. On observait parmi ceux-ci Isabelle et Catherine de Castille, condamnées à la confiscation des biens, à une prison perpétuelle et à la peine du *san-benito*. On vit porter ensuite une espèce de châsse avec des ossemens et deux figures sur de longs pieux, revêtues du *san-benito* et de la *corosa*, avec cette différence des autres, que sur les mîtres de ces figures on avait peint des flammes par-devant et par-derrière, et, entre celles-ci, des diables, des serpens et des couleuvres. A leur suite mar-

chaient treize *relaps* qui devaient être brûlés, et qui portaient le *san-benito* et la *corosa*, comme les deux figures; trois d'entre eux seulement, étant prêtres, portaient la soutane. Après tous ceux-ci marchait don Carlos de Sesa, noble Véronnais, à qui on avait mis un bâillon pour l'empêcher de parler.

C'est ainsi que les accusés furent conduits à la grande place, où on les posta sur les marches de l'autel; en sorte que les *relaps* se tinrent sur la première, les *réconciliés* sur les suivantes, et les *pénitens* au haut des marches près l'autel.

Le crime de la plupart de ces malheureux était d'avoir embrassé le luthéranisme et d'en avoir propagé les doctrines.

Lorsque les coupables furent placés comme on vient de le dire, le tribunal de l'inquisition vint occuper ses siéges, dont l'un, un peu plus élevé, était réservé au grand-inquisiteur. Dès que le roi Philippe II fut arrivé avec toute sa cour, l'auto-da-fé commença par un sermon que prêcha l'évêque de Cuenca, sur la pureté de la religion catholique. Le grand inquisiteur, archevêque de Séville, ayant prêché aussi un sermon, fit prêter ensuite au roi le serment de soutenir et de défendre l'inquisition, et de révéler tout ce qui se dirait ou se ferait à sa connaissance contre la foi, par des

individus quelconques, de quelque état ou condition qu'ils pussent être. Le roi signa ce serment de sa main; et un protonotaire de l'inquisition le lut à haute voix.

Les évêques de Palencia et de Zamora procédèrent ensuite à la dégradation des trois prêtres *relaps*, qui étaient : Pierre Cazalle, curé de la paroisse de Pédrosa; Dominique Sanchèse, prêtre de Villa-Onédiana, et Dominique de Roxas, religieux dominicain. Après leur avoir fait subir les formalités canoniques, on les revêtit du *san-benito* et de la *corosa*; on leur lut leur sentence en présence du tribunal; et, après en avoir fait autant pour les dix autres coupables *relaps*, ils furent tous livrés à la justice ordinaire et séculière, qui les conduisit à un endroit hors de la ville où devait se faire l'exécution.

Dans ce lieu, on voyait dressé un grand bûcher, auprès duquel on avait élevé, sur un piédestal de trois à quatre pieds de haut, une croix blanche qu'avait apportée en procession Saint-Pierre martyr. Les treize *relaps*, accompagnés du bourreau et d'un confesseur, furent conduits au bûcher; et là on les exhorta à se repentir, afin d'obtenir d'être étranglés au lieu d'être livrés vivans au feu. Onze d'entre eux consentirent effectivement à se confesser; et ils moururent avant d'être brûlés;

mais Jean Sanchèse et don Carlos de Sélo furent brûlés vifs pour avoir voulu persister dans leur impénitence.

Pendant que les condamnés marchaient au supplice, on retournait en procession reporter la croix de l'inquisition dans l'endroit où on l'avait prise. Si cette description inspire une juste horreur aux amis de l'humanité, elle ne manquera pas d'intéresser vivement les partisans du fanatisme, et de leur rappeler de bien doux souvenirs. Revenons à Valladolid.

Administration. Elle est le lieu où siége une des deux chancelleries de l'Espagne et où réside l'intendant de la province particulière de Valladolid. Elle a un corrégidor, un alcade-major, un nombre déterminé de régidors qui forment le corps municipal, une université, un collége pour l'instruction de la jeunesse, une académie de géographie, une école de mathématiques, une école de dessin et une société patriotique.

Situation. Étendue. Les rues de Valladolid sont très-mal pavées et très-sales. On y trouve beaucoup de maisons en ruines; plusieurs ont de beaux portails, des façades assez bien décorées, des cours ornées de portiques; mais la plupart ne sont point terminées ou sont presque ruinées. On y compte beaucoup de places, dont les deux principales sont le Campo-Grande, à une des extrémités de la ville, et la Plaza-Major, au centre; la première est d'une figure irrégulière et d'une étendue immense; elle

renferme treize églises dans son enceinte et est plantée d'arbres ; mais les édifices qui l'entourent sont d'une irrégularité choquante; la dernière, construite dans le goût de la Plaza-Major de Madrid, est également très-grande et entourée de trois rangs de balcons, où l'on prétend que vingt mille personnes peuvent être assises à leur aise ; elle est ornée de portiques spacieux soutenus par plus de quatre cents grosses colonnes, chacune d'une seule pièce et par un nombre égal de pilastres : on a étalé ici la plus grande magnificence, mais on n'y a mis ni goût, ni élégance. Non loin de cette place est un lieu appelé *l'Ochavo ;* c'est une espèce d'étoile ou de place octogone, dans laquelle six grandes rues s'ouvrent à des distances régulières.

Ponts. Cette ville a quatorze ponts de pierre sur le bras de l'Esguèva qui la traverse ; ils servent à la communication des rues. Elle a un grand pont de dix arcades sur la Pisuerga, qui est plus solide que beau ; il était étroit : on l'a élargi en y ajoutant un autre pont.

Portes. Valladolid s'ouvre par six portes ; celle des Carmes, qui est une des principales, est moderne, mais elle n'a rien de remarquable ; elle est couronnée par une balustrade et par une statue du roi Charles III, qui paraît être déplacée dans cet endroit.

Promenades. Il existe plusieurs promenades, une dans la ville et deux au dehors. La première, appelée *Prado de la Magdaléna,* est sur un bras de l'Esguèva et plantée d'arbres, mais d'une manière irrégulière ; les autres distinguées par les noms de *Es-*

polejo Viejo et *Espoleto Nuevo*, sont sur les bords du Pizuerga, et voisines l'une de l'autre ; elles sont ornées de siéges, mais sans arbres : c'est le lieu de la promenade ordinaire des carrosses. On a commencé à construire de nouvelles promenades autour de la ville : elles ne sont point terminées.

Clergé. Cette ville a un nombreux clergé, plusieurs hôpitaux et un grand nombre de confréries.

Édifices publics. Valladolid a quelques églises où l'on trouve d'assez beaux monumens des arts.

L'église de las Angustias contient une statue de la Sainte-Vierge-des-Douleurs, et une Sainte-Vierge avec Jésus-Christ mort dans ses bras, par Hernandez.

Le monastère de San-Bénito a un beau cloître entouré d'un double rang de portiques, l'un sur l'autre, ornés de colonnes accouplées, doriques au cloître inférieur, ioniques au supérieur. Le maître-autel est ce qu'il y a de plus remarquable dans l'église ; il est rempli d'ornemens de caprice très-déliés : ils sont d'Alfonse Berrubuete.

L'église des Carmes-Déchaussés a une statue de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, dont l'exécution est très-belle : elle est de Hernandez.

La cathédrale, construite aux frais du roi Philippe II, sur les plans de Jean Herréra, est restée imparfaite après la mort de ce souverain. Elle devait avoir 400 pieds de longueur et 240 de largeur : elle n'est qu'à moitié bâtie. Sa façade principale, qui a 60 pieds d'élévation jusqu'à la corniche, et 60 pieds au-dessus, a un portail orné de quatre colonnes doriques accouplées ; elle est accostée d'un beau clocher

en forme de tour, qui s'élève à la hauteur de cette façade, où il se termine par des obélisques lancés en l'air à la hauteur de 60 pieds.

L'église de Saint-Paul, qui appartient aux Dominicains, a une façade dans le genre gothique, ornée d'une quantité prodigieuse de figures de diverses grandeurs et remplie d'ornemens de caprice de différentes espèces. En entrant dans l'église, on trouve un Christ mort, en sculpture, de l'expression la plus touchante; il est de Grégoire Hernandez. Le sanctuaire renferme un mausolée en marbre et en bronze, d'une bonne architecture et d'une belle exécution; les statues en bronze de François de Sandoval, duc de Lerma, et de la duchesse, son épouse, y sont à genoux : il est de Pompée de Léoni. On voit, sur le mur de ce même sanctuaire, une Apparition de Jésus-Christ à une religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, de Lazare Baldi. Le maître-autel est d'une bonne architecture, de Jean de Herréra; il est orné de quelques beaux tableaux : d'une Naissance de Jésus-Christ, d'une Adoration des Mages, d'un Jésus-Christ qui appelle ses disciples, d'une Chute de saint Paul : ils sont de Barthélemi Cardenas. On trouve à côté de cette église un cloître rempli de peintures faites par Cardenas, et qui a dans un angle un beau tableau de la Sainte-Vierge-du-Rosaire et de Saint-Dominique, de Vincent Carducho. La chapelle du collége de Saint-Grégoire, qui y est attenante, renferme le mausolée en marbre d'Alfonse de Burgos, comte de Pernia et évêque de Palencia; il est d'Alfonse Berruguete.

Le cloître dont nous venons de parler n'appartient pas au couvent de Saint-Paul, mais au collége qui s'y trouve adjoint, et qui est également la propriété des dominicains. Ce collége, fondé par don Alonzo de Burgos, évêque de Palencia, vers la fin du xve siècle, est remarquable par différens détails curieux d'architecture. Sa façade représente un bois dont les branches, en se courbant, forment la voûte de la porte d'entrée, aux deux côtés de laquelle paraissent deux sauvages couverts d'une peau semblable à celle des brebis. Chacune de ces figures a pour ceinture des feuilles de ces mêmes arbres qui composent la forêt, et tient un écusson. L'imposte de la porte est composé d'une seule pierre de granit de 14 pieds de large, 3 de haut, et près de 2 d'épaisseur, couverte d'ornemens. Au-dessus de cette porte entourée d'arbres, on voit un second compartiment d'où sort un grenadier dont les branches et les feuilles s'étendent des deux côtés, et font allusion, ainsi qu'on le prétend, à la conquête de Grenade, qui eut lieu dans ce temps par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, protecteurs du fondateur de l'église.

Le cloître du collége ne le cède en rien à la richesse de la façade; il est même d'un goût plus pur. On admire surtout la bordure du toit, composée d'une suite de palmettes et acrotères séparés par des couronnes et faisant un bel effet. On ne saurait trop recommander cet usage, à peu près perdu aujourd'hui, de dissimuler la pente du toit par un ornement quelconque qui l'éloigne de la rue, et se raccorde avec le reste des constructions, ainsi qu'on

peut le voir dans la façade du Louvre, construite par François Ier.

Ce cloître et cette façade ne sont pas les seuls objets d'art importans dans ce collége; il en est un plus parfait que tout ce que renferme peut-être Valladolid : c'est le tombeau du fondateur de cet édifice qui se trouve placé au milieu du chœur. Ce monument de marbre blanc est aussi remarquable par la beauté de la matière que par la pureté du dessin, la vérité de l'expression et le fini de l'exécution. Le prélat y est représenté couché avec les ornemens pontificaux, les mains couvertes de gants et tenant un livre; la base du tombeau est ornée de plusieurs bas-reliefs d'un travail excellent, séparés par des enfans tenant des guirlandes de fleurs. La figure du prélat est d'une grande ressemblance et d'un caractère plein de vérité et de naturel.

On ne connaît pas l'auteur de ce précieux monument; mais on sait qu'il fut fait antérieurement à l'année 1571, par un écrit d'un autre sculpteur, Estban Jordan, qui, dans un marché conclu pour faire un maître-autel à l'église de la Magdelaine, cite, en comparaison, le tombeau de l'évêque dans la chapelle de Saint-Grégoire. L'opinion générale, à Valladolid, est que ce bel ouvrage est dû aux ciseaux d'Alonze Berruguete, le Michel-Ange de l'Espagne, né près de Valladolid, où il a laissé plusieurs grandes compositions; mais il faudrait, pour qu'il en fût ainsi, que Berreguete ait beaucoup changé son style, ainsi que le remarque fort bien M. Bosarte dans son voyage.

Le tombeau dans la chapelle de Saint-Grégoire est noble et simple, et supérieur à tout ce qu'on connaît de Berreguete, qui, en général, chargeait de trop d'ornemens ses compositions. Le monument dont nous parlons est conservé avec beaucoup de soin et recouvert d'un drap pour le garantir de la poussière.

Commerce. Valladolid fut autrefois une ville opulente; elle avait des manufactures, un commerce, des imprimeries dès le milieu du XVIe siècle : elle était alors très-peuplée [1]. Elle est beaucoup déchue de son ancienne splendeur : sa population est réduite aujourd'hui à quatre mille familles ou environ vingt mille âmes : elle est peu proportionnée à son étendue. Cette ville n'a plus qu'un commerce passif, par conséquent onéreux ; elle n'a d'autres manufactures que quelques métiers d'étamines et de bouracans ; elle pourrait se vivifier, si l'on terminait le canal de Campos.

Hommes célèbres. Valladolid fut la patrie des rois Henri IV, Philippe II, Philippe III et Philippe IV, de Louis Mercado, de Ferdinand Nunez, dit *Pincianus,* d'Antoine Péréda et de Philippe Gil de Ména. Mercado fut un fameux médecin du XVIe siècle, mort en 1593, à l'âge de cinquante-trois ans; il a beaucoup écrit; le recueil de ses œuvres fut publié à Francfort en 1654, en cinq volumes in-folio. Pincianus était un savant du même siècle, mort, en 1553, à l'âge de plus de quatre-vingts ans; il fut surtout profond dans

[1] Elle mit, en 1516, trente mille hommes sous les armes, pour s'opposer à quelques projets du gouvernement.

le grec; il donna des commentaires sur Pline, sur Sénèque et sur Pomponius Méla; il fut un des principaux coopérateurs de la polyglotte du cardinal Ximenez. Les deux derniers furent deux peintres célèbres du siècle dernier; Péréda traita des sujets de piété et des sujets relatifs à l'histoire de l'Espagne: il mourut en 1669; Ména, élève de Vander-Hamen, excella surtout dans les portraits: il mourut en 1674.

Climat, production. On dit le climat de Valladolid très-sain; cependant cette ville est sujette aux brouillards; ils proviennent du voisinage de Duéro, qui n'est pas éloigné de l'Eresma, qui en baigne les murs, et de l'Esgueva, dont un bras la traverse, et dont le cours est très-lent et le lit rempli d'immondices. Le territoire de cette ville produit beaucoup de vin d'une bonne qualité; on y a multiplié depuis quelque temps les plantations de mûriers.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE VALLADOLID.

COUVENT DE LA CONCEPTION DE FUEN-SALDAÑA.

C'est un couvent de religieuses franciscaines, sous le titre de la Conception. Il est situé dans le village de Fuen-Saldana, à une lieue nord de Valladolid. Le maître-autel et les deux autels collatéraux de son église sont ornés de bonnes peintures; l'autel collatéral, du côté de l'évangile, a un Saint-François stigmatisé; celui du côté de l'épître a un Saint-Antoine soulevé dans les airs: il est d'une expression très-douce. Le tableau du maître-autel est une Sainte-Vierge entourée de groupes d'anges; les figures y

sont d'une grandeur au-dessus de la naturelle; on y trouve une fraîcheur dans les couleurs, une variété dans le coloris, une abondance dans l'invention, une beauté dans l'ensemble, qui rendent ce morceau précieux : ces trois tableaux sont de Rubens.

COUVENT DE JÉRONIMITES.

Ce couvent est situé à demi-lieue sud de Valladolid, près des rives de Pizuerga : on y va par un chemin assez ordinaire; avant d'y arriver, on passe le Pizuerga sur un beau pont de 317 pieds de long, ouvert par 8 arcs. L'église de ce monastère n'a rien de remarquable; mais sa sacristie renferme un très-bel autel, précieux par la beauté des peintures et des sculptures dont il est orné. Le cloître mérite d'être vu; il est carré; il a, tout autour, deux rangs de portiques ou galeries, l'un sur l'autre, qui s'ouvrent en dehors par cinq arcs bien élancés à chaque rang et sur chaque face; ces arcs sont soutenus par des pilastres de l'ordre dorique au premier corps, de l'ordre corinthien au second; l'architecture est de Herréra : ce cloître est orné, tout autour, de peintures de Barthélemi Vicente.

Au sortir de Valladolid, on traverse un grand bois de pins, par un chemin pratiqué sur un terrain sablonneux qui conduit à Puente-Duéro, village après lequel on passe le Duéro sur un grand pont de pierre construit avec solidité. On trouve ensuite le village de Valdestillas; on passe la petite rivière d'Adaja, pour arriver à Hornillos, village à cinq lieues de

Valladolid, après lequel on passe de nouveau l'Adaja sur deux ponts. Les bords de cette rivière présentent des rideaux verdoyans assez agréables ; ils sont couverts d'arbres ; les campagnes voisines sont bien cultivées.

On traverse un terrain où l'on aperçoit partout une culture assez soignée. On passe à Olmédo, petite ville sur une éminence au milieu d'une plaine immense. Elle fut autrefois ceinte de murailles, dont on voit encore beaucoup de restes ; elle a sept églises paroissiales et sept couvens de moines et de religieuses. Cette ville avait autrefois une population assez considérable ; réduite aujourd'hui à deux mille habitans, elle est gouvernée par un corrégidor. Son industrie consiste en quelques briqueteries.

On passe successivement aux villages d'Alménara, de Montejo, de Rapariégos et de Montuenga ; on arrive à Martin-Munoz, patrie du cardinal Diégo d'Espinosa, qui fut en grande faveur sous le roi Philippe II, et président du conseil de Castille. On voit son mausolée dans l'église paroissiale ; il est de marbre mélangé ; la sculpture en est bonne ; les sujets en sont bien disposés, et l'ensemble en est beau.

On trouve ensuite le village d'Adanéro, après lequel on traverse un bois de pins. On parcourt une plaine pierreuse, inculte, déserte, dont les extrémités sont cultivées et se-

mées en froment, en orge et en seigle; la rivière d'Almarza en arrose une partie; on en aperçoit de loin les bords qui sont plantés d'arbres.

On passe à San-Chidrian et à Labajos, villages situés dans une plaine déjà plus élevée vers les racines des monts Corpétano-Vettoniques, et qui, devenant d'un meilleur fond, est mieux cultivée : elle n'est plus pierreuse; la terre en est fine et noirâtre. On traverse l'Almarza sur un beau pont de pierre construit depuis peu de temps sous la direction de Marc de Vierna : les bords de cette rivière sont couverts d'ormeaux et de peupliers; et les campagnes qu'on parcourt produisent beaucoup d'orge, de seigle et de froment. On s'élève alors sur une plaine encore plus haute jusqu'à Villacastin, qui est à cinq lieues de Martin-Munoz. L'église paroissiale de ce village est à trois nefs et dans le genre gothique; la façade est ornée de deux bonnes statues de l'Annonciation et de Saint-Sébastien. On passe bientôt après au village d'Espinar, après lequel on trouve un petit bassin dans l'anse des montagnes du Guadarrama, appelé *las Navas de San-Antonio;* on la traverse pendant près d'une lieue. Tout ce terrain est triste, sauvage, et comme abandonné à lui-même.

On s'approche de plus en plus de la montagne de la Guadarrama qui sépare les deux

Castilles. C'était un passage escarpé, difficile, dangereux; on ne le franchissait qu'avec beaucoup de peine. Ferdinand VI y a fait construire un chemin de la plus grande beauté, qui, commençant dès le village d'Espinar, conduit avec facilité et sans danger au sommet de la montagne, pour descendre de la même manière du côté opposé.

Lorsqu'on est parvenu au pied de la montagne, on trouve la venta de San-Raphael, auberge construite avec soin aux frais de la commune d'Espinar : elle est assez bien distribuée et on y est commodément; près de cette venta est l'embranchement de la route de Ségovie.

On monte; on parvient au col appelé *Puerto de Guadarrama*. On y trouve un monument érigé en l'honneur de Ferdinand VI : c'est un lion de marbre, porté sur une colonne, avec l'inscription suivante :

FERDINANDVS VI.
PATER PATRIAE
VIAM UTRIQUE CASTELLAE
SVPERATIS MONTIBUS
FECIT
ANNO SALVTIS M DCC XLIX.
REGNI SVI IV.

Un tableau superbe frappe ici les regards du voyageur: la vue se porte à la fois sur une partie considérable des deux Castilles : la Vieille d'un

côté, la Nouvelle de l'autre. Les hauteurs, les inégalités, les petites montagnes disparaissent; elles s'aplatissent; elles se mettent de niveau avec le terrain qui les avoisine; l'ensemble ne forme plus qu'une vaste plaine dont l'œil ne peut suivre l'étendue et le développement. On y voit que le sol de la Vieille-Castille est plus élevé que celui de la Nouvelle. On entre dès-lors dans la première: ce qu'indique un bureau où l'on paie un droit pour l'entretien de la route.

Itinéraire depuis la GRANJA OU SAINT-ILDEFONSE, *jusqu'à* SÉGOVIE, *et plus loin jusqu'à* CUELLAR *et à* TUDÉLA [1], 18 *lieues* 1/2.

	lieues.
LA GRANJA OU SAINT-ILDEFONSE, maison royale [2].	
Le Valsin, rivière et pont.	
Pellejeros, village,	1
SÉGOVIE, cité,	1
Zamarramala, village,	» 1/2
Escarbojoso, village,	1 1/2
Navalmanzano, village,	3
Piron, rivière et pont,	1
Sancho-Nuño, village,	1 1/2
A reporter,	9 1/2

[1] On ne doit point confondre ce Tudéla avec une ville épiscopale du même nom, située dans le royaume de Navarre.

[2] Il en sera donné la description avec celle de la Nouvelle-Castille.

Report,	9 ½
Cuellar, petite ville,	2
El Henar, ermitage,	1
La Villorra, village, Montemajor, village,	3
Duéro, fleuve et pont, Tudéla de Duéro, petite ville,	3
Total,	18 ½

Après être parti de la Granja et de Saint-Ildefonse, on trouve la petite rivière de Valsin, qu'on traverse sur un pont de pierre. On parcourt ensuite un terrain planté inégalement de chênes de la très-petite espèce. On passe au village de Pellejeros; la campagne devient absolument nue; à peine y voit-on quelques arbres de loin en loin; le terrain est inégal; cette inégalité empêche d'apercevoir plusieurs villages dispersés des deux côtés dans les terres où l'on trouve les édifices destinés à la tonte générale des troupeaux. On se trouve tout à coup enfoncé entre deux vallées profondes; et l'on arrive à Ségovie après deux heures de marche depuis la Granja.

Ségovie, dont les historiens espagnols regardent Hercule comme le fondateur, est une ville d'une forme singulière; elle a la figure d'un navire dont la poupe regarde l'orient, et la proue l'occident. Elle est située sur un rocher immense, et comme enterrée entre deux vallées

profondes qui l'enferment : l'une est au sud, l'autre au nord ; la première est arrosée par un ruisseau appelé *Clamorès*, qui va se réunir à l'Eresma, qui coule au fond de la seconde rivière, et sur laquelle il y a cinq ponts. Cette rivière, dont les bords sont assez couverts d'arbres, portait autrefois le nom d'*Areva*, qui avait fait donner le nom d'*Arevaci* aux habitans de ces lieux.

Étendue. La ville est ceinte de murailles qui sont flanquées de tours de distance en distance; sa circonférence est d'environ quatre mille pas sans les faubourgs. On y suppose cinq mille maisons; sa population ne répond point cependant à ce nombre; à peine y compte-t-on dix mille âmes.

Les rues y sont presque toutes étroites, tortueuses, pavées inégalement. Il y a quatre faubourgs qui sont sur un sol plus uni et qui contiennent plusieurs manufactures.

Clergé. Ségovie est le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de Tolède, dont le diocèse comprend un chapitre de cathédrale, qui est à Ségovie; un chapitre de collégiale à Saint-Ildefonse, et quatre cent trente-huit paroisses.

Administration. Elle est le lieu de la résidence de l'intendant de la province particulière qui porte son nom. Elle a un corrégidor, un alcade-major, un nombre fixe de régidors.

Instruction publique. Une société économique ou

des amis du pays, et une école militaire: celle-ci est destinée aux élèves de l'artillerie; on y enseigne le dessin, la physique, la chimie, les mathématiques et les fortifications.

Commerce. Ségovie fut autrefois une ville très-commerçante, très-riche, fameuse surtout par ses manufactures de draps et de lainages. On lit avec étonnement la magnificence des fêtes qu'elle donna, en 1570, à la reine Anne d'Autriche; ces mêmes fêtes prouvent encore combien les arts y étaient en honneur, ainsi que le grand nombre d'individus qui les cultivaient; les habitans s'y formèrent en quadrilles, parmi lesquels on trouve ceux des orfèvres, des joailliers, des brodeurs, des sculpteurs, des fourbisseurs, des tisserands de toiles, des tisserands d'étamines, des tisserands de draps, des cardeurs, des teinturiers et des fabricans de lainages.

Manufactures. On porte à quarante-quatre mille six cents quintaux la quantité de laine qu'on mettait en œuvre dans les fabriques de cette ville, et à trente-quatre mille cent quatre-vingt-neuf le nombre des personnes qui y étaient employées.

Le commencement du XVII[e] siècle fut l'époque de la décadence de ces manufactures; et cette décadence fut très-rapide; l'introduction des draps et lainages étrangers y contribua beaucoup; plusieurs autres causes réunies l'accélérèrent. Déjà, en 1629, on se plaignait qu'on y fabriquait vingt-cinq mille cinq cents pièces de draps de moins tous les ans, et qu'il en résultait une perte annuelle de 2,424,818 ducats et 2 réaux, ou 6,568,258 francs. Il n'y avait plus

au commencement et vers le milieu du XVIIIe siècle, qu'environ cent vingt métiers de draps, d'étamines et de gros lainages, qui, selon les calculs de la société économique, n'employaient tous les ans que quatre mille trois cent dix-huit quintaux de laine lavée.

Ces manufactures ont commencé à se ranimer depuis environ quarante ans; le nombre des métiers s'était accru; la consommation de la laine lavée avait augmenté de douze cent cinquante quintaux tous les ans.

Un particulier, don Laurent Urtiz, leur avait donné en un instant un accroissement considérable; il y avait monté soixante-trois métiers, qui déjà, en 1790, employaient huit ou neuf cents quintaux de laine lavée, et occupaient deux mille quatre cents individus; on y fabrique des draps de toutes les qualités, et surtout de beaux draps superfins.

Cette ville a encore une manufacture de faïence, mais qui ne fait point un objet important.

Édifices publics. Hôtel de Monnaie. On battait autrefois à Ségovie de la monnaie d'or et d'argent: on n'en fait plus aujourd'hui que de cuivre. L'hôtel destiné à cette fabrication est un assez bel édifice qui fut construit dans le XVe siècle par le roi Henri IV, et restauré en partie par Philippe II. Une machine hydraulique, au moyen d'un gros filet d'eau qu'elle prend de l'Eresma, y met en mouvement les machines nécessaires pour toutes les opérations que la fabrication des monnaies exige.

Le couvent des Capucins a une chapelle souter-

raine qui est le lieu de la sépulture des comtes de Cobatillas : il y a huit tableaux de Jean Carréno.

Le cloître du couvent des Carmes-Déchaussés est orné de quelques peintures de Christophe Gonzalez.

L'église des Jéronimites del Parral, située de l'autre côté de l'Eresma, est le lieu de la sépulture des Pacheco, marquis de Villéna; on y voit dans le sanctuaire les tombeaux de plusieurs seigneurs de cette maison, couverts de cuivre avec leurs figures en bas-relief, et deux mausolées en marbre, l'un de Jean Pacheco, marquis de Villéna, l'autre de Marie Porto-Carréo, son épouse.

L'église cathédrale est vaste, à trois nefs, d'une architecture mêlée de gothique et de grec-romain; ses ornemens sont presque tous dans le genre gothique, quoiqu'elle ait été construite dans le XVIe siècle. Le maître-autel est de marbre; il a, dans le milieu, une statue de la Sainte-Vierge, en argent, donnée par le roi Henri IV; il est orné de statues de marbre faites par Manuel Pacheco; quelques autels et quelques chapelles méritent d'être examinés.

L'Alcazar, qui fut autrefois le palais des rois, présente les traces d'une antiquité respectable. Sa façade paraît très-ancienne; ses appartemens intérieurs sont également anciens, mais leurs décorations semblent être de diverses époques plus ou moins reculées; la cour principale et le grand escalier sont du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe. Ce palais est remarquable par le séjour et par les travaux du roi Alphonse-le-Sage, qui y composa ses fameuses tables astronomiques. Dans une des chapelles on voit

un tableau de l'Adoration des Mages, de Barthélemi Carducho. Les appartemens sont vastes et couverts de mosaïques et de dorures qui sont encore très-fraîches; on trouve, dans une salle, une collection intéressante par le monument historique qu'elle présente, quoiqu'elle ne le soit ni par sa matière, ni par la beauté du travail, ni par la délicatesse de l'exécution : ce sont les statues de tous les anciens rois d'Oviédo, de Léon, de Castille, depuis Froyla ou Fruela Ier, en 760, jusqu'à la reine Jeanne, morte en 1555, après laquelle commença la dynastie autrichienne; on y a joint la statue de Fernand Gonzalez, proclamé par les peuples premier comte de Castille en 923, et celle du grand guerrier Rodrigue Diaz de Bivar, fameux sous le nom du Cid Campéador; ces statues sont au nombre de cinquante-deux; elles sont de bois peint et de grandeur naturelle, chacune avec une inscription.

Antiquités. Les monumens qui nous restent des anciens ne sont plus que des témoins de leur grandeur passée, que des souvenirs glorieux de générations disparues du sol qui les vit naître. Il est bien rare qu'ils soient d'aucune utilité à leurs successeurs; les habitudes ont changé pendant que les ouvrages se sont détruits; d'autres moeurs ont demandé d'autres édifices. Mais lorsque, par une circonstance particulière, quelques-unes de ces grandes constructions, échappées à la main du temps, et, ce qui est plus difficile, à la barbarie des hommes, conservent encore l'usage pour lequel elles furent créées, elles acquièrent alors l'admiration des hommes éclairés,

des artistes et des historiens. Tel est l'aquéduc de Ségovie, qui, depuis deux mille ans, n'a pas cessé un moment de remplir les fonctions auxquelles il était destiné. Les campagnes qu'il parcourt, la ville dont il domine les murailles, ont vingt fois changé de maîtres, ont été la proie des flammes et du pillage; et ce superbe édifice n'a jamais cessé d'y porter le tribut de ses eaux salutaires, semblable à la nature bienfaisante qui prodigue tous les ans, aux hommes, ses dons, sans s'inquiéter s'ils sont capables ou dignes d'en jouir.

Cet aquéduc commence à trois lieues de Ségovie, près des montagnes de Fonfria, à la source du Rio-Frio. Il conduit ses eaux par un circuit à travers les montagnes nommées *Los Hoyos*, près de la venta de Santillana, jusqu'à la maison que l'on voit sur le chemin de Saint-Ildefonse. C'est là que commence cette suite d'arcs admirables qui portent les eaux à la hauteur de la ville de Ségovie, jusqu'à la petite place de l'église Saint-Sébastien, où ils communiquent à des conduits souterrains.

Cet aquéduc a cent neuf arches dont trente sont modernes, mais absolument construites dans le style des premières. Cette réparation fut faite sous le règne d'Isabelle par les moines du monastère del Paral de Ségovie; sa plus grande hauteur est de cent deux pieds dans la place de l'Azoguejo, dont le sol est de niveau avec le fond de la vallée. Il a dans toute cette partie deux arcs l'un sur l'autre; mais, partout où cette élévation n'était pas nécessaire, il n'a qu'un ordre d'arcades; les piliers supérieurs sont à peu

près égaux entre eux, c'est-à-dire ayant six pieds d'épaisseur sur quatre et demi de largeur; ceux du bas ont, les uns onze pieds de largeur, d'autres douze, enfin quelques-uns seulement sept et demi; ils diminuent tous jusqu'à la hauteur de dix-sept pieds, où ils se joignent aux autres. Les distances sont pareillement inégales entre les piliers; quelques-uns ont entre eux quatorze, d'autres quinze pieds de distance; les arcs supérieurs sont égaux, et ont tous dix-sept pieds; ce qui ferait croire que l'aquéduc a été commencé dans un temps où l'on bâtissait avec moins d'exactitude que dans celui où il a été fini. La hauteur des arcs inférieurs a rapport aux mouvemens du terrain; les plus élevés ont trente-neuf pieds de haut, les plus bas cinq pieds; la longueur totale est de deux mille cinq cent trente, qu'on divise en quatre parties : depuis le couvent de Saint-Gabriel jusqu'au premier angle que forme l'aquéduc, deux cent seize pieds; le second, jusqu'à l'angle en face du couvent des religieuses de la Conception, quatre cent soixante-deux; le troisième, jusqu'au grand angle près du couvent de Saint-François, neuf cent vingt-cinq, et enfin jusqu'à la muraille de la ville, neuf cent trente-sept.

La pierre est d'une sorte de granit gris, connue sous le nom de *piédra-béroquégnia*, la même qui a servi à la construction de l'Escurial. On ignore où était la carrière; il n'y a dans tout l'ouvrage ni mortier ni ciment; les pierres sont posées les unes sur les autres avec beaucoup d'aplomb et de soins; il n'est pas vraisemblable qu'il y ait dans l'intérieur des

crampons de fer ainsi que dans plusieurs monumens de ce genre. Des excavations faites jusqu'au niveau des fondations pour construire des boutiques et des caves, ont fait connaître avec quel soin ce monument a été construit. La partie en terre, qui fait environ la sixième partie de la hauteur, est construite avec le même soin et de mêmes matériaux que tout l'ouvrage, quoiqu'il eût été possible d'y employer des matériaux plus communs. On a à regretter la perte de plusieurs statues qui décoraient ce monument, et dont on reconnaît encore la place. Il y avait sans doute aussi quelques inscriptions qui fixaient le temps de la construction, que j'attribue au règne de Trajan ou d'Adrien.

Quant aux trente-cinq arcs ajoutés, on trouve un récit de ces travaux dans l'histoire de l'ordre de Saint-Jérôme, par le père Ciguenza. On voit que l'aquéduc était dans un état complet de dégradation, que l'eau filtrait de tous côtés sur les piliers et le long même des maisons de la ville, lorsque la municipalité chargea le père Pèdre de Méza de procéder à ces réparations. Il les fit exécuter avec autant de zèle que d'habileté, et rappela le temps où les religieux faisaient élever et composaient eux-mêmes les plus beaux édifices.

Ce beau monument a été décrit plusieurs fois par les pères Montfaucon, Colmenar et Flères, et surtout par M. Bosarte, dans un écrit fort intéressant que nous nous sommes empressés de consulter; mais la plupart ont donné à ce superbe édifice une antiquité beaucoup trop reculée. Ils ont supposé qu'il fut

construit par les mêmes architectes qui avaient bâti le temple de Sérapis en Égypte : le ridicule de cette supposition se combat de lui-même. Cet ouvrage est certainement de construction romaine ; mais on ignore l'époque où il fut fait : les uns l'attribuent à Licinius Larcius, les autres à Trajan. C'est un des monumens de l'antiquité les plus solides, les plus magnifiques et les mieux conservés.

Hommes célèbres. Ségovie fut le lieu de la naissance d'Alfonse de Ledesma, bon poëte du commencement du XVIIe siècle; de Dominique Soto, dominicain, mort à Salamanca en 1560, qui publia un traité de *Justitiâ et Jure*, deux livres de *Naturâ et Gratiâ*, et des commentaires sur l'*Épitre aux Romains*, et de François de Ribera, jésuite, mort à Salamanque, en 1591, connu par des commentaires sur les douze petits prophètes.

Le terrain devient uni au sortir de Ségovie; on entre dans une plaine sans arbres, qui se prolonge pendant plus de six lieues, à quelques intervalles près, où elle est coupée par des hauteurs. On passe aux villages de Zamarraméla et d'Escarbojoso, et on arrive à celui de Navalmanzano, qui est à six lieues de Ségovie. Une heure après, on passe la petite rivière de Piron sur un pont de pierre; on entre dans un bois de pins qu'on parcourt pendant une heure. D'autres petits bois pareils se succèdent à de petites distances jusqu'à Sancho-

Nuño, village à une lieue et demie de Naval manzano, dans un territoire où l'on recueille beaucoup de lin et de chanvre. On trouve de nouveau un bois de pins d'une étendue beaucoup plus considérable ; on le traverse pendant deux lieues; il conduit à Cuellar, situé à deux lieues et demie de Sancho-Nuño.

Cuellar est une petite ville avec titre de marquisat. Elle est située sur le penchant d'une colline et s'étend jusqu'au haut de la montagne, où l'on voit encore un ancien château assez bien conservé. Quelques-uns ont cru que c'est la Colenda des Romains, fameuse par la vigoureuse résistance qu'elle opposa aux conquérans, et dont les habitans, forcés à succomber après un siége de neuf mois, furent vendus comme esclaves.

Cette ville, qui n'a aujourd'hui que trois mille âmes, a dû être beaucoup plus peuplée, si on en juge par son étendue et par le nombre de ses édifices religieux : elle a dix paroisses et six couvens d'hommes et de femmes de divers ordres. On cultive la garance avec succès et en grande quantité dans son territoire, où l'on a établi plusieurs moulins pour la moudre; on s'y livre aussi beaucoup à la filature de la laine pour les manufactures de Ségovie.

Les seigneurs de Cuellar [1] ont recueilli dans

[1] Ces seigneurs sont de la maison de La Cuéva, ducs d'Al-

le palais qu'ils ont dans cette ville une quantité considérable d'objets rares et précieux ; il y a, entre autres, une belle collection d'armures antiques, trois cents armures complètes, des lances, des piques, des épées, des mousquets, des étendards, des drapeaux, des instrumens militaires, tous de divers siècles et de diverses nations ; on y voit différens modèles de petits canons en bronze joliment travaillés.

On passe, une lieue après Cuellar, à l'ermitage de N. S. del Henar, après lequel on trouve des forêts de pins d'une certaine étendue ; on en traverse deux, entre autres, qui sont très-épaisses et fort longues ; on aperçoit, sur les côtés, plusieurs villages ; on passe à ceux de Villoria [1] et de Monte-Major ; on trouve ensuite des prairies ; on parvient enfin sur une hauteur, d'où l'on découvre une belle plaine

buquerque, marquis de Cuellar, comtes de Lédesma et de Huelma. Ils descendent d'Hugues Bertrand, seigneur français, qui épousa, à la fin du xve siècle, Marie de la Cuéva, fille ou petite-fille et unique héritière de Bertrand de la Cuéva, ministre et favori de Henri IV, roi de Castille, en faveur duquel ce prince avait érigé Albuquerque en duché, en 1464. Hugues Bertrand prit le nom et les armes de la Cuéva, et succéda à toutes les terres de cette maison. Il conserva cependant ses armes, qui sont absolument françaises ; il les écartela avec celles de la Cuéva ; la maison d'Albuquerque les porte encore : elles sont en chef d'azur à trois fleurs de lys d'or.

[1] On y recueille beaucoup de pignons.

et Tudéla ; on descend ; on entre dans la plaine, et on arrive dans cette ville. Cette plaine est enclavée entre des petites montagnes qui l'entourent de tous côtés, qui sont nues à l'ouest et au nord-est, mais boisées et verdoyantes à l'est et au sud ; elle est couverte de vignes, de bois de pins et d'arbres fruitiers ; elle est traversée et arrosée par le Duéro, qu'on y passe sur un pont de six arcs.

Tudéla est une petite ville située dans la plaine précédente. Elle n'a de remarquable que son église paroissiale, dont la façade est belle.

Le territoire de cette ville est d'un arrosage facile et excellent pour le blé et les fruits ; les vignes sont cependant ce qu'on y trouve le plus, quoique le vin y soit d'une qualité médiocre.

ABRÉGÉ DE LA STATISTIQUE PARTICULIÈRE DE LA VIEILLE-CASTILLE.

Population. La Vieille-Castille fut vivifiée pendant long-temps par la présence du souverain ; les peuples de l'Espagne y accouraient alors ; l'industrie, encouragée par les profits, s'y développait avec énergie ; les manufactures s'y multipliaient ; le commerce y était florissant, la population nombreuse, l'opulence presque générale. Ces avantages se soutinrent lorsque les rois eurent partagé leur séjour entre

la Nouvelle et la Vieille-Castille : cette province se ressentit encore de la présence du souverain; mais les choses changèrent de face, après que les rois l'eurent abandonnée. L'industrie, les arts suivirent les monarques; la splendeur de cette province s'éclipsa avec eux; sa population diminua presque subitement; à peine, cinquante ans après, contenait-elle la moitié de ses anciens habitans.

La population de la province dont il est question est réduite aujourd'hui à onze cent quatre-vingt-dix mille cent quatre-vingts habitans, parmi lesquels on compte :

Curés	3,440
Prêtres séculiers	5,573
Moines	5,564
Religieuses	3,210
Nobles	146,036
Avocats	619
Écrivains	1,246
Étudians	5,766
Domestiques	37,183

Agriculture. La Vieille-Castille est remplie de grandes plaines, ou plutôt elle n'est qu'une plaine immense entourée de hautes montagnes, et coupée de temps en temps par des ravins dont les bords ressemblent à d'autres montagnes qui décroissent successivement.

Le terrain n'y est pas le même partout; il est, dans beaucoup d'endroits, comme au-dessus de Labajos, d'une terre fine, noirâtre, nitreuse, extrê-

mement fertile; il est souvent pierreux, difficile à travailler, peu productif, comme aux environs de Valladolid et au-dessus de Labajos : ici, les pierres sont quartzeuses; il est quelquefois à fond sablonneux et pierreux, comme du côté de Cabezon. Plusieurs parties de cette plaine sont extrêmement fertiles; elle produit beaucoup de seigle, d'orge, de froment, surtout dans tout l'espace qui se trouve vers Burgos; les grains y sont si abondans, qu'on peut regarder la Vieille-Castille comme un des greniers de l'Espagne.

Toute cette monotone étendue est généralement nue : on n'y voit point d'arbres; il y a même des parties où l'on ne trouve pas même un arbrisseau. Si on y aperçoit de temps en temps quelques arbres, ils sont aux bords des rivières; et ce sont des ormeaux, des aunes, des peupliers blancs. On taxe les vieux Castillans d'insouciance, de paresse, lorsqu'on voit que des plaines aussi vastes, aussi belles, qui sont arrosées par beaucoup de rivières, sont absolument dépouillées, nues, sans arbres; mais on se trompe : ce n'est point la paresse, c'est le préjugé qui empêche les plantations. Les vieux Castillans sont persuadés que les arbres attirent les oiseaux, qu'ils leur servent de retraite, qu'ils favorisent ainsi les ravages que ces animaux peuvent faire sur les blés, sur les raisins, sur les fruits; cette crainte les prémunit et leur donne une prévention invincible contre toute sorte de plantations. Il y en a cependant parmi eux qui, revenus de cette erreur, conviennent de l'utilité des

arbres; ceux-ci ne sont point éloignés de les planter et de les cultiver; mais ils donnent dans une autre erreur : ils croient qu'une terre où les ormeaux ne viennent pas bien ne vaut rien pour les autres arbres; dans cette idée, ils renoncent à en planter dans les lieux où les premiers ne réussissent point; on ne saurait leur persuader que l'espèce d'arbres qu'on veut planter doit être relative à la qualité du sol et du climat.

On laboure les terres très-superficiellement dans la Vieille-Castille; on ne fait, pour ainsi dire, que les remuer; on ne se sert que de charrues légères; on les enfonce très-peu; on recouvre négligemment et aussi superficiellement la semaille, après l'avoir jetée. Les voyageurs, qui ne voient que les objets qui frappent leurs yeux, ont reproché à la fois aux vieux Castillans l'impéritie, la négligence et la paresse dans la culture de leurs terres : ils auraient tenu un autre langage, s'ils eussent cherché à s'instruire. Les laboureurs leur auraient dit qu'en se servant d'une charrue plus pesante et en enfonçant le soc plus en avant dans la terre, ils recueillent moins de grain. Ils ont raison : dans une grande partie de la vaste plaine de cette province, on trouve de l'eau ou un terrain imbibé d'eau à deux pieds de profondeur; il suffit par conséquent de détruire, en labourant, les racines des mauvaises herbes pour assurer la récolte. Cela est si vrai que, malgré la grande chaleur et la grande sécheresse de l'atmosphère, les récoltes y sont rarement mauvaises : la proximité de l'eau entretient la fraîcheur de la terre, et fertilise le grain. On y re-

cueille une grande quantité d'orge et de froment d'une qualité excellente.

C'est par la même raison que les bonnes herbes se multiplient dans cette province; ce qui influe singulièrement sur la multiplication des vaches, des oiseaux et des autres animaux sauvages ou domestiques.

Les plaines de la Vieille-Castille ne sont point les seules parties de cette province qui produisent des grains en abondance: on en recueille dans beaucoup de vallées, qui sont aussi fertiles que les plaines. On a déjà vu ce qui a été dit de celle qui avoisine Briviesca, de celle du Monasterio et de plusieurs autres.

On recueille encore beaucoup de vin dans cette province; il est en général léger; il n'a ni la force, ni la couleur, ni le bouquet de celui des provinces, soit orientales, soit méridionales de l'Espagne.

Quelques cantons particuliers sont remarquables par leur fertilité et par la variété de leurs productions. La Burela est très-fertile en fruits; ce canton est rempli de vergers; il est peuplé encore d'autres arbres, comme d'ormeaux, d'aunes, de peupliers, de noyers. La Rioja, canton d'une étendue considérable, est fort riche en grains; il produit beaucoup de vin, dont les deux tiers passent dans la Biscaye; il a des fruits de tous les genres; on y cultive un peu de lin et de chanvre.

On s'est livré depuis quelque temps à la culture de la garance dans certaines parties de la Vieille-Castille; on y réussit assez bien, et ce nouveau genre de culture commence à prendre faveur. On la cultive

principalement près de Valladolid, de Burgos, de Ségovie, surtout dans les territoires de Cuellar et de Portillo, où l'on a construit des moulins pour la moudre; on en compte déjà cent deux dans ces trois derniers territoires, qui fournissent tous les ans sept ou huit mille quintaux de la garance la meilleure: la plus grande partie en est exportée hors de l'Espagne.

La Vieille-Castille a beaucoup de troupeaux de bêtes à laine, qui passent l'hiver dans les plaines et l'été sur les montagnes; ils fournissent une laine de la première qualité; la plus belle et la meilleure est celle des environs de Ségovie, du pays de Buytrago, à quelques lieues à l'est de cette ville, d'Avila, etc.

Plusieurs des hautes montagnes de cette province sont couvertes de pâturages excellens, où l'on élève beaucoup de vaches; les montagnes de Burgos sont celles où ils sont le plus abondans, le plus beaux et les meilleurs. Le mont Arandillo, qui en fait partie, et qui est à une lieue nord de Reynosa, mérite d'être particulièrement remarqué. Le sommet de cette montagne qui est très-élevé, s'aplatit, se prolonge et forme une vaste plaine couverte de prairies très-riches et d'une étendue immense. Cette plaine fut habitée autrefois; on y voit encore les ruines d'un village qui n'existe plus.

On élève beaucoup de vaches sur ces montagnes de Burgos; on y fait une quantité considérable de beurre qui est excellent, et dont on ne tire presqu'aucun parti; on pourrait le saler, le mettre en barils, et en

approvisionner toute l'Espagne, dont la plus grande partie le tire de la Hollande [1].

Il résulte des détails précédens que les productions de la Vieille-Castille n'y sont point très-variées, et qu'à l'exception des grains, elles sont peu abondantes. On n'y fait presque point d'huile; on y cultive le lin et le chanvre, mais cette culture y est bornée à quelques petits cantons. Les grains font l'objet le plus important de cette province; le tiers de ceux qu'on y recueille suffit pour la consommation des habitans; l'excédent suffirait pour approvisionner d'autres provinces, si l'exportation en était aisée : il en sera parlé à l'article du commerce de la Vieille-Castille. Les laines sont la partie la plus productive de ce pays; elles suffisent, non-seulement à ses manufactures, qui sont à la vérité peu importantes, mais elles fournissent encore à une exportation considérable dans l'intérieur de l'Espagne, et principalement dans les pays étrangers, où il en passe la plus grande partie.

Manufactures. La Vieille-Castille fut la province d'Espagne qui eut le plus de manufactures; ses lai-

[1] La méthode en est simple et facile. On met deux livres de sel fin sur dix livres de beurre ; on les mêle bien ensemble; on les place ensuite dans des barils bien propres dont le bois ne puisse leur communiquer ni goût ni odeur ; pour plus de sûreté, on emploie une double futaille, en mettant les barils l'un dans l'autre. La Galice et les Asturies, qui ont également beaucoup de vaches, pourraient fournir la même ressource.

nages, surtout ceux d'Avila et de Médina del Campo, étaient très-renommés; ses draps, principalement ceux de Ségovie, étaient fameux dans toute l'Europe. C'est aujourd'hui la province qui a le moins de manufactures. Ségovie a une manufacture de faïence qui ne mérite aucune considération. On fait à Burgos des bas de laine fine connus sous le nom de *bas d'étame*; ils sont beaux et bons. Des Anglais établirent, en 1789, une fabrique de cotonnades à Avila. Il y a quelques métiers d'étamines et de bouracans à Valladolid, de burats et de flanelles à Burgos; on fait aussi, dans cette dernière ville, une assez grande quantité de couvertures de laine. On fait du papier à la chartreuse du Paular; il est d'une qualité très-commune; il en passe une petite quantité dans la Nouvelle-Castille. On commence à se livrer, dans cette province, à la fabrication des toiles; mais cette nouvelle branche est encore dans son enfance. On y trouve plusieurs verreries; les meilleures sont à Pajarejo et à Racuenco; on y fait du verre blanc; elles fournissent à une consommation assez considérable, même dans quelques provinces voisines. Ségovie a quelques manufactures de lainages et de draps fins et communs; très-bornées vers le milieu du XVIIIe siècle, elles ne consommaient alors qu'environ quatre mille trois cents quintaux de laine tous les ans; devenues plus nombreuses et plus étendues, elles emploient aujourd'hui environ sept ou huit mille quintaux de laine. On y fait de beaux draps superfins. On fait aussi des draps à Burgos et

à Santo-Domingo de la Calzada; ils sont d'une qualité moyenne. La fabrication des cuirs, des peaux, des corroieries, fait un des objets les plus importans; on s'y livre en plusieurs endroits. La fabrique établie à Melgar de Fermental, en 1771, est la plus considérable; elle fournit à une branche assez étendue.

Commerce. Burgos, Valladolid, Aranda de Duéro, Rioséco, Ségovie, Médina del Campo furent, dans le XVIe siècle, des villes très-commerçantes et très-peuplées; elles ne sont rien aujourd'hui. On a déjà vu quel est l'état actuel de Burgos et de Valladolid. Ségovie qui employait, dans ses manufactures, quarante-quatre mille quintaux de laine, et qui y occupait trente-quatre mille personnes, ne consomme aujourd'hui qu'environ six mille quatre cents quintaux de laine, et n'occupe que quatre mille individus. La population de Rioséco était de sept mille feux; celle d'Aranda de Duéro de treize cents; la première de ces villes n'a plus que six mille habitans; et la dernière n'en compte pas plus de deux mille cinq cents. Rioséco avait des foires fameuses; il n'en reste que le souvenir. Médina del Campo faisait un très-grand commerce: elle avait des manufactures, des imprimeries qui furent renommées; des imprimeurs dont les noms sont encore cités; des foires où l'on négociait, en seules lettres de change, pour cent cinquante millions d'écus; elle était l'entrepôt des draps et des lainages qu'elle envoyait au-dehors de l'Espagne, et des épiceries et autres marchandises qu'elle recevait de l'étranger; sa population était de quatorze mille

familles; il n'y existe plus ni commerce, ni manufactures, ni imprimeries, ni foires; sa population est à peine de six mille âmes.

Le commerce de la Vieille-Castille est aujourd'hui aussi nul et aussi onérenx qu'il était brillant et utile dans les XVe et XVIe siècles. Cette province n'est plus l'entrepôt des productions nationales que l'Espagne envoie au-dehors, ni des marchandises qu'elle reçoit des pays étrangers; Burgos est la seule ville où passent encore la plupart des laines de la Vieille-Castille qu'on exporte au-dehors.

Cette province envoie quelques-unes de ses productions dans les provinces voisines; une partie du papier qu'on fabrique à la Chartreuse du Paular passe dans la Nouvelle-Castille; les verreries de Pajarejo et de Recuenco envoient une certaine quantité de verre blanc en Aragon; les deux tiers du vin de la Rioxa vont en Biscaye; la moitié, ou environ, des draps et des lainages qu'on fait à Ségovie, est envoyée à Madrid et dans quelques autres lieux de la Nouvelle-Castille; la manufacture de Melgar de Fermental fournit quelques cuirs, quelques peaux préparées, quelques courroieries à la même province. Tous ces objets réunis sont de peu d'importance.

Le commerce de la garance commence à s'y établir; elle en envoie déjà tous les ans trois mille quintaux à quelques autres provinces de l'Espagne, et quatre mille dans les pays étrangers.

Les laines font un objet de commerce important.

La Vieille-Castille a beaucoup plus de grains, surtout de blé, qu'il ne lui en faut pour sa consomma-

tion. Elle pourrait en approvisionner une partie de l'Espagne, mais elle manque de débouchés. L'exportation en était très-difficile et très-dispendieuse : il fallait la faire à dos de mulets, par des chemins qui étaient souvent impraticables; elle est devenue moins difficile depuis qu'on a ouvert quelques belles routes dans cette province; mais ces routes, encore insuffisantes, sont en petit nombre, ne conduisent qu'à quelques points déterminés, et ne fournissent presque aucune communication avec les autres provinces; les routes de traverse sont encore telles qu'elles étaient il y a quatre siècles : à peine peut-on quelquefois les parcourir à cheval. Le canal de Campos ou de Vieille-Castille pourrait vivifier cette province, s'il était terminé; mais il paraît qu'on ne s'occupe point des moyens de le continuer : il en sera parlé dans la suite.

Le commerce passif de la Vieille-Castille excède beaucoup son commerce actif; la somme de ce qu'elle reçoit du dehors surpasse infiniment celle de ses exportations. Elle tire tous les ans environ quatre cents quintaux d'amandes, quinze cents quintaux de figues sèches, douze mille charges de riz, du papier, des aiguilles, du fil, des clous de laiton, et des soieries, du royaume de Valence; un peu d'huile, sept cents quintaux de lin, douze mille quintaux de chanvre, huit cents pièces d'étamines et sept cent vingt douzaines de paires de bas de laine, de l'Aragon; du safran et de la coutellerie, du royaume de Murcie; des sardines salées, des bestiaux et des toiles, de la Galice; des rets de fil, des indiennes, des souliers, de la

quincaillerie et du papier, de la Catalogne; de la quincaillerie, de Guipuzcoa; de la coutellerie, de la Nouvelle-Castille.

Chemins, auberges, canaux. Un assez beau chemin traverse la Vieille-Castille; il conduit depuis les frontières de l'Alava jusqu'au Puerto de Guadarrama; il passe à Miranda de Ebro, à Burgos, à Valladolid: c'est la grande route des frontières de France par Bayonne à Madrid. C'est proprement le seul beau chemin qu'on trouve dans cette province; tous les autres sont dans le même état où ils étaient depuis deux siècles. On a vu la description de celui qui mène des frontières de la Navarre à celles de la Nouvelle-Castille, et qui est le grand chemin de Pampelune à Madrid; les chemins de traverse sont encore en plus mauvais état: ils sont, pour la plupart, mal tracés, pierreux ou boueux, souvent escarpés, mal entretenus, ou pour mieux dire entièrement négligés, toujours difficiles, quelquefois dangereux; il y en a peu où les voitures puissent passer; il y en a qu'on a de la peine à suivre à cheval.

La grande route qui conduit des frontières de France à Madrid par Burgos et Valladolid a quelques auberges un peu supportables; mais on n'en trouve nulle autre part dans cette province; il n'y a partout que de mauvaises ventas isolées, ou des maisons de posada détestables, sales, dégoûtantes, où l'on ne trouve ni provisions, ni souvent aucun moyen de se les procurer, ni quelquefois même du feu pour les faire cuire.

On a conçu le projet d'un canal qui doit aller de-

puis Fontibre, à deux lieues de Reynosa, jusqu'à la rivière de Pizuerga, au-dessous de Valladolid, en traversant une petite partie de la Vieille-Castille et du royaume de Léon, de là jusqu'à Ségovie au moyen de cette dernière rivière, où un autre canal doit le conduire jusqu'au Duéro, qu'on doit rendre navigable : on a commencé à mettre ce projet en exécution. Le roi Ferdinand VI fit travailler à ce canal en 1753; on a fait les excavations dans un espace de plusieurs lieues; on a suspendu ensuite les travaux, et ce projet a été abandonné au milieu de son exécution : il ne paraît point qu'on s'occupe des moyens de les continuer. On l'appelle *Canal de Campos* ou de *Vieille-Castille*; l'exécution en serait facile, et l'utilité en est évidente : il en sera parlé ailleurs [1].

Aperçu sur l'histoire naturelle. Les montagnes de la Vieille-Castille ne sont pas, comme on l'avait si souvent répété jusqu'ici, et marqué sur les cartes faites en France, des ramifications seulement des Pyrénées. Cette erreur a été complètement réfutée dans la Notice sur la géographie physique de la Péninsule, dont M. le colonel Bory de Saint-Vincent a bien voulu enrichir ce volume de notre *Itinéraire*. Les productions de ces montagnes sont peu connues; je ne les ai vues qu'en passant; je ne puis en donner qu'une indication succincte.

Il y a des mines de cuivre près d'Escaray et près du vieux Colménar; celle-ci, qui est au pied de la montagne de Guadarrama, est de cuivre violet.

[1] Dans le volume de statistique qui traite des *Canaux et de la Navigation intérieure*.

Le territoire du vieux Colménar contient une mine de jayet et beaucoup de pyrites martiales. On trouve également du jayet en abondance près des sources du Manzanarez.

La montagne d'Arandillo, qui fait partie des montagne de Burgos, à une lieue nord de Reynosa, est presque toute de roche calcaire; elle est empreinte, dans son milieu, de grandes cornes d'ammon et de cette espèce de coquillages qui sont connus vulgairement sous le nom de *Saint-Jacques*, et appartiennent au genre *Peigne:* on les trouve dans l'intérieur même de la roche.

Un filon de quartz sort de terre dans la direction du sud au nord par l'espace de demi-lieue, au lieu dit *la Mata*, à quelques pas du magasin à poudre, et peu de distance du château de la Granja. Ce filon est en partie à moitié transparent, et presque aussi fin que le cristal de roche; il forme comme une couche de quatre pouces de largeur entre deux couches d'un autre quartz plus obscur; quelques morceaux sont couverts de cristaux de roche très-blancs et réguliers.

Un autre filon de quartz un peu ferrugineux, mais serré et régulier, s'aperçoit dans une vallée profonde, à deux lieues de Guadarrama, en face de Saint-Ildefonse; il coupe, d'un côté à l'autre, la montagne, qui est de granit; on y distingue facilement des grains d'or; le quartz est détaché du rocher. Cette mine n'a jamais été exploitée.

On trouve sur ces montagnes plusieurs variétés de marbres :

1. Un marbre gris et bleu sur une montagne voisine de l'ermitage du Christo de Caloco, près du chemin qui conduit de la Nouvelle à la Vieille-Castille par le Puerto de Guadarrama, en descendant la montagne de ce nom;

2. Un marbre noirâtre près de la Chartreuse de Paular, aux environs de Ségovie; il est uni, égal, et reçoit un beau poli;

3. Un marbre noir veiné de blanc, dont une montagne assez élevée est entièrement composée; cette montagne fait partie des montagnes de Burgos; elle est à côté du Puerto qu'on passe entre Aspeitia et Vidana;

4. Un autre marbre noir veiné de blanc, sur le mont Arandillo, qui fait partie des mêmes montagnes de Burgos, vers le chemin qui conduit à Reynosa.

On trouve un petit lac fangeux et salé sur la montagne, à une portée de fusil de la source de l'Èbre; on retire de son eau, par l'évaporation, sept livres de sel par quintal d'eau. On n'en fait aucun usage.

La Vieille-Castille renferme beaucoup d'eaux minérales; les unes sont froides, les autres thermales.

On trouve les eaux minérales froides:

1. A Arnédo, dans la Rioxa, à deux lieues de Calahorra, à neuf d'Alfaco; la source est hors des murs de la ville: elle est peu abondante;

2. Près d'Arrabalde, village de la terre de Campos, à trois lieues de Bènavente;

3. A côté de Manganèses, village du territoire du Penon, à trois quarts de lieue de Bènavente, dans la même terre de Campos;

4. Dans un pré voisin de Villanueva de Azongue, village de la même terre de Campos, à demi-lieue de Bènavente;

5. A Canajales, près de Bènavente, dans la même terre de Campos : la source porte le nom de *la Barrosa;*

6. A Boadilla de Rioséco, à une lieue de Villalon, dans la province de Valladolid : la source est à demi-lieue du village, dans une espèce de puits;

7. A Briviesca, ville du canton de la Buréna, à environ six lieues de Burgos, sur la grande route de Bayonne; les eaux minérales sont dans deux lacs très-profonds, en forme de puits, d'environ cinquante pas de tour; ils sont dans une petite vallée près de cette ville; on appelle ces lacs *Fuente de Boecio, Lagos de San-Vicente, Lagos de Santa-Casilda;* on donne à l'un le nom de *Pozo Blanco*, à l'autre celui de *Pozo Negro.*

On trouve les eaux minérales thermales,

1. A Gravanos, à deux lieues d'Arnédillo, dans la Rioxa; elle n'est employée qu'en boisson;

2. A Arnédillo, ville de la Rioxa, à six lieues de Calahorra et de Logroño; la source sourd dans un grand bassin à un quart de lieue de cette ville, au pied de la montagne d'Encinéta; elle est assez abondante. L'eau est conduite dans des baignoires pratiquées dans une maison qui est bâtie à côté; on l'emploie en boisson, en bains et en étuve; on prétend qu'elle est gaseuse;

3. A Bamba, village à une lieue de Pénaflor, deux de Simancas, trois de Valladolid; la source, appelée

Foncalda, est dans un vallon, à cent cinquante pas du village : elle paraît n'être que de l'eau simple.

4. A Barco de Avila, à deux lieues de Piédra-Hita ; la source, appelée *Hedentina* et *Hedionda*, paraît être sulfureuse : elle ne sert qu'en boisson ;

5. A Lurganez, sur les montagnes de Burgos ; la source porte le nom de *Fuen Santa* : elle ne sert qu'en boisson ;

6. A Navalmorales, près du pont de Congosto : elle n'est employée qu'en boisson ;

7. A Bñaos, village près de Béjar, aux confins de la Vieille-Castille et de l'Estrémadure ; la source est considérable, mais médiocrement chaude ; elle paraît être hépatique ; on l'emploie en boisson et en bains. Elle était très en usage sous les Romains, qui y avaient construit des bains ; il n'y reste plus, pour se baigner, qu'une cuve petite et mal disposée ;

8. A Alaraz, village à trois lieues de Bracamonte ; la source, appelée *Fuente del Regajal*, est à un quart de lieue de ce village, au lieu dit *Somosancho*, à côté de l'ermitage de Christo de Las Aguas ; elle paraît être sulfureuse ; on s'en sert en boisson et sous la forme de bains. Don François Alphonse Estévan y Lécha, médecin à Avila, a écrit sur ses eaux et sur celle de Muñana ; son ouvrage a été publié à Salamanca en 1752 ;

9. A Torrecillo de Caméros, à quatre lieues de Logroño ; la source a le nom de *Fuente de Riba los Baños*.

Les montagnes élevées de la Vieille-Castille contiennent une certaine diversité d'animaux ; on trouve surtout des ours sur celles d'Occa et de Reynosa.

M. le colonel Bory de Saint-Vincent a vu des linx dans celle d'Ariba. Les rivières ont également une variété de poissons, des truites, des barbeaux, des anguilles; on vante surtout ceux de la rivière de Tormès : on y pêche des truites du poids de six, de huit, de douze, même de dix-huit livres.

État des sciences et des arts. La Vieille-Castille n'a, pour ainsi dire, aucun établissement propre à favoriser les progrès des sciences. Elle a bien quelques colléges destinés à l'éducation de la jeunesse; mais l'instruction y est bornée aux élémens de la langue latine. Elle a quelques écoles de philosophie et de théologie dans quelques couvens; mais ces écoles sont bornées aux religieux de différens ordres; si elles reçoivent quelquefois des externes, c'est une grâce particulière; elles ont même les défauts que j'ai attribués déjà tant de fois aux écoles monastiques de l'Espagne. Elle a encore trois universités, à Valladolid, à Avila et à Osma; mais ces trois compagnies conservent encore leur forme antique; elles ne réunissent aucun établissement particulier, appliqué aux sciences; elles n'ont d'utile et d'intéressant que les modiques émolumens qu'elles rendent à leurs professeurs. Cette province a aujourd'hui deux écoles particulières; l'une de mathématiques à Valladolid; l'autre où l'on enseigne le dessin, la physique, quelques parties de la chimie, les mathématiques et les fortifications : celle-ci est à Ségovie; l'une et l'autre sont d'institution moderne; la première est encore dans son enfance; la dernière ne reçoit que les élèves de l'artillerie.

Les beaux-arts n'ont pas mieux été traités que les sciences dans la Vieille-Castille; ils n'ont jamais eu aucun établissement propre à les propager ; on y a établi depuis peu de temps une école de dessin et une école des beaux-arts; la première est à Valladolid, la dernière à Burgos : on doit l'une et l'autre aux corps de commerce de ces deux villes, qui en font les frais.

La Vieille-Castille a fourni cependant aux sciences et aux lettres quelques personnages qui s'y sont distingués. Elle avait déjà donné à Rome le poëte Aurélius Prudentius, et le rhéteur Marcus Fabius Quintilianus, l'un et l'autre de Calahorra. Elle produisit, dans le XVIe siècle, les deux fameux théologiens Dominique Soto et François de Ribéra, dont il a été parlé dans la description de Ségovie, leur patrie; le savant médecin Louis Mercado et le polygraphe Ferdinand Nuñez, plus connu sous le nom de *Pincianus*, l'un et l'autre de Valladolid.

Quelques artistes, nés dans la Vieille-Castille, sont ceux qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie. Le XVIe siècle produisit un Alfonse Berruguete, né à Parèdes de Mata, près de Valladolid, et Jean Fernandez Navarette, de Logroño. Le premier fut à la fois peintre, architecte et sculpteur; il mérita d'être appelé le prince des sculpteurs espagnols : il mourut, comblé d'honneurs, en 1561; le dernier fut également célèbre dans la peinture : le nom de el Mudo ou le Muet, sous lequel il était connu, suffit pour annoncer son mérite : il mourut en 1576. Quatre autres peintres célèbres honorèrent le XVIIe siècle :

Diégo de Leyva, de Holro, dans la Rioxa, mort en 1737, a laissé d'assez bons tableaux; Philippe Gil de Ména, de Valladolid, excella dans les portraits: il mourut en 1674; Antoine Péréda, de Valladolid, mort en 1669, traita avec succès des sujets pieux; il se livra aussi à l'histoire, et laissa des tableaux relatifs à l'histoire d'Espagne; Mathieu Zérézo, de Burgos, élève de Jean Carréño, et mort vers 1675, excella surtout dans le coloris.

Caractère, mœurs, usages, coutumes, costumes et langue. « Les vieux Castillans, » dit un écrivain, « sont silencieux et tristes; ils portent, sur leurs visages rembrunis, l'image de l'ennui et de la pauvreté. » Ils parlent peu en effet, sont sérieux, tristes, réservés, fiers, et réfléchissent beaucoup. Ils sont lents dans tout ce qu'ils font, et peut-être les plus lents de toute l'Espagne; mais ils sont simples dans leurs mœurs, ingénus dans leurs actions, vrais dans leurs procédés, sans manége, sans détour, sans duplicité. La probité fait leur partage; ils sont obligeans, et le sont avec noblesse et sans affectation: on peut les appeler les *bonnes gens* de l'Espagne. Ils ne sont point riches; leur province est une des plus pauvres de la monarchie espagnole; le peu de moyens qu'ils entrevoient pour sortir de leur misère, le peu de ressources qu'ils peuvent se procurer, les découragent et les retiennent dans l'indolente apathie qu'on leur reproche.

En général, ils sont peu communicatifs, vivent presque seuls, se fréquentent peu entre eux, et voient encore moins les étrangers. Leurs plaisirs se

ressentent de la teinte de leur caractère; ils sont peu variés, toujours sujets à une étiquette impérieuse, gênante, monotone, compassée; ils ne s'y livrent qu'avec lenteur, avec tristesse et avec circonspection.

Il y a cependant quelques nuances différentes dans leur caractère. Les habitans de la vallée de Ména, dans la province de Burgos, se croient descendus des anciens Cantabres: ils en ont retenu le courage et la vigueur. Le caractère et la manière de vivre des habitans des montagnes de Burgos approchent beaucoup de ceux des Biscaïens.

Les costumes de la Vieille-Castille sont à peu près les mêmes que ceux du reste de l'Espagne, et surtout ceux de la Nouvelle-Castille; on y a suivi les modes et les variations des autres provinces. Les peuples des campagnes, principalement ceux qui habitent les montagnes, ont le plus conservé leur ancienne manière de se vêtir. Dans les villages qui avoisinent la Biscaye, les femmes conservent encore l'habit qu'elles portaient dans les XVe et XVIe siècles: c'est une robe ordinairement brune, juste au collet et aux poignets, à manches tailladées en quelques endroits depuis les épaules jusqu'aux coudes, maintenue par une large ceinture bouclée autour du corps; elles tressent leurs cheveux et les laissent pendre par derrière, et se couvrent la tête avec un feutre noir, qu'elles appellent *montera*.

La langue castillanne est la seule qu'on parle dans la Vieille-Castille; elle y est pure, sans mélange d'aucun idiome particulier, à l'exception des lieux

qui confinent aux provinces vascongades, où elle est altérée par le mélange de la langue particulière à ces provinces. La Vieille-Castille n'est point cependant le lieu où l'on parle l'espagnol le plus pur et le plus correct; la Nouvelle-Castille l'emporte à cet égard, surtout la partie qui forme l'ancien royaume de Tolède.

ROYAUME D'ARAGON.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LE ROYAUME D'ARAGON.

L'Aragon est une des plus grandes provinces de l'Espagne, mais une des moins peuplées, quoique son sol soit fertile et son climat tempéré. Son étendue est de soixante-six lieues de longueur du nord au sud, et d'environ quarante de largeur de l'est à l'ouest. Il est borné au nord par la plus haute partie du Système Pyrénaïque qui le sépare de la France; à l'est, par la Catalogne et une partie du royaume de Valence; au sud, par ce même royaume et une partie de la Castille-Nouvelle; à l'ouest, par la Navarre, la Nouvelle et la Vieille-Castille.

Ce pays contient un archevêché, 6 évêchés, 8 chapitres de collégiale, 29 commanderies des ordres militaires, 1,396 paroisses, 228 maisons religieuses, 21 hôpitaux, 2 hospices, 2 universités, 5 colléges pour la jeunesse, 6 gouvernemens militaires, 12 cités, 239 villes et 688 villages. Ses principales villes sont: *Zaragoza*, que nous appelons Saragosse, ville

archiépiscopale, qui en est la capitale; Jaca, Barbastro, Huèsca, Tarazona, Albarrazin, Téruel, villes épiscopales; Daroca et Calatayud.

L'Aragon est arrosé par trois fleuves : le Miñares, le Turia ou Guadalaviar, et l'Èbre, qui est considérable et susceptible d'une navigation importante, et par quarante-quatre rivières. Le pays est très-montueux, entremêlé cependant de plaines fertiles et de vallées riches en productions de diverses espèces. Les montagnes sont la partie des Pyrénées, qui s'étend depuis la Catalogne à l'est, jusqu'à la Navarre à l'ouest; il en part des rameaux considérables qui se prolongent très en avant dans cette province et dans les provinces voisines; les plus remarquables sont : la Sierra de Molina, celles d'Albarrazin et Cuenca, dont on fera mention en parlant de la Nouvelle-Castille; la Sierra Téruel, située à l'ouest; la sierra de Sobrarbe, antique berceau du premier des gouvernemens représentatifs de la Péninsule; les montagnes de Morata del Conde, entre Almunia et le Frasno; mais la plus fameuse est le Mont-Cayo, une des plus hautes de l'Espagne; elle fait la terreur des lieux voisins à vingt lieues à la ronde, par les orages qui s'y forment : elle est située entre l'Aragon, la Castille et la Navarre. Ces montagnes renferment beaucoup de vallées; les

principales sont celles d'Anco, d'Araiz, d'Écho, de Canfran, de Tine, de Broco, de Bierla, d'Aure, de Gistau, de Venasque, de Gistain, de Puertolas, de Bibile, de Las Vejas del Tajo, de Linarez, etc. Cette dernière est entre les montagnes du sud de l'Aragon.

Cette province contient le pays des anciens Celtibères, qui renfermait différens peuples, tels que les Jacétani, les Lacétani, les Acitani, les Sédentani, les Sardaonenses, les Ilergètes. Après avoir passé de la domination des Romains à celle des Goths, en 470, elle tomba au pouvoir des Maures, en 714, et fut une des dernières qui s'en trouvèrent délivrées : elle ne leur échappa même que par parties et en différens temps. Un petit canton, enclavé dans son enceinte, fut le premier où les chrétiens rétablirent leur domination. La conquête s'en fit par des Français, en 806; ils y établirent un comte feudataire des rois de Navarre, qui étaient également Français, issus de la maison de Bigorre : ce comté forma dans la suite un petit royaume particulier. Les rois de Sobrarbe étendirent insensiblement leurs limites, en multipliant leurs conquêtes sur les Maures, et donnèrent alors à leurs états le nom de royaume d'Aragon, qui commença à devenir un peu considérable vers l'an 1067. Il prit enfin l'étendue qu'on lui connaît aujourd'hui.

Lorsque les Maures furent chassés de Saragosse en 1118, les rois Alphonse Ier et Raymond Bérenger achevèrent de conquérir ce qui leur restait en Aragon. Les souverains de cette contrée réunirent insensiblement à leur couronne deux grandes provinces, les plus belles et les plus riches de l'Espagne : la Catalogne, en 1137, par le mariage de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, avec Pétronille, fille et héritière de Ramire, roi d'Aragon ; et le royaume de Valence, par la conquête que le roi Jacques Ier en fit en 1238. L'Aragon, s'étant encore enrichi des Boléares, forma alors un royaume considérable ; et ses souverains jouèrent quelquefois un rôle parmi les potentats de l'Europe. Mais enfin réuni, dans le XVe siècle, à la couronne de Castille, par le mariage de son roi Ferdinand-le-Catholique, avec Isabelle, héritière des royaumes de Castille et de Léon, il s'éclipsa, pour ainsi dire, dans la nouvelle étendue de la monarchie espagnole, dont il ne fut plus qu'une province.

L'Aragon avait donc eu ses rois ; mais leur autorité se trouvait constitutionnellement bornée par les membres des états du pays. Les rois ne pouvaient ni faire ni changer les lois sans le concours desdits états ; et ils étaient même comme subordonnés à l'autorité d'un grand juge national, dont la puissance domina sou-

vent celle du prince, et le fit quelquefois trembler pour sa couronne. Le royaume avait des lois et des priviléges qui enchaînaient le monarque comme le dernier de ses sujets : la contravention aux lois pouvait faire descendre le prince du trône. On sait que, pour un motif semblable, le roi Jacques I[er] fut arrêté, en 1224, à Alagon, conduit à Saragosse, constitué prisonnier dans son palais sans aucune communication, et gardé à vue pendant vingt jours. On connaît aussi le singulier serment que les états prêtaient au roi à son avénement au trône, et par lequel ils se réservaient toujours une porte ouverte à la rébellion. « *Nous autres, qui » individuellement sommes autant que vous, » et qui réunis pouvons plus que vous, vous » faisons notre roi, à condition que vous garderez nos priviléges : sinon,* NON [1]. »

Ces états furent composés d'abord de trois ordres, des grands ou nobles attachés à la cour, de la noblesse et des municipalités : on y reçut le clergé en 1300. Dès ce moment, on y compta quatre ordres : le clergé, les *mesnadores* [2],

[1] *Nosostros, que, cada uno por si, somos tanto como os, y que, juntos, podemos mas que os, os hacemos à nuestro rey, con tanto que guardareis nuestros fueros, sino* NO.

[2] *Mesnada* signifie proprement, dans l'ancien langage du pays, l'ensemble des serviteurs d'une maison, dépendans les uns des autres, et *mesnadores* ces serviteurs eux-mêmes. En

c'est-à-dire les grands, la noblesse et les communes, désignées sous le nom de *Universidades*. Ils s'assemblaient dans quatre occasions différentes : à l'avénement du roi à la couronne, pour lui prêter hommage et en recevoir le serment, pour délibérer sur les secours et services qu'on devait lui donner quand ils étaient nécessaires, pour concourir à l'établissement, au changement ou à la suppression de quelques lois, et pour délibérer sur les impôts, tributs et redevances qu'ils accordaient au prince.

Pendant que les états concouraient ainsi avec le roi à la législation du royaume, un magistrat particulier tenait dans ses mains le dépôt de la liberté des peuples ; c'était le *justicia-mayor*, dont l'origine remonte au IXe siècle, c'est-à-dire à l'époque du royaume de Sobrarbe ; il était, selon la loi du temps, un juge intermédiaire entre le roi et la nation, modérant le pouvoir du premier et défendant les intérêts des peuples. Il avait un tribunal, dont il était le chef, composé d'un grand nombre de membres pris dans les quatre ordres qui formaient les états ; on y examinait la cause des rois et des peuples ; on faisait droit aux

Aragon, on connaissait sous ce dernier nom les nobles attachés à la maison royale. On entend aussi par *mesnada* une troupe de gens d'armes commandés par leur seigneur; et par *mesnadores* ou *mesnaderos*, les nobles qui conduisaient les gens d'armes qu'ils avaient levés dans leurs terres.

plaintes; on y veillait sur la liberté publique et la conservation des priviléges. Le *justicia-mayor* était devenu un homme plus puissant que le chef de l'État; il était d'autant plus redoutable, qu'il était généralement respecté comme l'homme de la nation, qu'il jugeait les rois, et qu'il n'était lui-même jugé par personne. Il abusa quelquefois de son pouvoir : les abus ouvrirent les yeux du peuple; enfin, les états tenus à Saragosse, en 1467, le subordonnèrent, en décidant qu'il serait lui-même jugé tous les ans par dix-sept membres des états. Cet officier continua à exercer ses fonctions avec la même autorité sous les monarques espagnols de la maison d'Autriche. Il résista à Philippe II; mais ce prince, qui ne voulait point de limites à son autorité, envoya secrètement des troupes en Aragon; il fit arrêter Jean de la Nuza, *justicia-mayor,* et lui fit trancher la tête, le 20 décembre 1591, sur la place de Saragosse. Les peuples, attérés par cet acte de vigueur, restèrent sans énergie; ils ne combattirent plus que faiblement pour la conservation de leurs priviléges. Ainsi fut détruite cette place éminente, ou, pour mieux dire, sa prépondérance et son autorité.

Le mot de *fueros*, ou priviléges, avait été jusque-là le mot de ralliement des Aragonnais; il aurait soulevé le royaume d'une extré-

mité à l'autre : tant le peuple se montrait jaloux de conserver ce qu'il nommait *ses libertés*. Ce mot mettait tout en combustion; et l'on s'attroupait pour courir aux armes. Philippe II profita de la consternation que l'exécution violente du *justicia* avait produite; il fit assembler les états à Tarazona, et leur fit accepter une loi contre les cris séditieux, qui défendait le mot *liberté*, sous peine de la vie. L'adhésion de l'Aragon au parti de l'archiduc Charles d'Autriche fournit à Philippe V un motif pour traiter cette province comme un pays conquis; l'ayant réduite à son obéissance par la force des armes, il supprima entièrement les états le 29 juin 1707. L'Aragon fut soumis aux lois despotiques, usages et coutumes de la couronne de Castille.

Sous les anciens rois, une loi fondamentale appelait tous les mâles à la couronne d'Aragon, à l'exclusion des femmes; elle fut donnée en 1162 par la reine Pétronille, fille et héritière du roi Ramire. Les états assemblés à Lérida, en 1275, déclarèrent ensuite que le sceptre ne sortirait jamais de la ligne directe pour passer à la ligne collatérale, tant qu'il y aurait des mâles de la première. Cet ordre de succession diffère cependant beaucoup de la loi *salique*, qui exclut, non-seulement les femmes de la succession à la couronne, mais même

leurs enfans mâles, en faveur desquels la représentation n'a point lieu. En Aragon, au contraire, cette représentation était admise; les femmes transmettaient à leurs enfans mâles un droit qu'elles n'avaient point pour elles-mêmes.

Ces anciens rois d'Aragon avaient fondé deux ordres militaires : l'un était celui del Salvador, établi en 1118 par le roi Alphonse Ier; Monréal del Campo, situé aux confins des royaumes d'Aragon et de Valence, en était le chef-lieu; les chevaliers étaient religieux; ils portaient une image du Sauveur du monde sur un habit blanc; l'autre fut celui de la Jarra[1] de Nuestra Señora ou de las Azuzénas, c'est-à-dire, de la Jarre de la Sainte-Vierge ou des Lys. Il fut fondé, un 1413, par le roi Ferdinand Ier, et destiné à combattre contre les Maures, et à protéger les veuves et les orphelins; il se donnait à la principale noblesse de l'Aragon. Les chevaliers étaient militaires; ils portaient un collier d'or terminé sur le devant par une *jarre* avec des lys, où était suspendue une figure de la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, entourée d'étoiles. Ces deux ordres sont éteints depuis long-temps.

[1] *Jarre*, c'est un vase à deux anses, comme une espèce d'aiguière antique.

Route depuis les frontières de la Catalogne *jusqu'à* SARAGOSSE, 22 *lieues* ½.[1]

	lieues.
Alcaraz, dernier village de la Catalogne, à	
FRAGA, cité, Cinca, rivière et pont de bois,	3
Venta de Fraga,	3
Candasnos, village,	2 ½
Péñalva, village,	1
Buralagos, village,	3
Venta de Santa-Lucia,	» ½
Oséra, village,	4
Puébla de Alfinden, village,	3 ½
Galégo, rivière et pont de bois,	1 ½
Ebre, fleuve et pont de bois, SARAGOSSE, cité,	½
TOTAL,	22 ½

L'entrée de l'Aragon ressemble à la partie de la Catalogne qu'on vient de quitter; on y trouve les mêmes sortes de chemins, les mêmes montagnes. On les parcourt pendant quatre heures, après lesquelles on arrive à Fraga, première peuplade de l'Aragon. On y parvient par une descente extrêmement rude.

Fraga, ancienne ville des Ilergètes, appelée *Gallica-Flavia* par Ptolémée, fut une ville

[1] *Voyez* route des frontières de France par Perpignan, Barcelone à Saragosse et à Madrid.

assez importante sous les Maures et sous les rois d'Aragon; elle eut même sous les premiers un roi particulier, dont les états, il est vrai, étaient bien peu considérables. Cette ville, réduite aujourd'hui à une population d'environ trois mille âmes, est située sur la rive gauche ou orientale et septentrionale de la rivière de Cinca qui baigne ses murailles, entre deux montagnes, sur le penchant desquelles elle est bâtie. Les rues sont étroites, tortueuses, toujours en montées et en descentes, et horriblement pavées en cailloux pointus. Les maisons y sont très-mal construites, et ont la plus mauvaise apparence : la plupart présentent l'image de chaumières ou de ruines; ce qui contraste singulièrement avec les armoiries dont plusieurs d'entre elles sont décorées. Cette ville est du diocèse de Lérida en Catalogne, et le lieu de la résidence d'un vicaire de l'évêque de Lérida, qui est chargé de la juridiction ecclésiastique pour la partie du royaume d'Aragon dépendant de ce diocèse. Elle a deux alcades, huit régidors, trois portes, un couvent de Grands-Augustins, et deux églises paroissiales qui n'ont rien de remarquable. On y a construit depuis quelque temps un assez joli quai sur le bord de la rivière de Cinca; il est étroit, mais long, et serait assez agréable, s'il était couvert d'arbres

et bordé par des maisons mieux bâties : il conduit à un pont dont il sera parlé.

Cette ville fut autrefois une place forte; elle était défendue par un château dont on voit encore les ruines sur le haut de la montagne. Elle soutint plusieurs siéges sous les Maures; elle résista, en 1133 et 1134, aux armées aragonnaises, qui furent obligées de lever le siége et de se retirer; elle vit même périr, presque sous ses murs, Alphonse 1er, dit *le Batailleur,* alors roi d'Aragon; ce prince fut tué, après avoir combattu avec valeur dans une bataille donnée, le 7 septembre 1134, près de Sarineña, où les troupes aragonaises furent taillées en pièces par les Maures. Fraga succomba enfin, en 1147, sous les efforts de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, qui était monté sur le trône d'Aragon par son mariage avec Pétronille [1]. Ce prince réunit cette ville à ses autres états : elle éprouva, au commencement du XVIIIe siècle, les premiers efforts des armes de l'archiduc Charles, dès les premiers temps de la guerre de la Succession; elle fut prise, en 1705, par les troupes de ce prince; mais peu après elle fut reprise et mise sous l'obéissance de Philippe V.

[1] On a déjà dit que cette princesse était fille et héritière du roi Ramire.

On parle encore le catalan à Fraga; et les mœurs paraissent y être les mêmes qu'en Catalogne. Dans cette ville, les gardes de douane visitent les voyageurs. On sort de Fraga en suivant le quai qui règne le long de la rivière; il conduit à un beau pont de bois de vingt-deux arches, sur lequel on passe la rivière de Cinca; ce pont débouche, à l'extrémité opposée, dans une grande place ornée de bancs de pierre, et couverte, par derrière, d'un petit bois assez touffu. On aperçoit sur la droite, à deux cents pas du chemin, un couvent de capucins dont l'enclos est immense, et qui a un grand et beau jardin. On se trouve pendant une demi-lieue dans un vallon bien cultivé et embelli par un grand nombre de jardins bien tenus.

On monte, pendant une heure, par un chemin assez bon, mais dont la pente est rude; on se trouve bientôt au milieu de montagnes nues, arides, et dans des défilés affreux, sans apercevoir aucune espèce d'habitations. On parvient à une plaine immense, nue, sèche et presque entièrement inculte; on la parcourt pendant trois heures; on n'y trouve d'autre maison qu'un mauvais cabaret situé presqu'au milieu, et portant le nom de *Venta de Fraga*. On commence ici à ne plus parler catalan; on y parle un mauvais castillan. Cette plaine conduit à Candasnos, où l'on arrive après cinq

heures de marche depuis Fraga; c'est un misérable petit village où l'on commence à apercevoir les mœurs aragonaises; c'est aussi le premier de cette route où l'on ne trouve plus d'auberge; il n'y a qu'une *posada* pour le gîte; mais ce canton est absolument dépourvu de toute espèce de provisions. La même plaine conduit, une heure après, au village de Peñalva qu'on côtoie; elle est également inculte. Elle fut le théâtre d'une bataille livrée, le 15 août 1710, entre les troupes de l'archiduc Charles et celles de Philippe v, où ces dernières eurent un désavantage marqué. Une demi-heure après, on descend dans une gorge très-dangereuse par sa profondeur, par ses détours, par son étendue: elle dure environ trois quarts d'heure; on en sort en remontant; on entre dans une plaine également inculte et sans habitations; on y passe, après trois quarts d'heure, à Buralagos, et, plus loin, à la Venta de Santa-Lucia. Buralagos est un grand village d'environ dix-huit cents habitans, qui présente l'aspect de la misère. Cependant le gouvernement y a fait les frais d'une belle et vaste maison destinée à servir de *posada* pour les voyageurs. La Venta de Santa-Lucia est une auberge isolée, située sur une hauteur; on y trouve quelquefois des provisions, mais il est plus prudent d'en avoir avec soi. On continue la

même plaine, dans laquelle, pendant trois lieues, on ne trouverait d'autre asile dans un cas de nécessité qu'un mauvais cabaret. Ici elle commence à être un peu cultivée par intervalles. On aperçoit en même temps, à peu de distance, sur la gauche, quelques villages, des terres cultivées et de nombreuses plantations d'arbres qui couvrent les bords de l'Èbre. Cet aspect se termine d'une manière pittoresque par les montagnes qui séparent l'Aragon du royaume de Valence. On arrive bientôt à Oséra, village petit et pauvre, où la *posada* est affreuse.

On ne perd plus de vue les bords rians de l'Èbre, quoiqu'un peu éloignés, ni les charmantes campagnes qui avoisinent ce fleuve. On voit à la gauche le petit village de Villa Franca de Ebro; on aperçoit de loin son église, qui a un dôme assez élevé, terminé par une lanterne hexagone percée de six croisées, et un portail accosté de deux tours rondes à lanterne. On passe à côté du village d'Alfajarin, qu'on laisse à deux cents pas, à la gauche d'un autre qui en est peu éloigné, et de Puébla de Alfinden qu'on traverse; celui-ci est grand, mais il paraît misérable. La campagne s'embellit de toute part, et, particulièrement sur la gauche, où elle offre des vues intéressantes; elle devient enfin superbe : un tapis de verdure s'é-

tend sur toute la surface de la plaine; des champs, des vignes, des vergers s'y succèdent; une culture soignée s'y manifeste de tout côté; les arbres s'y multiplient; les oliviers surtout et les arbres fruitiers y étalent leurs richesses et se prolongent pendant trois quarts de lieue. On arrive au Galégo; on passe cette rivière sur un pont de bois, qui a été construit à la place d'un ancien pont de pierres de taille dont on voit les ruines.

Une avenue superbe se présente à la descente du pont; elle est très-large, se prolonge dans une ligne directe pendant l'espace d'un quart de lieue, et se continue dans une étendue pareille, par un retour à angle aigu sur la gauche, s'élargissant ici pour former une grande place ronde, ayant une enceinte basse, de pierres de taille, ornée de bancs et ombragée par des arbres touffus; elle s'élargit de nouveau dans son retour, au milieu et à l'extrémité, pour former deux autres places pareilles. Cette avenue est plantée d'ormeaux et de peupliers, dont les branches épaisses s'élèvent dans les airs, et s'entrelacent à leurs cimes; son étendue, sa largeur, l'élévation des arbres et l'épaisseur de leurs rameaux, le jour sombre qui règne, donnent à cette avenue un ensemble de majesté qui frappe les regards du voyageur. Une longue suite de beaux jardins,

riches dans tous les genres de productions qui appartiennent à ce pays, étalent des deux côtés des beautés aussi nombreuses que variées.

On suit cette avenue encore avec plus d'intérêt, lorsqu'on se rappelle que le lieu qu'elle occupe fut le théâtre d'événemens importans. C'est dans ce lieu même que Philippe de France et Charles d'Autriche, à la tête de leurs armées, se disputèrent à l'envi l'héritage de Charles II, la possession du trône espagnol. Là, ces princes se livrèrent, le 20 août 1710, la fameuse bataille de Saragosse, où les armes de Philippe V succombèrent sous celles de Charles, et qui entraîna la perte de tout l'Aragon: ce fut plutôt une déroute qu'une bataille; les troupes croyaient que Philippe allait renoncer au trône d'Espagne; elles avaient perdu toute confiance en leurs généraux; persuadées qu'on les sacrifiait, elles ne soutinrent presqu'aucun combat.

On quitte cette avenue pour entrer dans un faubourg de Saragosse, qui conduit à un pont de bois, sur lequel on traverse l'Èbre; et l'on entre dans cette ville.

Saragosse est située sur les bords de l'Èbre, et domine la plaine arrosée par les rivières de Xalon, Galégo et la Huerva. Tous les géographes et les historiens anciens s'accordent à dire que l'emplacement de la ville actuelle

était, dans l'antiquité, celui de la ville de Salduba, qui, suivant la première division de l'Espagne, touchait aux frontières des Lédétani et de la Celtibérie.

L'empereur Auguste, lors de son voyage en Espagne, fit de Salduba une colonie militaire, et lui donna le nom de César-Augusta, en lui accordant en même temps le privilége de l'*immunité*, en y plaçant le siége d'un *conventus* judiciaire, et en la gratifiant de diverses autres prérogatives, comme on le voit par les inscriptions et les médailles antiques.

Saragosse resta sous la domination des Romains jusqu'à ce qu'elle fût conquise par Riciaire, premier roi catholique des Suèves; mais ce chef, ayant été vaincu par Théodoric, fut obligé d'abandonner la ville aux Goths, qui la conservèrent jusqu'à l'an 712, lorsque Tarif, ou Tarce, capitaine des Sarrasins qui envahirent l'Espagne, se porta, après la conquête de Séville et de Murcie, sur la ville de Saragosse, et s'en rendit maître.

Pendant la domination des califes d'Afrique, les vice-rois de Cordoue nommaient les gouverneurs de Saragosse. Le dernier d'entre eux, appelé Amer-ben-amrou, ayant appris que le chef des Ommiades, Abdelerhaman 1er, avait été proclamé, dans Archidona, souverain de

Cordoue, s'empara du commandement absolu de Saragosse; mais ce ne fut que pour peu de temps; car, dans la même année 756, où Abdelerhaman se rendit maître de l'Espagne, il soumit aussi Sarragosse.

Un de ses préfets, nommé Ben-Alarabé, voulant se soustraire à l'obéissance du calife, envoya une ambassade à Charlemagne pour lui offrir la suzeraineté de Saragosse, à condition d'en être le gouverneur. L'empereur, ayant accepté cette proposition, entra avec une armée en Espagne, prit Pampelune et s'empara de Saragosse.

Quant aux dispositions que fit Charlemagne dans cette ville, les auteurs anciens varient au point qu'il est difficile de distinguer la vérité. Le seul fait certain, c'est qu'il laissa Saragosse sous la domination des Arabes; que le même Alarabé continua d'en être le préfet, et que l'armée, en retournant en France, fut complètement défaite par les Vascons, dans les défilés de Ronceveaux.

L'armée qui avait été rassemblée à Cordoue sous les ordres du général arabe Abdéléarame, pour marcher contre Charlemagne, changea de destination lorsque l'on sut la retraite de l'empereur. Elle alla soumettre les villes de Gaëne, Huelva et Alcala, qui s'étaient égale-

ment soulevées ; elle revint ensuite sur Sarragosse, et laissa pour gouverneur dans cette ville le même général Abdéléarame.

En 855, un Arabe renégat, nommé Bénéacid, se souleva contre Mohamou, roi de Cordoue. Ce rebelle qui, dans la suite, prit le nom de Musa, s'empara, tant par la force des armes que par des stratagêmes, d'une grande partie des états du Mira-Mamolin, en commençant par la conquête de Huesca, Tudèle et Sarragosse.

Il céda la souveraineté de la dernière de ces villes à l'un de ses trois fils, nommé Zimaël, qui la conserva pendant vingt-sept ans, au bout desquels il fut chassé par son cousin Mohamou-Abdala. Celui-ci resta maître de Sarragosse, jusqu'à ce que la bataille gagnée par le général Abduhalit fit réunir cette ville au royaume de Cordoue.

Au commencement du XIe siècle, pendant les guerres civiles qui éclatèrent entre les princes arabes pour la succession de la couronne, divers gouverneurs de provinces et de villes profitèrent de cette occasion pour refuser l'obéissance à la cour, et pour acquérir des souverainetés indépendantes. Parmi les gouverneurs qui se firent rois, on compte Almonder-Alhagib, qui prit le sceptre de Sarragosse : cet usurpateur mourut à Grenade, et laissa

son trône à son parent Abdala, fils d'Alhakem : Abdala eut pour successeur son fils Abu-Algiozami.

Pendant un siècle environ, ce fut la maison de Monder ou Almonder qui régna à Sarragosse. En 1085, Joseph-Abu-Amer-Almutamène hérita de ce trône. Les Almoravides le lui conservèrent à cause de sa prudence et de sa sagesse; mais ses heureuses qualités n'empêchèrent pas que, sous son règne, les forces des Arabes ne fussent considérablement réduites. Ce prince resta même sans armée, ayant envoyé ses troupes au secours du roi de Huesca, qui fut complètement défait dans la bataille d'Alevraz, par le roi d'Aragon don Pèdre Ier.

Après la mort de Joseph, son fils Abu-Giafar, appelé Almostin-Billa, fut son successeur. Celui-ci, ayant péri dans une bataille aux environs de Tudèle, fut remplacé par son fils Abdelmalekabu-Mernan, sous la condition qu'il ne se liguerait pas avec les princes chrétiens. Son peuple, favorable aux Almoravides, était ennemi des Almohades, dont ce prince tirait son origine. Aussi, dès que les Arabes surent qu'il avait contracté une alliance avec le roi d'Aragon, ils se soulevèrent ouvertement; et Abdelmalek, pour sauver sa vie, fut obligé de se retirer au château de Roda.

Un Almoravide, nommé Mahomed, qui était à la tête des rebelles, fut proclamé par eux souverain de Sarragosse. Abdelmalek, voulant se venger de la trahison de ses sujets, offrit la ville et son secours au roi don Alphonse, surnommé *la Batailleur*. Celui-ci se hâta de profiter d'une occasion aussi favorable : il mit le siége devant Sarragosse ; et, après avoir essayé, pendant plusieurs mois, la plus vigoureuse résistance, il entra en vainqueur dans la ville, le 18 décembre 1118, y prit la couronne royale, et ordonna qu'à l'avenir Sarragosse serait la capitale du royaume d'Aragon : ce qui a existé jusqu'à ce jour, malgré que ce pays fût devenu, dans le XVI[e] siècle, une simple province de la monarchie espagnole, par le mariage de son roi Ferdinand-le-Catholique avec Isabelle, héritière des royaumes de Léon et de Castille.

L'aspect que présente Sarragosse est celui d'une ville riche au milieu d'une plaine étendue et fertile : le terrain offre peu de mouvement ; mais les environs sont embellis par une culture variée et par des édifices curieux.

Etendue, situation. Quant à l'étendue et à la situation de Sarragosse, on croit qu'elle était autrefois un peu plus orientale jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont de bois; il paraît aussi

qu'elle s'étendait dans l'espace contenu entre l'ancienne muraille d'Auguste, la rue du Coso et le terrain occupé par le couvent des religieuses du Saint-Sépulcre, l'église de Notre-Dame-du-Pilar, etc. Cette muraille d'Auguste avait quatre portes, les unes vis-à-vis des autres : elles existent encore sous les noms de portes de *Valencia*, *del Puente*, de *Toledo* et de *Cineja :* cette dernière a pris son nom, selon les uns, de Cinégius, préteur romain, et, selon les autres, du mot *Ciniciaria*, à cause des cendres d'un grand nombre de martyrs qui furent brûlés dans cet endroit par ordre de Dacien.

Après la conquête de cette ville par le roi Alphonse Ier, on construisit, dans les environs, des églises et des couvens; on couvrit de maisons les espaces intermédiaires; on forma ainsi comme une nouvelle peuplade, qui, réunie à la ville primitive, étendit beaucoup son enceinte, et lui donna insensiblement celle qu'elle a aujourd'hui.

La situation de Sarragosse est superbe : une plaine vaste, découverte, fertile et riche, l'entoure de tous les côtés; un fleuve considérable, propre à la navigation, l'Èbre, baigne ses murailles et la sépare de son faubourg; deux rivières, le Galégo et la Huerva, coulent à peu de distance, et fécondent ses environs, la première à l'est, la dernière à l'ouest. Le nouveau canal d'Aragon parcourt son territoire; des campagnes très-productives, bien cultivées, dans des sites variés et pittoresques, embellissent ses environs; des jardins immenses étalent de toute part les richesses diversifiées de l'agriculture; le sol est fertile, la végé-

tation active, le ciel pur; le climat ne fait éprouver ni les chaleurs violentes de la plus grande partie de l'Espagne, ni les froids âpres des provinces septentrionales. Cet ensemble ajoute à la magnificence du site : on en trouvera peu d'aussi heureux et d'aussi séduisans.

Population. La ville est une des plus grandes de l'Espagne ; mais sa population ne répond pas à son étendue : le dénombrement, fait en 1787, n'y compte que quarante-deux mille six cents habitans.

Portes, places, rues et ponts. Elle a huit portes, outre les quatre dont on a parlé, et deux ponts sur l'Èbre, à une portée de fusil l'un de l'autre : l'un est de bois, et l'autre de pierres de taille. Ce dernier, construit en 1437, et réparé en 1659, a sept arcades, dont la principale est de cent vingt-deux pieds de diamètre. On peut appeler ce pont un grand propriétaire : car il est seigneur de plusieurs villages, dont les revenus lui sont affectés pour son entretien. Il n'en est pas mieux soigné pour cela ; on le laisse dégrader au point de devoir craindre qu'il ne puisse, quelque jour, résister à une crue considérable du fleuve. Cette ville est mal percée ; la plupart de ses rues sont étroites, irrégulières, pavées avec des cailloux bruts, sur lesquels on marche avec peine. Plusieurs de ces rues sont cependant droites, et d'une largeur qui pourrait les faire figurer parmi celles des plus belles villes : une, surtout, mérite d'être distinguée ; elle est bien alignée, très-large, extrêmement longue, ornée d'édifices assez réguliers : c'est la *Calle-Santa*, ou rue Sainte, ainsi dénommée parce qu'elle

fut le lieu du martyre des premières victimes de la foi à Sarragosse : on la désigne plus particulièrement sous le nom de *Calle del Coso*. *Coso* est une corruption de *Fosso*, parce que là était le fossé de l'ancienne ville romaine, ou, ce qui est plus vraisemblable encore, de *Corso*, nom qui lui aurait été donné comme étant destinée à servir aux fêtes publiques. En effet, cette rue a été pendant long-temps la promenade des habitans ; elle n'est plus aussi fréquentée depuis la construction des promenades actuelles ; cependant elle est encore un point de rendez-vous publics : les carrosses et les personnes de tous les états s'y rendent tous les soirs en été au retour de la promenade.

Édifices. Les maisons de Sarragosse sont presque toutes anciennes ; elles sont, malgré cela, bâties avec beaucoup de régularité. Il y en a dont les ornemens particuliers les font paraître, de loin, des monumens dignes de fixer l'attention des voyageurs ; mais l'illusion disparaît à mesure qu'on s'en approche : tel est entre autres un couvent de religieuses bâti sur la rive gauche de l'Èbre, au bout du pont qui fait face à la porte de l'Ange. On découvre cet édifice lorsqu'on est sur le pont de bois par où l'on arrive de Barcelone : vu d'aussi loin, il paraît présenter une longue suite de colonnes à plusieurs rangs, séparées par des enfoncemens en forme d'ouvertures de portiques ; la forme carrée et régulière du bâtiment complète l'illusion ; on le prendrait pour un chef-d'œuvre d'architecture ; et, vu de près, ce n'est plus qu'un édifice des plus ordinaires.

Sarragosse a cependant un grand nombre d'édifices qui méritent de fixer l'attention :

Une tour, appelée la *Tour-Neuve*, quoique construite depuis l'an 1504, est au milieu de la place de Saint-Philippe; elle est isolée, très-haute et bâtie en briques; on y monte par un escalier de deux cent quatre-vingt-quatre marches; elle paraît avoir perdu son aplomb; elle est inclinée d'une manière surprenante, peut-être autant que la fameuse tour de la cathédrale de Pise, quoiqu'elle ne soit point aussi renommée.

L'église de San-Cayetano est petite, mais agréable; elle a trois nefs d'une bonne architecture; elle est enrichie d'ornemens en or et en marbre, distribués avec goût et sans profusion.

L'église des Cordeliers est remarquable par la hardiesse et la beauté de son vaisseau; il a deux cent quarante-six pieds de long et soixante-quinze de large, sans être soutenu par aucun pilier : mais cette église est dépréciée par ses autels : ils sont presque tous de mauvais goût en architecture et en sculpture.

L'église de Sainte-Lucie, qui appartient à un couvent de religieuses Bernardines, ne mérite d'être remarquée que par une suite nombreuse de portraits de la plupart des évêques et archevêques de Sarragosse.

L'église des Facétas, ainsi appelée du nom de Didace Facet, son fondateur, appartient au couvent des carmélites déchaussés. Un tableau de la Sainte-Famille, qui est au maître-autel, est le seul objet qui y soit digne d'attention.

L'église des Convalescens contient quelques bons tableaux apportés d'Italie par l'archevêque Diégo Castillo, son fondateur, savoir : une Samaritaine et Madelaine, qu'on voit dans la croisée; un Crucifix, un Saint-Jean, encore une Madelaine et un Saint-Jérôme sur les piliers principaux : ils sont peints par Hyacinthe Brandi.

L'église de Saint-Paul a une assez belle façade qui n'est point terminée, et un maître-autel d'une bonne architecture. On y voit le mausolée de Diégo de Monréal, évêque de Huesca, mort en 1607 : il est de marbre, avec des statues et divers ornemens.

La chapelle de Notre-Dame-del-Portillo, près de la porte de ce nom, a un autel principal qui mérite d'être vu; il est isolé et a deux corps d'architecture : le premier avec quatre colonnes corinthiennes, le second avec deux colonnes composites; il est de marbre, bien coupé et se présente avec grâce; mais il est déparé par un bas-relief en bois.

L'église des Augustins-Déchaussés, vis-à-vis de la chapelle précédente, renferme quelques bonnes peintures : on y remarque une Sainte-Vierge et un Baptême de Jésus-Christ, d'Antoine Orfelin, placés dans la croisée. Sur la coupole de la chapelle de Los Remedios, plusieurs tableaux de Barthélemi Vicente, et dans la sacristie une Nativité et une Crucifixion, où l'on a voulu imiter Le Titien.

Le collége de la Manteria, ou de Saint-Thomas de Ville-Neuve, contient aussi quelques bonnes peintures, comme quatre tableaux de Sébastien Martinez, aux quatre coins du cloître; des peintures à

fresque, par Sébastien Munoz, dans la chapelle de Saint-Thomas; plusieurs autres sur différens sujets en divers lieux de l'église, par Claude Coello; ce peintre y fit lui-même son portrait, qu'on voit, dans le sanctuaire, du côté de l'épître.

Le couvent des Dominicains renferme deux objets dignes de l'attention des amateurs : le mausolée du cardinal Jérôme Xavierre, religieux du même ordre, qui est dans la salle capitulaire, et le maître-autel de l'église. Le premier est une espèce de retable en marbre orné de colonnes et de pilastres de l'ordre corinthien, avec la statue du cardinal à genoux; il est très-bien exécuté. Le second avait été fait à Gênes et destiné à servir de mausolée à l'inquisiteur-général, Louis de Aliaga; on changea ensuite sa destination, et on en fit un autel; il est isolé, exécuté en beau marbre, d'une bonne architecture dorique et orné de sculptures bien exécutées; le premier corps a quatre colonnes et le second deux; au milieu sont les statues de la Sainte-Vierge et de Saint-Dominique à genoux devant elle; en haut celle de Saint-Pierre martyr, de Saint-Vincent Ferrier et de Saint-Raymond de Peñafort.

Dans le palais de l'Inquisition on conserve deux belles statues antiques qu'on a placées sur le dernier palier de l'atelier; mais on les a rendues méconnaissables en leur adaptant des ornemens étrangers qui les défigurent entièrement. On a placé une tête sur celle qui est à droite avec un bandeau sur les yeux pour lui faire représenter la Foi; on a mis à l'autre une balance à la main pour lui faire représenter la Justice; et on les

a couvertes de draperies aussi mal imaginées que mal exécutées.

Le couvent des Jéronymites, dit de *Santa-Engracia*, fut fondé par le roi Ferdinand-le-Catholique et la reine Isabelle son épouse. Le cloître de ce couvent est très-orné du côté de la cour : on y voit les armoiries des rois catholiques au milieu d'un mélange d'ornemens antiques et modernes, en pierres de taille, en marbre, en stuc et en plâtre; il est décoré en même temps par un grand nombre de petites colonnes de marbre, égales en hauteur, mais les unes droites et les autres torses; cette irrégularité vient de ce que, Charles Ier ayant ordonné la construction de ce cloître d'après la recommandation expresse du roi Ferdinand son aïeul, et l'argent étant venu à manquer, on y employa les débris d'un ancien cloître. On y trouve aussi plusieurs tableaux; ceux des angles sont de Joseph Martinez et d'Antoine, son fils. Ce cloître est le lieu de la sépulture de Jérôme Blancas, historiographe d'Aragon très-estimé, mort le 11 décembre 1590; il y a été enterré sans même une inscription qui serve à l'indiquer. L'église de ce couvent, appelée l'*Église des Saints-Martyrs*, a un portail en forme de retable, à deux corps d'architecture; le premier corps est orné de quatre colonnes et des statues des quatre docteurs de l'église; le second a trois statues : celle de la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus, et celles du roi Ferdinand V et de la reine Isabelle à genoux de chaque côté. Ces deux corps d'architecture sont surmontés d'une croix et des statues de la Sainte-Vierge et de

Saint-Jean. L'arc de la porte est orné de têtes de séraphins, et, tout à côté, de deux médaillons antiques au-dessous desquels on a écrit ces mots : *Numa Pompilius, M. Antonius.* L'intérieur est un vaisseau sans piliers, dont le dégagement fait le principal mérite; les ornemens en marbre et en or y sont distribués avec art; on y trouve le mausolée du fameux historien Jérôme Zurita, mort en 1570 : il est d'une grande magnificence. Une porte latérale conduit à une autre église, à laquelle on descend par plusieurs marches; elle n'a de remarquable que les marbres et les dorures dont elle est également enrichie. On y trouve une grande et belle grille de fer, par où l'on entre dans une troisième église; celle-ci est souterraine et porte le nom de *las Santas-Masas :* c'est une vraie catacombe où les reliques de beaucoup de martyrs sont déposées; la voûte, qui est élevée d'environ douze pieds et parsemée d'étoiles sur un fond azur, est soutenue par trente petites colonnes de différens marbres, qui forment six petites nefs; on y conserve entre autres plusieurs vases de cristal, qui contiennent du sang et des cendres de différens martyrs, et la tête de Sainte-Engracia dans une châsse d'argent; elle est ornée d'un collier de pierres précieuses. Un puits s'ouvre dans le milieu de cette église, et est entouré d'une balustrade de fer; on assure qu'il contient les cendres d'un grand nombre de fidèles que Dacien fit brûler vifs à Saragosse.

L'église métropolitaine, appelée vulgairement *la Seu*, est dans une petite place où se trouve le palais archiépiscopal, dont la façade est belle et sans or-

nemens. Le portail, qui est moderne, est décoré par des colonnes de l'ordre corinthien, avec trois statues, le Sauveur, Saint-Pierre et Saint-Paul, exécutées par Emmanuel Gira : il est assez beau, mais trop bas. Une tour y est accostée ; elle est très-élevée, et terminée depuis peu de temps sur les dessins que J. B. Contini donna en 1683. Elle sert de clocher. Sa construction est en briques, et a quatre corps d'architecture ; les statues, qui sont de Joachim Arali, et les ornemens de différens genres, y sont très-multipliés. Les statues allégoriques du Temps et de la Vigilance soutiennent, au second corps, le cadran de l'horloge ; et les statues allégoriques des Vertus cardinales sont placées au haut : cette tour fait un assez bon effet.

L'église est grande et vaste, mais trop courte pour sa largeur ; ce qui nuit à la majesté de l'édifice. Elle a cinq nefs séparées par de gros piliers en pierres de taille, qui soutiennent les voûtes. L'architecture en est gothique, mais simple et noble. Le chœur est placé dans la nef du milieu et presque au centre de l'église ; son enceinte est exhaussée en dehors d'environ douze pieds ; elle est ornée de colonnes de marbre, dans l'intervalle desquelles on a placé alternativement des petites chapelles, des statues et des bas-reliefs de marbre blanc : on y voit, entre autres, un riche tombeau qui renferme les cendres d'un premier inquisiteur, auprès duquel on aperçoit six Maures suspendus à des colonnes. Des chapelles bâties hors d'œuvre s'ouvrent dans toute la longueur des deux nefs extérieures ; elles sont grandes et spacieuses ; la plupart sont ornées de dorures et de mar-

bres de différentes espèces; leur dehors est surchargé de sculptures multipliées avec trop de confusion. Parmi ces chapelles, on distingue celle de Saint-Marc, où l'on voit d'assez bonnes peintures de Raviela. Celle de la Naissance de Jésus-Christ, dont l'autel, composé de deux corps, de quatre colonnes au premier et de deux au second, est d'une belle architecture corinthienne; elle renferme quelques peintures imitées de l'école flamande, dont le principal mérite consiste dans la conservation des couleurs. Celle de Saint-Bernard, construite aux frais de Ferdinand d'Aragon, petit-fils naturel du roi Ferdinand-le-Catholique et archevêque de Sarragosse, est remplie de sculptures en albâtre; les statues y sont multipliées: on remarque la Sainte-Vierge, Saint-Bernard, la Nativité de Jésus-Christ, la Circoncision, la Purification, Jésus au temple interrogeant les docteurs, le Martyre des Innocens, etc., etc. Cette cathédrale renferme les dépouilles d'un grand nombre d'illustres personnages. Dans le sanctuaire, on voit le mausolée de l'infant don Michel, fils du roi Ferdinand V; celui d'Alphonse d'Aragon, archevêque de Sarragosse, fils naturel du même prince, mort en 1520; celui de Jean d'Aragon, archevêque de la même ville, mort en 1530; celui du prince Balthazar-Charles, fils du roi Philippe IV, mort en 1646; celui de l'infante dona Maria, fille du roi Jacques-le-Conquérant; ceux de plusieurs autres prélats de la maison royale d'Aragon. La chapelle de Notre-Dame-la-Blanche contient les mausolées de plusieurs archevêques de Sarragosse. Celle de Notre-

Dame-des-Neiges renferme le tombeau de Pierre Manrique, archevêque de cette même ville; il consiste en une urne sépulcrale, avec la statue de ce prélat. Dans la chapelle de Saint-Bernard, on voit le mausolée de Ferdinand d'Aragon, petit-fils naturel de Ferdinand-le-Catholique et archevêque de Sarragosse, et celui d'Anne Gorrea, sa mère; ils sont l'un et l'autre de marbre et exécutés par Marianez Viscayno. Celui du prélat est orné de quatre colonnes enrichies de bas-reliefs; on y voit le Crucifiement de Jésus-Christ, quelques figures de saints, un Jugement dernier qui termine le monument. La statue de l'archevêque est couchée; le mausolée de sa mère consiste en une statue aussi couchée; il est orné d'autres statues et de plusieurs bas-reliefs, dont le principal représente la Sainte-Famille.

La sacristie de cette église contient quelques tableaux assez médiocres: un Jésus-Christ au jardin des Olives; une Crucifixion; une Résurrection; une Ascension, tous dans le genre de Durer; un Samaritain qui panse un blessé: on dit ce tableau du Guerchin; un Saint-Jean-Baptiste, un Saint-François au désert, une Descente du Saint-Esprit, une Madeleine et une autre sainte. On y garde aussi le trésor de cette église: il consiste en une grande quantité de pièces en argent, entre autres, plusieurs bustes de saints, qui sont un présent de l'antipape Pierre de Luna, qui avait été archevêque de Sarragosse. On doit y distinguer un riche tabernacle destiné à placer le Saint-Sacrement; il est d'un travail gothique avec trois corps d'architecture, dont le premier est orné

de petites statues de saints; il est d'argent et pèse dix-sept arobas d'Aragon à trente-six livres de douze onces chacune, c'est-à-dire quatre cent huit livres poids de marc. On y conserve aussi une croix d'or très-pesante, enrichie de perles et de pierres précieuses, sur laquelle les rois d'Aragon prêtaient serment à leur avènement au trône.

Cette église serait belle, si elle avait une longueur proportionnée à sa largeur; elle est d'ailleurs trop surchargée d'ornemens; leur mélange bizarre et confus, souvent monstrueux, lui ôte beaucoup de sa noblesse. Elle a un autre défaut important: c'est de n'avoir que des portes latérales; si on y entrait par le milieu, on serait bien plus frappé de la majesté du lieu, et on en saisirait mieux le premier coup-d'œil de l'ensemble. On lui peut souhaiter aussi une façade et un portail plus exhaussés et une place plus grande.

L'église de Notre-Dame-del-Pilar forme un grand et superbe vaisseau de cinq cents pieds de longueur; elle a trois nefs spacieuses, séparées par des piliers qui soutiennent sept arcs de chaque côté. Le chœur est placé au fond de l'église, et fermé par une grille de bronze couverte d'ornemens et de petites figures: c'est un ouvrage de la fin du XVIe siècle, qui coûta 23,000 sous aragonais, dont la valeur actuelle serait de 21,647 réaux, ou environ 5,411 francs[1]. Ce chœur a cent quinze stalles dont la principale ma-

[1] C'était une somme considérable en Aragon dans ce temps-là.

tière est d'un bois fort dur qu'on dit être du *roble* de Flandre; elles sont chargées de sculptures et bas-reliefs. Cette boiserie est du milieu du XVIe siècle; elle coûta 62,000 sous aragonais, somme équivalente aujourd'hui à celle de 58,253 réaux, ou environ 14,500 francs.

Le maître-autel est dans le genre gothique et presque tout d'albâtre; c'est un mélange de sculptures de divers genres : on y voit dans le milieu une Assomption, et, aux deux côtés, une Nativité et une Présentation de Jésus-Christ au temple : ces ouvrages sont de Damien Formant, de Valence.

Une pièce souterraine, placée au-dessous de la chapelle de la Sainte-Vierge, est destinée à la sépulture des chanoines; elle est toute incrustée de marbre noir. La chapelle de Saint-Laurent a un autel de marbre mélangé; sa sacristie renferme trois bons tableaux : un Saint-Pierre Arbues, un Jésus-Christ mort et un Martyre de Saint-Laurent : celui-ci est de Ribera. La chapelle de Saint-Joachim est remarquable par le mausolée qui a été érigé, par ordre du roi Charles III, à la mémoire du fameux Joseph Carillo de Albornoz, duc de Montemar, mort en 1747 : c'est un obélisque porté sur un piédestal, accompagné des statues allégoriques de la Valeur et de la Justice, avec une inscription qui consacre les services de ce général; il est en marbre et a été exécuté par Lambert Martinez sur les dessins d'Étienne de La Peña.

Un édifice d'un genre différent et d'une construction moderne s'élève au milieu de cette église : c'est une espèce de grand pavillon de l'ordre corin-

thien, placé sous la grande coupole, comme un petit temple isolé, à la manière de la Santa-Casa de Lorette; il a intérieurement une forme ovale et est ouvert sur trois faces dont la quatrième est formée par trois autels; celui du milieu est décoré d'un grand et beau médaillon de marbre blanc, dont le bas-relief représente l'arrivée de la Sainte-Vierge. Les ornemens sont ici multipliés : des peintures à fresque embellissent les voûtes : elles sont d'Antoine Vélasquez; la Sainte-Vierge y est entourée de groupes nombreux et variés d'anges. D'autres médaillons en bas-relief sont répandus en différens endroits; ils rappellent divers mystères et actions relatifs à la vierge Marie : la Nativité, les Fiançailles, la Visitation, l'Annonciation. Huit statues de saints et plusieurs figures et groupes d'anges y sont également distribués; les sculptures sont de Manuel Alvarez, de Charles de Salas, de Joseph de Ramire, de Jean de Léon et de Léon Lozano. Quatre autres coupoles plus petites s'élèvent au-dessus des voûtes; elles ont été peintes à fresque depuis peu d'années par François Bayeu, Raymond Bayeu et François Goya.

On peut dire que les arts se sont réunis pour décorer l'intérieur de cette église. On y a prodigué tous les embellissemens qui pouvaient lui donner un caractère auguste; et on l'a fait avec une richesse, une magnificence et une profusion peu communes. L'architecture, la peinture, la sculpture y offrent à l'envi leurs trésors. Les marbres les plus beaux et les plus recherchés, l'or, l'argent y étalent leur éclat; des bas-reliefs et des statues de marbre blanc, des

corniches, des encadremens, des incrustations de marbres blancs, verts, noirs, jaspés, variés à l'infini, s'y voient de tous côtés. On peut cependant trouver l'architecture trop recherchée et la sculpture trop maniérée en voyant les chapiteaux ornés de détails confus. Le superbe pavillon de la Vierge dont on a parlé s'élève dans le milieu avec l'ensemble le plus imposant; mais l'œil le plus attentif ne peut parcourir tous les détails de ses ornemens et de ses richesses. Il manque enfin à l'église elle-même une façade digne de sa beauté et de sa magnificence, et elle a, comme l'église métropolitaine, le défaut de n'avoir que des portes latérales.

La Lonja, c'est-à-dire la loge des marchands, ou la Bourse, située près de la porte de l'Ange, est un ancien édifice, grand, carré, assez régulier, autour duquel on voit les bustes de la plupart des rois d'Aragon. Le plus remarquable de son intérieur est une grande salle surmontée d'une lanterne et garnie d'une double galerie; elle est soutenue par des arcs et par environ cinquante colonnes doriques de quarante pieds quatre pouces de hauteur qui la divisent en trois parties; elle a cent dix-sept pieds quatre pouces de longueur, soixante-treize pieds quatre pouces de largeur, et cent trois pieds dix pouces d'élévation: c'est le lieu où s'assemble le corps municipal.

L'hôtel de la Députation, vis-à-vis de la Bourse, était le palais où les États du royaume s'assemblaient autrefois; il sert aujourd'hui aux séances de la royale audience. C'est un grand édifice construit vers le milieu du xve siècle: il a cent soixante-dix-huit pieds

de profondeur, trente-quatre pieds d'élévation, et, à peu près, trente-deux pieds de face. Sa partie extérieure et supérieure est remplie d'ornemens dorés, de moulures, de griffons, de lions, de centaures et autres objets du caprice de l'architecte ou du sculpteur. Cet hôtel renferme plusieurs grandes et belles salles : celle où se tient la royale audience est ornée de peintures de batailles ; une autre, qui est aussi très-ornée, contient les portraits de quelques-uns des *justicias* d'Aragon. La grande salle est remarquable par une collection complète des princes qui ont régné en Aragon ; il y en a sept des rois de Sobrarbe, six des comtes d'Aragon, vingt-cinq des rois d'Aragon et six des rois d'Espagne.

Quelques maisons particulières méritent d'être distinguées : la porte de la Douane et la maison de Castel-Florit, par les ornemens dont elles sont décorées ; celle de Zaporta ou de Franco, par son architecture : cette dernière a deux corps formés chacun par douze arcades que soutiennent des colonnes chargées de beaucoup de sculptures en divers objets de caprice et ornées des portraits de quelques rois en médaillon.

Promenades. Sarragosse est embellie par plusieurs promenades dont quelques-unes sont très-agréables. Elle a des quais qui règnent le long de l'Èbre et qui sont bordés par d'assez beaux édifices ; ils pourraient être agréables, s'ils étaient plantés d'arbres et bien tenus ; mais ils sont nus, négligés, couverts d'ordures et d'embarras, et ne peuvent procurer aucun agrément. La double avenue en retour, qui s'étend depuis les bords du Galégo jusqu'aux faubourgs de Sarragosse, fait une

promenade de la plus grande beauté; mais elle n'est point fréquentée[1]. Une autre promenade, dite de *Macañaz*, règne hors de la ville, sur les bords de l'Èbre et sur le chemin de Suslivol. La promenade de Santa-Engracia s'étend sur les bords de la Huerva et vers le mont Ternéro; elle est embellie par la proximité de quelques maisons de campagne, qu'on appelle *Torres*. Une autre promenade, courte, mais belle et agréable, est située aux portes de la ville: elle est composée de cinq allées plantées de fort beaux arbres, avec des bancs de pierre bien distribués; l'allée du milieu, qui est fort large, sert aux carrosses; les autres sont destinées à se promener à pied: elle n'est bien fréquentée que les jours de fête. On a aussi construit une autre promenade, qui fait le tour d'une partie de la ville, en forme de boulevard, et qui touche à la précédente; elle sera belle lorsque les arbres seront venus; jusqu'à présent c'est en carrosse qu'on s'y promène le plus.

Clergé. Sarragosse a un siége qui fut d'abord épiscopal sous les Goths; il fut détruit sous les Maures et rétabli par le roi Alphonse Ier, après la conquête de cette ville, en 1118; il fut enfin érigé en métropole, à laquelle on donna pour suffragans les évêques de Huesca, de Barbastro, de Jaca, de Tarazona, d'Albarrazin et de Teruel. Son diocèse comprend trois cent soixante-cinq paroisses, un chapitre de cathédrale et deux chapitres de collégiale; il ne s'étend

[1] C'est une partie de l'avenue, dont on a parlé, en arrivant à Sarragosse.

point sur toute la ville de Sarragosse; la partie où sont les couvens des Capucines de Santa-Engracia et des Carmes-Déchaussés est du diocèse de Huesca. Le chapitre de la métropolitaine réside à Sarragosse c'est son chapitre de cathédrale; mais il se partage entre cette église et celle de Notre-Dame-del-Pilar: la moitié dans chacune. Les chanoines changent d'église deux fois tous les ans; ceux qui ont résidé pendant six mois dans l'une, vont faire, pendant un pareil temps, l'office divin dans l'autre. Ces deux églises alternent aussi pour les fonctions générales capitulaires, comme assemblées du chapitre, processions, etc. Elles se font dans celle des deux églises où le doyen réside: celui-ci alterne, ainsi que les chanoines. Ce chapitre est composé de treize dignitaires et de trente chanoines. Outre cela, chacune de ces deux églises a son clergé particulier: celui de la métropolitaine est de quatre-vingt-douze prébendiers, de cinquante bénéficiers, de soixante ministres pour le service des autels, du chœur et de l'église; celui de Notre-Dame-del-Pilar est de trente-huit prébendiers, de trente-cinq bénéficiers et de trente ministres pour le service de l'église; ce qui fait un clergé de trois cent quarante-neuf personnes pour les deux églises. L'habit de chœur des chanoines consiste en une soutane noire, un rochet, un manteau de soie violet et un camail de soie, qui, en été, est violet par derrière, cramoisi par devant, et en hiver couvert d'hermine.

Cette ville a dix-sept paroisses, dont une est du diocèse de Huesca, vingt-quatre couvens de moines,

quatre maisons de clercs réguliers; treize couvens de religieuses; une maison de Béguines de l'ordre de Saint-Dominique; un collége de Vierges; une maison de Repenties; quatre églises et maisons exemptes de la juridiction de l'ordinaire; cinq hôpitaux et un séminaire occupé par des ecclésiastiques qui se livrent principalement aux missions. L'hôpital de la Miséricorde, dont l'édifice fut terminé en 1792, est un bel établissement; il renferme plus de sept cents personnes: enfans, jeunes gens et vieillards des deux sexes et sans ressources; on y pourvoit à leur subsistance et à leurs besoins; on les y occupe à filer de la soie, à carder et filer de la laine, à en fabriquer des camelots et quelques étoffes de soie.

Le clergé de Sarragosse est encore plus considérable que celui de Barcelone. L'église de Salvador a cinquante-quatre prébendiers, quinze bénéficiers et vingt-neuf subalternes. Les autres quinze paroisses ont un nombre plus ou moins grand de curés, vicaires et bénéficiers; les couvens d'hommes et de femmes sont très-nombreux : il y en a quarante-quatre. Les autres églises ont des prêtres qui les desservent, à quoi il faut ajouter les ministres destinés au service de ces soixante-onze églises, les prêtres et ministres des oratoires et des chapelles particulières.

Administration. Cette ville est le lieu de résidence du chapitre général du royaume d'Aragon, le chef-lieu de l'intendance et le siége de la royale audience, qui est le tribunal suprême de cette province. Elle a un lieutenant de roi, un major, une garnison qui est ordinairement de deux régimens

d'infanterie et d'un de cavalerie ou de dragons, un contador principal de guerre et un auditeur de guerre. Elle est défendue par une forteresse de peu d'importance, et qui porte le nom de *Aljaferia.* Elle est administrée, pour les affaires municipales, par un corrégidor d'épée, chargé spécialement de l'administration de la justice et des objets de police, et par un nombre déterminé de régidors; elle a deux alcades mayors qui administrent la justice en concurrence avec le corrégidor, un tribunal de l'inquisition, une université, une académie des beaux-arts, une société des amis du pays, une école de dessin, une d'agriculture, et une où l'on enseigne les mathémathiques, la philosophie morale, le droit des gens, les élémens de commerce et l'économie civile.

Instruction publique. L'instruction publique pour la grammaire, les humanités et la rhétorique était entre les mains des jésuites; depuis leur suppression, elle a été confiée à des séculiers. La maison de l'*enseignance* est destinée à l'éducation des jeunes filles. Les étudians qui suivent les colléges de l'université sont ordinairement au nombre de huit à neuf cents.

Deux bibliothèques publiques y sont ouvertes aux personnes studieuses; on les doit l'une et l'autre à la bienfaisance de deux particuliers; l'une est dans le couvent de Saint-Ildefonse, qui appartient aux Dominicains : elle contient seize cents volumes qui furent donnés par le marquis de la Compuesta, et n'a point de livres modernes; l'autre est dans le séminaire; c'est l'ancienne bibliothèque de don Emmanuel

de Roda, ancien secrétaire d'état au département de grâce et justice, qui l'avait commencée à Rome et qui l'augmenta à Madrid pendant son ministère : elle est belle, nombreuse bien choisie, et contient des collections précieuses.

Hommes célèbres. Sarragosse est la patrie de plusieurs hommes qui se sont distingués dans différentes carrières : des Saint-Valère, Braulio, Lambert, de Sainte-Engracia ; des historiens, Antoine Agustino, que le savant de Thou appela la lumière de l'Espagne ; Gonsalve Garcie de Santa-Maria ; Jérôme de Blancas, Jérôme Zurita, et Barthélemi-Léonard de Argensola, son continuateur ; du poëte romain Prudentius, de l'orateur Petrus, qui se distingua dans le IVe siècle de l'ère chrétienne ; du poëte Albert Diaz de Foncalda, de Jean-François-André de Ustarroz, qui fut à la fois, vers le milieu du XVIIe siècle, orateur, historien et poëte ; d'Antoine Olivan Maldonado, fameux prédicateur ; du théologien Didace-Antoine-François de Arrutigoyti, évêque de Barbastro ; d'un jurisconsulte distingué, Servato de Aniñon ; des bons peintres de nos jours, les frères Bayeu, et François Goya, leur cousin.

Mœurs et coutumes. Il y a peu de luxe à Sarragosse. On ne voit dans les rues et dans les promenades que des chapeaux ronds et des manteaux noirs ou bruns ; c'est le costume le plus ordinaire du peuple, des artisans, marchands et négocians, et des bons bourgeois ; il n'y a guère que la noblesse, le militaire, la magistrature et les employés aux fermes du roi qui ne l'aient point adopté. Les hommes sont,

sous ce manteau, en gilet, sans habit, sans col ni cravatte; leur parure consiste dans des manteaux plus ou moins fins, quoique toujours en étoffes de laine, de drap en hiver, d'une étoffe plus légère en été, quelquefois de taffetas. Ils affectent de laisser voir leurs gilets, qui sont plus ou moins beaux, en portant le manteau de manière qu'il découvre une épaule et qu'il passe de ce côté sous le bras; ils étalent de fort grands jabots et sont cependant sans manchettes. Ce costume frappe le voyageur la première fois qu'il le voit; mais il le retrouve souvent en Espagne, quoique rarement dans les grandes villes. Les femmes, à l'exception de celles des premiers rangs, y sont vêtues simplement; à peine en voit-on quelques-unes qui se distinguent un peu par la recherche de leurs ajustemens; on y trouve peu de ces parures élégantes que l'on remarque dans les villes de la première et de la seconde classe. Sarragosse est pourtant une des belles villes de l'Espagne: elle est grande, dans une situation délicieuse, sous un ciel tempéré, et où les ressources de l'aisance pourraient être abondantes parmi le peuple; mais cette ville est sans industrie et sans commerce: on prétend que c'est le clergé qui y possède les plus grandes richesses. Quoi qu'il en soit, tout y est sérieux et compassé, pour ne pas dire triste et monotone: ni société, ni rassemblemens, ni aucune espèce de divertissemens. Il semble qu'elle est sans ressource, parce que ses habitans ne font aucun effort pour s'en créer; accoutumés à cet état d'apathie et de langueur, ils ne se doutent pas seulement qu'il leur soit possible d'en sortir. Il y avait

autrefois un spectacle pendant toute l'année; mais, vers le milieu du dernier siècle, la salle fut consumée par un incendie qui fit périr plusieurs personnes. L'archevêque, dirigé par son zèle apostolique, présenta ce malheur comme un signe de la réprobation céleste; et, dans la consternation que répandit ce cruel accident, les habitans firent aux pieds des autels le vœu solennel de bannir à jamais le spectacle de leur ville. Cependant la génération suivante, oubliant le serment, fit rétablir une salle de spectacle dans la ville à la fin du même siècle, en 1796.

Une chose singulière, c'est que Sarragosse soit sans fontaines publiques; le canal qu'on construit près de la ville pourra sans doute, en ranimant le commerce, réveiller l'activité et développer le génie heureux des habitans.

Auberges. Il y a plusieurs maisons de *posada;* mais il n'y a qu'une seule auberge tenue par un Catalan, sous l'enseigne des Trois-Rois; elle est assez mauvaise; les chambres y sont mal meublées et sales, les lits mauvais, la table mal servie et les prix assez chers.

ENVIRONS DE SARRAGOSSE.

Aljuféria. C'est un château situé hors des portes de la ville de Sarragosse, sur le chemin de la Nouvelle-Castille; il fut autrefois successivement le palais des rois maures, et, après leur expulsion, celui des rois d'Aragon; il fut cédé dans la suite par les rois d'Espagne à l'Inquisition, et devint le siége

et le lieu des prisons de ce tribunal. Philippe V la convertit, dans le XVIII[e] siècle, en une forteresse, mal fortifiée et peu importante. On y voit encore quelques appartemens du temps des rois d'Aragon; la grande salle est remarquable par la quantité, la variété et la beauté des peintures, des dorures et des autres ornemens dont elle est décorée. Cette forteresse a un gouverneur particulier.

Le couvent de la Merci, sous le titre de *Saint-Lazare*, est hors de la ville, dans une situation très-agréable; il est grand et vaste. Son escalier est d'une magnificence peu commune; il forme une belle rampe, qui, au premier pallier, se divise en deux parties montantes sur la droite et sur la gauche : les marches sont en beau marbre noir de Calatrao; il est soutenu par deux rangs de colonnes de l'ordre dorique, du même marbre; il est éclairé par une grande lanterne qui le surmonte et qui répand un très-beau jour. La sacristie de l'église de ce couvent renferme quelques bons tableaux, mais qui ne sont que des copies.

Chartreuse de la Conception. Cette maison religieuse est à une lieue de Sarragosse, en suivant le bord de l'Èbre, à un peu moins d'une demi-lieue du bord méridional de ce fleuve. Elle fut fondée, en 1648, par Alphonse Funes de Villalpando et Jéromette Zaporta-y-Albion, sa femme. Son église, renouvelée en 1781, n'a rien de remarquable; mais l'enclos en est de la plus grande beauté; il est d'une étendue considérable. La culture la plus soignée y aide aux productions les plus multipliées ; les

champs, les vignes, les bois, les bosquets, les vergers, les jardins potagers, les parterres s'y succèdent; on y compte entre autres deux mille oliviers et six cents arbres fruitiers. C'est un endroit délicieux; il devient encore plus agréable par l'excellent accueil qu'on y reçoit des religieux qui l'habitent.

Le canal d'Aragon, que l'on a déjà conduit presque sous les murs de Sarragosse, fut commencé en 1529, par ordre de Charles Ier, suspendu en 1538, repris en 1566 par ordre du roi Philippe II, abandonné de nouveau, et repris encore, en 1770, sous Charles III, par une compagnie hollandaise, et continué, en 1775, par ordre du même prince. Malgré la protection et les secours du gouvernement, il aurait été sans doute abandonné plusieurs fois, si le zèle infatigable et les efforts soutenus d'un citoyen généreux n'avaient animé et soutenu une entreprise aussi utile. L'Aragon lui devra son commerce, la renaissance de son industrie, sa richesse et son bonheur. Cet ami, ce bienfaiteur de son pays est un chanoine de la métropole, de l'illustre et ancienne maison de Pinatelli : il mériterait de la ville de Sarragosse, qui doit s'honorer elle-même dans un tel compatriote, un monument public où elle lui exprimerait sa reconnaissance et sa vénération.

On a formé ce canal de la réunion de l'ancien canal Impérial et du canal de Tauste. Il prend son origine dans le territoire de Fontellas, près de Tudéla, au royaume de Navarre : son étendue, jusqu'à son entrée dans l'Èbre, doit être de soixante-dix-neuf mille quatre cent seize toises, ou environ vingt-six

lieues et demie; il est continué jusqu'à une lieue au-dessous de Sarragosse (il restait encore quelques lieues à faire pour le terminer); il se décharge dans l'Èbre, fleuve qui se jette dans la Méditerranée, près d'Emposta, au-dessous de Tortosa. Il porte déjà bateau; on y a établi un coche ou diligence d'eau, grand et bien conditionné, pour le transport des voyageurs. On y a aussi construit des ponts, des digues, des chaussées, des écluses; on l'a ouvert de tout côté pour en conduire les eaux dans les terres et servir à l'arrosage. On a construit dans la vallée de Rio-Jalon un aquéduc formé par un encaissement de pierres de taille, de sept cent dix toises de longueur, et de dix-sept pieds d'épaisseur à sa base, sous lequel coule la rivière de Jalon, et dans lequel le canal roule ses eaux. Ce travail a coûté 13 millions de réaux, ou 3,250,000 francs. On a le projet de le continuer ensuite du côté opposé, de lui faire traverser la Navarre et une partie de la Biscaye, et de le conduire jusqu'à l'Océan; on établirait ainsi une communication entre les deux mers. Ce canal est de la plus grande importance; il donnera une activité inconnue jusqu'ici au commerce des pays qu'il parcourt; il les fécondera par l'arrosage d'une quantité innombrable de terres incultes, stériles ou de peu de rapport; il enrichira les peuples par la grande facilité qu'il leur donnera de se défaire de leurs denrées. L'Aragon en éprouve déjà les avantages; l'agriculture a pris une nouvelle face dans les contrées qui sont arrosées par les eaux de ce canal.

Route depuis SARRAGOSSE *jusqu'aux* frontières de la Nouvelle-Castiile, par DAROCA, 14 *lieues* ½.

	lieues.
SARRAGOSSE à	
Santa-Fé, village,	1
Maria, village,	1
Venta de Matorita,	1
Lamuéla, village,	» ½
Longarès, village,	3
Cariñena, ville,	1
Venta de Saint-Martin,	2
Mayna, village,	1 ½
Retascon, village,	1
Xiloca, rivière sans pont, } Daroca, ville, }	» ½
Used, village,	2
TOTAL,	14 ½

Au sortir de Sarragosse, on parcourt des terres inégales; bientôt on monte jusqu'à Maria, village éloigné de deux lieues. Après être passé à celui de Santa-Fé, qui est à moitié chemin, on trouve la venta de Matorita et le village de Lamuéla, auquel succède une suite de collines formées par des roches de pierre calcaire; on arrive, trois heures plus tard, à Longarès, village auprès duquel on trouve des vignes. On entre ici dans une plaine formée de terre calcaire et de grès, et cultivée en grains; elle conduit à Cariñena, petite ville

connue par la bonté de ses vins; on y trouve une église paroissiale, deux couvens de religieux et une population de deux mille habitans.

On parcourt ensuite une plaine courte, mais couverte de vignes et d'oliviers. On monte pendant deux heures; on passe à la venta de Saint-Martin; on descend pendant deux autres lieues sur un cordon de collines arides et incultes où l'on passe au village de Mayna; on entre dans une plaine cultivée, où l'on trouve le village de Retascon; on descend de nouveau sur une petite montagne très-escarpée; on passe à gué la rivière de Xiloca, et on arrive à Daroca.

Daroca est une ancienne et petite ville qu'on dit avoir été fondée par les Celtibériens, et qui, après avoir été sous la domination des Maures, fut conquise sur ces peuples, en 1123, par le roi Alphonse 1er. Elle est située dans un fond entre deux collines, sur la rive occidentale de la rivière de Xiloca. Elle a un chapitre de collégiale, six autres églises paroissiales, cinq couvens de religieux, un de religieuses, trois hôpitaux, dix ermitages, chapelles ou oratoires, dont trois furent autrefois des paroisses, et dont deux appartinrent aux Templiers; elle a des casernes pour la cavalerie, un corrégidor et un alcade mayor; sa population est d'environ cinq mille personnes. Cette

ville est recommandable par la bonté de ses eaux et par le grand nombre de ses fontaines ; il y en a une avec vingt tuyaux, qui fournissent toujours de l'eau. Elle est embellie par une belle promenade garnie de deux rangs de peupliers très-élevés ; on la parcourt en venant de Calatayud : les couvens des Trinitaires, des Dominicains et des Capucins y sont situés.

La position de Daroca l'exposait à être submergée par les eaux du Xiloca et par celles qui tombent des collines voisines, dans les temps des orages, des fortes pluies et de la fonte des neiges ; mais on a prévenu ce danger, en pratiquant, sur la partie supérieure et le long de la colline, un écouloir qu'on appelle *la Mina*. On y voit un beau souterrain de sept cent quatre-vingts varas de long. Cette ville fut la patrie de Jean-Michel Perez de Hérédia et de Jean-Antoine Uson, théologiens du XVIIe siècle, et des historiens Jean de Aguas et François Ximenez : celui-ci écrivit dans le XIIIe siècle l'histoire de la restauration de l'Espagne.

On est entouré ici de montagnes inclinées de tous les côtés vers l'horizon, et couvertes de couches d'un gravier en partie schisteux, en partie siliceux. La sortie de Daroca est délicieuse ; on parcourt une superbe vallée fertilisée par les eaux d'une petite rivière qui

l'arrose; les enclos s'y multiplient, les jardins s'y succèdent, les arbres fruitiers en couvrent la surface : ils y forment comme des forêts; et partout la belle Nature y étale ses richesses. On y cultive aussi du chanvre qui est d'une excellente qualité. Dans cette même vallée, il se livra, en 1121, un sanglant combat, où Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, remporta la victoire la plus complète sur Mahomed Texefin, fils d'Ali-Juchef, roi maure de Cordoue.

Au sortir de cette belle vallée, une montée conduit à une ouverture de la montagne d'environ deux cents pas de large; on la parcourt pendant deux lieues, et on arrive à Used. Ce village est situé au pied d'un cordon de collines sablonneuses, qui va se terminer à une petite plaine. Au sud de ce village est un lac assez considérable appelée *Gallocanta*, d'où l'on tire du sel de cuisine et du sel amer. M. le colonel Bory de Saint-Vincent a prouvé, dans la partie physique de ses ouvrages sur la Péninsule, que Gallocanta, ainsi que les divers autres lacs salés, représentent d'antiques Caspiennes en partie desséchées.

A quelque distance d'Used, on entre dans la Nouvelle-Castille. On peut se rendre dans cette province par un autre chemin, qui est plus long d'environ six lieues, en passant par

la ville de Calatayud : c'est celui que nous allons décrire.

Route depuis SARRAGOSSE *jusqu'aux* confins de la Nouvelle-Castille, par CALATAYUD, 20 *lieues* ½.

	lieues.
SARRAGOSSE à	
Lamuéla, village,	3
Venta de la Roméra,	3
Almunia, petite ville,	1 ½
Venta de San-Miquel,	1
El Fresno, village,	» ½
Calatayud, ville,	3 ½
Terré, village,	1 ¼
Técha, village,	1
Ubierca, village,	1 ½
Alhuma de Los Baños, village, Le Jalon, rivière et pont,	» ½
Satina, village,	1 ¼
Sisamon, village,	2
Frontières de la Nouvelle-Castille,	» ½
TOTAL,	20 ½

On sort de Sarragosse par un beau chemin, qui traverse une plaine, d'abord bien cultivée, bientôt aride et absolument inculte : on le parcourt pendant deux heures et demie. On commence ensuite à monter ; on s'enfonce dans des gorges ; on franchit des montagnes élevées, qui sont arides et incultes, à l'exception de quelques petits lambeaux isolés, où l'on aper-

çoit de temps en temps quelques traces d'une culture languissante. Après une montée de deux heures et demie, on parvient à une plaine d'une étendue immense, où l'on voit avec plaisir une culture soignée. On arrive bientôt à Lamuéla, mauvais petit village, dont la *posada* est détestable.

On continue à parcourir la même plaine; mais elle est moins bien cultivée et coupée par des petites éminences et par des ravins. Une demi-heure après, une descente assez rude conduit à une autre plaine vaste, en forme de conque, environnée de montagnes, au milieu de laquelle est la venta de la Roméra: on la parcourt pendant quatre heures; elle est presque absolument inculte dans toute son étendue. On n'y trouve que quelques petits intervalles plantés en vignes, en oliviers et en arbres fruitiers; ils sont aux environs du village de Catrava qu'on aperçoit dans les terres, à environ mille pas à la droite.

Le coup-d'œil devient ici agréable et pittoresque. Un superbe vallon se présente à la vue; des riches tapis de verdure l'embellissent; des oliviers, des arbres fruitiers, des vignes, des prés, des jardins, couvrent sa surface; des ruisseaux d'une eau limpide y serpentent de toute part; un village par le côté, une petite ville dans le fond terminent admirable-

ment bien le tableau. Ce spectacle agréable paraît d'autant plus délicieux, qu'on vient de quitter un pays sec et inculte, dont l'aspect est monotone et fatigant ; et le tableau en est encore d'autant plus imposant, que la richesse du vallon contraste avec l'aridité et la nudité des montagnes qui l'entourent.

On continue de descendre dans le vallon ; on marche pendant une demi-heure au milieu de campagnes vertes, riantes, de jardins bien tenus et gracieux, d'arbres variés, dont quelques-uns ombragent le chemin, de ruisseaux qui rafraîchissent l'air et fertilisent les terres. On arrive ainsi à Almunia, petite ville d'environ trois mille habitans, dans une situation charmante, et dont les approches annoncent l'aisance : elle a deux églises paroissiales et deux couvens d'hommes.

On côtoie ensuite la montagne pendant trois quarts d'heure, par un chemin étroit et dont les environs sont couverts d'oliviers. On entre dans les montagnes de Morata del Conde, par une gorge qui est aussi couverte d'oliviers ; ces montagnes sont plantées de vignes presque jusqu'à leur partie la plus élevée. On monte ici pendant deux heures ; on passe à la venta de San-Miguel ; on parvient au sommet ; on suit un passage étroit appelé *Puerto del Fresno*. La vue plonge alors dans un petit

vallon couvert de champs, de vignes et d'oliviers, mais qui ne présente ni les beautés, ni la vie, ni l'agrément de celui d'Almunia; on descend pendant demi-heure; et on arrive au Fresno, petit village pauvre, sans ressource pour les voyageurs, dont la *posada* ne vaut pas mieux que la précédente. Fresno n'a d'agréable qu'une fontaine abondante qui est sur la place, dont l'eau est pure, bonne et fraîche. En sortant de ce village, on rentre dans les montagnes; on parvient à leur sommet, après avoir, pendant deux heures et demie, gravi des chemins difficiles; on s'en trouve alors bien dédommagé par le spectacle intéressant qu'on a sous les yeux. La vue plonge sur le superbe vallon de Calatayud: la Nature paraît y avoir étalé toutes ses richesses: d'immenses et superbes tapis de verdure s'y étendent de tout côté; les arbres s'y multiplient; deux rivières, le Jalon et le Xiloca, y roulent leurs eaux vivifiantes, des ruisseaux abondans y parcourent les terres et y portent la fécondité; enfin la ville de Calatayud s'élève au milieu de ce paysage magnifique, adossée contre une montagne, où l'on voit des ruines d'édifices qui annoncent son antiquité. On y arrive après avoir parcouru avec plaisir une partie de ce charmant vallon.

CALATAYUD. Cette ville fut fondée dans le VIIIe siècle par Ajub, général maure, avec les

ruines de l'ancienne Bibilis; celle-ci était à une demi-lieue plus loin, sur une montagne dont le pied est arrosé par la rivière de Jalon, et qui retient encore son ancien nom de Baubola ou Bambola. On y a trouvé, en différens temps, plusieurs monumens romains; elle resta sous la domination des Maures pendant plus de quatre siècles, et passa, en 1118, sous celle des rois d'Aragon, par la conquête qu'en fit le roi Alphonse Ier, qui la prit d'assaut; elle fut la patrie du poëte Martial, qui célébra ses mines d'or et de fer, et la bonne trempe que l'eau de Jalon donne à ce dernier métal : elle avait été recommandable par la bonté de ses armes. Calatayud est assez grande, dans une situation agréable, sur la rive droite du Jalon, au confluent de cette rivière et du Xiloca, au milieu du vallon fertile dont on vient de parler. Elle est assez bien percée; on y trouve vingt-deux places de différentes grandeurs, quarante-quatre rues principales, neuf portes, quelques beaux édifices, trois faubourgs, trois ponts et une belle fontaine de onze tuyaux. Quelques belles promenades règnent autour de ses murs; elles sont couvertes d'arbres et arrosées par divers ruisseaux. Cette ville a deux chapitres de collégiale, sept églises paroissiales, un séminaire, six couvens de religieux, cinq de religieuses, deux colléges qui sont suivis par un millier d'écoliers, un corré-

gidor, un alcade mayor et une population d'environ neuf mille personnes. On y compte douze ou treize manufactures de savon.

Les deux chapitres sont sous les noms de *Sainte-Marie* et du *Saint-Sépulcre*. Le premier est composé de quatre dignités, quatre offices, quatorze canonicats et dix prébendes. Le dernier est régulier et exempt de la juridiction de l'ordinaire; il est présidé par un prieur qui porte la croix d'or en sautoir, comme les évêques, et composé de quatre chanoines réguliers, d'un chanoine camérier, qui n'est point régulier, et de quatre prébendiers.

Le couvent de la Merci est situé sur la principale promenade, dont il fait un ornement: c'est un édifice carré, construit en briques; la façade en est ornée de pilastres, entre lesquels on compte trois rangs de quatorze balcons chacun; d'autres ornemens l'embellissent; on la voit avec plaisir.

L'église du Saint-Sépulcre est sur une petite place; la façade en est simple, mais agréable; l'église a trois nefs développées avec noblesse; le maître-autel est à la romaine; il consiste en un pavillon soutenu par quatre colonnes de marbre, sous lequel est placé le sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le sanctuaire est fermé par une balustrade; le devant d'autel, les gradins, les ornemens, la balustrade sont, en partie, de marbre blanc et, en partie, de marbre jaspé.

Hommes célèbres. Si l'ancienne Bibilis fut recommandable pour avoir été la patrie de Martial, la Calatayud moderne se glorifie, avec raison, d'avoir donné le jour au célèbre politique Laurent Gracian; elle fut aussi la patrie de Jean Gascon, philosophe du XVIe siècle; du commentateur d'Avicenne Didace Lopez, du naturaliste André Ferrer de Valdécébro, qui écrivit, en 1660, sur les animaux, principalement sur les oiseaux.

Auberges. Il n'y a d'auberges qu'une seule *posada*, dont le bâtiment est beau et les appartemens tenus avec assez de propreté; mais, pour y manger passablement, il faut faire acheter exprès des vivres dans la ville, qui est ordinairement assez bien pourvue.

Après avoir quitté Calatayud, on continue à parcourir le même vallon pendant une heure et demie, en côtoyant des montagnes nues et très-élevées; on y retrouve les mêmes beautés, les mêmes richesses jusqu'au village de Terré, qui est à son extrémité. On sort ici du vallon, en le traversant dans sa largeur, qui se rétrécit beaucoup dans cette partie. Après une montée et une descente fort douce, on entre dans un autre grand vallon du même genre, arrosé par le Jalon, bien cultivé, couvert surtout de beaux jardins, et entouré de montagnes embellies par de nombreuses vignes; il conduit jusqu'à Técha, où l'on arrive après l'avoir parcouru pendant une heure et demie.

Técha est un grand village, séparé en deux par le Jalon qu'on passe sur un pont de pierre de trois arches. Un de ses clochers est très-élégant par sa forme et par ses ornemens, dans le genre arabesque; un autre clocher, qui forme une grosse tour très-élevée, a perdu son aplomb; il s'est déjeté sur un côté, et penche tellement, qu'il semble prêt à se renverser. Il est dans cet état depuis un temps immémorial; on n'en parle point, quoique cependant il soit très-remarquable. Le gouvernement a fait construire, en 1796, à l'extrémité de ce village, une grande maison destinée à servir de *posada* pour les voyageurs.

Le même vallon, par un échappement agréable, se prolonge pendant un quart de lieue au milieu des montagnes; il est arrosé par un grand ruisseau, et présente une suite nombreuse de beaux jardins. On en sort par un chemin uni, beau, mais étroit : deux voitures ne pourraient point y passer. On côtoie la montagne à la droite; la gauche est embellie par un fond verdoyant arrosé par un ruisseau, et par une chaîne de petits vallons, qui sont tous cultivés et beaux, et se succèdent avec rapidité pendant plus d'une lieue. On arrive à Ubierca, village misérable, bâti en amphithéâtre, et, une demi-heure après, à Alhuma de Los Baños, autre village encore plus miséra-

ble. Ce dernier endroit fut anciennement une place forte possédée long-temps par les Maures, et conquise sur ces peuples, en 1122, par Alphonse, roi d'Aragon; il est situé sur le Jalon, au pied de montagnes élevées, où l'on voit beaucoup d'habitations souterraines, creusées dans la montagne, qui servent d'asile à la misère d'une partie des peuples de cette contrée. Ce village n'est plus recommandable aujourd'hui que par des bains d'eaux thermales, qui sont à une portée de fusil, et dont on vante les propriétés contre les rhumatismes et les douleurs invétérées; ils furent autrefois très-fréquentés; il paraît qu'ils le sont moins aujourd'hui. On passe le Jalon sur un petit pont, au sortir d'Alhama; on trouve tout de suite, à la gauche, l'édifice des bains, qui est construit sur le flanc de la montagne. On commence à monter par une pente douce et insensible, en passant sur la pelouse, et, de temps en temps, à côté de terres cultivées; après une heure, on aperçoit le village de Fuente-Mina, qu'on laisse à la droite, à trois cents pas du chemin; et, une demi-heure après, on traverse celui de Satina, qui est assez grand.

On monte toujours par une pente douce et par un chemin uni, encore étroit, s'enfonçant dans les montagnes qui deviennent extrêmement boisées. Les arbres se multiplient,

s'épaississent, se rapprochent du chemin et le couvrent quelquefois entièrement; les détours s'y multiplient; le trajet en est d'une heure et demie; on y est éloigné de toute habitation; il est aisé de s'y cacher et de surprendre les voyageurs. Ce passage pourrait être dangereux : il y a des parties qu'on ne parcourt qu'avec une terreur secrète. Au sortir du bois, on monte encore pendant près d'une heure; on entre dans une plaine, et bientôt on arrive à Sisamon, petit et mauvais village, le dernier du royaume d'Aragon, sur les frontières de la Nouvelle-Castille. La *posada* y est détestable; on y manque de tout; et le village n'est pas mieux pourvu : il est situé à l'entrée de l'immense paramèra appelée *las Servanias*, qui s'étend sur les montagnes très-élevées, où commence, de ce côté, la sierra de Cuença. On la parcourt au sortir de Sisamon, par un chemin uni et beau, mais qu'on ne doit qu'à la Nature; elle est en partie inculte, en partie cultivée, et la plus grande étendue en est extrêmement boisée, mais du reste sèche et aride. Après trois quarts d'heure de marche, on aperçoit, à la droite, sur une petite hauteur, une petite tour carrée qui marque les limites de l'Aragon et de la Nouvelle-Castille; et on entre tout de suite dans cette dernière province.

ABRÉGÉ DE LA STATISTIQUE DU ROYAUME D'ARAGON.

Population. La population de l'Aragon ne répond point à son étendue; on ignore à quel point elle fut portée autrefois; mais, si on en juge par le grand nombre des peuplades détruites, elle dut être bien plus considérable. On compte cent quarante-neuf villages absolument abandonnés, et trois cent quatre-vingt-cinq où il ne reste que quelques maisons et très-peu d'habitans: on ne voit point cependant que les autres peuplades y aient gagné. Les villages qui subsistent aujourd'hui, au nombre de mille quatre-vingt-huit, sont presque tous misérables et réduits à une population peu nombreuse; les villes sont elles-mêmes à peine peuplées; Sarragosse n'a que quarante-deux mille six cents habitans, quoique, par son étendue, elle puisse en contenir cent cinquante mille.

Le dénombrement de 1787 et 1788 ne porte la population de cette province qu'à six cent vingt-trois mille trois cent huit habitans, parmi lesquels on compte:

Curés	1,199
Prêtres séculiers	3,384
Religieux	3,969
Religieuses	1,454
Nobles	9,144
Avocats	289
Écrivains	617
Étudians	4,245
Domestiques	22,009

Cette population est bien peu proportionnée à la

vaste étendue de l'Aragon, à la fertilité de son sol, à l'immensité et à la variété de ses productions. Aussi parcourt-on cette province sans rencontrer presque d'habitations; il n'est point rare d'y faire six et huit lieues sans trouver un village. Le défaut de bras rejaillit sur les terres; on est fort surpris en parcourant un sol aussi heureux d'en trouver une très-grande partie dans l'abandon.

Agriculture de l'Aragon. Si le sol de cette province était entre les mains des Catalans ou des Valenciens, ce pays deviendrait une terre de promission. Il est d'une fertilité peu commune, et ne demande qu'à être aidé pour produire immensément. Des rivières nombreuses et abondantes en parcourent toutes les parties : elles féconderaient admirablement un terrain que la sécheresse consume. Les productions y sont multipliées, variées et d'une qualité supérieure : les laines y sont belles, la soie très-fine, le lin et le chanvre d'un fil long et doux, les vins exquis, les huiles excellentes, les fruits beaux et savoureux, les blés nourris et contenant beaucoup de farine.

Les bords des rivières sont embellis singulièrement; ils développent une végétation très-active. Les rives de l'Èbre principalement et celles du Jucar sont de la plus grande richesse. Une infinité de vallons arrosés par différentes rivières produisent tout ce que l'industrie humaine veut en retirer. Le petit vallon qu'on trouve en sortant de Fraga, et celui dans lequel le Fresno est situé, sont une suite de jardins; ceux de Daroca et d'Almunia sont encore plus beaux,

plus fertiles, plus variés dans leurs productions. Les vallons pareils sont multipliés dans diverses parties de l'Aragon; mais il y en a peu qui approchent de la beauté, de la fertilité, de la richesse du magnifique vallon de la Calatayud et de celui où est le village de Técha. Les plaines d'Alcañiz, de Caspe, d'Albalate, de Maella, de Calaceite ne sont ni moins productives, ni moins riches; leurs champs sont, dans une étendue très-considérable, une continuité immense de superbes jardins, où les oliviers et les arbres fruitiers de toutes les espèces disputent aux autres productions l'avantage d'enrichir la main qui les cultive.

Toutes ces beautés cependant ne peuvent être comparées à celles des campagnes qui environnent Sarragosse : trois rivières et un canal offrent leur tribut pour les fertiliser; le sol, secondant merveilleusement le cultivateur, y produit à l'envi les fruits de toutes les espèces, et les grains de tous les genres; le grand et beau plateau qui est situé au nord-est de cette ville, entre le Galégo et l'Èbre, réunit toutes les beautés possibles.

Une grande plaine, située au milieu de montagnes, aux confins de la Catalogne et du royaume de Valence, dont Albarrazin est le chef-lieu, est également belle et riche; elle est d'une fertilité peu commune en blé et en autres grains, en huile, en lin, en chanvre, en mûriers, en fruits de toutes les espèces : elle doit sa fertilité et sa riche abondance à l'arrosage facilité par cinq rivières qui la parcourent.

Ce ne sont pourtant là que des portions fort isolées

où l'on trouve une culture brillante et d'abondantes récoltes; car une grande partie de l'Aragon est en friche; cependant la terre ne demande presque partout qu'un léger travail pour produire. Les fruits de la terre y périssent souvent par la sécheresse, malgré le grand nombre de rivières qui arrosent la province : et cela parce qu'on y manque de bras pour suivre la culture et pour l'irrigation.

On y recueille beaucoup plus de blé, d'huile et de vin qu'il n'en faut pour la consommation des habitans; et il en passe dans les provinces voisines; mais la quantité en serait insuffisante, si la population était proportionnée à l'étendue de la contrée : il est vrai qu'alors on mettrait une plus grande quantité de terres en valeur, et que, non-seulement, les productions augmenteraient dans la même proportion, mais qu'il en resterait pour fournir à une exportation encore plus considérable. Les plantations sont aussi extrêmement négligées; on y parcourt des espaces d'une vaste étendue, sans distinguer un arbre; on n'en voit point même dans les environs de plusieurs peuplades. Quant à l'arrosage, la négligence y est grande, pour un objet aussi important, dans un pays où il pleut très-rarement, et où la sécheresse est presque toujours excessive. On ne sait y tirer parti que des eaux qu'on trouve sur les lieux mêmes; on n'a point poussé encore l'industrie jusqu'à aller les chercher à des distances peu éloignées pour les conduire dans les endroits où elles seraient de la plus grande utilité. Il paraît qu'on veut laisser tout

faire à la Nature, sans s'occuper de l'art d'animer et d'étendre ses bienfaits.

On peut donc dire que l'agriculture est, en général, très-négligée ou mal connue en Aragon, à l'exception de quelques lieux favorisés où la production se suffit à elle-même pour fertiliser les terres et y braver le défaut d'industrie. Si la dépopulation en est une des premières causes, la grande pauvreté du peuple n'y contribue pas moins. La misère y est d'autant plus répandue parmi les laboureurs, qu'ils ne connaissent aucun autre genre de ressources, et qu'ils passent ainsi presque tous, huit mois de l'année, depuis les semailles jusqu'au mois d'août, sans pouvoir ni travailler, ni employer leurs familles, leurs domestiques et leurs bestiaux. Cette misère durera jusqu'à ce qu'on reconnaisse que la perfection de l'agriculture et une culture plus étendue et plus variée sont les moyens de la faire cesser.

Il paraît cependant qu'on commence à y parvenir : l'Aragon doit déjà beaucoup et devra encore plus, dans quelque temps, à la Société des Amis du Pays, établie à Sarragosse ; elle fait les plus grands efforts pour retirer les Aragonais de leur inertie ; elle a établi une école d'agriculture dans la capitale ; elle encourage cette branche, surtout les plantations, la culture des différens fruits dans les terrains qui y sont les plus propres, la conservation et la restauration des montagnes et des bois ; elle distribue annuellement des prix à ceux qui se distinguent dans chacune de ces parties. Les efforts de cette société ont

produit un effet sensible : dans peu d'années, les plantations se sont extrêmement multipliées. Les territoires de Sarragosse, de Fuente de Èbro, de Pédrola, de Muel, d'Alcala de Èbro, sont déjà couverts d'arbres extrêmement variés. Le Monte-Terrero, voisin de Sarragosse, a été encore récemment aplani et planté de vignes et d'oliviers qui sont aujourd'hui d'un grand rapport. Cette même société s'occupe aussi des moyens de perfectionner et d'étendre l'arrosage des terres; la chose est d'ailleurs des plus faciles : l'Aragon est rempli de rivières qu'on peut saigner aisément; et le grand canal fournit à cet égard une ressource nouvelle et très-importante.

Cette même société vient de faire un établissement qui doit devenir fort utile pour l'agriculture. Elle a obtenu du roi un fonds de 400,000 réaux, (100,000 fr.) avec lequel elle a établi un mont-de-piété qui leur avancera de l'argent aux pauvres laboureurs pour les aider à faire leurs récoltes, et qui leur fournira des bestiaux de travail, lorsqu'ils se perdront par mort ou par quelque autre fâcheux événement; il leur sera accordé deux ans pour s'acquitter en différens paiemens. On y renouvellera les prêts tous les six mois en suivant, chacun à son tour, les différens territoires et villages de l'Aragon. La société a l'attention de faire acheter les bestiaux dans les pays où on les élève, pour qu'ils soient moins chers. Elle a commencé à exécuter son plan au mois de juin 1801, en distribuant 44,000 réaux, (11,000) francs à cent dix laboureurs, et, dans le mois d'août suivant, elle a

fourni soixante-deux chevaux à un pareil nombre d'autres laboureurs.

Les productions de l'Aragon sont considérables : on y recueille du blé, de l'huile, du vin, des fruits de toutes les espèces; du lin, du chanvre, de l'orge, du maïs, des pois, des haricots, des fèves, des herbages, du safran, des amandes, de la soude, du spart; on y a des laines et on y fait de la soie. Il n'y a presque point de canton, quelque négligé qu'il soit, qui ne produise assez de blé pour la consommation de ses habitans; plusieurs en rendent au-delà de ce qui leur est nécessaire.

Celui de Jaca, quoique très-montueux, en produit, année commune, cinquante mille *cahizes*[1], et en emploie quarante-sept mille cinq cents; celui d'Albarrazin cent quarante-sept mille; et il en consomme cent trente-sept mille; ceux de Sarragosse, de Huesca, de Barbastro et quelques autres territoires voisins, une quantité assez considérable pour en envoyer cinquante mille *cahizes* hors de la province; ceux de Torrente, de Rivera de Cinca, au-delà de leur nécessaire; celui de Teruel le double de ce qu'il lui en faut. Ceux de Borja de Tarajona, de Daroca, de Calatayud, en récoltent un peu plus que pour leur consommation; mais l'excédant est peu considérable, le lin et le chanvre étant leurs principales récoltes.

L'orge, le maïs, les grosses graines abonderaient

[1] Mesure du poids de dix arobas et demi de Castille, ou deux cent soixante-deux livres poids de marc.

en Aragon; mais on se livre à peine à leur culture; le territoire de Sarragosse est celui où l'on en cultive le plus. Les trois quarts des terres de l'Aragon sont propres à la culture de l'olivier, qui y est très-négligée : on ne s'y livre que dans quelques endroits. Les *partidos*, ou canton d'Alcañiz et de Barbastro, en fournissent suffisamment pour en pourvoir deux grandes provinces; et ce sont les seuls qui méritent d'être comptés. On trouve cependant des oliviers en beaucoup d'autres endroits; mais ils forment des produits trop peu importans. L'olive y est généralement douce, et l'huile bonne; celle du *partido* de Barbastro est excellente; celle du *partido* d'Alcañiz lui est supérieure. On pourrait faire l'huile encore meilleure, si on mettait plus de soin dans sa fabrication, si on cueillait les olives avant leur entière maturité, si on en séparait celles qui se trouvent gâtées, si on ne les amoncelait point pendant long-temps, si par conséquent elles ne fermentaient point, ce qui leur fait contracter une âcreté plus ou moins forte.

Les territoires d'Ayerbo, de Somontano, de Sarragosse, de Huesca, de Barbastro, de Tarazona, de Calatayud, de Borja, de Daroca, de Benavarre, des cinq villes de Bolea, de Loarre, sont extrêmement fertiles en vin; ceux de Somontano, de Tarazona, de Calatayud, de Borja, de Daroca et des cinq villes en recueillent au-delà de leur consommation; celui de Benavarre en a, année commune, douze mille *nietros* [1] au-delà du besoin de ses habitans; celui

[1] Cette mesure contient seize *cantaros*, chacun du poids

d'Ayerbe sept mille; celui de Bolea trois mille; celui de Loarre neuf cents; celui de Sarragosse recueille à peu près cinquante à soixante mille *nietros*, et n'en consomme guère plus de quinze mille.

Les vins de l'Aragon sont en généıal excellens; ils ont beaucoup de corps et sont très-foncés, par conséquent propres à l'exportation. Ils seraient encore meilleurs, si on apportait plus de soin dans leur fabrication pour la perfectionner, et dans le choix des terrains où l'on plante la vigne. Mais la plupart des cultivateurs cueillent les raisins avant leur parfaite maturité; la pauvreté en oblige beaucoup à les vendre sur la souche et à accélérer le moment de cette vente pour pourvoir à leurs besoins. Beaucoup de vignes sont plantées dans des terres grasses, qui seraient excellentes pour le bled, et qui donnent un vin d'une qualité très-inférieure. Les terrains pierreux sont cependant fréquens en Aragon; et ce sont ceux qui produisent le vin de première qualité. Outre les vins rouges ou d'ordinaire, on recueille un vin blanc très-bon à la chartreuse de Aula-Dei, un vin muscat à Borja, du grenache à Cariñena, à Sabayes et dans quelques autres endroits. Cariñena a encore un vin, œil de perdrix, d'un goût agréable.

Les territoires de Sarragosse, d'Alcañiz, de Caspe, de Caluanda, d'Albalate del Arzobispo, d'Ijar, de Maella, de Calaceyte, de la Fresneda, d'Almunia, de

de vingt-cinq livres onze onces (la livre de douze onces), ou dix-neuf livres sept onces poids de marc; le *nietro* est par conséquent du poids de quatre cent quarante-deux livres de douze onces, ou quatre cent vingt livres poids de marc.

Daroca, de Calatayud, produisent des fruits exquis de toutes les espèces; celui d'Albarrazin en donne aussi une très-grande quantité d'excellens.

Le terrain de l'Aragon est aussi très-propice pour le lin de la plus belle qualité; et on cultive cette utile production en fort peu d'endroits. Il abonde dans les vallées de Daroca et de Calatayud, et dans le *partido* de Tarazona. Les *partidos* des Cincovillas et de Borja sont ceux où il y en a le plus : dans le premier, on en recueille environ dix mille arobas ou deux mille cinq cents quintaux, dont en emploie neuf mille cinq cents arobas, ou deux mille trois soixante-quinze quintaux dans le pays. La seule ville de Borja en recueille trois mille trois cents arobas ou huit cent vingt-cinq quintaux; les autres lieux de ce *partido* en récoltent au-delà de leur consommation. Le lin de Borja passe pour être le meilleur.

Le chanvre réussit encore mieux que le lin; la culture en est bien plus étendue, parce que sans doute elle demande moins de soin. On en recueille dans les *partidos* de Barbastro, de Huesca et de Teruel. Les *partidos* de Calatayud, de Daroca et de Tarazona sont ceux où la récolte en est la plus abondante. Suivant un calcul fait par ordre du gouvernement, en 1778, ils en recueillaient, année commune, environ cent onze mille cent trente-deux arobas castillanes, ou vingt-sept mille huit cent trente-trois quintaux, dont vingt-neuf mille quatre cents arobas ou sept mille trois cent cinquante quintaux seulement se consommaient dans le pays, et le reste entrait dans le commerce. La culture en a été augmentée depuis

quelques années : le chanvre est d'une excellente qualité ; mais on le dépouille mal.

La récolte du safran faisait autrefois un objet considérable ; on le recueillait surtout à Monegros, à Fuentes et à Quinto ; elle est beaucoup diminuée aujourd'hui. On le cultive dans plusieurs endroits, à Torrijo, à Camin-Réal, à Fuentes-Claras, au Poyo, à Almonecil de la Cuba ; à Azuara, à Aguilon, à Atojos, à Herrera, à Villar-de-los-Navarros, et dans plusieurs autres territoires ; mais la culture en est très-restreinte partout ; et les récoltes réunies font un produit de peu d'importance.

On trouve des amandiers dans le *partido* de Huesca ; c'est le seul endroit où la récolte de ce fruit soit un peu abondante ; cependant ces arbres se multiplieraient aisément et avec avantage dans plusieurs parties de l'Aragon.

La soude était autrefois d'un bon rapport dans cette province ; le commerce de la barille l'a fait tomber ; on s'en occupe à peine aujourd'hui.

La culture des mûriers et l'éducation des vers à soie étaient négligées en Aragon ; on commence à s'y livrer depuis quelques années. On a planté des mûriers dans les territoires de Sarragosse, d'Albarrazin, de Caspe, d'Alcañiz, d'Albalate et dans quelques autres endroits ; on y élève des vers à soie. On file aujourd'hui environ cent quarante mille livres de soie, dont presque la moitié passe en Catalogne.

Les montagnes de l'Aragon sont couvertes d'excellens pâturages ; on en trouve d'aussi bons dans plusieurs endroits situés au pied de ces montagnes ; les meilleurs et les plus abondans sont près de Jaca,

de Benavarre, d'Albarrazin, de Belchite. On y élève des troupeaux à laine qui pourraient être plus nombreux; ils auraient le double avantage du produit de la laine et de l'engrais des terres; ils donnent plus ou moins de laine, dont le terme moyen, année commune, est le suivant : le *partido* de Benavarre produit cinq mille huit cents arobas ou mille quatre cent cinquante quintaux de laine, dont cinq mille cinq cents arobas où mille deux cent soixante-quinze quintaux sont de la seule vallée de Benasque et de la montagne de Castanesa; il ne s'en emploie dans le pays qu'environ cent cinquante arobas ou trente-sept quintaux et demi. Celui des Cincovillas en recueille vingt-quatre mille arobas ou six mille quintaux, dont sept mille arobas ou mille sept cent cinquante quintaux se travaillent dans le pays. Celles du *partido* d'Albarrazin vont à douze mille arobas ou trois mille quintaux, dont cinq mille arobas ou mille deux cent cinquante quintaux servent aux manufactures d'Albarrazin, de Terriente, de Moscardon et de Frias. Le *partido* de Jaca en produit vingt-un mille huit cents arobas ou cinq mille quatre cent cinquante quintaux, dont dix-sept mille arobas ou quatre mille deux cent cinquante quintaux restent dans le pays, savoir : deux mille arobas ou cinq cents quintaux dans la vallée d'Anso, qui sortent de l'Aragon; deux mille huit cents arobas ou sept cents quintaux dans les vallées de Serrablo, de Broto et de Tenu, qui sortent du pays; sept mille arobas ou mille sept cent cinquante quintaux dans le territoire propre de Jaca et les environs, qui se travaillent dans cette ville; cinq mille arobas ou mille deux

cent cinquante quintaux dans le territoire propre de Biescas et lieux voisins, qui servent aux fabriques de cette ville; cinq mille arobas ou mille deux cent cinquante quintaux dans différens autres lieux de ce *partido*, et qu'on y met entièrement en œuvre. Les territoires de Belchite, de Cariñena, de Sarragosse en produisent environ trente mille arobas ou sept mille cinq cents quintaux, dont un tiers sert aux fabriques de Sarragosse, et trois mille arobas ou sept cent cinquante quintaux à celles d'Epila, de Belchite, de Tarazona, de Calcena, de Huesca et Barbastro.

Les laines de l'Aragon sont belles, longues et fines; leur qualité varie cependant selon les endroits; celles de la vallée de Benasque sont des meilleures, mais celles du *partido* d'Albarrazin sont supérieures à toutes les autres.

TABLEAU DES PRODUCTIONS DE L'ARAGON.

PRODUCTIONS.	LEUR quantité.	LEUR PRIX en réaux de veillon.	en francs et centimes.	LEUR PRODUIT en réaux de veillon.	en francs.
Vin.....	162,000 metros.	64	16 »	10,368,000	2,592,000
Blé.....	783,000 cahizes.	60	15 »	46,980,000	11,745,000
Lin.....	4,825 quint..	200	50 »	969,000	242,250
Chanvre .	57,700 quint..	170	42 50	9,040,000	2,261,850
Laine ...	30,000 quint..	232	58 »	6,960,000	1,740,000
Soie.....	140,000 livres..	46	11 50	6,440,000	1,610,000
				80,757,000	20,191,100

Il manque à ce tableau quelques objets dont on n'aurait pu connaître la quantité et le produit qu'imparfaitement, tels que les fruits, safran, soude et huile; celle-ci fait un objet assez considérable; les autres sont peu importans. Il est donc aisé de juger, par tout ce qui a été présenté sur l'agriculture, combien elle est négligée dans le royaume d'Aragon. Si on en compare les productions avec celles de la Catalogne et du royaume de Valence, avec lesquels il confine et qu'il égale en fertilité, on trouvera une différence frappante; il excède la Catalogne de plus d'un cinquième en étendue et le royaume de Valence d'un tiers; cependant les productions de l'Aragon ne donnent qu'un peu plus de 20 millions de francs, tandis que le produit de celles de la Catalogne va à près de 40 millions de francs, et celui de Valence à près de 64 millions. Ainsi celui de la Catalogne est le double, et celui de Valence de plus de deux tiers.

On commence en Aragon, depuis quelque temps, à s'y livrer à la culture de la garance; mais c'est encore assez médiocrement.

Manufactures et fabriques. Cette province pourrait, avec ses seules productions, fournir à un grand nombre de manufactures, ou fabriques de différentes espèces. Il y a des laines excellentes, des belles soies, des huiles, du lin, du chanvre, des vins forts et très-colorés, du fer en abondance, de la terre excellente pour la faïence et pour la porcelaine; elle pourrait avoir des fabriques de draps gros et fins, de différens genres de lainages, de soieries et de toiles, d'eau-de-vie, d'ouvrages en fer, et des savonneries; ces éta-

blissemens pourraient même devenir considérables en perfectionnant l'agriculture et en lui donnant plus d'étendue ; on augmenterait ainsi la quantité des matières premières. Au contraire, on a laissé dépérir les manufactures qu'il y avait autrefois. Celles de draps de Teruel étaient fameuses ; elles n'existent plus ; et la plus grande partie des laines passe en Catalogne et en France. On faisait de l'acier excellent près de Calatayud : il n'en est plus question. Sarragosse avait des bonnes fabriques de lames d'épée, et Calatayud, de coutelleries ; elles sont tombées. Montalban avait un corps d'ouvriers qui travaillaient le jayet fin qu'on trouve à Daroca ; il est supprimé.

La dépopulation de cette province peut avoir contribué à une espèce d'indifférence sur des objets aussi importans ; mais le défaut de débouchés pour l'exportation des marchandises en a été une des causes principales ; la difficulté des chemins, celle des charrois, la cherté des frais de transport doivent avoir nui à cette branche. Le nouveau canal qu'on vient d'ouvrir fournira à cette province un débouché et une facilité pour le transport des ouvrages, surtout avec les encouragemens que la Société des Amis du Pays, établie à Sarragosse, ne cesse de donner.

Les manufactures de l'Aragon sont aujourd'hui en très-petit nombre et peu importantes. Villa-Féliche a une fabrique considérable de poudre à canon ; il y a soixante-dix moulins en activité. On trouve quelques fabriques de papier peu importantes à Ateca, à Castejon, à Calamocha, à Sastrica et à Sarragosse.

Il y a quelques fabriques de savon mou dans beau-

coup d'endroits; à peine fait-on quelque petite quantité de savon solide ou en pierre.

La ville de Sarragosse a une petite fabrique de cordes à violon.

On trouve trois verreries : à Alfamen, à Peñalva et à Jaulin; celle-ci est la plus considérable; le verre en est obscur; on fait aussi des verres fins et demi-fins à Utrillas; mais ils ne sont point beaux.

Barbastro avait une fabrique de semelles pour souliers, qui était fameuse; elle était tombée : on l'a rétablie depuis quelques années. Il y en a une autre en pleine activité à Bréa. On prépare annuellement environ deux cents arobas ou cinquante quintaux de semelles à Barbastro, et trois mille arobas ou sept cent cinquante quintaux à Bréa. Les semelles y sont d'une qualité inférieure; on attribue ce défaut à la trop grande quantité d'écorce de pin qu'on y emploie. Il y a des fabriques de cuirs et de peaux à Sarragosse, à Calatayud, à Huesca et à Bréa. Celle-ci est la plus considérable; elle prépare environ quarante mille peaux tous les ans, tandis que les autres réunies n'en fournissent qu'environ vingt-cinq mille.

L'Aragon a quelques petites fabriques d'eau-de-vie; cinq seulement sont un peu considérables, une à Torres et quatre à Graus.

Une manufacture de faïence établie à Villa-Féliche, occupe trente-huit ouvriers : la faïence en est très-commune. Cet objet pourrait prendre une étendue considérable. On trouve en divers lieux de la province une terre excellente pour la faïence, surtout dans le territoire de Sarragosse et dans celui de

Tauste; celle-ci est très-fine et de trois couleurs; elle pourrait servir à faire de la porcelaine.

Xea, Origuela, Torres, Tormoa et San-Pedro, dans le territoire d'Albarrazin, ont chacun une forge ou fabrique de fer; chacune d'elles travaille, tous les ans, environ dix mille arobas ou deux mille cinq cents quintaux de fer. Il serait aisé d'en établir une autre à Benavarre, où il y a beaucoup de bois, et à Graus, où il y a beaucoup d'eau et une bonne mine de charbon de pierre, peu distante de Bielsa, où le fer est bon et en quantité. Utrillas a une fabrique d'acier peu importante.

L'Aragon n'a aucune manufacture de toiles distinguées; on n'en fabrique que de très-communes chez des particuliers. On y emploie environ 16,500 arobas ou 4,125 quintaux de lin, tandis que le surplus, qui est d'environ 2,800 arobas ou 700 quintaux, passe en Castille. On y consomme en même temps 40,000 arobas ou 10,000 quintaux de chanvre, tandis qu'on en fait passer au dehors environ 90,000 arobas ou 22,500 quintaux.

Les soies sont encore peu abondantes en Aragon; et il ne peut y avoir de grandes manufactures de soieries; on fait seulement quelques taffetas à Sarragosse, où soixante-six métiers emploient environ 5,000 livres de soie à cet usage, et à des bas de soie en petite quantité.

Il n'y a dans toute cette province qu'une seule manufacture de draps demi-fins, même d'une qualité inférieure; elle est à Albarrazin : elle appartient à une compagnie; on y fabrique, année commune,

environ 6 ou 700 pièces de draps. Des particuliers font des draps très-communs dans le territoire des Cincovillas, à Albarrazin, à Sarragosse, à Epila, à Belchite, à Tarrazona, à Calcena, à Huesca, à Barbastro.

Jaca a vingt-cinq métiers, où l'on fait environ 1,200 pièces d'étamines de 100 varas ou 70 aunes chacune; Biescas en a soixante, où l'on fabrique 700 pièces de la même longueur. On fait aussi des étamines et des camelots en quelques endroits du territoire de Jaca; mais cela est peu considérable.

On travaille différentes autres espèces de gros lainages dans le *partido* de Benavarre, dans celui des Cincovillas, à Terriente à Moscardon, à Frias, à Linares, à Canta-Viega, à Villaroya, à Alcala, à Rubielos, à Mora, à Mosqueruela, à Jaca, dans différens lieux de son territoire; à Sarragosse, à Épila, à Belchite, à Tarrazona, à Calcéna, Huesca, à Barbastro.

On fait beaucoup de jarretières de laine à Villaroya, et des bas de laine en plusieurs endroits, surtout dans les territoires de Cincovillas et de Jaca; celui-ci en fabrique assez pour en exporter tous les ans 720 douzaines de paires. On fait enfin des couvertures de laine à Sarragosse, mais en petite quantité; on n'y emploie qu'environ 125 quintaux de laine tous les ans.

Toutes ces fabriques ne consomment, année commune, qu'environ 40,000 arobas ou 10,000 quintaux de laine, tandis qu'il en passe environ 80,000 arobas ou 20,000 quintaux en Catalogne et en France.

La société patriotique de Sarragosse, qui porte son attention sur tous les objets d'utilité publique, cherche à animer la filature au tour: ce serait un objet très-utile dans un pays où le lin et le chanvre sont excellens. Cette société a établi une école gratuite de filature, et distribue tous les ans, dans une assemblée publique, des prix aux jeunes filles élèves de cette école; elle en a distribué vingt-six au mois d'août 1801: quatorze en argent à un pareil nombre d'élèves le moins avancés parmi celles qui ont fait le plus de progrès; six à six élèves plus avancées que les précédentes, consistant chacun en un tour à filer et une livre de lin pour qu'elles puissent travailler pour leur compte dans leur propre maison, et six à six autres élèves qui ont fait le plus de progrès, chacun de 1,500 réaux, ou environ 375 francs, qui leur seront comptés le jour de leur mariage pour leur dot.

Commerce. Le principal commerce de cette province se borne à l'exportation de quelques-unes de ses productions qu'elle envoie au dehors; mais, au lieu de l'enrichir, cette exportation l'appauvrit en lui enlevant les matières premières des manufactures. Les blés et les laines en sont les principaux objets. Il sort à peu près, année commune, 2,500 cahizes de blé du *partido* de Jaca; 10,000 de celui d'Albarrazin, qui passent dans le royaume de Valence; 17,000 de celui de Teruel; 50,000 des territoires de Sarragosse, de Huesca, de Barbastro et de quelques autres endroits voisins, qui passent en Catalogne; 6,000 des territoires de Torrente, de Tamarite et de Rivera de

Cinca. Il en résulte une exportation de 85,500 cahizes ou 213,750 quintaux de blé, lesquels, à raison de 60 réaux, ou environ 15 francs, font un produit de 5,130,000 réaux, ou environ 1,282,500 francs.

Il sort, année commune, 5,650 arobas ou 1,412 quintaux de laine du territoire de Benavarre, dont 5,500 arobas ou 1,275 quintaux vont en France, et 150 arobas ou 37 quintaux et demi en Catalogne; 17,000 arobas ou 4,250 quintaux de celui des Cinco-villas; 7,000 arobas ou 1,750 quintaux de celui d'Albarrazin, qui passent en France et à Tarassa en Catalogne; 4,800 arobas ou 1,200 quintaux de celui de Jaca, qu'on porte en France et en Catalogne; 20,000 arobas ou 5,000 quintaux de ceux de Sarragosse, de Belchite et de Cariñena, qui vont en Catalogne; 17,000 arobas ou 4,250 quintaux de celui de Teruel et des territoires voisins, qu'on envoie en France et en Catalogne. Il en résulte un total de 78,450 arobas ou 19,612 quintaux; on doit y ajouter des petites portions inconnues de divers territoires, lesquelles réunies font un objet considérable.

L'huile fait un autre objet d'exportation; il en sort une grande quantité des territoires d'Alcañiz et de Barbastro; celle du premier passe en partie dans quelques lieux de l'Aragon qui en manquent, en partie dans la Castille; celle du dernier va en France, et aux ports de Barcelone et de Saint-Sébastien.

Le vin serait un objet considérable, si l'exportation était facile. L'excédant de celui des territoires de Somontano, de Huesca et de Barbastro, sert à la consommation de quelques lieux de l'Aragon, qui

n'en ont point. Ceux de Tarazona, de Borja, de Calatayud et de Daroca en ont 6,000 nietros de reste; celui de Benavarre, 12,000; celui de Cincovillas, 2,000; celui d'Ayerbe, 7,000; celui de Bolea, 3,000; celui de Loarre, 900; celui de Sarragosse et quelques petits territoires qui l'avoisinent, 40,000. Ce qui donne en tout 76,900 nietros. On le vend, année commune, 4 réaux de veillon, ou environ 1 franc le cantaro, par conséquent 64 réaux, ou environ 16 francs le nietro. Il en résulte un produit de 4,897,600 réaux, ou environ 1,224,400 francs, encore le prix en est-il très-modique : il décourage le cultivateur.

Les soies, la soude, le safran, le lin, font autant de petits objets de peu d'importance; il en est de même des fruits, dont une grande partie passe en Castille. Le chanvre fait un objet bien plus considérable; il en sort tous les ans environ 47,000 quintaux, dont la plupart sont pris pour les magasins de la marine royale; ils rapportent environ 7,590,000 réaux de veillon, ou environ 1,897,500 francs.

Les manufactures de cette province ne fournissent d'autres objets d'exportation que quelques pièces de drap d'Albarrazin, qui passent dans le royaume de Valence et dans la Vieille-Castille; environ 600 pièces d'étamines de Jaca, qu'on envoie dans la Navarre et le Guipuzcoa; 200 pièces de celles de Biescas, qui passent en Navarre, et 720 douzaines de paires de bas de laine.

TABLEAU DU COMMERCE ACTIF DE L'ARAGON.

OBJETS de commerce.	QUANTITÉS exportées.	LEUR PRODUIT en réaux de veillon.	LEUR PRODUIT en francs.
Blé	85,500 caisses..	5,130,000	1,282,500
Laine......	20,000 quint...	4,680,000	1,170,000
Lin	700 quint...	140,000	35,000
Chanvre...	47,000 quint...	7,590,000	1,897,500
Soie.......	80,000 livres...	3,680,000	920,000
Gros draps.	160 pièces...	256,000	64,000
Étamines...	800 pièces..	560,000	140,000
Bas de laine.	700 d. de p.	54,840	12,960
		22,090,840	5,521,960

Il en résulte que le commerce de l'Aragon est presque entièrement passif. Cette province envoie ses matières premières dans l'étranger ; elle les reçoit ensuite mises en œuvre ; elle n'a ni draps un peu fins, ni toiles fines, ni clincailleries, ni coutelleries, ni soieries, ni galons, ni rubans ; et, quoiqu'elle ait des fabriques de semelles, elle en reçoit encore tous les ans de la Catalogne pour 4,000,000 de réaux, ou environ 1,000,000 de francs. Elle a des verreries ; mais le verre est grossier : ce qui l'oblige d'en recevoir beaucoup d'une qualité supérieure de Pajarejo et de Recuenca en Castille, ainsi que de la Catalogne. Enfin, son commerce actif n'équivaut point au dixième de son commerce passif.

Cependant la Société des Amis du Pays, fondée à

Sarragosse, n'omet rien pour l'animer; elle provoque l'établissement de nouvelles fabriques. Elle a établi des écoles où l'on donne des leçons sur les élémens du commerce. Ses efforts produiront vraisemblablement des effets heureux.

Chemins, auberges, charrois. Les chemins de l'Aragon se doivent à la Nature; ils ont peu reçu de l'industrie, et ils ne sont point aussi beaux que ceux de la Catalogne. Le sol en est plus ferme, mais aussi plus pierreux et plus cahotant. Les montées et les descentes s'y succèdent plus souvent et sont ordinairement assez rudes. En entrant dans l'Aragon, on commence à trouver de ces affreuses *posadas* où l'on manque de tout. Il en a été déjà parlé : on y rencontre de détestables chambres qui n'offrent que des châlits, un dénuement complet de toute espèce d'alimens, une malpropreté extrême dans les cuisines, des prix excessifs, et, malgré tout cela, un accueil brutal ou désobligeant de la part des hôtes : enfin, dans ces lieux de séjour ou de repos, tout semble se réunir pour désespérer le voyageur le moins difficile.

Les charrois sont les mêmes qu'en Catalogne, avec la différence que les attelages et les voitures n'y sont ni aussi bien tenus, ni aussi bien soignés. Les Aragonais se livrent très-peu à cette partie; les bons charrois qu'on y trouve sont étrangers à cette province.

Histoire naturelle. L'Aragon est couvert de montagnes élevées; les unes font partie des Pyrénées, les autres en sont des ramifications ou des prolongemens; elles sont, pour la plupart, très-riches en plantes

aromatiques et en plantes médicinales; on y trouve entre autres beaucoup de bousserolle (*arbustus uva-ursi*), dans un bois de pins qui est à la sortie de Molina. Plusieurs de ces montagnes sont couvertes de rochers, ni argilleux, ni calcaires, qui, réduits en poudre, ne se durcissent point au feu, ne se calcinent point, et ne se dissolvent point dans les acides.

Le mont Cayo est célèbre par son élévation, qui lui fait dominer presque tout l'Aragon; par la richesse et la variété de ses productions; par les orages fréquens qui s'y forment et sont la terreur des pays voisins. Il est situé entre la Navarre, la Vieille-Castille et l'Aragon; on lui suppose trois lieues et demi de largeur. Il se termine par deux pics : l'un à l'orient, du côté de l'Aragon; l'autre à l'occident, du côté de la Vieille-Castille. Ses flancs sont couverts de peuplades; il est aussi fort riche en plantes médicinales, et rempli d'arbres de différentes espèces jusqu'à la moitié de son élévation; on y trouve beaucoup d'arbres fruitiers.

Les minéraux de différentes sortes sont très-abondans sur les montagnes de l'Aragon.

On trouve dans la vallée de Hécho une mine, qu'on prétend être de l'or.

On voit des restes de mines d'argent qui ont autrefois été exploitées à Calzeña, à Benasque et à Bielsa.

Il y a des mines de plomb à Zoma, à Benasque, près du Plan, dans la juridiction de Barbastro, dans la vallée d'Aure, au sommet des Pyrénées, sur la montagne de Salun; celle-ci est mêlée avec du spath

fort doux; elle est très-riche et celle du Plan est très-abondante.

On trouve des mines de cuivre près du Plan, non loin de Calamocha, sur une hauteur à demi-lieue de la montagne de la Platilla, sur cette même montagne à deux lieues nord-ouest de Molina, et sur les montagnes qui séparent l'Aragon de la Nouvelle-Castille, vers Molina. Celles-ci ont deux mines où le cuivre est d'un grain blanc et très-fin; il se trouve entre des rochers de quartz. Celle de la Platilla se forme entre des morceaux de quartz blancs; elle est bleue, verte, jaune, et mêlée avec une terre blanche calcaire. Les excavations de cette mine sont couvertes de stalactites, que l'analyse démontre être un mélange de cuivre et de terre calcaire. A une demi-lieue de celle-ci, sur une éminence, on en trouve une autre qui a été exploitée par les Romains.

Les mines de fer sont très-multipliées; il y en a à Zoma, à Almoaja, à Torres, à Noguera, à Ojos Negros, à l'est d'Albarrazin, à Bielsa, sur les montagnes qui séparent la Nouvelle-Castille de l'Aragon, entre Molina et Albarrazin. Il y en a trois sur ces dernières montagnes; l'une se dégrade et se convertit en safran de murs: les gens du pays la prennent mal à propos pour une mine de cinabre; une autre est d'un fer très-doux; la troisième, qui est à une lieue de la précédente, est dans une roche de quartz, et très-abondante, mais inutile, le fer qu'elle donne étant très-aigre. La mine d'Ojos Negros est très-riche, et celle de Bielsa très-abondante; celle-ci est excellente et exploitée avec autant d'intelligence que

de succès. Celles d'Albarrazin sont, l'une mamelonée, l'autre dans une terre calcaire.

L'Aragon est riche en alun. On trouve une terre alumineuse au pied de quelques collines aux environs d'Alcañiz; elle occupe, depuis un temps immémorial, les habitans de quatre villages voisins; ils la vendent brute à bas prix aux Français, qui la dépurent et la revendent aux teinturiers espagnols. Une riche mine d'alun en est voisine; l'alun en est beau, pur, sans mélange de corps étrangers, et n'exige d'autre travail que de le dépouiller de la terre et de la boue; les gens du pays le vendent brut aux Français qui le rafinent, et le vendent fort cher aux Espagnols. Si l'Espagne faisait raffiner cet alun, elle aurait ce qui lui est nécessaire pour ses manufactures, et se passerait des étrangers : ce qui deviendrait une belle branche de son commerce actif.

On y trouve deux espèces d'émeri, dont l'un entre Tortuera et Milmarcos, et l'autre dans la seigneurie de Molina. Le premier est en pierres détachées, noirâtres, pesantes, qui, étant moulues, donnent une poussière composée de particules raboteuses et mordantes; l'autre est comme marbré de quartz; il contient de l'or, mais en si petite quantité, qu'il ne vaut ni la peine, ni les frais nécessaires pour le séparer.

Une mine abondante de cobalt est dans la vallée de Gistau, presqu'au sommet des Pyrénées; le grain en est très-fin; elle est d'une couleur bleue obscure, plus claire cependant que celle du cobalt de Saxe : elle est exploitée par des Allemands.

Des mines de jais très-fins sont parsemées vers

Utrillas, dans le territoire d'Alcañiz, et près de Daroca; elles sont exploitées aussi par des étrangers. Le jais passe brut en France.

On trouve une mine de sel gemme au-dessus de Sarragosse, presqu'aux bords de l'Èbre; des mines de soufre près de Plan et de Villel; de la pierre calaminaire près du Linarez del Arzobispo; de l'hématitis près de Grustau, dans le territoire de Barbastro; du charbon de pierre au même endroit et à Graus.

Un rocher qui est sur un coteau de terre et de pierre calcaire, à une portée de fusil et au sud de Molina, est entièrement couvert de cornalines; il en est aussi parsemé dans son intérieur.

On trouve de l'asphalte, dont on tire du pétrole noir, dans le territoire d'Albalate, près du Pereyron de Saint-Antoine abbé; il est dans un ravin où passe le chemin d'Alcañiz. Une matière grasse, qu'on prétend être du pétrole, suinte, dit-on, continuellement d'une petite colonne de pierre brute dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Canodilla, au territoire d'Estadilla, juridiction de Barbastro.

Le penchant d'une colline, sur le bord méridional du Gallo, à demi-lieue de Molina, est rempli de cristaux; on les trouve en remuant la terre; ils sont calcaires, en forme de colonnes à facettes égales, longs jusqu'à un pouce; ils se dissolvent dans les acides, et pétillent au feu.

On trouve encore des morceaux de cristaux de roche sur une rampe par laquelle on descend à une mine de fer qui est entre Albarrazin et Molina, et dont il a été déjà parlé; ils sont de différentes gros-

seurs, depuis celle d'une lentille jusqu'à un pouce.

Les environs d'Almodovar et de Molina renferment beaucoup de carrières de plâtre. Il y en a une au sommet de la montagne d'Albarrazin, dont le plâtre est très-beau; il est jaspé de roux, de jaune et de blanc.

Les marbres sont très-multipliés sur les montagnes de l'Aragon : il y en a de différentes couleurs à Riela, à Calatrao, à Estadilla, à Escatron, à Alhama, sur les montagnes de la Puebla de Alborton, sur celles de Jaca, dans les vallées de Hecho et de Canfranc. Il y en a de noir à Albalate; du bleu, du jaune et du blanc à Tabuenca dans le partido de Benavarre. Les rochers des environs de Molina sont d'un marbre blanc et couleur de chair. Une colline, située à un quart de lieue de cette ville, en tirant vers Madrid, est toute d'un marbre rouge, jaune et blanc; le grain en est semblable à celui du marbre de Carrare.

Les coquilles fossiles y sont encore assez multipliées. Une butte ou petite éminence de pierre calcaire, devant laquelle est un moulin, à trois quarts de lieue de Molina, du côté du bord méridional du Galego, en est couverte; il y a des buccardites, des tellinites, des ostracites unies, cannelées, écailleuses, des bellemnites couvertes de tuyaux vermiculaires, des térébratules rondes, sphériques, triangulaires, cannelées; les triangulaires sont concaves. Un champ cultivé, à une lieue du même moulin, en descendant le long de la rivière, assez près du hameau de Castilla la Nueva, renferme des bellemnites pareilles et beaucoup de groupes de coquillages. On trouve encore des cornes d'Ammon et diverses autres coquilles

fossiles sur les montagnes de la sierra entre Peralejos et Cuença; des coquilles terrestres et fluviatiles, et des buccinites au haut de la colline de Cueva Rubia, près et au nord du village de Concud, à une lieue de Teruel.

Cette dernière colline présente une autre singularité. Les interstices de ses rochers sont remplis d'ossemens fossiles où les ignorans ont cru reconnaître des débris d'anthropolites, et que les habitans appellent *los calaveras*. Ces brèches, analogues à celles de Gibraltar, de Provence, et de diverses autres parties du bassin méditerranéen, gisantes dans le bassin du Rio-Alhambra, ont été décrites par Bowles et par M. le colonel Bory de Saint-Vincent.

On trouve plusieurs fontaines intermittentes en Aragon près de l'endroit où était l'ancien monastère de Saint-Jean de la Peña; à l'entrée de la vallée du Tena, près de Biescas; dans le territoire de Frias, juridiction d'Albarrazin; à Crivillen, village près d'Alcañiz; les deux premières portent le même nom de *Fuente gloriosa*, ou Fontaine glorieuse; celle de Frias sourd du sable; elle coule et cesse alternativement plusieurs fois tous les jours. Les gens du pays la nomment *Fuente mentirosa, Fuente burlona, Fuente del suspiro*, c'est-à-dire, *Fontaine menteuse, Fontaine moqueuse, Fontaine du soupir*. Il y en a deux à Crivillen; elles ne coulent que dans les années de sécheresse; elles tarissent dans les années pluvieuses; on les appelle *Calderas*, chaudières, parce qu'elles en ont la forme.

L'Aragon a aussi quelques eaux salées, dont on extrait le sel par évaporation. Une source salée est à

une demi-lieue de Fuente garcia ; elle fournit le sel à Albarrazin et à dix-huit villages de la juridiction. Il y a un puits salé au pied de la colline où le village d'Arcos est situé, aux confins du royaume de Valence. Un lac, appelé *Gallocanta*, se trouve au sud du village d'Used ; on en extrait du sel amer et du sel de cuisine.

Les eaux minérales de l'Aragon ne sont point connues : elles n'ont jamais été soumises à aucune analyse. Il y en a de chaudes à Alhama de los baños, à cinq lieues de Calatayud; près d'Alquezar, à cinq lieues de Barbastro ; à Apies, à trois lieues de Huesca; à Baños de N. S. de Arcos, dans les territoires d'Ariño et d'Albalate, près de Billel, à quatre lieues de Teruel; à Paracuellos de Xiloca, près de Molina; à Tiermas, aux confins du royaume de Navarre; à Teruel. Il y en a d'autres près de Juseo, sur la montagne d'Ardos, à Quinto, à Benasque, au Baranco del Salto, près de Calatayud; celles de Nuestra Señora de Arcos, de Teruel et d'Alhama ont des bains. Ces derniers ont été fameux et très-fréquentés; ils le sont beaucoup moins aujourd'hui.

La plupart des rivières de l'Aragon abondent en poisson; les truites surtout s'y pêchent en abondance, principalement dans les petites rivières et dans le voisinage des montagnes; le Gallo en nourrit de saumonées, qui sont excellentes.

Diverses sortes d'animaux peuplent les montagnes de cette province. Les loups sont assez communs dans toutes leurs parties; on trouve quelques ours sur le haut des Pyrénées; les vallées de Gistau et d'Aure,

situées presqu'au sommet de celles-ci, près des frontières de la France, et les montagnes voisines contiennent des isards et des loups cerviers.

État des sciences et des arts. Les sciences et les arts ne sont point dans une situation brillante en Aragon : ses peuples, autrefois plus guerriers que studieux, négligèrent ces deux parties importantes. La tranquillité, qui a succédé à des guerres longues et désastreuses, ne leur en a pas ouvert la carrière; ils ont manqué d'établissemens où ils aient pu en puiser les principes, et de moyens pour perfectionner ensuite leurs connaissances.

Il y a deux universités, l'une à Sarragosse, l'autre à Huesca; la première a vingt-deux professeurs pour les quatre facultés; la dernière en a moins; mais ni l'une ni l'autre n'ont aucun des établissemens qui peuvent concourir à étendre l'instruction; elles conservent encore leur ancienne manière d'enseigner.

Sarragosse a une école particulière où l'on enseigne les mathématiques, l'économie civile, les élémens du commerce, la philosophie morale et le droit des gens. C'est un établissement très-moderne; il est dû à la bienfaisance de la Société des Amis du Pays qui, non contente d'animer et de perfectionner l'agriculture et le commerce, cherche encore à répandre le goût des sciences et à faciliter les moyens de s'y livrer.

Une école de dessin est le seul établissement que l'Aragon ait jusqu'à ce jour pour les arts : elle est à Sarragosse; on la doit à la générosité d'un citoyen ami de sa patrie : don Martin Goycochea en a fait tous les frais; il l'a pourvue de modèles, de dessins,

d'instrumens et de tout ce qui est nécessaire pour rendre son ouvrage utile.

Les Aragonais ont tout ce qu'il faut pour réussir dans les sciences, une vivacité naturelle, une imagination aisée, un jugement solide; il ne leur manque que les moyens de développer les dons qu'ils ont reçus de la nature. Aussi l'Aragon a-t-il fourni, en différens temps, beaucoup de personnages qui se sont distingués dans différentes parties des sciences, de la littérature et des arts.

Cette province donna à l'antique Rome les poëtes Prudencius, de Sarragosse, et Martial, de Bibilis, aujourd'hui Calatayud. Elle eut un Petrus, de Sarragosse, orateur fameux sous les Goths dans le IVe siècle.

Elle compte parmi les théologiens distingués de l'Espagne, Jean Michel Perez de Hérédia, Jean Antoine Uson : l'un et l'autre de Daroca; l'évêque Didace, Antoine de Arrytigoyti, et le prédicateur renommé Antoine Olivan Maldonado, tous les deux de Sarragosse; elle cite avec éloge son fameux jurisconsulte Jacques Cancer, de Barbastro, et Servato de Aniñon, de Sarragosse. Elle eut Jean Gascon, de Calatayud, philosophe distingué du XVIe siècle; Didace Lopez, de la même ville, commentateur d'Avicenne; un André Ferrer de Valdecebro, aussi de Calatayud, naturaliste du siècle dernier. Elle se glorifie d'avoir produit le politique Laurent Gracian, de la même ville; Antoine Agostin, de Sarragosse, qui fut à la fois historien judicieux, jurisconsulte éclairé, profond dans la science héraldique; Jean François André de Ustarroz, de la même ville, poëte, orateur, historien.

L'Aragon eut ses poëtes, outre ceux dont on a déjà parlé: on cite, entre autres, Albert Diaz de Foncalda, de Sarragosse; il eut surtout une foule d'historiens distingués : Agostin Ustarroz, François Ximenez de Daroca, Gonsalve Garcia de Santa-Maria, de Sarragosse; Jean de Aguas, de Daroca; ces deux derniers dans les XVe et XVIIe siècles. Jérôme de Blancas, de Sarragosse, se distingua dans le XVIe : c'est un des historiens espagnols les plus estimés. Jérôme Zurita, son compatriote et son contemporain, mérita de marcher de pair avec lui. On a de lui une chronique écrite avec vérité et dignité; Barthélemi Léonard de Argensola l'a continuée.

Le commencement du dernier siècle vit paraître un Jean-Paul Bonet, qui, par ses préceptes sur l'art d'apprendre à parler aux sourds et muets, fraya la voie à la perfection où cet art a été porté depuis.

Parmi les artistes, Sarragosse réclame les frères Bayeu et leur cousin François Goya, bons peintres de nos jours.

Caractère, mœurs, coutumes, usages, habillemens et langue. L'Aragonais, fier et sérieux, parle peu, et défend son opinion avec fermeté. Il élève son pays au-dessus de tous les autres; et l'hyperbole lui est familière pour en vanter les beautés et les avantages; la moindre contradiction l'enflamme. Il s'aveugle sur ses défauts et sur ceux de ses compatriotes; il a une âpreté naturelle dans le ton de voix et dans les manières; aussi son abord n'est pas prévenant. Sa fierté, son accueil sec, son air sérieux, ses manières froides, son ton brusque, ont quelque chose de rebutant pour ceux qui ne le connaissent point. Voilà

ce qu'on leur reproche ; mais la vérité oblige d'avouer que ces défauts sont bien compensés par des qualités vraiment estimables.

Si les Aragonais sont froids et sérieux, ils sont réfléchis, prudens et pourvus d'un jugement solide et d'un sens droit. Leur prévention en faveur de leur pays ne les aveugle point sur les avantages des autres ; ils les connaissent ; ils rendent aisément hommage au mérite étranger. S'ils sont fiers, ils sont honnêtes ; l'accueil, quoique sérieux et froid, qu'ils font aux étrangers, est peut-être plus solide que les politesses qu'on leur fait dans d'autres provinces. Ils ont l'imagination vive, la conception facile. Habiles courtisans sans fausseté, courageux sans fanfaronnade, braves jusqu'à la témérité, leurs soldats se sont toujours distingués dans l'armée espagnole ; et la province a donné beaucoup d'excellens capitaines. Leur caractère est naturellement décidé, ferme et inébranlable : ils ont de la fierté, de l'audace, de l'ambition, mais souvent de l'indocilité ; ils ne cédèrent jamais lorsqu'il fallut combattre pour la défense de leurs priviléges et de leurs lois ; ce fut là, plus d'une fois, le motif des plus grands troubles.

Le caractère des Aragonais influe sur leurs usages et leurs coutumes. Ils portent toujours l'empreinte d'un sérieux et d'une étiquette qui donne, même à leurs plaisirs, une apparence de tristesse. Tout se fait, parmi eux, par compas et par mesure ; tout s'y rapporte aux anciens usages ; le peu qu'ils ont adopté de leurs voisins se confond dans ceux qu'ils suivaient auparavant.

L'ancienne langue des Aragonais était un composé

de différentes langues. Les comtes de Barcelone, en montant sur le trône d'Aragon, y portèrent la langue qu'on parlait dans leurs états, la langue *limosine*, connue aujourd'hui sous le nom de *langue catalane*. Insensiblement le castillan s'y introduisit après la réunion de cette province à la couronne de Castille : c'est la seule langue qu'on y parle aujourd'hui; mais parmi le peuple elle est encore mêlée de beaucoup d'expressions catalanes.

Le gilet, le manteau, le chapeau rond, forment le costume des états mitoyens entre la noblesse et le peuple. La noblesse, la magistrature, les employés ont entièrement l'habit à la française; le peuple porte un gilet, une camisole par-dessus qui est attachée souvent avec une courroie, un grand chapeau rond, et ordinairement deux lorsqu'il doit s'exposer au soleil.

La simplicité des vêtemens s'est plus soutenue en Aragon que dans les provinces voisines. Le luxe de la Catalogne et du royaume de Valence n'y a point pénétré avec la même activité; il commence cependant à s'y répandre; il y a lieu de croire qu'il s'étendra; alors l'Aragon pourra bientôt s'en repentir; car le luxe est toujours dangereux quand on ne sait l'alimenter qu'en tirant du dehors les objets qui y servent : et cette nécessité doit conduire à l'appauvrissement du pays.

FIN DU TOME PREMIER.

IMPRIMERIE MOREAU, RUE MONTMARTRE, N°. 39.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

DE L'ITINÉRAIRE DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME DE L'ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE.









